This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

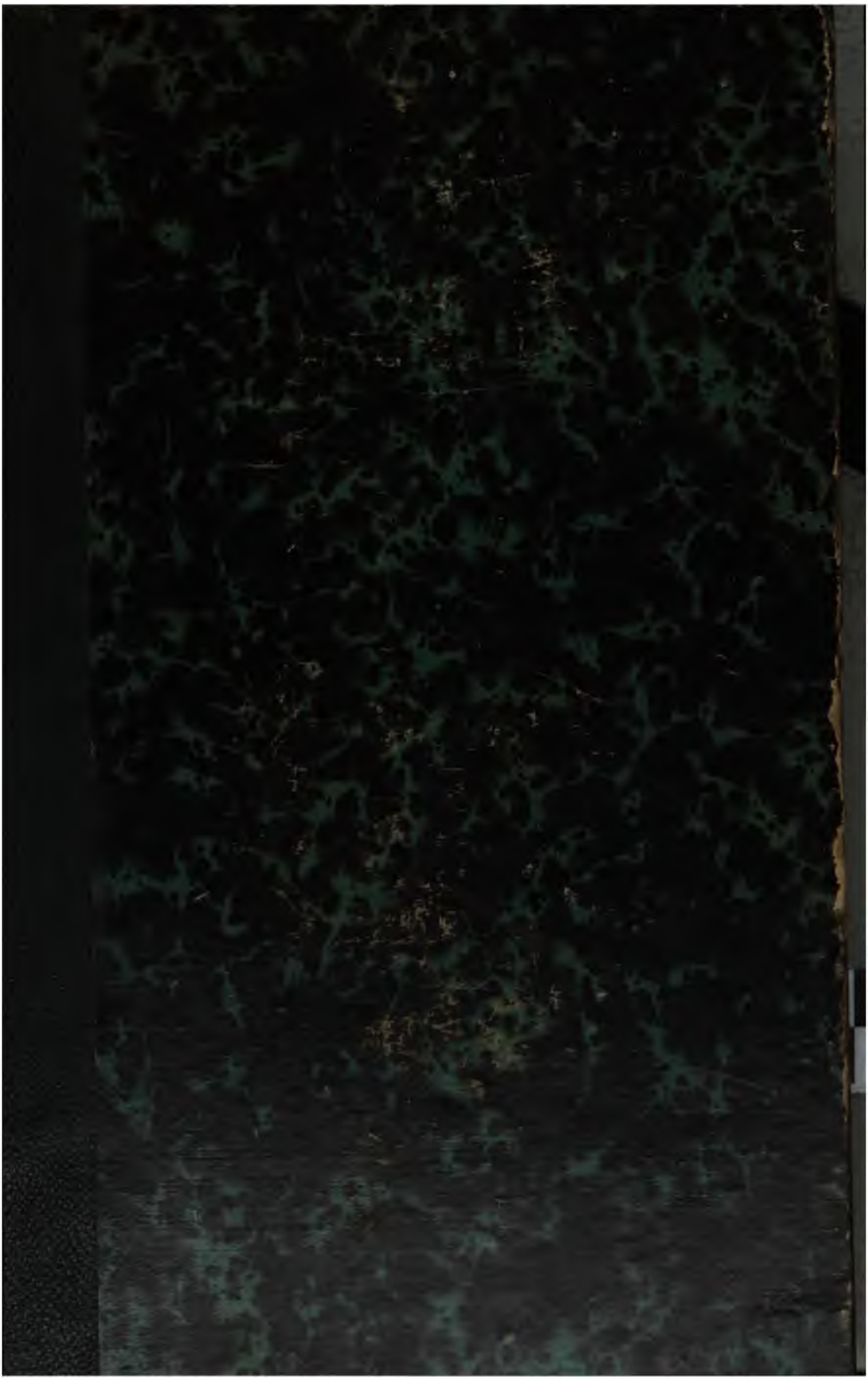
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

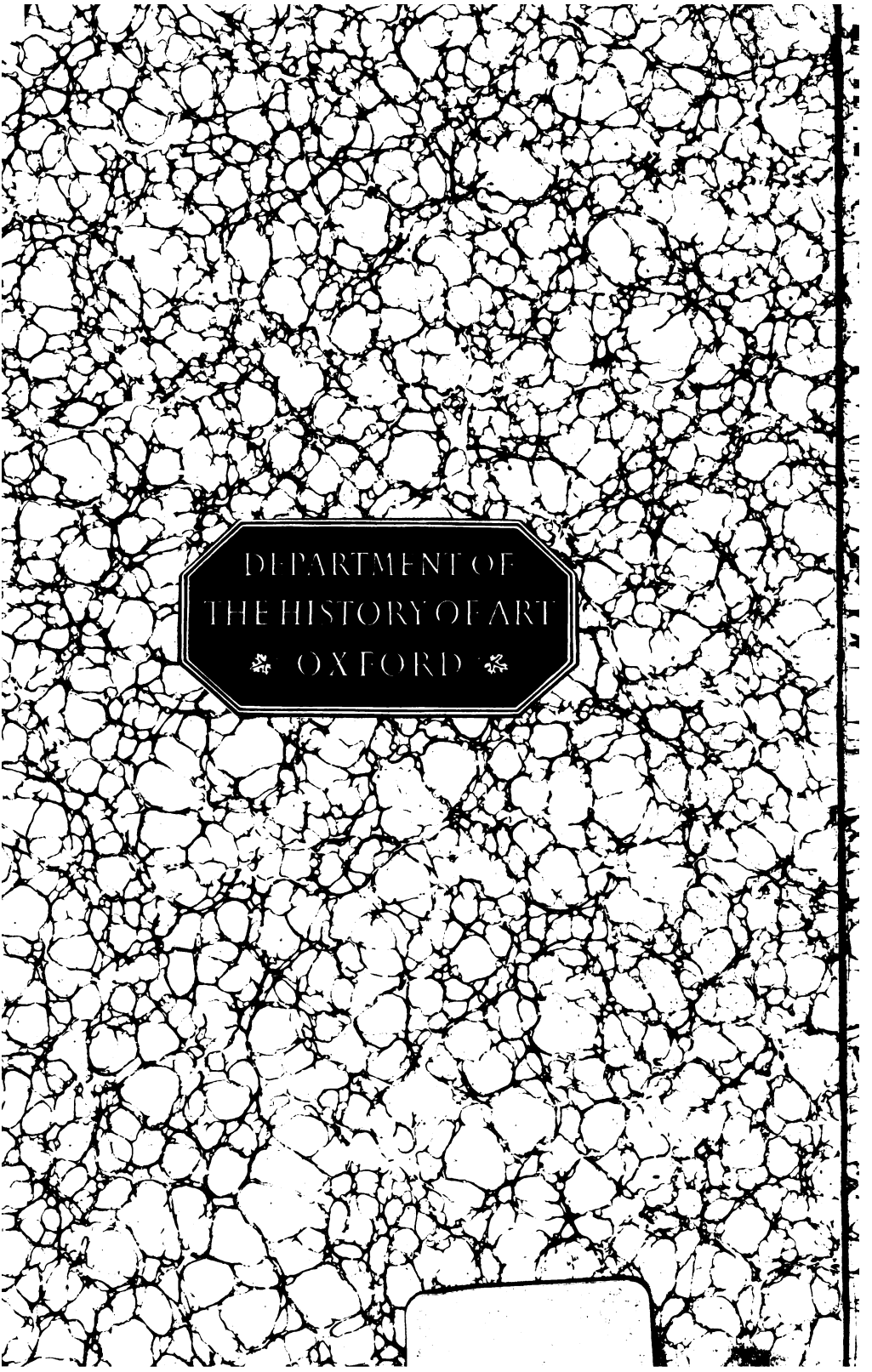
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

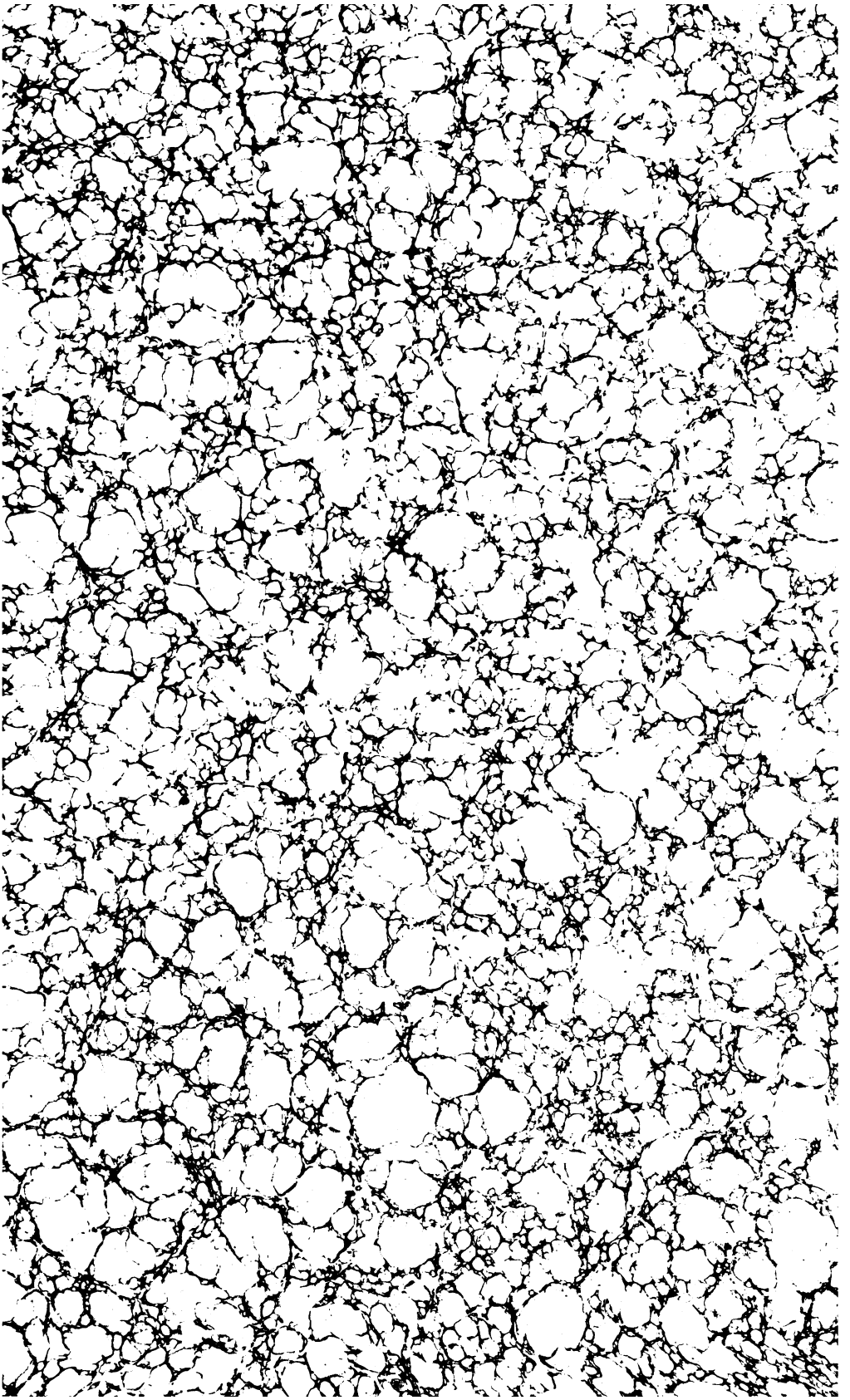
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD



[Gérard]

ooo - 4 -

CORRESPONDANCE

DE

FRANÇOIS GÉRARD

PEINTRE D'HISTOIRE.

CORRESPONDANCE

DE

FRANÇOIS GÉRARD

PEINTRE D'HISTOIRE

AVEC LES

ARTISTES ET LES PERSONNAGES CÉLÈBRES DE SON TEMPS

PUBLIÉE

PAR M. HENRI GÉRARD,

SON NEVEU

ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE GÉRARD

PAR

M. ADOLPHE VIOLLET-LE-DUC

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE AD. LAINÉ ET J. HAVARD,

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19.

—

1867

DEPT. HISTORY OF ART
OXFORD

FRANÇOIS GÉRARD.

En publiant aujourd'hui la correspondance du peintre François Gérard, nous sommes plutôt animé par le désir de rendrë un hommage au caractère de cet artiste éminent, que poussé par l'ambition de faire ressortir la qualité de son talent. Nous n'ignorons pas que la postérité ne confirme point toujours le jugement des contemporains trop portés vers l'hyperbole dans l'éloge ou dans le blâme. Il faut en appeler, sur cette question, au grand maître de la critique, l'avenir. Les tableaux de Gérard ont, d'ailleurs, été exposés dans nos musées et reproduits par d'habiles interprètes. Ses œuvres dispersées, religieusement rassemblées par M. Henri Gérard, ont été présentées au public en trois volumes in-folio qui renferment

les compositions peintes, dessins, esquisses, portraits, croquis, projets, et publiés en l'année 1852 [1]. Chacun peut donc apprécier et comparer. Si nous n'avons pas donné la correspondance à la même date, c'est que le terrain nous semblait encore bien encombré des préjugés d'école et que nous craignions que l'étroit chemin tracé par la critique du temps ne permît pas à des noms d'une époque frappée d'anathème de prendre leur place au soleil. Le jugement du public, dirigé de nos jours par un éclectisme plus sage, nous permet de publier ces lettres qui pourront offrir un parallèle intéressant à l'œuvre gravé du peintre. Qu'il nous soit cependant permis de nous expliquer sur un point.

Tout en récusant les contemporains de Gérard, doit-on se soumettre aux arrêts des générations qui lui ont succédé? En fait d'art et de critique, l'opinion qui nous régit marche en sens inverse de celle à laquelle obéissaient les peintres nés dans la grande réforme de la fin du siècle dernier. Il serait imprudent de décider quelle serait la plus sûre des deux routes, mais il est certain qu'elles conduisent à un but tout opposé. Aujourd'hui, les idées sont indulgentes sur la mission des arts, et l'on tend à imiter ces époques où la peinture était réduite à un rôle purement matériel, tandis que les hommes élevés sous l'austère discipline de

[1] Vignères et Rapilly (1857).

l'école révolutionnaire avaient l'ambition d'émouvoir les âmes et dé soulever les passions. Rien n'est plus dissemblable que ces deux doctrines. Il y a tout aussi loin de Wanloo à David, que de David à notre temps, et je ne vois dans aucun pays, à aucune date, à des intervalles si rapprochés, une aussi grande différence dans la manière de comprendre et d'interpréter la nature. A ces deux points de vue si contraires, on ne saurait bien juger, et, pour être juste, nous devons tenir en suspicion la dernière comme la plus ancienne des deux critiques.

Il ne faut pas croire, toutefois, qu'aucun mouvement de réaction ne se soit manifesté dans les jugements que l'on a portés sur Gérard. M. Charles Lenormant, dans une intéressante notice, disait en 1847 : « Le moment n'est pas encore venu où l'on rendra au talent de Gérard une pleine justice. » Depuis, on a fait un pas, et reconnu un fait important dans l'histoire de notre art, c'est que le talent de Gérard a établi une transition salutaire entre le système exclusif des successeurs de David, et la manière plus vraie, plus réelle de notre école, une dérivation de l'abstraction académique vers une interprétation plus intelligente des sujets modernes. Pour le reste, laissons aller le temps : on rendra *pleine justice* à Gérard, parce qu'il était un peintre ému, convaincu, sincère, souvent d'une exquise délicatesse, quelquefois plein de grandeur, et toujours essentiellement français.

Ses défauts tenaient aux parties les moins constitutives de la vraie peinture. L'idée, l'action, l'expression, la composition, le dessin, ont toujours pris, chez lui, la première place.

Quand nous aurons écarté les influences qui aveuglent notre jugement, quand nous serons obligés de mettre sérieusement les deux écoles en parallèle, c'est-à-dire celle qui date de l'exposition où David se révéla par son tableau de *Socrate*, et se continue par Gérard, Girodet, Gros, Guérin, Prudhon, Géricault, Schnetz, Léopold Robert, Heim, Granet, Ingres enfin, et celle qui est née de la révolution littéraire des dernières années de la restauration, nous pourrons alors établir une comparaison fondée sur le sens moral et historique de chacune d'elles. On appréciera, à ce moment, de quel côté penchera la balance. Si quelques défaillances se manifestent dans les œuvres des peintres de notre temps, faut-il y voir, comme on l'a dit, les signes d'une décadence? C'est plutôt une transformation qu'un affaiblissement, je le crois. Il se passe, chez nous, quelque chose d'analogue au mouvement qui s'est produit à Venise au seizième siècle, et en Hollande au dix-septième. Nous cherchons avec ardeur ce que les maîtres de ces heureux temps ont si bien trouvé, et nous tendons à orner notre style de toutes les richesses de la couleur et des charmes de l'harmonie. Ce serait un progrès dans un sens, mais ce penchant ne nous rend-il pas inhabiles à

juger des œuvres où ces qualités mêmes doivent s'effacer au second rang?

Il serait inutile d'insister; nous avons pleine confiance dans les arrêts de l'avenir, et nous sommes au moins sûr qu'on sera toujours d'accord sur un point qui ressort de la correspondance de Gérard : le sentiment très-vif qui animait son esprit dans la recherche du beau comme du bien. Sa vie, que nous allons raconter, est remplie de cet ardent désir, et sa carrière, commencée dans la pauvreté, dans la lutte, victorieusement poursuivie dans le succès et dans la gloire, s'est terminée par le regret de n'avoir point réalisé le rêve et touché l'idéal.

Gérard est né à Rome en 1770; son père, attaché à la maison du cardinal de Bernis, était Français; sa mère était Italienne. Il était l'aîné de deux autres frères, Alexandre et Henri. Ce dernier périt jeune, loin de son pays : le premier mourut peu d'années avant François [1].

En 1782, Gérard et sa famille revinrent en France. A dater de cette époque, François, encore enfant, dut commencer à envisager la vie d'une manière sérieuse. L'état embarrassé des affaires de sa famille lui im-

[1] François Gérard n'a pas eu d'enfants; son frère Alexandre, père de M. H. Gérard, avait fait partie, comme adjoint au corps du génie, de l'expédition d'Égypte. Après une captivité de trois années au château des Sept-Tours, à Constantinople, il entra dans l'administration des finances. A sa mort, il était directeur des contributions directes du département de la Seine.

posa le devoir de tirer parti, sans retard, des dispositions dont il était doué. Un dessin qu'il avait fait à Rome, à l'âge de douze ans, d'après le tableau de la *Peste* de Mignard, révéla sa vocation. Ses parents, hors d'état de payer son admission dans l'atelier d'un peintre de l'académie, le placèrent chez le statuaire Pajou, puis chez le peintre Brénet, et enfin chez David. Nous avons appris par une publication récente ce qu'était l'atelier de David à cette époque [1].

Dans l'état de l'enseignement des arts, aujourd'hui, nous sommes obligés d'avoir recours aux souvenirs des contemporains de Gérard, pour nous faire une idée de la puissante action que le réformateur exerçait sur ses élèves. L'enfant partagea bientôt l'enthousiasme de ses condisciples, et son ardeur égala le zèle de toute l'école. En 1789, à l'âge de dix-neuf ans, il concourut pour le prix de Rome et obtint le deuxième prix. Le sujet du concours était : *Joseph reconnu par ses frères* [2]. L'année suivante, nouvelle tentative, mais cette fois le tableau resta inachevé. Le père de Gérard mourut pendant la durée des épreuves. Le sujet indiqué était : *Daniel défendant la chaste Suzanne* [3]. Ce fut Réattu, un peintre complétement oublié aujourd'hui, qui eut le prix cette année-là [4].

[1] David, son école et son temps, par M. Delécluze.

[2] Ce tableau est au musée d'Angers.

[3] Cette toile, exposée en 1793 et conservée dans la famille de Gérard, est remarquablement bien peinte.

[4] M. Ch. Lenormant, dans sa notice, nous donne un renseigne-

Gérard, devenu, tout jeune encore, le tuteur de sa famille, renonça aux concours. Il partit pour Rome, non plus avec les illusions et les espérances du lauréat, mais emportant les cruelles inquiétudes que lui donnait la santé de sa mère. Bientôt, détourné de ses premiers desseins par des soucis d'une autre nature, une fortune à sauvegarder, il fut obligé de revenir en France avec sa famille.

Au milieu des malheurs publics et privés, Gérard ne perd pas courage. Pendant ces mémorables années où la lutte s'était engagée à l'intérieur comme aux frontières, nous le voyons, de son côté, redoubler d'efforts et dominer son art. Ce fut au prix de cruelles angoisses. Atteint par la première réquisition de 1793, il allait partir pour l'armée, lorsque David, son maître, intervint. Mais comment usa-t-il de son influence auprès des hommes politiques du temps? Il fit dispenser Gérard du service en le faisant inscrire au nombre des jurés du tribunal révolutionnaire. Le remède, on le voit, était pire que le mal. Cependant il fallait accepter ou risquer sa tête. Gérard accepta donc, mais, plein d'horreur pour le rôle qu'on lui réservait, il se décida à feindre une maladie, plutôt

ment curieux sur cet artiste, et qui peint bien l'entêtement systématique de certains élèves de David. « J'ai connu, nous dit-il, un vieux lauréat de l'école, Réattu, qui, retiré dans son pays d'Arles depuis plus de trente ans, me disait en 1831, sur les bords de sa tombe : Quand je vis que Gérard s'abaissait à peindre des culottes courtes et des souliers à boucles, je compris que l'art était perdu. »

que de consentir à aller siéger au prétoire de Fouquier-Tinville [1]. Les procès-verbaux du sanglant tribunal constatent que Gérard n'assista qu'à deux séances, qui furent suivies d'acquittements.

Au retour des Bourbons, quand la réputation de Gérard était à son apogée, on ne manqua pas de rappeler ces circonstances et de les présenter sous un faux jour. Mais la honte fut pour les détracteurs.

Deux événements mémorables de sa vie s'accomplirent encore pendant la tourmente révolutionnaire : la mort de sa mère et son mariage avec une jeune parente qui avait suivi la famille, lors de son second retour d'Italie.

Cependant le talent de Gérard grandissait. Une esquisse du 10 *Août*, très-remarquée, lui avait valu un logement et un atelier au Louvre : il travaillait à sa *Psyché* et acheva bientôt le *Bélisaire*. En 1795, le gros de l'orage avait passé, mais les amateurs de tableaux n'avaient pas reparu. Le *Bélisaire*, exposé au salon de cette année-là, eut le plus grand succès, mais ne se vendit pas. C'est alors qu'Isabey, dont la réputation de peintre de miniature était déjà faite, offrit à Gérard, son ami, cent louis de son œuvre. Le marché

[1] Un jour Gérard, croyant n'être vu de personne, montait l'escalier (du Louvre), ses béquilles sous le bras. Tout à coup apparaît une femme. Gérard s'arrête effrayé. « Soyez tranquille, » lui dit-elle, « je ne vous trahirai pas. » Cette femme était Mme de Wailly, depuis comtesse de Fourcroy, qui racontait souvent cette anecdote. (Ch. Lenormant, Notice sur Gérard.)

conclu, Isabey fait emporter la toile et l'expose dans son atelier fréquenté par de hauts personnages. L'ambassadeur de Hollande, M. Meyer, y voit le *Bélisaire*, devient épris du tableau et en offre six mille francs. Isabey les accepte et s'empresse de porter à Gérard le surplus des cent louis qu'il lui avait donnés. Les deux amis ont dû se rappeler souvent et avec émotion, pendant le cours de leur brillante carrière, ce souvenir de leur jeunesse. Cette composition du *Bélisaire*, nous la connaissons tous par la belle gravure de Desnoyers. Le tableau est aujourd'hui en Bavière, dans la galerie du duc de Leuchtenberg; il avait été racheté par le prince Eugène.

Au *Bélisaire*, qui avait commencé la réputation de Gérard, succéda la *Psyché*, qui le mit au premier rang parmi les peintres. Si l'on se reporte au temps où ce tableau a été composé, si l'on examine les œuvres qui avaient précédemment obtenu la faveur du public, même dans l'école de David, on comprendra que l'ingénieux artiste s'était proposé un problème très-nouveau, et qu'il sut le résoudre. Il voulut mériter le succès par les moyens les plus naturels et les plus simples, provoquer l'émotion sans employer aucun des artifices tirés de l'action, du sujet, et conquérir les suffrages par les seules ressources de l'exécution et de l'expression. Cette œuvre resta pour ainsi dire isolée au milieu de tout ce qui s'est produit à cette époque. Ce tableau, un des plus remarquables de notre école

moderne, nous offre un curieux document dans l'histoire de notre art. Il est le résultat, peut-être unique, de l'école des *primitifs* de ce temps, dont Charles Nodier et M. Delécluze nous ont tracé l'esquisse. Tant il est vrai qu'il n'y a point de si folle utopie qui ne porte en elle un germe de vérité qui finit par croître et pousser une tige fleurie. C'est ce qui explique comment la *Psyché*, malgré l'émotion qu'elle causa, resta trois années dans l'atelier du peintre sans trouver d'acquéreur. Cependant deux des amis de Gérard, Fontaine, l'architecte, et Darcet, le savant, l'achetèrent à frais communs, et plus tard le général Rapp s'en rendit propriétaire au prix de quinze mille francs. Ce charmant tableau fut acquis par la liste civile du roi Louis XVIII, à la vente de la galerie du général, et fut payé le double de cette somme. Il est aujourd'hui au Louvre, dans la salle où l'on a réuni les chefs-d'œuvre de l'école moderne.

On le voit, dans le temps où Gérard achevait, avec le plus d'amour, ses premiers tableaux, peut-être ses meilleurs, il avait quelque peine à tirer parti de son talent. C'est alors qu'il fit preuve de courage et d'esprit en acceptant des frères Didot la mission de composer et d'exécuter les vignettes qui devaient orner les belles éditions de Virgile et de Racine, que ces typographes intelligents réimprimaient avec un grand luxe. Nous avons tort de nous servir du mot *vignette*, car il y a dans ces compositions matière à des ta-

bleaux excellents, conçus quelquefois avec grandeur. C'est encore la nécessité qui poussa Gérard vers l'étude d'un genre plus productif, celle du portrait. Il ne tarda pas à y exceller.

Ses premiers portraits sont, sans contredit, les meilleurs. Non-seulement ils sont tous empreints d'un profond amour de la vérité, mais on y reconnaît les signes d'un caractère très-original et très-délicat. Tels sont ceux de M. Auguste et de sa famille, un célèbre orfévre de ce temps (1796), d'Isabey et de sa fille, donné en 1848 au musée du Louvre par M. Eugène Isabey; de la Réveillière-Lépaux; celui de M^me^ Morel de Vindé et de sa fille, ceux de M^lle^ Brongniart, de M^me^ Barbier-Valbonne, de M^me^ Récamier, de M^me^ Bonaparte, etc., etc.

La réputation de Gérard était faite; ses portraits firent bientôt sa fortune. Dans l'espace de quinze années, de 1800 à 1815, il en acheva cinquante en pied, et quarante en buste.

Nous ne saurions partager l'avis de M. Lenormant quand il nous dit que le talent de Gérard a été retenu sur la pente dangereuse où l'entraînaient les *primitifs*, par la nécessité qui l'a contraint à peindre le portrait. Il est possible, comme nous l'avons vu plus haut, à propos du tableau de Psyché, que, très-jeune encore, il ait subi l'influence de cette petite école dont les théories étaient d'autant plus séduisantes qu'elles qualifiaient d'entraves les plus sérieuses con-

ditions de la pratique ; mais Gérard avait un trop bon tempérament, et s'était déjà rendu maître de son art par des études trop sévères, pour se mettre à la remorque de quelques discoureurs, gens ingénieux et hommes d'esprit, mais dont le moindre défaut était l'impuissance. Une petite esquisse, mais une esquisse très-faite, antérieure au tableau de *Psyché,* et qui représente *Marius rentrant à Rome,* viendra confirmer notre opinion [1]. C'est la nuit ; la ville est éclairée par des torches ; Marius, à la tête de sa légion plébéienne déjà ivre de massacres, a franchi l'une des portes de Rome : il s'avance, le front penché, l'œil sombre et plein d'une ardeur de vengeance. Un groupe de sénateurs, les mêmes qui ont proscrit Marius et proclamé Sylla, viennent au-devant du vainqueur, et protestent de leur fidélité. La grandeur qui règne dans cette composition, son effet, la couleur sinistre du paysage, font de cette simple esquisse une scène remplie d'émotion, conçue avec puissance et énergie ; elle met le talent de Gérard dans une sphère très-élevée, hors des atteintes d'un goût faux ou affecté.

Il ne faut chercher ni dans le tableau des *Trois Ages* que Gérard fit en 1806, ni dans les *Amours* qu'il peignit pour M^me^ Tallien, l'année suivante, « les premiers essais de sa seconde manière. » Dans *les Trois*

[1] Cette esquisse appartient à M. A.-Firmin Didot. Elle a été longtemps en la possession de Girodet. Un dessin de cette composition a été donné par M. H. Gérard au musée du Louvre, où il est exposé.

Ages, l'exécution se modifie, il est vrai, mais, ainsi que dans *les Amours*, elle s'alanguit un peu. C'est dans le tableau de la *Bataille d'Austerlitz* que le génie du maître se révèle par un côté tout nouveau et que l'esprit du peintre déploie toutes ses ressources. On avait commandé à Gérard cette grande page de notre histoire militaire pour le plafond de la salle du conseil d'État, aux Tuileries. Il imagina de représenter son sujet sur une immense tapisserie roulée et que l'*Histoire*, la *Poésie*, la *Victoire* et la *Renommée* auraient développée. Ces quatre figures, aujourd'hui détachées du tableau, sont au musée du Louvre. Elles appartiennent, par l'invention, le dessin, la couleur, à la grande peinture française, et, par leurs qualités décoratives, elles soutiennent la comparaison avec les Vénitiens de la meilleure époque. Pendant la Restauration, ces allégories étaient devenues veuves de leur héros ; Gérard ne permit pas qu'elles servissent d'accompagnement à un autre sujet, comme un cadre banal ; mais, en donnant suite à son idée, il supposa qu'après avoir déroulé le volume des annales de l'empire, elles étaient arrivées à la catastrophe, au delà même, au tombeau. Il composa pour elles son beau paysage de la *Sépulture de Sainte-Hélène*. Ce nouveau rôle, imposé à ces génies qui naguère célébraient une victoire, leur imprime un caractère de poésie profonde et de très-grande élévation. La *Bataille d'Austerlitz* a été définitivement placée à Versailles, dans la brillante

galerie destinée à célébrer les grandes victoires des armées françaises. C'est la seule toile de cette partie du musée qui ait été peinte sous l'impression directe de l'époque où s'est passée l'action. Aussi le tableau produit-il un effet singulier. Il ne brille par aucun des agréments pittoresques qui animent quelques-uns de ses rivaux, sa couleur a beaucoup changé d'ailleurs, et le ton local, sombre et sévère, n'attire pas le regard. Mais, en surmontant l'impression du premier moment, on sera frappé de la manière large et précise dont le sujet a été traité. Il était difficile de mieux opposer le calme de la figure principale, celle de l'Empereur, recevant au milieu de son état-major la nouvelle de la déroute de l'armée russe, au désordre du champ de bataille; la joie et l'élan du messager, à la sécurité, à la confiance du grand capitaine qui ne voit dans cette défaite que le succès prévu de ses combinaisons. La tête de l'Empereur, celles de quelques-uns des généraux qui occupent, autour du chef, le sommet de la composition, sont illuminées de cette auréole de gloire qui se retrouve encore dans le tableau de Gros, la *Bataille des Pyramides*. Ce sont des expressions de héros. M. Ch. Lenormant, dans son *Essai*, a très-bien apprécié la *Bataille d'Austerlitz* de Gérard, lorsqu'il lui prête « un caractère d'apothéose [1]. »

[1] Nous ne pouvons mieux faire que de citer ici l'appréciation du talent de Gérard, par M. Guizot, dans son étude sur le *Salon de* 1810, à propos du tableau de la bataille d'Austerlitz.

« On reconnaît en lui (M. Gérard) un artiste qui, avant d'être

C'est dans ce temps que Gérard paya son tribut au goût du public pour le poëme d'Ossian. Son ca-

« peintre, est homme de sens, et qui compose son tableau avec son « jugement avant de l'exécuter avec ses pinceaux. Quelle sagesse « dans l'ordonnance générale et quelle adresse dans la combinaison « des groupes, dans la pose des figures, pour conserver la clarté au « milieu d'une scène si vaste ! Les deux parties du tableau sont bien « dans l'action, et cependant assez distinctes pour que l'intervalle « qui les sépare repose l'œil du spectateur qui parcourt rapidement « la toile : les devants ne sont pas encombrés, et les plans de der- « rière, dégradés avec art, à travers les jambes des chevaux et des « hommes, laissent à l'imagination la liberté d'étendre la scène et la « dispensent de se voir contrainte à entasser les acteurs sur un même « point. *L'ordre agrandit l'espace*, a-t-on dit avec autant de finesse « que de vérité : le tableau de M. Gérard en est une preuve visible : « rien d'embarrassé, rien de confus, malgré cette prodigieuse quan- « tité de grandes figures, de chevaux, de bagages, etc. L'artiste « a-t-il voulu donner à un personnage quelconque un intérêt par- « ticulier, il l'a dégagé et présenté d'une manière nette pour que « rien ne nuise à l'effet qu'il se proposait de produire ; témoin ce « soldat renversé, presque sous le poids du cheval du général Rapp, « cet Autrichien étendu sur un canon, et surtout ce Mameluck qui saute « à bas de son cheval abattu, et dont l'expression est si animée que « l'on croit entendre une conversation entre lui et son compagnon « expirant.

« Que dire enfin des deux figures principales, de l'heureux contraste « qu'a établi le peintre entre l'élan de l'une et le calme de l'autre ? Le « général Rapp arrive ; il vient annoncer à l'Empereur que la garde « impériale russe a été repoussée : son cheval, lancé au plein galop, « s'arrête tout à coup devant Sa Majesté : le généreux animal, blessé « de plusieurs coups de sabre, semble partager la joie de son maître « blessé lui-même : celui-ci le retient, le soutient sur ses jambes de « derrière, et, de l'air d'un guerrier trop échauffé encore pour que « l'orgueil de la victoire ait remplacé sur son front l'ardeur qu'il por- « tait au combat, il déclare son heureuse nouvelle à l'Empereur, tran- « quillement assis sur un cheval immobile, et ne lui répondant que « par un air de satisfaction calme répandu sur son visage. Que l'ima- « gination emploie tout son pouvoir à se représenter un groupe si « heureusement conçu, qu'elle en anime à son gré les figures, qu'elle « leur donne l'expression la plus saisissante et la plus vraie, elle ne

marade Girodet, qui se piquait de puritanisme en fait d'art, avait fait aussi ce sacrifice au goût de l'époque : et cependant les deux tableaux de Gérard et de Girodet ont survécu aux héros de Macpherson. Celui de Gérard, que nous connaissons par la gravure, est une composition pleine de charme et d'originalité [1].

La période impériale se termine par l'*Homère*, dont la gravure seule nous est restée. Le peintre détruisit lui-même son œuvre, la jugeant au-dessous du sujet. Cette composition a été gravée en pendant du *Bélisaire*. Durant cet espace de temps, Gérard était devenu le favori de la mode et le peintre de portraits des grands personnages du jour. Il faut citer, parmi ces derniers, ceux de l'empereur Napoléon, en costume impérial ; de M^me^ Lætitia, de Louis Bonaparte, de la reine Hortense, de l'impératrice Joséphine, de Joseph Bonaparte, de la reine de Suède, de la princesse Stéphanie de Beauharnais, de M^me^ Murat, du prince Borghèse, du prince de Talleyrand, de la comtesse Walewska, du maréchal Lannes, de Murat en costume royal, de Marie-Louise, du roi de Rome, de

« surpassera pas le travail du peintre; que le jugement vienne en-
« suite en examiner les diverses parties, il reconnaîtra partout la
« trace d'une raison sûre et d'un sens exquis..... »

[1] Il y a plusieurs répétitions du tableau d'Ossian. L'original, qui était destiné au roi Charles-Jean (Bernadotte), a été perdu en mer avec le vaisseau qui le portait à Stockholm. Un second tableau du même sujet est arrivé à sa destination. Un troisième a été peint pour le prince Eugène, il est resté longtemps à la Malmaison. Une quatrième répétition est à Potsdam.

la comtesse Zamoiska et de ses enfants, sans compter les bustes qu'il fit pour ses amis, Ducis, Talma, Canova, M^lle^ Mars, etc., etc. Les révolutions politiques et les variations du goût ont dispersé ces portraits [1]; mais un grand nombre d'esquisses, faites avant ou d'après les originaux, ont été recueillies dans une petite salle du musée de Versailles. Si l'on sait faire abstraction des détails d'ajustements ou de costumes, dont la mode a, de tous les temps, embarrassé notre jugement, il sera facile d'apprécier, dans ces ouvrages, toutes les qualités de sentiment, de convenance, de dignité que Gérard savait apporter dans les attitudes et dans l'expression des personnages qu'il devait représenter.

La Restauration trouva Gérard voguant en plein courant de la faveur publique. Toute l'Europe vint poser dans son atelier. Souverains, capitaines, diplomates, tenaient à honneur de remporter leur portrait, les uns en Russie, les autres à Vienne, ceux-ci à Londres, ceux-là à Berlin. On a dit que Gérard, au milieu de tous ces succès, regrettait souvent le petit atelier du Louvre où il peignit le *Bélisaire* et la *Psyché*. Il fallait marcher cependant, en dépit du regret, des souvenirs et des aspirations à l'indépendance.

[1] Un des meilleurs, celui de l'impératrice Joséphine, assise au pied de grands arbres, a été replacé dans un des salons des Tuileries, et celui de la reine Hortense est aujourd'hui dans le cabinet de l'Empereur.

C'est pendant le séjour des armées alliées en France qu'il fit deux beaux portraits de l'empereur Alexandre, et qu'il eut le même jour, dans son atelier, trois séances de rois. Le duc de Wellington, le prince de Schwartzemberg, les princes Guillaume et Auguste de Prusse, posèrent aussi dans ce même atelier. Ces travaux excessifs, obligés, forcés, pour ainsi dire, ne l'empêchèrent pas de concevoir et d'exécuter aussi le plus important de ses ouvrages. La *Bataille d'Austerlitz* avait disparu des Tuileries. Le nouveau régime, en effaçant *l'image* de *l'Empereur,* ne voulait pas faire injure à son peintre; le roi Louis XVIII, pour remplacer le plafond de la salle du Conseil, demanda à Gérard *l'Entrée de Henri IV à Paris.* Gérard accepta la commande, mais en faisant ses réserves : il dépassa les limites prescrites par la mesure du plafond, et résolut de donner à ses figures un relief et des proportions qui rendissent impossible le placement du nouveau tableau dans le même cadre. C'était beaucoup risquer, mais le peintre avait confiance dans son étoile. Il eut raison, car jamais cette étoile ne brilla d'un plus vif éclat. Le succès couronna cet acte de rébellion. La cour, le public, les artistes, lui rendirent hommage. La presse elle-même, très-hostile au gouvernement et qui attendait au passage le résultat de cette épreuve, applaudit avec enthousiasme. Il serait superflu de décrire ce tableau, que la belle estampe de Toschi a rendu populaire. Cette magnifique plan-

che, qui fait date pour l'histoire de l'art de la gravure, en notre temps, fait admirablement ressortir tous les mérites de composition et d'action dramatique prodigués dans le tableau de *l'Entrée de Henri IV;* j'irai plus loin, elle a effacé une certaine dissonance dans le ton et cette coloration à effets métalliques que le peintre, dans le feu de l'exécution, avait répandues sur la toile. Si, depuis Gérard, nous nous sommes habitués à contenter nos yeux avant notre esprit, nous avons, du moins, acquis plus de délicatesse dans la perception de l'harmonie. D'un autre côté, nous détournons aussitôt nos regards d'une image qui ne satisfait pas complétement ce nouveau sens. Une peinture destinée à représenter un grand trait d'histoire doit-elle être considérée seulement sous cet étroit aspect, et ne devons-nous pas nous méfier d'une impression qui peut n'être que passagère, fragile et sujette au changement du goût? Nous oublions que Paul Véronèse a représenté la figure du Christ au milieu de personnages vêtus de costumes du XVI^e^ siècle, parce que ce peintre a su animer sa toile de toute la fraîcheur du grand air et de tout le charme d'une admirable couleur; pourquoi ne serions-nous pas indulgents pour Gérard qui, tout en ayant failli par le côté où brille le Vénitien, a formulé sa pensée par l'étude de la vérité et le respect de la saine raison? Je n'appuierai pas longtemps sur ce point, car cette notice n'est pas un cours d'esthétique; j'insisterai toute-

fois sur des considérations d'un ordre moins élevé, mais qui ont cependant leur valeur. Pour bien juger le tableau de *Henri IV*, il faut encore se reporter au temps où il a été peint, et songer à la manière dont les artistes de cette époque interprétaient les sujets qui n'étaient pas tirés de l'histoire grecque ou romaine, ou de nos fastes militaires. On peut dire que Gérard, en cette occasion, fut le premier qui sut rendre d'une façon digne et convenable un épisode de l'histoire moderne. S'il n'est pas arrivé de prime abord, en ce genre, au sentiment délicat de quelques peintres modernes, ne leur a-t-il pas montré la route? Les personnes qui ont suivi de près l'exécution du tableau de *l'Entrée de Henri IV* nous ont expliqué comment l'effort de l'esprit, l'obstination de la volonté, vers un seul but, se sont développés au préjudice de l'unité du ton et de l'agrément de la couleur. Le peintre commençait à ressentir les atteintes d'un mal qui fit le chagrin des dernières années de sa vie, un affaiblissement des yeux.

Cependant le succès de l'œuvre fut complet et incontesté, et Gérard en reçut de tous côtés les témoignages les plus flatteurs. Le roi Louis XVIII l'honora d'un titre qu'il n'avait pas brigué et qu'il n'accepta qu'avec une certaine appréhension, car il le résigna quelques années plus tard. Il fut nommé premier peintre du roi.

Le *Henri IV* avait paru au salon de 1817. Deux ans

après, Gérard exposa la *Corinne*. Une intéressante publication, due aux pieux souvenirs de la famille de Mme Récamier [1], a fait connaître la liaison du prince Auguste de Prusse avec cette séduisante personne; liaison très-platonique, mais qui laissa dans l'âme du prince des traces profondes. On connaît aussi l'intimité respectueuse qui unissait ce personnage à Mme de Staël, et on comprendra toute la gravité de ce sentiment, quand on saura que ce fut lui qui commanda la *Corinne* à Gérard et qu'il fit hommage du tableau à Mme Récamier elle-même [2]. Nous n'avons rien à dire de cette composition, après l'examen que M. Thiers en fit dans sa critique du salon de 1819. Nous donnerons un fragment d'une de ses lettres à propos du même ouvrage.

M. de Chateaubriand, de son côté, nous dira qu'il dut le tableau de la *Sainte Thérèse* à la libéralité de Gérard. Cette figure, l'une des meilleures inspirations du peintre, date de 1823, et fut inaugurée la même année dans la chapelle de l'établissement hospitalier placé sous le patronage de Marie-Thérèse, retraite de l'auteur du *Génie du Christianisme*.

Le portrait du roi Louis XVIII, assis dans son cabinet des Tuileries, devant la table de chêne rapportée

[1] Souvenirs tirés des papiers de Mme Récamier, 2 volumes, Paris, 1860.

[2] Ce tableau a été légué par Mme Récamier au musée de Lyon, sa ville natale.

d'exil, a été peint à la même époque. Ici, encore, Gérard peut être considéré comme un novateur, car il a devancé, dans cette composition, les adeptes du *réalisme*. Dans la simplicité de son ajustement, ce portrait produit plus d'effet que bien d'autres images de souverains, entourées de l'attirail pompeux qu'on a coutume de leur prêter. Cette toile était placée dans la galerie de Diane, aux Tuileries, lorsque le palais fut envahi par le peuple, en juillet 1830. Cette expression de bonhomie dans la dignité, cet habit simple, imposèrent à la multitude, et, de tous les tableaux qui ornaient les appartements royaux, celui-là seul fut épargné.

En 1824 parut le *Louis XIV déclarant son petit-fils roi d'Espagne*. Cette composition fut soumise à une épreuve dont le résultat paraît décisif. Elle a été placée à Versailles, à côté des tableaux des peintres qui ont célébré les pompes officielles du grand siècle. On peut apprécier là un autre côté du talent de Gérard et juger de la souplesse de son pinceau, qui savait s'identifier au caractère d'une époque et en retrouver le style. Nous trouverons encore, dans la correspondance, l'opinion de M. Thiers sur ce tableau.

En 1824, Gérard termina sa jolie composition de *Daphnis et Chloé*[1], pour le duc d'Orléans, et, l'année suivante, *Hylas* et *les Nymphes*[2]. Évidemment il

[1] Au Musée du Louvre.

[2] Appartenant à la famille de M. Paillet, le célèbre avocat.

cherchait à renouer le lien qui le rattachait au souvenir de la *Psyché*.

La *Thétis portant les armes d'Achille*, inspirée par la magnifique fresque de Raphaël, la *Galatée*, date de 1827. On la connaît par la gravure de Richomme. Elle fait partie de la collection du comte Pozzo-di-Borgo.

Ici nous touchons à un moment critique de la vie de Gérard, et à une époque où sa qualité de peintre officiel dut lui peser davantage. On lui avait commandé le tableau du *Sacre du Roi Charles X*. Son intelligence dut reculer devant une pareille tâche. Il n'y avait là rien que d'artificiel et de théâtral. Son maître, David, quand il peignit un sujet du même genre, s'était emparé d'une antithèse, l'attitude résignée du pontife devant le geste solennel et plein d'audace d'un guerrier qui se fait empereur. Il avait concentré là son idée, et en résumant ainsi son sujet il avait fait un chef-d'œuvre d'énergie et d'expression. Gérard n'avait à sa disposition qu'une vaine cérémonie, point de caractères, des costumes d'opéra, le vide, le néant. Il hésita, puis accomplit courageusement sa mission. Mais il fit une œuvre pâle, et, ce qui dut lui coûter, dépourvue d'intérêt. Le tableau, qui parut au Louvre à l'époque où le gouvernement de la Restauration devenait de jour en jour plus impopulaire, eut peu de succès. On y retrouve cependant des qualités de composition, et la spirituelle gravure qu'en a donnée

M. Dien[1] fait ressortir l'habileté d'arrangement et l'heureuse distribution des groupes. La toile du *Sacre*, outrageusement lacérée en 1830, a été mal restaurée et placée au musée de Versailles dans un endroit peu favorable.

Quelques-uns des portraits peints par Gérard pendant cette dernière période (1815-1830) sont remarquables. Nous devons citer ceux du duc et de la duchesse d'Orléans, celui de M^me^ Adélaïde, les bustes de M^me^ de Staël, de M^me^ de la Rochejaquelein, de M^me^ la duchesse de Broglie, du duc Decazes, les portraits en pied du général Foy, de lady Jersey, du comte Pozzo-di-Borgo, de M^me^ la comtesse Alexandre de Laborde, de M^me^ Alexandre de Talleyrand, etc., etc.

La révolution de Juillet troubla la vie de Gérard et vint ajouter de nouveaux soucis au chagrin que lui causait l'affaiblissement de sa vue. Il vivait, de jour en jour, plus retiré. Une circonstance le fit cependant sortir de sa retraite : le préfet de la Seine avait nommé une commission, composée d'artistes, chargée de désigner un peintre pour exécuter un portrait du roi Louis-Philippe, destiné à figurer dans la salle du Trône, à l'Hôtel de ville. Gérard fut nommé par un vote unanime. Il se décida à reparaître au Palais-Royal. Ici se place une anecdote qu'une mémoire sûre nous a transmise, et qui peint le caractère de Gérard. On abusait un peu, à cette époque, de la liberté qu'avait donnée

[1] Galeries historiques de Versailles (Gavard).

à chacun le *roi-citoyen* de s'affranchir des lois de l'étiquette, et les salons du Palais-Royal étaient encombrés de courtisans de toute condition qui affectaient dans leur mise les négligences les plus démocratiques. Gérard y parut en habit de l'Institut. Ce costume, qu'il ne portait que rarement dans l'ancienne cour, fit sensation et parut déplacé, mais la reine Marie-Amélie remercia Gérard de cet acte de courtoisie.

Gérard, se sentant faiblir, avait résolu de laisser à de plus jeunes l'exécution des peintures officielles : il voulut cependant achever ses travaux commencés. Il mit la dernière main aux pendentifs du Panthéon, ébauchés depuis plusieurs années, mais qui durent subir quelques modifications à cause de la nouvelle destination affectée à l'édifice. Les sujets de ces peintures sont des allégories représentant la *Patrie*, la *Gloire*, la *Justice*, la *Mort*. Il fit encore pour le musée de Versailles quatre figures emblématiques : le *Courage guerrier*, la *Clémence*, le *Génie*, la *Constance*.

Tout en vieillissant, Gérard était resté fidèle à ses premières amours, à l'étude de l'antiquité. Il y revenait chaque fois que ses travaux de commande lui laissaient quelque loisir. Il reprit une grande toile longtemps exposée dans son atelier et restée à l'état d'ébauche. C'était un sujet tiré de l'Iliade : *Achille, à la vue des armes que sa mère lui apporte, quitte son voile de deuil et appelle ses compagnons aux armes, pour venger Patrocle*. On peut voir ce ta-

bleau au musée de Caen : il est resté inachevé, mais il produit un grand effet.

Le tableau de la *Peste de Marseille*, belle composition largement peinte, date de l'année 1835. Gérard en fit l'hommage à l'*Intendance de la Santé* de Marseille. Cette toile fut placée dans la même salle que le *Saint Roch* de David. Le maître et l'élève devaient se retrouver là face à face, représentés, l'un par une œuvre de sa première jeunesse [1], l'autre par un de ses derniers tableaux. On peut même dire que ce fut le dernier ouvrage important de Gérard; car le tableau du *Christ* peint pour M. de Genoude, l'année suivante, n'est composé que d'une seule figure.

Trop souvent les grands artistes se voient contester, à la fin de leur carrière, la réputation qu'ils ont laborieusement conquise. Une certaine partie du public s'empresse de constater les signes de faiblesse qu'ils laissent entrevoir. Gérard voyait s'avancer de jeunes générations pleines d'ardeur et d'espérance, mais résolues à renverser ce qu'il était habitué à respecter. Les mêmes passions qui agitaient la politique dominaient les arts, et le souffle d'ingratitude qui fit outrager plus tard le peintre des *Pestiférés de Jaffa* avait aussi offensé l'auteur de la *Bataille d'Austerlitz*. Il en souffrait, et sa santé, déjà chancelante, s'en altéra profondément.

[1] La Peste de Saint-Roch, de David, fut achevée à Rome en 1779.

Au mois de janvier 1837, une maladie de quelques jours éteignit cette existence déjà minée. Gérard mourut un mercredi ; c'était le jour consacré à ses amis, le jour où il recevait, dans son salon, tout ce que Paris comptait d'hommes distingués. Quelques-uns d'entre eux, pour qui cette visite était devenue l'habitude de chaque semaine, se présentèrent à la porte de la maison. Ils furent reçus par le vieux serviteur de Gérard, qui leur dit : « Monsieur le baron est mort ce matin. » Ils se séparèrent navrés ; les uns perdaient un ami sûr, les autres un guide et un soutien, et tous comprirent qu'un vide se formait au milieu d'eux.

Le salon de Gérard était, en effet, un de ceux qu'on a cités dans un temps où il y avait encore des salons. Il brillait, non par le luxe de l'ameublement ou l'éclat des toilettes, mais par la réunion des différentes conditions d'intérêt et de curiosité que la conversation offrait à l'esprit. Gérard, en assistant à la déchéance de trois règnes, et en approchant de très-près les hommes qui avaient été tour à tour dans la faveur ou dans la disgrâce, avait fait preuve d'un tact exquis. Sa dignité vis-à-vis des grands, son accueil bienveillant pour tous, lui avaient conquis la sympathie des hommes des opinions les plus diverses. Sur le terrain neutre de la maison du peintre, chacun oubliait ses griefs. Au moment de la splendeur du salon de Gérard, pendant la Restauration, les querelles entre les gens de lettres, les inimitiés entre les

artistes, étaient aussi animées que les luttes de la tribune. Cela n'empêchait pas Beyle (de Stendhal) d'y rencontrer M. Auger, de l'Académie française, Delacroix d'y saluer M. Ingres, comme le comte Pozzo-di-Borgo d'y causer avec des libéraux. C'était un centre où se discutaient les questions d'art, de sciences, de lettres, de voyages, par l'organe des Quatremère de Quincy, des Raoul-Rochette, des Cuvier, des Humboldt, des Darcet, des Jacquemont. C'était là aussi qu'avaient chanté Garat, M^me^ Grassini, M^me^ Vigano; Rossini et Paër y avaient accompagné au piano Lablache, Rubini, M^me^ Malibran, Juliette et Judith Grisi [1].

L'appartement de Gérard existe encore dans la maison qu'il avait fait bâtir rue Saint-Germain-des-Prés (aujourd'hui rue Bonaparte). Il était relativement petit et composé de quatre pièces qui se communiquaient. Dans le salon proprement dit, on voyait le portrait de Ducis, par Gérard, un des excellents qu'il ait faits ; ceux de M. de Humboldt et de M^lle^ Mars; plus loin, quelques tableaux ou esquisses d'Horace Vernet, de Léopold Robert, de Gudin, de Redouté, de Vandaël. Deux tables de jeu étaient dressées dans une des chambres, et à minuit on servait le thé. La soirée se prolongeait souvent au delà. Il se formait alors une causerie plus intime et, partant, plus intéressante. C'était l'heure où M. de Humboldt avait coutume de

[1] La publication récente des lettres de Mendelssohn nous apprend qu'il fut admis aux mercredis de Gérard.

se présenter, après avoir passé en revue quelques autres salons de Paris. Il en rapportait les nouvelles du jour qu'il assaisonnait de tout le sel de son esprit mordant.

La société qui fréquentait l'hôtel de la rue Saint-Germain-des-Prés fut fidèle à Gérard pendant plus de trente années. Il est vrai que celui-ci usa de la même constance envers ses amis. Son séjour à Auteuil, où il avait une maison de campagne, n'interrompit jamais les mercredis. La famille revenait à Paris ce jour-là.

De tous ces brillants esprits, artistes, savants, écrivains, orateurs, le plus grand nombre a disparu, mais en laissant les plus beaux noms et les plus belles œuvres. A côté des anciens condisciples et amis de Gérard, Isabey, Népomucène Lemercier, Ducis, Percier, Fontaine, Andrieux, Ginguené, Guérin, Hersent, Desnoyers, Carle Vernet, Granet, Géricault, la nouvelle génération avait ses représentants. Quelques-uns parmi les plus jeunes, ont disparu comme leurs aînés : Léopold Robert, Paul Delaroche, David d'Angers, Ary Scheffer, Eugène Delacroix, Jacquemont, Horace Vernet. Ceux qui restent comme MM. Ingres, Heim [1], Schnetz, Henriquel-Dupont, Patin, Mérimée, Adolphe Roger, Lehmann, Hittorff, A. Firmin Didot, Barrière, François Girard, sauraient nous dire s'il

[1] Heim est mort le 10 octobre 1865.

existe encore dans Paris une telle réunion, et si l'homme distingué qui la présidait a pu être remplacé.

Gérard n'aimait cependant pas ce qu'on appelle le *monde*. Le plus vrai, le plus sincère de ses biographes, une femme, une de ses élèves [1], nous a raconté, dans ses notes rédigées sous l'impression de pieux souvenirs, les traits principaux du caractère de son maître, physionomie que nous ne saurions mieux peindre que par la citation de ce passage : « Il avait le goût des habitudes simples; à l'âge où il était le plus brillant dans le monde, il y avait une certaine heure du soir où la cérémonie lui devenait à charge, au point de s'y dérober quelquefois plus brusquement que la politesse ne l'aurait voulu; et cela, pour aller courir vers Montmartre, dans un appartement où il trouvait Percier, Fontaine et Bernier, ce dernier, ami intime des deux autres, tous occupés à fumer et à dire des folies d'atelier. Il a continué à se réunir à eux jusqu'à ce que sa mauvaise santé lui ait ôté l'envie de sortir. Quand il quittait le monde pour revenir chez lui, il était heureux comme un enfant, et son empressement était si grand pour rentrer dans son fauteuil et prendre son cigare, qu'il commençait, à la première marche, à défaire ses premiers boutons, et qu'il arrivait en haut souvent presque déshabillé. Quand il pouvait

[1] Mlle Godefroid, dont il sera bientôt question.

manquer un dîner un peu cérémonieux, il était dans des joies d'enfant.

« En somme, il avait un esprit d'indépendance indomptable; il était incapable de se contraindre et d'attendre; passé une certaine mesure, il n'y avait plus moyen d'y résister, quelle qu'en pût être la conséquence.

« Lorsqu'il fit la *Bataille d'Austerlitz*, il dut en soumettre l'esquisse à l'Empereur; il prit jour avec M. Fontaine et alla avec lui à Saint-Cloud; mais l'Empereur ne put le recevoir à l'heure dite. M. Gérard avait fait l'effort surnaturel de se lever, je crois, à sept heures du matin, pour être arrivé à l'heure convenue. Après quelques moments d'attente, fatigué, bouillant d'impatience, prêt à échapper des mains de M. Fontaine qui lui faisait toutes sortes de petites raisons pour lui faire prendre patience, M. Fontaine imagina de le faire coucher pour gagner du temps; mais, au bout de tout cela, l'Empereur n'étant pas encore libre, M. Gérard remonta en voiture, et ce fut partie remise.

« Il ne gouvernait pas ceux qui l'entouraient par des paroles ou des directions calculées; il entraînait tout par l'ardeur de sa volonté et la conviction, pour ainsi dire, naïve, qu'il n'en pouvait pas être autrement.

« Il n'avait jamais que cinq francs en monnaie dans sa poche. Ainsi, une fois, il eut l'aimable idée de faire cadeau à sa femme d'une petite parure de fan-

taisie; il l'apporta tout enchanté, au grand plaisir de M^me^ Gérard; puis, un mois après, il lui dit tout sérieusement : « Ah ça! as-tu songé à aller payer cette parure? »

« Par suite de ces habitudes, et pour ne pas avoir à essuyer les sages remontrances de son ministre des finances, il lui est arrivé plusieurs fois d'emprunter à un ami pour prêter à un autre. Et, au bout de quelque temps, il disait à sa femme : « Tu auras soin de remettre à.... mille francs qu'il m'a prêtés. » Il fallait bien en passer par là, même sans sermon. Ce n'était pas qu'il ne fût, dans toute la force du terme, le *maître à la maison*, mais il aurait tout fait pour s'éviter un mot ennuyeux.

« Il était essentiellement naturel; et, si la société avait modifié quelque partie de son caractère, ou plutôt, si elle le modifiait dans quelques moments, le naturel reprenait bientôt le dessus.....

« Il aimait l'ordre par instinct et par principe, et riait de tout son cœur de la manie très-générale qu'on a d'allier presque toujours l'idée du génie à celle du désordre.

« Dans la position où l'avait placé son mérite et avec son goût de convenance et d'ordre, il ne pouvait être indifférent à l'état de sa fortune, mais il n'a jamais agi dans cette seule vue. Sa fortune s'est faite par la force des choses. Il n'a jamais su faire une affaire, et, lorsqu'il a cédé une ou deux fois en sa vie

aux sollicitations de ses amis pour en essayer par leurs mains, il a perdu tout l'argent qu'il y avait mis.

« Du reste, il ne touchait jamais son argent. S'il arrivait qu'il passât par ses mains, il le portait aussitôt à M^me^ Gérard.

« Il disait toujours qu'il n'entendait pas la propriété, et c'était vrai.

..... « C'était vraiment beau à voir pour ceux qui avaient le bonheur d'assister à son travail. Il méditait longtemps ses compositions; ensuite il jetait ses idées avec abondance et rapidité; puis il revenait à froid choisir et châtier sans aucune faiblesse paternelle.

« Il en était de même pour l'exécution : quand il avait établi, avancé un morceau, il quittait le travail et revenait quelque temps après, non étourdiment, mais avec précaution et recueillement, pour recevoir l'impression vive et précise de ce qu'il revoyait. Avec sa parfaite organisation, c'était le plus sûr conseil qu'il pût recevoir. Cependant il n'en dédaignait aucun; mais il savait bien empêcher qu'on les donnât hors de propos.

« Ceux qui l'ont suivi dans tous ses moments à l'atelier peuvent témoigner combien il était aimable, et l'on peut dire bon camarade. Quand le travail marchait bien, les chansons, les mots plaisants, les anecdotes, jaillissaient à tous moments : l'atelier était un

vrai paradis. Je n'ai pas envie de dissimuler qu'il n'y eût aussi des jours de tempête.

« Il avait quelquefois de profonds découragements; il en eut un tel, entre autres, pendant qu'il faisait sa *Psyché*, qu'il sortit de l'atelier en jurant de n'y plus rentrer, et, pour mieux tenir sa promesse, il en jeta la clef au hasard dans la rue.

« Sa vie se partageait presque régulièrement entre des jours de mélancolie quelquefois très-profonde, et des jours de courage, de gaieté vive et d'une grande activité pour le travail. Son organisation paraissait avoir besoin de cette espèce de repos ou de relâchement, en dédommagement de ce qu'il dépensait dans les beaux jours.

« Je l'ai vu, dans la fleur de la jeunesse, comblé des témoignages d'estime du souverain et gâté par le monde, je l'ai vu, dis-je, enfoncé dans un canapé, où par parenthèse il a passé une bonne partie de sa vie, trouvant et donnant les meilleures raisons pour se considérer comme le plus malheureux des hommes. Si par là-dessus il pouvait avoir une bonne nuit, il sortait de ce nuage le plus brillant et le plus charmant des hommes.

..... « Excepté pour les souverains de France et leur famille, il n'est jamais sorti de chez lui pour donner une séance.

..... « Ce qui est bien regrettable, c'est la perte entière de tout souvenir de ses conversations avec les

personnages illustres, à l'égard desquels il se trouvait dans une position si particulière et si favorable. »

Gérard se plaisait dans la société des femmes. Beaucoup d'entre elles, célèbres par le talent, l'esprit, la beauté, le rang, fréquentaient son atelier et son salon. Elles aimaient à l'entourer d'attentions délicates et des témoignages de leur sympathie. C'est une femme aussi, la fille d'un habile restaurateur de tableaux, qui lui servit de principal auxiliaire dans l'exécution de ses plus importants travaux. Dans la grande quantité de portraits que termina Gérard (quatre-vingt-quatre en pied et plus de deux cents d'une moindre proportion), il y en eut beaucoup d'officiels. Des répétitions nombreuses, destinées aux cours étrangères, aux ambassades, lui étaient demandées coup sur coup et à la hâte. Il était donc obligé, pour satisfaire à ces commandes, de s'adjoindre des artistes intelligents, patients et capables de se plier à ce travail ingrat et uniforme. Il trouva ces qualités réunies chez mademoiselle Godefroid, qui pendant plus de trente-cinq années fut son aide le plus constant et le plus fidèle. Elle n'était pas seulement une artiste habile, qui s'était identifiée au talent de son maître, elle devint aussi son amie dévouée. Sa sollicitude s'étendait sur tous les membres de la famille de Gérard et sur tous ses amis. Aussi les uns et les autres lui ont-ils gardé un affectueux et reconnaissant souvenir. Cette aimable personne est souvent citée dans la corres-

pondance, et M. de Humboldt l'appelait sa *protectrice*. Elle est morte en 1849, douze années après Gérard, ayant consacré l'espace de temps qu'elle lui avait survécu à mettre en ordre ses notes, ses dessins, ses croquis, et à rassembler les documents qui ont servi à M. Henri Gérard pour éditer l'*œuvre* de son oncle, à M. Ch. Lenormant pour rédiger sa notice, et à nous-même pour publier la correspondance[1]. Des différentes observations que mademoiselle Godefroid a recueillies sur la vie de Gérard, sur ses habitudes, sur ses penchants, et des confidences qu'elle a faites à des amis intimes, il ressort très-vivement que le brillant peintre de portraits, qu'on appelait un peu fastueusement le *peintre des rois* et *le roi des peintres,* a passé la dernière partie de sa vie à regretter la première, c'est-à-dire le temps où, seul dans son atelier du Louvre, il se livrait à ses études favorites, tirées de sujets qu'il avait choisis, caressant une idée et lui donnant la plus belle forme; en un mot, tout entier à lui-même.

Ceux qui ont entouré son lit de mort ont dit que ses derniers moments furent adoucis par ces souvenirs. A cette heure suprême, sa mémoire ne lui retraça plus les circonstances de ses brillantes ovations, alors que le préfet de la maison de l'empereur, M. de Beausset, lui envoyait cette parole de Napoléon, datée d'un bivouac du fond de la Russie :

[1] Nous donnons plus loin des détails plus étendus sur la vie de M^lle^ Godefroid.

« Mandez à Gérard qu'il a fait un chef-d'œuvre[1]; » non plus que la récompense du tableau de l'*Entrée de Henri IV*, ce double titre de baron et de premier peintre du Roi que lui donna Louis XVIII : il se rappelait ses premiers succès d'exposition, quand « son triomphe était encore mêlé de surprise, » comme le dit très-bien un de ses biographes[2].

Son âme, en s'échappant, se reportait vers les affections de sa jeunesse et y recherchait dans sa pureté, dégagé de toute préoccupation mondaine, le principe le plus cher aux grands artistes, l'union du beau et du vrai dans les conceptions idéales.

ADOLPHE VIOLLET-LE-DUC.

[1] A propos du portrait du Roi de Rome, envoyé à la grande armée en 1812. — Voir la lettre de M. de Beausset.

[2] Mme Ancelot (Salon de Gérard).

AVERTISSEMENT.

Dans la publication des lettres suivantes (elles ont été choisies dans un très-grand nombre), nous avons adopté l'ordre chronologique comme le plus propre à faire coïncider la correspondance avec notre travail biographique. Mais, afin de concentrer l'intérêt par le rapprochement des dates dans les sujets de même nature, et d'embrasser plus étroitement les deux côtés de la vie du peintre, nous avons divisé cette correspondance en deux parties bien distinctes. La première contient les lettres des artistes : elle commence en 1782 et finit en 1837; la seconde, qui parcourt

à peu près le même espace de temps, comprend celles des hommes de lettres, des savants, des administrateurs, des gens du monde. Les réponses de Gérard sont malheureusement très-rares : nous les donnons à leur date, toutes les fois que nous les rencontrons. Deux portraits de Gérard, l'un dessiné par Girodet en 1789, l'autre terminé par M^lle^ Godefroid en 1835, ont été placés en tête de chacune des parties de ce recueil [1].

[1] Ils ont été gravés par M. F. Girard.

Girodet del.t 1789. *F.ois Girard sculp.*

Imp. Ch. Chardon aîné. Paris.

Girodet del.t 1789. F. [illegible] sculp.t

Imp. Ch. Chardon aîné Paris.

PREMIÈRE PARTIE

—

ARTISTES

JULIEN DE PARME [1]

I.

Paris, ce 14 août 1782.

Vous m'avez obligé beaucoup, mon cher ami, en m'apprenant l'heureux succès de votre travail. J'en étais inquiet, mais votre attention m'a rendu la tranquillité. Je vois vos premiers succès avec la joie d'un père, et je désire vivre assez pour vous voir recueillir le fruit de vos études et de vos heureuses dispositions. Cependant, mon cher ami, ne vous laissez point éblouir par des louanges que l'on ne vous donne que

[1] Peintre, élève de C. Vanloo, eut le prix de l'Académie en 1760, et resta longtemps en Italie, où, protégé par le duc de Parme, on l'appela : *Julien de Parme*. De retour à Paris, vers 1776, il fut reçu à l'Académie comme agréé. Ses dessins sont plus remarquables que ses tableaux. Quelques-uns de ceux-ci ont été gravés : les plus importants sont un *Tithon enlevé par l'Aurore*, et la *Rose défendue*, composition allégorique dans le genre de Fragonard.

Il soutint les premiers pas de Gérard, qui luttait alors contre tous les obstacles du début de sa carrière. La paternelle sollicitude de Julien méritait d'être mentionnée ici, au moment où Gérard, tout jeune encore (il avait douze ans), commençait à entreprendre de sérieux travaux.

pour vous encourager. Vous seriez perdu si vous vous croyiez habile homme; dès ce moment vous rentreriez dans la classe trop nombreuse des hommes médiocres, et vous tromperiez cruellement votre ami Julien, qui s'est formé de vous une idée bien différente.

Vous avez bien fait d'accepter la récompense que l'on a donnée à votre travail. Il ne faut être ni bas ni fier; il faut céder poliment à ceux qui veulent bien nous donner des marques de leur satisfaction.

Je vous attends demain. Prenez un fiacre, je le veux absolument, parce que le temps est trop mauvais; je me charge des frais. Si vous voulez y joindre le petit Henri [1], cela me fera plaisir, mais je vous laisse sur cela liberté entière.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et Alphonse me charge de vous faire ses compliments. Faites les miens, je vous prie, à vos respectables père et mère.

JULIEN DE PARME.

II.

Paris, ce 28 septembre 1782.

Vous savez, mon cher Gérard, que je vous ai dit cent fois que vous me feriez toujours plaisir, toutes

[1] Frère de Gérard. Son portrait a été fait par Gérard à deux reprises différentes: une première fois en 1790, une seconde en 1792, avec son frère Alexandre. — Henri Gérard est mort fort jeune, en 1793.

les fois que vous viendriez manger ma soupe. Je ne donne pas à dîner par vanité, mais par amitié; ainsi mes amis sont toujours sûrs de me faire le plus grand plaisir, lorsqu'ils voudront bien se contenter de la sobriété de ma table. Quoique jeune encore, je vous mets de ce nombre, parce que je vous crois capable d'amitié. Pour être grand artiste, il faut être sensible. J'ai cru apercevoir cette qualité en vous, et c'est surtout par là que vous m'intéressez.

Je vous le répète, mon cher Gérard, ne craignez jamais de m'importuner; soyez, au contraire, bien persuadé que plus vous viendrez souvent, plus vous m'obligerez. Adieu, je vous attends demain.

JULIEN DE PARME.

III.

Paris, ce 10 prairial, an VI (29 mai 1798).

Je vous ai promis de vous écrire, mon cher Gérard, je remplis ma promesse. Je ne vous pardonnerai rien, parce que je vous estime autant que je vous aime. Vous êtes dans cet âge heureux où toute indulgence serait une trahison, crime dont je ne me rendrai jamais coupable. Mon plus grand bonheur a été et sera toujours d'encourager le génie naissant; je l'ai aperçu dès votre enfance, ce génie, et j'ai la douce satisfaction de le voir presque dans sa maturité [1]. Oui, mon ami, vous touchez au but; peu de chemin vous

[1] Gérard avait alors vingt-huit ans.

reste à faire et bientôt vous y atteindrez. Voici maintenant ce qui vous reste à faire pour remplir mes espérances. Je puis me tromper, mais je suis sûr de ne vous dire que ce que je sens. Mes observations se réduisent aux articles suivants : Votre caractère de dessin est pur, d'un bon style, mais à force d'en chercher la pureté vous tombez un peu dans le roide, ce qui est presque inévitable. Les formes de la jeunesse doivent être souples et ondoyantes, ainsi que nous le montrent les productions de la Grèce. Il faut que les contours soient formés par des lignes un peu convexes et jamais par des lignes droites. Ces mêmes contours sont aussi un peu tranchants sur le fond, cela empêche les membres de s'arrondir et de tourner, comme le doivent faire tous les corps ronds. Pour produire cet effet, il faut des reflets dans les ombres et des demi-teintes sur la partie éclairée qui s'unit au fond. Les cheveux de vos figures tranchent un peu trop sur ce même fond, ce qui détruit leur légèreté. Votre coloris, en général, est un peu trop gris, surtout dans les ombres; je vous exhorte à les réchauffer un peu, par un ton plus doré [1]. La partie postérieure de l'Amour a absolument besoin d'une draperie, pour adoucir les angles désagréables que forment les deux cuisses et pour voiler certaines parties qui n'ajoutent aucun intérêt à la belle expression que vous avez donnée à cette aimable figure [2].

[1] Il faut se rappeler que Julien de Parme était élève de C. Vanloo.

[2] On voit qu'il est question du tableau de l'Amour et Psyché, qui

Pourquoi n'avez-vous pas donné des ailes de papillon à Psyché, ainsi que le dit la Fable? Croyez-vous que le papillon que vous avez mis en l'air suffise pour la faire connaître? Il m'a paru aussi que la tête de cette divinité charmante n'était pas assez riche en cheveux.

Pardonnez-moi ma franchise; elle naît de la haute estime que vos talents m'ont inspirée. Consolez-vous, vous êtes bien heureux d'être critiqué, c'est signe que vos ouvrages ont de grandes beautés.

Voilà ce que pense de vos talents un homme qui ne sait point flatter, et, pour tout dire en deux mots, un père, un ami.

Salutate da parte mia la vostra stimatissima consorte [1].

JULIEN DE PARME.

GIRODET [2]

I.

A Orléans, ce 21 mars 1788.

Mes affaires, mon cher ami, qui traînent toujours en longueur malgré le désir bien vif que j'avais de les

est aujourd'hui au Louvre. Il appartint d'abord à M. Lebreton, secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts, à l'Institut; puis au général Rapp : c'est à la vente des tableaux du général, en 1822, qu'il fut acquis par le musée. Il a été gravé par Godefroy, par Pradier, et lithographié par Aubry-Lecomte.

[1] Saluez de ma part votre très-estimable femme.

[2] Girodet, né à Montargis le 5 janvier 1767, élève de David. Il remporta le prix en 1789. Le sujet était *Joseph reconnu par ses frères.* On a vu que Gérard avait remporté le deuxième grand prix. Girodet

voir finir bientôt, commencent à me retourner l'âme à l'envers ; j'en suis réduit, par les maudites difficultés que j'éprouve, à désespérer d'être de retour à Paris pour le 1^er^ avril. En cas que j'aie le bonheur d'être reçu, je te prie néanmoins de me rendre le service de passer au blanc d'œuf simple mon esquisse et ma figure, dans les endroits seulement qui seront suffisamment secs[1]. Je te les recommande comme les tiennes et te prie de les serrer chez toi après le jugement jusqu'à mon retour. Je ne m'attendais pas à ce nouveau sujet de contentement, mais enfin, quand on est destiné à boire des calices, le plus sage est de les avaler sans grimaces. Dieu veuille m'en donner la force, ainsi qu'à toi le courage dont tu auras bientôt besoin !

fit à Rome son *Sommeil d'Endymion*, qu'on voit placé aujourd'hui au Louvre, et l'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxerce*. De retour à Paris, il peignit une Danaé pour M. Gaudin, alors ministre des finances ; puis, pour le roi d'Espagne, quatre tableaux des *Saisons ;* puis, pour le château de la Malmaison, en 1801, *Fingal et ses descendants recevant les mânes des guerriers français*. Au salon de 1806, Girodet exposa le *Déluge*. En 1808 parut le tableau des *Funérailles d'Atala*. Le musée de Versailles conserve son *Napoléon recevant les clefs de Vienne*, ainsi que le tableau de la *Révolte du Caire*. Il ne fréquentait pas le monde ; d'un caractère ombrageux, il s'isolait volontiers. Il a traduit *Virgile*, *Lucain*, *Anacréon*, *Musée*. Il composa, en outre, un poëme en six chants : *le Peintre*. La rivalité qui s'établit entre Girodet et Gérard, au commencement de leurs succès, les désunit. Leur correspondance, si amicale et si intime, devient plus froide et cesse tout à fait. Girodet mourut au mois de décembre 1824, avant la fermeture du salon où il avait exposé ses dernières œuvres.

[1] Moyen employé pour vernir provisoirement une peinture qui n'est pas complétement sèche. Il est ici question du concours préparatoire pour le prix de Rome.

Adieu, mon cher ami, je vais me coucher et poursuivre ma route demain, à deux heures du matin. Ainsi tu ne sauras pas où je vais; tu n'auras que faire de m'écrire si je suis reçu, puisque cela ne servira plus de rien. Des respects à M. David, à qui je te prie de faire entendre la nécessité où je suis de rester. Compliments à mes camarades, et à toi le bonsoir.

GIRODET.

II.

Châtillon, du 30 décembre 1789.

Je serais né, mon ami, sous la plus fatale de toutes les étoiles, si le ciel ne m'avait donné ton amitié. Conserve-la-moi, elle adoucira l'amertume que le sort se prépare à jeter sur le reste de ma vie. Au moment où je t'écris, je viens de me brouiller avec toute ma famille. Jeune, sans expérience, et surtout de bonne foi, j'ai eu la simplicité de croire que des parents étaient des amis nés. Dupe de leurs caresses, il fallait une épreuve pour me désabuser, et, quoique je le sois bien véritablement, qu'ils le voient eux-mêmes, ils ne quittent pas le masque et me témoignent autant d'amitié qu'avant. Le temps et l'expérience, mon ami, donnent la clef de bien des événements et tiennent lieu de sagacité à l'âme droite, éloignée de penser qu'on puisse abuser de sa confiance. Mais, mon ami, à mesure que l'on avance en âge, et que, privé des

secours de père et mère, on ne rencontre plus dans des collatéraux, au lieu de tendres parents, que des ennemis intéressés, c'est alors que cette généreuse confiance, caractère distinctif de la jeunesse, s'affaiblit, s'émousse et se perd entièrement. On ne croit plus qu'à une amitié bien éprouvée, et il est bien dur de n'apprendre à connaître la société que pour la mépriser, et, par conséquent, pour la fuir. Il vaudrait beaucoup mieux rester enfant toute la vie. On a beau dire qu'il faut payer les gens de la même monnaie, ce sont ceux qui le peuvent qui le disent; mais il est des caractères qui ne savent point se plier à des formes qui leur sont étrangères: ils sont rares, mais ils existent, et tant pis pour eux..... J'ai, mon ami, autant besoin de te voir que toi; tout ce que j'ai sous les yeux me fatigue, et pas un seul objet de délassement, excepté quand je t'écris. Je crois que si je n'avais pas d'ami, je m'en supposerais un et j'écrirais à cet être imaginaire en faisant moi-même les réponses.....

G.

III.

Châtillon, ce 17 janvier 1790.

Toujours enchaîné par des obstacles imprévus et sans cesse renouvelés, j'ai été encore forcé de jeter l'ancre. De quelque nécessité qu'il soit pour moi de rester encore, je n'y puis plus tenir et je pars d'ici le 25 du courant, lundi, pour arriver mardi soir 26 à Paris.

Tu peux te fier à ma parole, ma place est retenue au carrosse, et payée. Je n'ai point été étonné de ne recevoir aucune lettre de toi, d'après ce que je t'avais dit; je n'en ai été que fâché. Ne me donne pas de tes nouvelles si la lettre ne peut me parvenir avant le 24 du courant. Si tu ne peux m'écrire le samedi 23 avant midi, pour que ta lettre m'arrive le dimanche 24, ne m'écris pas. Il me semble que je vous entends vous demander de mes nouvelles, D.[1] et toi, vous regardant de côté et vous fixant l'un après l'autre. S'il t'a demandé mon adresse, c'est un piége qu'il te tendait pour savoir si nous étions en correspondance réglée; je la lui ai donnée; et, s'il eût voulu m'écrire, il n'avait que faire de toi pour m'adresser ses lettres. Il est fourbe et fourbissime, mais on le voit venir : dis-lui que je t'avais promis de t'écrire, que tu vois bien que je suis un homme sur lequel on ne peut pas compter, que je t'avais témoigné quelque amitié, mais que, depuis que j'avais eu besoin de toi pour une commission, je n'avais pas seulement daigné t'en remercier ni te répondre; depuis que j'avais eu le prix, je me regardais comme un *gros monsieur*. Fais-lui beaucoup de plaintes de moi, mais d'un air indifférent, et finis par lui faire beaucoup de compliments sur son talent et surtout sur son génie. Il ne te sera pas difficile de l'amener là, et voici, je crois, ce qu'il te répondra s'il ne soupçonne pas le but. Il commencera par convenir qu'il a du génie, puis il te dira que tu en as; il te fera

[1] David.

beaucoup de compliments; à son tour, il te donnera de belles espérances, te dira qu'un habile homme trouve à profiter en copiant des *cruches étrusques*, te dira que je n'en veux rien croire et que je n'aime pas l'*antique*, que je suis entêté, que j'ai de l'amour-propre; de la critique de mon talent, il passera à celle de mon caractère; il ira plus loin, et voilà ce que je désire. Le succès dépend plus de ton adresse que de ce que j'ai l'air de te prescrire; il finira par un retour complaisant sur lui-même. Fais-moi le plaisir de faire cette petite expérience au reçu de ma lettre; il serait joli que le succès répondît à ce que je prévois.....

Adieu, ton sincère ami.

G.

IV.

De Rome, le 2 juin 1790.

Je ne puis comprendre, mon cher Gérard, les motifs de ton silence : il m'est d'autant plus sensible que je m'y attendais moins et que c'est un vrai besoin pour mon cœur de partager les peines d'un ami. Je comptais avoir de tes nouvelles à Bologne, à Milan, à Florence, et j'arrive ici sans en trouver. Les inquiétudes dans lesquelles je t'ai laissé, et qui m'agitaient moi-même, se sont doublement augmentées, et par ton silence et par les bruits que j'entends courir.

J'espérais que M. Trioson [1], dont j'ai trouvé une lettre en arrivant, me tranquilliserait ou me donnerait des nouvelles quelconques. Je ne te dissimule pas que j'ai été étonné que tu lui aies donné l'occasion de m'écrire ce qui suit : « Je n'ai pas vu ton ami depuis le soir de ton départ : j'en suis d'autant plus surpris que je l'avais assuré que je verrais M. son père avec autant de plaisir que d'intérêt ; peut-être le médecin ordinaire ou le malade n'ont-ils point voulu de cette consultation. Quoi qu'il en soit, quand ton ami me conduira chez M. son père, je l'examinerai avec la plus grande attention et je jugerai de son état de mon mieux, etc... [2]. »

Si tout n'est pas désespéré et que tu aies dans le docteur Trioson la confiance qu'il mérite et dans mon amitié celle qu'elle attend de toi, tu ne tarderas pas à te déterminer.

Ah ! mon ami, que je crains de recevoir de tes lettres ! Ne les diffère pas cependant.

G.

V.

Rome, le 30 juin 1790.

J'ai appris ton malheur [3], mon cher ami, peu de jours après la réception de tes deux lettres, qui me

[1] Le docteur Trioson, protecteur et père adoptif de Girodet. Il sera souvent question de lui dans cette correspondance.

[2] A propos de la maladie du père de Gérard.

[3] La mort du père de Gérard. Un léger trait, d'après un joli croquis de Gérard, qui reproduit le profil de son père, a été très-

sont parvenues en même temps. Si, comme je crois, tu connais mon cœur, tu peux juger de la part que j'y ai prise et du regret que j'ai eu de ne pas m'être trouvé près de toi dans cette affligeante circonstance : tu aurais mieux jugé que par ce que je puis te dire, de mon sincère attachement. Toute juste que soit ta douleur, songe, mon ami, que la cause en est dans un éyénement dont personne n'est exempt et dans l'ordre inévitable des choses. Cette considération doit te la faire supporter avec courage et doit, en quelque façon, en adoucissant tes regrets, t'attacher encore à ce qui te reste. Songe à ta mère, à tes frères, à ton talent et à tes amis. Tu es sûr au moins de l'un d'eux.

Je présume que tu as reçu la lettre que je t'ai écrite d'ici. Le même jour, à ce que je crois, j'avais écrit à Pajou [1] : ainsi j'ai prévenu ton désir. Ce pauvre ami a la tête bien légère ; il n'a ni force, ni raison : je voudrais ne pas être obligé de dire : ni confiance dans ses amis. S'il nous eût communiqué ce qu'il faisait, peut-être se serait-il épargné la vilaine démarche qu'il a été obligé de faire à l'Académie. Cette nouvelle m'a péniblement affligé, je comptais sur un

finement gravé par M. Rosotte, dans l'œuvre de Gérard. (Vignères et Rapilly, 1857.)

[1] Pajou, élève de son père, ami et condisciple de Gérard et de Girodet. Il était fils du sculpteur Pajou, l'auteur des statues de Bossuet, de Descartes et de Pascal, qui décorent la salle des séances publiques à l'Institut, et de plusieurs bustes remarquables, entre autres celui de M^me^ Dubarry. Il s'agit, dans cette lettre, d'une insurrection des élèves contre l'autorité académique, dont nous reparlerons, à propos des lettres de Pajou le fils, et de Dardel, le sculpteur.

deuxième prix pour lui. Peut-être ne l'aura-t-il jamais de sa vie s'il continue ainsi : il faut avouer aussi que son patriotisme, son district et son bonnet de grenadier lui ont fait bien du tort.

Je viens d'écrire à Gros, et je le prie aussi de me donner des nouvelles de l'Académie. Donne-moi des nouvelles des *envois* de ces Messieurs.

Et l'assemblée dont D. est président? et la révolution académique, où en est-elle [1] ? Observe une autre fois de dater tes lettres et de mettre l'endroit, l'année ou au moins le mois, si tu en oublies le quantième.

Je n'ai encore rien fait, je suis sans atelier, et je ne sais quand l'envie de travailler me viendra : celle de dormir me tient davantage, et celle de te voir aussi.

G.

VI.

Rome, ce 21 juillet 1790.

Conte-moi, mon cher ami, conte-moi, et avec toute l'exactitude dont tu es susceptible, comment s'est passée l'auguste et patriotique Fédération [2]. Les détails que tu m'en donneras me feront sans doute encore regretter davantage de ne m'y être point trouvé. Ce sentiment que j'ai éprouvé bien vivement

[1] David s'était déjà prononcé très-énergiquement contre l'influence de l'ancienne Académie.

[2] La fête de la Fédération eut lieu, au Champ de mars, le 14 juillet 1790. On sait qu'elle excita en France un immense enthousiasme.

a été partagé par tous les Français qui se trouvent ici, et plusieurs d'entre eux disaient que, s'ils eussent eu *abbastanza di danaro* [1], ils eussent fait le voyage de France uniquement pour se trouver à cette superbe fête. Quelque plaisir que tu y prennes, je désire bien que tu ne voies pas celle qui accompagnera probablement la publication de la Constitution, si le travail de nos législateurs en recule l'époque, ainsi qu'il paraît probable, jusqu'à l'année prochaine.

Je n'ai pas encore reçu de réponse de M. David. D'après ce que les papiers publics disent de lui, je n'en suis pas étonné ; je pense même que, loin d'avoir du temps de reste pour écrire il n'en a pas même pour travailler à son tableau de la Révolution [2]. Thévenin et Ansiaux [3] ont écrit à Mérimée [4] : d'après leurs lettres, c'est toi qu'on attend ; d'après la tienne, c'est Thévenin...

G.

[1] Assez d'argent.

[2] Girodet veut sans doute parler ici du tableau que David avait commencé à cette époque, et que l'Assemblée constituante lui avait commandé : le *Serment du Jeu de Paume,* qui n'a jamais été achevé. Une gravure à l'aqua-tinte, faite d'après l'esquisse dessinée de cette composition, est trop répandue pour ne pas être connue de tous nos lecteurs.

[3] Thévenin, élève de Vincent, eut le prix de peinture en 1791, avec Lafitte ; le sujet du concours était le *Départ de Régulus pour Carthage.* On a conservé plusieurs tableaux de ce peintre, entre autres le *Passage du mont Saint-Bernard,* grande composition placée aujourd'hui au musée de Versailles. Ansiaux, élève de Vincent.

[4] Mérimée, peintre, élève de Vincent. Auteur d'un bon ouvrage intitulé : *de la Peinture à l'huile,* et d'un joli tableau, l'*Innocence,* qui a été gravé. Secrétaire perpétuel de l'École des beaux-arts. Père de M. Prosper Mérimée.

VII.

De Rome, le 11 août 1790.

Un peu de paresse et mon habitude de dormir autant le jour que la nuit m'ont empêché, mon ami, de te répondre par le dernier courrier. Malgré tes craintes, je ne pourrai jamais me persuader, si c'est Thévenin qui vient cette année, qu'il l'aura en effet mérité. Si j'ai le malheur que tu n'aies pas le prix, je n'en approuve pas moins la résolution où tu es de remettre la partie à l'année prochaine [1].

Messieurs les pensionnaires sont prêts à faire l'exposition d'habitude. Le *grand nez* a fait un *Abel mort* qui, selon le jugement de tous ceux qui l'ont vu, est de beaucoup supérieur à tout ce qu'il a fait jusqu'à présent. Le rond et gras Meynier [2] a peint un Caton d'Utique qui n'est pas bien sûr s'il *se tuera ou non*, qu'on dit être fameusement *brossé*. J'ai vu un tableau de Mérimée représentant deux chasseurs qui rencontrent dans un bois le squelette de Milon de Crotone, dont le bras est resté dans l'arbre : ce tableau a de l'expression, mais il pourrait en avoir davantage ; il a beaucoup de finesse de ton, mais l'exécution en est un peu petite. J'ai vu aussi une *Mort de Lucrèce* ou

[1] Voir la Notice.

[2] Meynier, élève de Vincent. Il se fit connaître aux divers salons du temps de l'Empire par un *Télémaque fuyant l'île de Calypso*, et un *Épaminondas*. Il peignit aussi un plafond dans la galerie des Antiques, les *Lois de Justinien données au monde*. Il existe des tableaux de lui au musée de Versailles.

le *Serment de Brutus*, par Desmarais [1], qui n'est pas à beaucoup près sans mérite ; un bas-relief de monsieur Corneille, intime de M. Fab. [2], et qui a beaucoup de prétention au génie. La Foi, l'Espérance, la Charité, l'Amour conjugal, l'Amitié, la Religion, la Mort, la Compassion, la Piété, se donnent rendez-vous pour pleurer la perte d'un *jeune et tendre objet digne d'un meilleur sort et moissonné au printemps de son âge.*

J'ai vu aussi un tableau de Garnier [3] : *Phèdre, ne pouvant attendrir Hippolyte, veut se donner la mort;* tableau d'une harmonie vraiment suave et nature, mais d'une grande faiblesse ou pour mieux dire d'une nullité complète d'expression. Je suis étonné que, dans les détails que tu me donnes de ces messieurs, tu ne m'aies point parlé de Le Thière [4]. L'aurais-tu oublié, ou bien se serait-il oublié lui-même ? Il fait cette année un grand tableau que personne n'a encore vu. Il représente un miracle opéré par une Sainte, à ce qu'il m'a dit.

En voilà assez, je crois, sur les productions pitto-

[1] Desmarais, peintre, eut le prix en 1785, — de l'Institut en 1816. Mort en 1832.

[2] Fabre, grand-prix de peinture en 1787. Sujet du concours : *Nabuchodonosor fait tuer les enfants de Sédécias.* A laissé un *Philoctète dans l'île de Lemnos,* musée du Louvre.

[3] Prix de Rome en 1788. — *Mort de Tatius.* — De l'Institut en 1816. Succéda à Ménageot.

[4] Le Thière, né à la Guadeloupe, en 1760, fut élève de Descamps, professeur à l'académie de Rouen ; il remporta le prix de peinture en 1785. Son grand tableau de l'*Exécution des fils de Junius Brutus* est au musée du Louvre. Le Thière fut nommé, en 1801, directeur de Rome, y resta jusqu'en 1815, fut admis à l'Institut en 1818, et mourut en 1832.

resques. Je vais répondre à tes questions, autant que le peu que j'ai encore été à portée de voir me le permettra. Je n'aurais pas attendu tes reproches sur mon silence, si j'eusse été plus en état de t'en parler avec connaissance de cause. Que veux-tu qu'on puisse avoir observé, quand on a à peine, je ne dis pas vu, mais aperçu? Je te l'ai déjà dit : désirer mes amis, boire, manger et dormir, voilà, en quatre mots, toute mon existence.

J'ai donc cru voir que l'Italie est un superbe pays, et beaucoup plus précieux par lui-même et par ses monuments que par ses tableaux, dont aucun, sans exception, ne m'a fait autant d'impression que la Galerie de Rubens. Quand je me serai donné le temps de voir ceux de ce pays-ci, et que le pont Saint-Ange sera un peu moins incommode à traverser, je t'en écrirai plus en détail.

Le muséum du Pape est une collection immense d'antiques les plus précieux et les plus beaux. Le Colisée, le temple de la Paix et les ruines du palais des Empereurs sont des monuments véritablement *stupendi* [1].

Quant à la vie que l'on mène ici, elle commence à devenir assez difficile pour nous. Les coups de couteau, comme tu le présumes, vont toujours leur train. On doit *massaler* [2] un homme, ces jours-ci, qui a tué quatre personnes au *Transtevere*. On ne peut plus

[1] Surprenants.

[2] *Mazzuolare*, assommer à coups de masse; mode de supplice encore employé à Rome à cette époque.

avoir de passe-ports pour Naples dont on chasse tous les Français, et ceux qui, chassés de Naples, viennent à Rome sont forcés d'en sortir. Toute la ville est remplie d'espions, et les Français doivent agir et parler avec la plus grande circonspection. On a arrêté ces jours derniers un abbé français accusé d'avoir tenu des propos trop libres contre le gouvernement. J'ai appris par le courrier d'aujourd'hui que l'on continuait à débiter toutes sortes de contes sur notre conduite dans ce pays-ci et notamment sur moi-même. On a écrit à trois de ces messieurs [1] que le bruit avait couru que nous nous étions mis en tête d'opérer une révolution, et qu'en qualité de chef, j'avais été emprisonné au château Saint-Ange.

Je vais te conter la petite histoire qui a sans doute servi de canevas au projet de révolution qu'on nous prête bien gratuitement.

Le soir de la fête de la Saint-Pierre, j'allai avec un architecte de ces messieurs voir la *Girandola* [2] au château Saint-Ange ; environ à une heure de nuit [3], nous étions à l'entrée du pont où il y avait grande foule. Un soldat, qui faisait ranger le monde assez brutalement, me pousse avec violence du milieu de son fusil, quoique je fusse dans l'impossibilité de reculer. Je répondis par un solide coup de poing qui faillit le jeter par terre. Il revint sur moi et voulut me saisir au collet, mais je me débarrassai de

[1] De l'Académie.
[2] Feu d'artifice.
[3] Une heure après le coucher du soleil.

lui. Alors il appela la troupe à son secours, et dans l'instant je fus entouré de huit ou dix soldats, dont l'un, quoique je ne fisse plus la moindre résistance, me porta sa baïonnette à la figure. J'eus le bonheur de parer le coup qui alla donner contre le mur, et j'en fus quitte pour la peur. Cependant je restai au milieu de ces gens qui avaient croisé et recroisé leurs fusils autour de moi, jusqu'au moment où un sergent vint exprès du château pour m'y conduire, et je traversai le pont au milieu d'hommes et de femmes qui me regardaient sous le chapeau. Arrivés, ces messieurs se mirent quatre, le sabre nu d'une main et le fusil de l'autre, à la porte d'entrée, et quatre autres armés de même autour de moi. Pendant qu'ils me tenaient, ils m'empêchaient de mettre les mains dans mes poches. Cependant je n'avais pas même un canif ni la volonté de m'en servir. On instruisit du tout M. le gouverneur. Il m'envoya un officier qui parlait français et auquel je contai l'aventure et à qui je dis mon nom et mes qualités. On me relâcha à l'heure même et avant que M. Ménageot [1], que mon camarade avait été chercher, eût eu le temps de me trouver encore prisonnier; les officiers, à son arrivée, lui donnèrent force coups de chapeau, en disant :

[1] François-Guillaume Ménageot, né à Londres en 1744, fut d'abord élève de Boucher, puis de Vien. En 1766, il remporta le prix de peinture. Son tableau de *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François Ier*, fit sa réputation. En 1787, il fut nommé directeur de l'École de Rome, où Girodet le trouva encore en 1790. Membre de l'Institut en 1809. Il est mort en 1816. Son *Léonard de Vinci* est au musée de Versailles.

Illustrissimo, è stato subito rilassato, subito! subito [1] ! Voilà le plus exactement du monde comment cette aventure s'est passée, et je ne sais quelles sont les plumes officieuses qui se sont plu à dénaturer les faits. Dès le lendemain on disait dans tout Rome qu'un Français avait voulu s'emparer du château Saint-Ange et y avait été emprisonné, mais on ne disait pas qu'il avait été *subito rilassato.*

Je te remercie, mon ami, des détails que tu me donnes de la superbe fête [2]. Mon frère a été plus heureux que moi. Il y a été envoyé comme capitaine de la garde nationale de Clamecy en Nivernois. Je suis seulement fâché, et sans doute je ne suis pas le seul, que le Roi ne se soit pas approché de l'autel patriotique et qu'il n'ait prononcé son discours que de loin, le tout de peur de se mouiller l'escarpin. Je te prie de ne pas attendre le jugement pour m'écrire, et surtout de m'écrire immédiatement après, si mon espérance n'est pas trompée. Mande-moi ce que font ces messieurs de l'atelier. Mes amitiés à Pajou. David a-t-il commencé son tableau de la Révolution? Qui a remporté le prix du *torse?* est-ce Gérard, ou Thévenin, ou Pajou? J'ai commencé à composer une *Mort de Pyrrhus.* C'est un sujet analogue à celui du *Marius,* car il fait peur par son regard seulement à des soldats qui vont le tuer. Il est tiré de Plutarque. J'en ferai une esquisse peinte en manière de petit tableau. Je

[1] Excellence, il (Girodet) a été bien vite relâché, bien vite ! bien vite !

[2] La Fédération.

ne la manderai à D. [1] que si elle vient passablement. Ne voulant point qu'on sache ce que je fais tant que je ne serai pas sûr de l'événement, je ne veux pas prendre l'habitude de lui envoyer le croquis dans la lettre.

Ton ami,

G.

VIII.

Rome, 28 septembre 1790.

Mon ami, plus j'étudie les individus que le hasard, la faveur, l'opinion ou une sorte de talent ont rassemblés avec moi dans le fameux établissement qu'on appelle *Académie royale de France à Rome*, et moins je sens que je regretterais d'en faire partie si l'une de ces causes, je ne sais en vérité laquelle, ne m'y avait planté. Si c'est un abrégé de l'école du monde, il me semble que les leçons sont ici fort rebutantes : elles ne changeront point mon être moral, elles n'influeront que sur l'habit ou l'enveloppe.

Je t'assure, mon ami, que c'est avec une joie profondément sentie que je te vois arriver, puisque tu as renoncé aux avantages que tu pouvais raisonnablement espérer avec une année de patience. Tu me procures une année de jouissance de plus que je ne comptais depuis le jugement rendu. Parmi ces messieurs, Desmarais est le seul qui ait eu avec moi de la franchise et des procédés ; j'ai cru devoir le payer de

[1] David.

la même monnaie. Je n'ai vu à peu près que lui seul depuis que je suis ici. David vient de m'écrire : il a fait porteur de sa lettre un homme qu'il me recommande et qui vient ici pour consacrer ses loisirs aux *muses* dont on m'annonce qu'il est *favori*. Je l'ai présenté à M. Ménageot, qui l'a bien reçu selon la dignité de son caractère.

David m'annonce ton départ malgré ses instances pour te faire rester, pour toi, pour lui et pour l'honneur de *l'atelier*. Ce sont ses termes. Je vois avec plaisir qu'il te rend justice, quoiqu'un peu plus bas il me dise que la mort de ton père a été la principale cause que tu n'as pas fait tout ce que tu pouvais faire. Il est, me dit-il, du Club des Jacobins, qu'il paraît affectionner beaucoup [1].

G.

IX.

Rome, ce 18 avril 1791 [2].

Je croyais, mon ami, te faire trouver une lettre de moi à Turin ; mais, comme je sais à peine dans quelle année je vis, et que j'ignore toujours les jours de la semaine, j'ai laissé passer celui du courrier. Cepen-

[1] Cette lettre est adressée *à M. Gérard, à Marseille*. Gérard était en route pour se rendre à Rome.

[2] Il y a ici une lacune de six mois dans la correspondance des deux amis; elle s'explique par le séjour de Gérard à Rome, pendant ce temps. Cette dernière lettre est adressée à Lyon, après le départ de Gérard de Rome. (Voir la Notice.)

dant j'espère que tu trouveras celle-ci à Lyon. J'y joins une lettre de Pajou qui m'a été remise par Dumont dans l'état où tu la vois. J'ai vu Tortoni, et j'ai appris avec plaisir votre bon voyage jusqu'à Lorette. Tu trouveras à ton arrivée chez Pajou la lettre que tu dois porter à M. Trioson, que tu verras certainement avec plaisir. Tu lui diras que je me porte bien. Ma santé est toujours la même. Je te prie de n'en rien dire à personne absolument. J'ai écrit à David ton départ et ce que tu lui apportais.

La cohue aristocratique [1] est arrivée samedi dernier. Vous avez dû la rencontrer en chemin. Les princes et les princesses ont été l'attendre hors de la porte du Peuple. Le Bernis [2], le Ménageot et tous les patriotes de cette force ont été au devant à une quinzaine de lieues, et ils sont rentrés comme en triomphe. Cependant un postillon des tantes chantait machinalement, en faisant claquer son fouet : *O crux, ave, spes unica :* il ne savait pas dire si vrai. Elles ont été se jeter aux genoux du Pape, qui les a relevées, comme de raison. Il a été les voir le lendemain et leur a envoyé des présents, et aujourd'hui il les communie de

[1] L'émigration faisait de rapides progrès. Rome était naturellement un des refuges que les mécontents ou les peureux avaient choisi. Mesdames, tantes du Roi, parties en février, arrivèrent en avril dans la ville Éternelle. Ce départ, qui précéda la fuite du Roi, provoqua à l'Assemblée constituante une discussion qui aboutit à une loi sur la résidence des fonctionnaires publics et sur l'émigration. Le langage de Girodet doit être expliqué par la situation critique où se trouvaient les Français, à Rome, et qui se termina, comme on le verra plus loin, par l'assassinat de Basseville.

[2] Ambassadeur de France à Rome, cardinal et poëte.

sa main. Tu sais que nous sommes décidément excommuniés, et par conséquent l'Église gallicane fait schisme avec l'Église romaine, et certainement on va dire ici que le premier effet de cette excommunication est la juste punition de celui dont la mort fait maintenant couler les larmes de toute la France, événement qui ne doit pas en effet être regardé comme naturel, quoique le Journal de Paris ait prononcé qu'il n'y avait aucune trace de poison [1]. Lebrun [2] te dit bien des choses, surtout Péquignot [3]. Il m'a confié sa position. Je ne désespère pas qu'il ne s'humanise un peu. Nous devons dîner ensemble chez M. Giraud au premier jour. J'ai un véritable besoin de recevoir souvent de tes nouvelles; ne m'écris que deux mots, mais écris-moi, j'en ai besoin, bien besoin. Adieu, je vous embrasse tous.

G.

Le roi de Naples est arrivé aujourd'hui avec sa femme.

[1] Girodet fait ici allusion à Mirabeau, mort à Paris, le 2 avril 1791.

[2] J.-B. Topino-Lebrun, élève de David. A la séance du 21 novembre 1792, David lut une lettre de lui à la Convention nationale, où il dénonçait tous les excès commis par le gouvernement papal contre les artistes français résidant à Rome. Auteur d'un tableau de la mort de *Caïus-Gracchus*. Se livra sans réserve à des intrigues politiques pendant les années qui suivirent la terreur. Impliqué dans l'affaire Ceracchi, Arena, etc., il fut exécuté en place de Grève, le 31 janvier 1801.

[3] Péquignot, élève de David. Paysagiste dont Girodet estimait le talent. Il fut le fidèle compagnon de Girodet dans sa fuite à Naples. Il resta dans cette dernière ville, où il fit des dessins et des tableaux qui eurent, à cette époque, un certain succès. Il finit misérablement en 1806 ou 1807.

X.

De Rome, 16 mai 1791.

Il faut, mon ami, te déshabituer d'un défaut que je trouve plus que ridicule, c'est celui d'injurier tes amis et de concevoir des doutes sur les choses du monde qui doivent le moins t'en inspirer. Je ne conçois pas que tu accuses plutôt l'amitié que l'administration des Postes, et que l'ami qui écrit puisse être trouvé coupable de la négligence d'un commis qui perd ou qui oublie les lettres. Tortoni se plaint avec raison des sottises que tu lui écris. Depuis votre départ il vous a écrit fort exactement. Il est comme un enfant; il s'ennuie à mourir, et peu s'en faut qu'il ne plante là son ambassadeur pour aller vous rejoindre, ce dont je le détourne tant que je peux. J'ai reçu ta lettre de Bologne, et je n'ai point reçu celle de Loreto. Je viens de t'écrire à Paris, à l'adresse de Pajou, et j'ai inséré dans cette lettre le portrait de Tortoni que tu m'as demandé. Il est assez mal dessiné. Je lui ai donné l'air vexé et ennuyé qu'il a toujours depuis que vous êtes partis. Je joins à celle-ci un mot pour M. Trioson, à qui tu diras que je me porte bien, que je suis fort occupé et que tu as vu l'esquisse d'*Hippocrate qui refuse les présents du roi de Perse,* dont je dois faire le tableau pour lui. Tu lui diras que tu la trouves très-bien composée. Péquignot va plus souvent au

café Grec [1] qu'il ne vient me voir. La poste va partir. Je n'ai rien à dire à Pajou. Adieu, je vous embrasse tous.

G.

XI.

Rome, mai, 1791.

Mon ami, j'ai reçu ta lettre de Bologne, et je suis fort content d'apprendre que vous ayez fait jusque-là un heureux voyage. Quant à moi, je me porte mieux, je me suis mis aux bains et au petit lait, qui me font grand bien. Nous nous voyons, Péquignot et moi, autant que deux hommes bien occupés peuvent le faire. Ma figure [2] me donne de la tablature, elle n'est pas encore ébauchée et je commence à être persuadé que je suis un peu dans la crotte. *Il faudra bien en passer par s'en retirer crotté.*

Une autre fois, je ne ferai pas tant le vaillant. Je te prie aussi de n'en point parler, et de dire que tu ne sais pas ce que je fais à ceux qui pourraient te le demander. J'ai appris que notre ami Pajou avait été reçu *au prix*. Cette nouvelle m'est venue par la voix de la Renommée.

Informe-toi, je te prie, de la première occasion sûre pour me renvoyer mon premier volume d'*Histoire*

[1] Le *café Grec*, Via Condotti, à Rome, est resté le rendez-vous des artistes, et particulièrement des Français.

[2] Son Endymion.

romaine, de Rollin, mon quatorzième volume des *Hommes illustres* de Plutarque, de Dacier; l'estampe du *Pyrrhus,* deux paysages de Poussin et mes Étrusques. Il y a aussi, chez M. Trioson, un portefeuille d'estampes à moi. Tu y prendras les meilleures et celles que tu jugeras pouvoir m'être utiles, et tu me les enverras. — Je te prie de dire beaucoup de bien de moi à M^me^ C. — Les œuvres de Cagliostro ont été brûlées par la main du bourreau avec les ustensiles des francs-maçons. Lui-même a été conduit hors de Rome à sa prison perpétuelle, où l'on dit qu'il ne vivra pas longtemps; peut-être est-il déjà mort [1].

Adieu, ton ami.

G.

XII.

De Rome, le 13 juillet 1791.

Je ne puis, mon ami, qu'être infiniment flatté des progrès que je fais dans ton estime. Il est bien clair qu'il est de toute impossibilité que la poste soit mal servie. Il est bien plus probable que j'ai voulu t'en faire accroire et que j'ai voulu accuser la négligence des courriers pour cacher la mienne propre. Oh! j'avoue qu'il faut être sot, comme je le suis, pour avoir essayé de faire *avaler aux gens de semblables goujons.*

[1] Cagliostro ne mourut qu'en 1795, au château de San-Leo, près Rimini, où il avait été incarcéré.

Ayant eu à répondre à trois lettres de Pajou, je lui ai écrit, ou du moins *je crois* lui avoir écrit par le dernier courrier. Si la lettre arrive, ce sera un goujon de moins; si celle que je t'écris actuellement ne te parvient pas ou te parvient trop tard, alors, dans la première que je t'écrirai, suppose qu'elle ne souffre point de délai. Cela sera véritablement un bien beau goujon. Je t'engage, mon ami, à raisonner un peu moins goujon et à ne pas prendre les vrais amis pour des goujons; — c'est par trop goujon.

J'ai écrit à Pajou quelques détails qu'il te communiquera. Notre situation a été affreuse toute cette semaine; mais le courrier, qui pour le coup n'apportait pas de goujons, nous a rassurés [1]. Mais que la nouvelle qu'il nous apportait n'a pas fait le même effet sur l'aristocratie! Sa Sainteté voudrait n'avoir pas écrit de lettre au roi. Le gouverneur avait résolu de chasser tous les pensionnaires et tous les Français soupçonnés patriotes; il est fort inquiet. Les bourgeois croient qu'on nous trompe et que nous avalons un gros goujon; ils refusent de croire à la nouvelle : *Non è possibile, non è vero, ohibò* [2]! est le refrain de beaucoup de personnes. Le peuple la croit davantage

[1] Il s'agit ici de la nouvelle que le courrier portait de l'arrestation du Roi à Varennes. Avant cet événement, la position des Français réputés *patriotes*, résidant à Rome, avait été compromise par les menées de quelques émigrés, à propos de la fuite du Roi, et qui croyaient à une réaction prochaine. La nouvelle du retour du Roi dans Paris vint changer la face des choses.

[2] *Cela n'est pas possible, cela n'est pas vrai, allons donc!*

et plaisante le *povero Re*. En général, on voit beaucoup de figures allongées.

Quant aux choses superbes que tu *attends de mon talent ainsi que de mes lauriers qui bourgeonnent*, j'avoue que ma modestie n'en est point inquiétée ; mais, comme mon mérite et ma gloire ne m'ont point empêché de sentir mon peu de facilité pour peindre, j'ai imaginé de mêler dans mes couleurs suffisamment d'huile d'olive pour que ma grande figure qui est peinte depuis six semaines, et la petite depuis quinze jours [1], soient aussi fraîches que si je venais de les achever ; de sorte qu'elles sont, depuis le toupet jusqu'aux talons, toutes deux à recommencer. De plus, il n'y a absolument rien de fait dans mon fond, et je change tous les jours. Les nouvelles inquiétantes qui sont venues m'ont fait laisser tout cela une douzaine de jours ; la joie de voir nos craintes dissipées a produit le même effet, et je suis bien incertain si je continuerai.

Il y a huit jours, d'ailleurs, je croyais bien te revoir sous peu, car j'ai écrit au docteur [2] que j'étais bien déterminé à ne point le laisser seul dans l'incertitude des événements, et je l'eusse certainement rejoint si les affaires eussent tourné comme je le craignais.

Fais entendre à David que ma figure m'empêche actuellement de m'occuper de ses dessins, mais d'ici à un mois ou cinq semaines je m'y remets et ne lâcherai que quand tous seront terminés. Tu m'avais

[1] Les deux figures qui composent le tableau d'Endymion.

[2] Trioson.

promis un croquis de sa composition du *Serment du jeu de paume*. Dis-lui bien des choses de ma part, je tâcherai de lui écrire sous peu. Vicar [1] est à Florence, voilà tout ce que j'en sais; Lebrun se *Michélangise;* il te remercie de son souvenir. Je suis charmé que tu aies reçu le portrait de Tortoni, il est singulier que tu ne l'aies pas reçu plus tôt. Ce n'est qu'un demi-goujon. Quant à celui de ta jolie cousine, je le ferai aussi avec beaucoup de plaisir. Tu aurais bien dû me dire au moins le nom de M. son père, car elle n'est sans doute pas connue à Rome sous le nom de cousine de M. Gérard.

J'envoie par le même courrier une petite boîte d'onguent à Pajou. Je vous embrasse tous. C'est demain grande fête [2], mande-moi ce qui s'y sera passé. Adieu, sois prompt et exact.

Ton ami,

G. [3].

XIII.

Paris, ce 23 floréal, an VIII (13 mai 1800).

Bélisaire est resté bien longtemps aveugle. Je dois donc le féliciter d'avoir recouvré la vue et de pouvoir enfin s'assurer qu'Endymion ne pouvait être réveillé

[1] Vicar, fondateur du musée de Lille.

[2] Anniversaire de la prise de la Bastille.

[3] Ici se terminent les lettres écrites de Rome par Girodet. On verra plus loin, par la lettre de M. Trioson, et par celle que Girodet adressa, de Naples, à son protecteur, comment il fut obligé de quitter cette ville.

que par le premier baiser de l'Amour. Mais je conseille à cet Amour de quitter ses ailes lorsqu'il jouera le rôle de l'Amitié.

ENDYMION.

XIV.

Paris, vers 1820.

J'ai vainement espéré, mon cher Gérard, pouvoir disposer d'un moment pour aller t'inviter moi-même à venir jeter un coup d'œil sur le tableau qui m'a occupé jusqu'à ce moment. J'aurais voulu laisser le jour et l'heure à ton choix, mais le temps m'a manqué absolument. Je désire bien vivement que tu puisses disposer d'un instant demain matin avant l'heure où je cesse d'être libre. Si donc, sur les onze heures ou midi, tes arrangements de la journée te permettaient de me consacrer quelques minutes, tu ferais un sensible plaisir à ton camarade et ami [1].

GIRODET-TRIOSON.

[1] Ces deux billets, datés de Paris, témoignent, l'un du goût tant soit peu prétentieux du peintre d'*Atala*, l'autre de la froideur que celui-ci commençait à mettre dans ses rapports avec son ami Gérard.

TRIOSON [1]

Au Bourgouin, près Montargis, 29 pluviôse 1793.

Girodet est votre ami, et je crois avoir remarqué que vous lui êtes véritablement attaché; vous pouvez, si ce malheureux jeune homme existe encore, lui rendre un grand service et peut-être lui sauver la vie en m'aidant à lui procurer le secours dont il a besoin.

Les deux dernières lettres que j'ai reçues de lui m'ont jeté dans la plus grande inquiétude. Je n'en ai pas reçu depuis celle que vous trouverez ci-jointe, où vous verrez que son état est toujours très-grave. Dans la précédente, il me marquait qu'ayant refusé tout serment contraire à ce qu'il doit à son pays et bien décidé à mourir républicain et attaché à la République française une et indivisible, il était souvent visité par des officiers de police pour l'engager à quitter l'État de Naples aussitôt qu'il serait jugé transportable; qu'il n'y resterait pas une heure après que le médecin qui lui donne des soins lui dira qu'il peut s'embarquer sans risquer de renouveler ses accidents. Il m'observe qu'il est absolument sans un sol, n'ayant plus la faculté de prendre cent cinquante livres dont je l'avais fait accréditer tous les mois chez M. Meuricoffre, banquier à Naples, ledit Meuricoffre,

[1] Nous avons inséré cette lettre du docteur Trioson pour conduire la relation aussi loin qu'il était possible.

persécuté lui-même, ayant quitté Naples et s'étant retiré à Genève. A la réception de sa lettre, j'ai tâché de trouver à Paris un banquier qui pût lui faire passer par la voie de Gênes, ainsi qu'il me l'indique, l'argent dont il a besoin, tant pour se faire soigner que pour revenir, et je n'ai trouvé personne qui voulût se charger de cette traite, probablement dans la crainte de se compromettre ou qu'il fût question de quelque émigré. Jugez, citoyen, dans quelle situation affreuse se trouve votre pauvre ami! Éloigné de trois cents lieues de ses parents, dans un pays dont on le presse de partir, mourant, sans argent, peut-être accablé de dettes et ne sachant où aller.

Je vous supplie, au nom de l'amitié, de vous joindre à moi, de venir à son secours, et d'obtenir pour Girodet un peu d'intérêt de la part de son maître le citoyen David, à qui il a écrit plusieurs fois et à qui j'étais chargé de remettre une lettre qui ne m'est pas parvenue, car il paraît que, sur quatre lettres qu'il m'écrit, à peine en reçois-je une. Il serait question d'obtenir promptement une permission du Comité de salut public ou une autorisation pour un banquier quelconque de faire passer des fonds à Girodet par la voie de Gênes, et de la manière dont il l'indique dans la lettre ci-jointe. J'aurais bien écrit directement au citoyen David, qui doit cette protection à un de ses élèves qui lui est le plus attaché, mais ma femme et moi avons l'expérience qu'il ne répond pas, et vous êtes plus à portée de rehausser son intérêt

pour votre ami et de prendre ses moments de loisir pour lui parler d'une affaire que vous concevrez ne devoir pas traîner. Il y a trop longtemps que ce malheureux souffre de maladie et de pénurie.

Je compte, citoyen, que vous m'accuserez réception de celle-ci, et que vous me direz ce que je dois faire et quel parti vous aurez imaginé pour faire passer promptement à Girodet les fonds dont il a un si pressant besoin. Je partagerai toute sa reconnaissance.

Adieu, citoyen, je vous remercie d'avance. Agréez le tendre souvenir de ma femme pour vous et pour votre jeune moitié. Dites bien des choses honnêtes pour moi au citoyen David. Je compte sur son amitié pour Girodet.

Salut et fraternité,

TRIOSON.

LETTRE DE GIRODET A M. TRIOSON [1].

Naples, le 19 janvier 1793.

Mon ami, je ne doute point que, jusqu'au moment où vous recevrez cette lettre, vous ne soyez dans une grande inquiétude à mon égard. C'est pour la faire cesser que je m'empresse de vous écrire. Je

[1] Nous avons jugé nécessaire pour l'intelligence de la correspondance, à propos de Girodet, de donner ici cette lettre adressée de Naples à M. Trioson. Cette lettre ne fait pas partie de la collection et a été publiée dans la Notice de M. Coupin.

vis et me porte bien, après avoir vu la mort d'assez près. Je suis arrivé ici absolument dénué de tout : sans linge, sans habits, sans argent. Tous mes effets sont restés à l'Académie, où le gouvernement a fait apposer les scellés après y avoir provoqué le meurtre et l'incendie. Voici en peu de mots ce qui s'est passé. Sur le refus du pape de laisser placer à la maison du consul de France les armes de la République, Basseville, son agent à la cour de Rome, nous engagea à partir tous pour Naples. Dix de mes camarades partirent sur-le-champ. Ayant plus d'affaires à terminer, je restai dix jours de plus; si je fusse parti, je n'eusse couru aucun risque. Mais à cet instant même le major de la division, Latouche, arrive à Rome, chargé par Mackau, ministre à Naples, de faire placer les armes [1]. J'avais demandé à faire celles qui devaient servir pour l'Académie, et chacun le désirait. Je crus de mon devoir de rester pour les faire; en un jour et une nuit elles furent prêtes. J'étais aidé par trois de mes camarades. Nous n'étions plus que quatre à l'Académie, et nous avions encore le pinceau à la main quand le peuple furieux s'y porta, et en un instant réduisit en poudre les fenêtres, vitres, portes, ainsi que les statues des escaliers et des appartements. Ils n'avaient que vingt marches à monter pour nous assassiner; nous les prévînmes en allant au-devant d'eux. Ces misérables étaient si acharnés à détruire qu'ils ne nous aperçurent même pas.

[1] Écusson peint des armes de la République française.

Mais des soldats, presque aussi bourreaux que les bandits que nous avions à craindre, loin de s'opposer à eux, nous firent descendre plus de cent marches à grands coups de crosse de fusil jusque dans la rue, où nous nous trouvâmes abandonnés et sans secours au milieu de cette populace altérée de notre sang. Heureusement encore ces bourrades de soldats firent croire à la populace que nous faisions partie d'elle-même, mais quelques-uns nous reconnurent. Un de mes camarades fut poursuivi à coups de pavé, moi à coups de couteau. Des rues détournées et notre sang-froid nous sauvèrent. Échappé à ce danger et croyant les prévenir tous, j'allai me jeter dans un autre. Je courus chez Basseville; dans ce moment même on l'assassinait. Le major, la femme de Basseville et Moutte le banquier se sauvent par miracle. Je me jette dans une maison italienne à deux pas de là, et j'y reste jusqu'à la nuit. J'ai l'audace de retourner à l'Académie, qui était devenue le palais de Priam. On se préparait à briser les portes à coups de hache et à mettre le feu. Là, je fus reconnu dans la foule par un de mes modèles. Il faillit me perdre par le transport de joie qu'il eut de me voir sauvé. Je lui serrai énergiquement la main pour toute réponse, et nous nous arrachâmes de ce lieu. Je retrouvai, après l'avoir cherché quelque temps, un de mes camarades. Mon bon modèle nous donna l'hospitalité chez lui, d'où je l'envoyai plusieurs fois à l'Académie. Il y vit enfoncer et brûler les portes. On lui fit crier : « Vive le pape! vive la Madone! périssent les Français! »

Et il revint nous rendre fidèlement compte de tout. Pendant ce temps-là, nous allâmes à deux pas de chez lui, sur la Trinité-du-Mont, d'où nous entendions distinctement les hurlements de ces barbares.

Nous passâmes la nuit chez ce brave homme, qui eut pour nous les meilleurs procédés, et deux heures avant le jour nous prîmes la fuite. Il voulut nous accompagner une partie du chemin; mais enfin il fallut se séparer, et nos larmes se confondirent. Je n'oublierai jamais les services qu'il m'a rendus.

Nous marchâmes deux jours à pied et ne trouvâmes sur la route que différents motifs d'inquiétude. A Albano, on refusa de nous louer une calèche : nous n'en pûmes trouver qu'à Velletri, où on nous fit bien payer la nécessité où nous étions de nous en servir. Dans les Marais-Pontins, forcés par le temps le plus horrible de nous réfugier dans une écurie, on délibéra de nous massacrer pour avoir nos dépouilles. Un de ces scélérats, moins scélérat que les autres, fit réflexion qu'elles n'en valaient pas la peine. Ce fut le dernier danger que nous courûmes.

Hors des États du pape, nous fûmes véritablement traités en amis, le roi de Naples ayant donné les ordres les plus positifs de protéger tous les Français qui se réfugieraient dans ses États. En arrivant ici (à Naples), je descendis chez le citoyen Mackau, que j'informai de ces détails et de ma position. Là, j'appris tout ce qui s'était passé à Rome : la mort de Basseville, celle de deux Français massacrés place Colonne; le secrétaire de Basseville dangereusement blessé,

ainsi qu'un domestique de l'Académie; le feu mis au quartier des Juifs, la maison de Torlonia et la porte de France assaillies de pierres; les palais d'Espagne, de Farnèse, de Malte et autres menacés. Torlonia est ici; il faut que je le voie, car je suis absolument à sec. J'ai laissé chez moi quatre-vingts écus romains en argent, que je regarde comme perdus ainsi que tous mes effets. Votre tableau (l'*Hippocrate*) [1] était heureusement enlevé et en caisse : je vais écrire pour le faire venir [2].

DARDEL [3]

Paris, 12 décembre 1790.

Mon ami,

Je souhaite qu'à la réception de ma lettre votre famille soit, ainsi que vous, en bonne santé. Je vous aurais écrit plus tôt, n'était l'incertitude sur l'instant de votre départ, car la maladie de votre père m'inquiétait beaucoup, non pour lui personnellement, puisque vous me mandiez que sa maladie prenait un bon cours, mais pour le petit Alexandre et pour ma-

[1] L'*Hippocrate* a été donné par M. Trioson à l'École de médecine de Paris.

[2] Après son séjour à Naples, Girodet gagna la haute Italie, Florence, Venise, Gênes, où il rencontra Gros. Il laissa celui-ci continuer ses voyages à la suite de l'armée française, et revint à Paris à la fin de 1795.

[3] Dardel, statuaire, ami de Gérard et de Girodet. Il est resté presque inconnu, est mort pauvre, dans les premières années de la Restauration, soutenu et assisté par Gérard.

dame votre mère surtout. Mais la lettre que vous avez écrite à Pajou m'a tranquillisé à cet égard.

Je vais vous rendre compte de notre insurrection académique[1]. A peine fûtes-vous parti que MM. Valette et Pajou se donnèrent un mal infini pour réunir les jeunes gens de l'Académie. A force de persévérance, ils finirent par les engager à se réunir chez M. Dubois, qui n'a cessé de montrer le plus grand zèle pour faire réussir le projet de demander à l'Assemblée nationale l'abolition de l'Académie. Après plusieurs lectures du plan, faites chez M. Dubois, où nous nous réunîmes jusqu'à trente, nous arrêtâmes de députer dans plusieurs ateliers et à l'Académie Pajou, qui y lut un extrait du plan d'organisation qu'on se proposait de faire adopter aux élèves. On laissa même dans les ateliers un projet de cet extrait. Cette lecture fut goûtée des jeunes gens qui promirent de se rendre à l'archevêché, dans la salle Saint-Nicolas, lieu où on les engageait à se réunir. Vous jugez si cette démarche

[1] L'Académie royale de peinture et de sculpture était, avant la révolution, basée sur les réserves d'un parti pris très-exclusif. Elle avait décidé que ses associés seuls auraient le droit d'*exposer leurs œuvres*. En outre, aucun artiste, hors de l'Académie royale, ne pouvait espérer de part dans la dispensation des travaux du gouvernement. On ne sera donc pas surpris si, en ce temps de trouble et d'effervescence que la révolution souleva, et au milieu des espérances qu'elle fit entrevoir, il se manifesta parmi les artistes un mouvement très-vif d'opposition. Les professeurs, les membres et les agréés de l'Académie étaient eux-mêmes divisés d'opinion. David, le plus influent parmi les premiers, accueillit favorablement les diverses pétitions rédigées par les élèves et les appuya. En 1792, David, devenu député à la Convention nationale, fit supprimer le directeur de l'Académie, puis l'Académie elle-même.

jeta l'alarme au milieu des aristocrates de l'Académie. Ceux-ci eurent vent des projets de la députation et la surveillèrent. A peine les députés furent-ils sortis des ateliers des sieurs Vincent [1] et Regnault [2], que le premier s'empara de la copie de l'extrait qui avait été lu et fit avertir en hâte M. Pajou [3] pour lui faire part de l'attentat inouï des élèves. On me dépeignit comme un homme envenimé contre l'Académie, qui joignait à une ambition sans bornes un talent très-médiocre et par-dessus tout une mauvaise tête. Plusieurs autres défendirent à leurs élèves de se trouver à l'assemblée, sous peine d'être chassés. Enfin le jour désigné pour la réunion de l'archevêché arriva, et le sieur Thévenin, que Pajou avait en vain sollicité de venir chez moi prendre connaissance du plan qu'on devait soumettre aux jeunes gens; le sieur Thévenin, dis-je, soit de son propre mouvement, soit qu'il y fût poussé par une influence étrangère, s'y rendit, mais dans l'espérance d'empêcher l'assemblée de s'organiser. M'apercevant dès le premier instant de son intention, je jugeai que, si l'assemblée se constituait *Commune des*

[1] Vincent, professeur à l'Académie de peinture, auteur d'un beau tableau exposé en 1779 : *le Président Molé saisi par les factieux.*

[2] J.-B. Regnault, né à Paris en 1754. Élève de Bardin, il suivit son maître à Rome. A son retour, il concourut pour le grand prix et l'obtint en 1776. Le sujet était *Diogène et Alexandre.* Agréé de l'Académie en 1782, il fut reçu académicien l'année suivante. Son tableau de réception fut l'*Éducation d'Achille*, exposé aujourd'hui au Louvre dans la salle des Sept-Cheminées. Membre de l'Institut en 1795, son atelier était très-fréquenté par les élèves. Il est mort à Paris en 1829. Il fut remplacé à l'Institut par M. Heim.

[3] Le père.

élèves, il était à craindre que les académiciens ne parvinssent à engager ceux-ci à faire scission, je fis tous mes efforts pour engager l'assemblée à se constituer immédiatement. C'est ce qu'elle fit, malgré tous les efforts du sieur Thévenin pour l'en empêcher.

A la séance suivante, M. Thévenin arriva avec un très-long discours et voulut prouver aux jeunes gens qu'ils étaient incapables de faire un plan d'organisation ; en conséquence, il les invitait à s'en rapporter entièrement à leurs maîtres, qui savaient beaucoup mieux qu'eux ce qui leur était convenable. Je demandai la parole pour répondre, mais on m'interrompit par un bruit horrible, et il me fut impossible de me faire entendre. Le sieur Thévenin profita du tumulte et disparut. Aussitôt trente-deux membres de l'assemblée demandèrent à grands cris leur radiation du registre, espérant par là provoquer la dissolution de l'assemblée, qui eût été dissoute en effet si elle ne se fût constituée *Commune des élèves*. Mais l'Académie, n'ayant pu parvenir à dissoudre l'assemblée de la *Commune des arts*, n'a pas, pour cela, perdu l'espérance de l'empêcher de finir son travail. Elle sème la division dans son sein et est même parvenue à faire rejeter par une très-grande majorité tous projets d'écoles publiques. Beaucoup de membres de la Commune prétendent, en effet, que toute instruction publique est contraire au progrès des arts, et qu'un muséum bien organisé doit suffire pour produire de grands artistes.

Nous n'avons cependant pas perdu l'espoir de ra-

mener ceux-ci à des idées plus raisonnables, et nous continuons de nous réunir pour terminer notre travail. Pajou vous donnera quelques détails à ce sujet. Il serait à souhaiter que les pensionnaires et les autres artistes français qui sont à Rome se réunissent pour faire une pétition dans laquelle ils demanderaient à l'Assemblée nationale l'abolition de toute ligne de démarcation entre les artistes, autre que celle du talent, laquelle se trace bien mieux dans une exposition générale que par des distinctions personnelles.

Je ne vous dirai rien des affaires publiques, si ce n'est que le *héros des deux mondes* [1] n'est plus estimé qu'à sa juste valeur.

Je reviens à vous pour vous quereller sur vos craintes et vous encourager sur le parti que vous avez pris de surmonter tous les obstacles. J'ose vous assurer que vous n'avez qu'à vouloir, mais vouloir fortement, pour vous mettre, comme artiste, au niveau de la révolution (je dis comme artiste).

Je vous engage donc à vous entretenir plus souvent avec les anciens Romains qu'avec les modernes.

Adieu, mon ami, portez-vous bien ; embrassez mille fois madame votre mère pour moi et pour mon épouse. MM. Valette, Gros, Jourdain et mon beau-frère me chargent de vous faire leurs compliments. Quand vous verrez Mérimée, soûhaitez-lui de ma part une bonne santé.

Votre ami,

DARDEL.

[1] La Fayette.

PAJOU [1]

I.

Paris, 28 février 1791.

Je suis à peine revenu de ma surprise; comment! mon ami, quoique tu sois artiste, tu quittes Rome [2]! Je conviens qu'il te serait difficile de vivre longtemps éloigné de ta mère; j'admire les sentiments qui te font abandonner tes plus chers intérêts pour tes parents; mais, pour moi, l'espoir de te revoir bientôt ne m'empêche pas de regretter celui que j'avais de passer quelque temps à Rome avec toi. Réfléchis bien, mon ami, à ce que tu vas faire, car, d'après ce que tu m'as dit de ce pays, je crois qu'on ne doit pas seulement songer aux sots qui vous environnent, mais aux belles choses dont on est entouré, et dont on jouit d'autant mieux qu'on a moins de distractions. Je t'avouerai que je me faisais une agréable perspective de méditer avec toi sur ces belles choses, mais je vois que je ne suis pas fait pour être heureux. Si tu ne restes pas à Rome, quel motif pourra alors m'engager à y aller, étant privé de ce qui pouvait m'en faire chérir le séjour? Crois-tu, d'ailleurs, que ta mère ne serait pas à Paris suffisamment entourée d'amis qui en prendraient soin et te donneraient de ses nouvelles? Réfléchis bien, te

[1] Voir les lettres de Girodet.
[2] Voir la notice sur Gérard.

dis-je, à ce que tu vas faire : notre bonheur commun y est attaché.

Mande-moi le plus tôt possible tout ce dont tu auras besoin ici, si tu ne changes pas d'avis, et dis-moi ce à quoi je pourrai être utile à ta mère, soit pour son logement, soit pour ton atelier. Le local auquel tu veux mettre 3oo livres doit-il te servir de logement et d'atelier en même temps? car je crois que l'on pourrait avoir pour cette somme un très-bon local pour atelier et passable comme logement. Je désire savoir tes intentions avant de rien arrêter. Fais bien tes réflexions, car je présume que si ta mère venait à s'acclimater d'ici à quelque temps, tu changerais d'avis, ce qui me ferait grand plaisir, espérant t'aller rejoindre de quelque façon que les choses s'arrangent ici [1].

Adieu,

PAJOU.

II.

Dauzy, près Sedan, le 18 octobre, l'an I de la République française (1792).

Mon ami,

Bien que tu m'aies recommandé de t'écrire souvent, il ne m'a pas été possible de le faire depuis la let-

[1] Pendant cette même année et durant le séjour de Gérard à Rome, Pajou écrivit plusieurs autres lettres à son ami. Celle dont parle Dardel, où il est question de querelles académiques, fut saisie par le gouvernement romain. Pajou explique à Gérard, dans une autre lettre et en peu de mots, les motifs du différend. C'est à peu de chose

tre que je t'ai envoyée du camp de la Lune, car depuis ce temps nous n'avons cessé de camper et de décamper; tout cela par un temps exécrable, des chemins affreux et des terres labourées pleines d'eau. A Savigny, nous avons eu une alerte pendant la nuit; nous sommes sortis à la hâte de nos tentes, et nous avons été une bonne heure rangés en bataille, la pluie sur le corps, attendant l'ennemi. Enfin nous avons su que c'était une fausse alerte causée par l'imprudence d'un imbécile de volontaire qui avait tiré sur une patrouille de hussards français. Après cet exploit, nous sommes rentrés dans nos tentes, où nous avons dormi comme on peut le faire quand on est mouillé jusqu'aux os. On a levé le camp à cinq heures du matin, et, les chariots étant restés embourbés, nous sommes restés trois jours sans tentes, de sorte qu'il nous a fallu coucher en plein air. Indépendamment de cela, nous étions obligés, tout le long du chemin, de sauter des fossés pleins d'eau de trois pieds de large que nous trouvions à chaque bout de champ,

près la répétition de la lettre de Dardel que nous avons publiée en entier.

L'année suivante, Pajou, cédant au courant qui emporta une partie de la jeunesse française (déclaration de la patrie en danger), s'engagea comme volontaire et partit pour l'armée de Dumouriez. Ses lettres, écrites des camps et des places fortes occupés par son corps, sont animées des meilleurs sentiments et indiquent une franchise pleine de naïveté, mais elles se répètent presque toutes. Nous n'en donnons qu'une seule.

Cette lettre a été écrite pendant la grande manœuvre de l'armée française dans la forêt de l'Argonne, où Dumouriez coupa aux armées coalisées de Prusse et d'Autriche, aidées des émigrés, la route de Châlons et de Paris.

ce qui a beaucoup ajouté à notre fatigue, puisqu'il fallait sauter avec le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule. Mais je n'ai jamais eu tant de mal que sur la route de Savigny au village où je suis. J'y ai eu les pieds tellement écorchés par le sable et l'eau qui entraient dans mes souliers, que je fus obligé de me mettre sur un chariot où j'ai eu un grand froid. J'y ai pris le frisson et la fièvre. Heureusement qu'en arrivant je fus logé chez de braves gens qui prirent bien soin de moi. Actuellement cela va bien. Je ne regretterais pas toutes mes peines si nous pouvions venir à bout des émigrés. Partout où j'ai passé j'ai vu des preuves non équivoques de leur barbarie : des villages entièrement pillés et brûlés. Je t'assure que j'aimerais beaucoup mieux les voir en face.

Enfin, si j'ai du mal, mon amour-propre est satisfait si je puis être utile à quelque chose pour le salut de ma patrie.

Donne-moi des nouvelles de ta bonne mère, de tes frères, de tout ce qui t'intéresse, sans oublier la bonne Laville; cette pauvre fille m'a déchiré le cœur quand je fus lui faire mes adieux. Enfin le sort en est jeté.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur et je serai toujours ton sincère ami,

PAJOU.

DEVIENNE [1]

I.

De Tirlemont, l'an I de la République-1792, le 3 décembre.

Votre dernière lettre m'a trouvé dans la belle et riche ville de Bruxelles, où nous avons séjourné quatre ou cinq jours et où nous sommes entrés comme chez nous. Notre avant-garde en avait chassé l'ennemi. Nous sommes arrivés sur le champ de bataille comme le combat finissait. Il n'en fut pas de même à Mons, où nous arrivâmes au contraire comme il commençait, et où nous fûmes placés tout en arrivant derrière une de nos batteries, sur laquelle l'ennemi tirait sans cesse. Plus de deux cents boulets nous passèrent par-dessus la tête, et, pendant plus de quatre heures que nous y fûmes exposés, ils ne nous tuèrent qu'un seul homme et n'en blessèrent que quatre. Enfin, quand nous approchâmes de la ville, la cavalerie ennemie fit un mouvement pour venir sur nous, sans apercevoir quatre pièces de canon qui étaient derrière nous, et qui leur firent rebrousser chemin, non sans laisser un grand nombre des leurs sur la place. Nos dragons achevèrent bientôt de les mettre en fuite. Nous fûmes ensuite nous emparer des redoutes qui dominent la ville et que l'ennemi venait de quitter. Nous couchâ-

[1] Élève de David, engagé volontaire comme Pajou. Cette lettre est écrite peu de temps après la bataille de Jemmapes et l'entrée des Français en Belgique.

mes au bivouac, c'est-à-dire sur la terre, sans tentes ni paille (ainsi que nous avons fait plus de vingt fois depuis). Depuis notre départ de Maubeuge, nous avons toujours vécu dans l'ignorance complète de ce qui se passe à Paris. Arrivés à Tirlemont, j'ai vu, dans un journal qui m'est tombé sous la main, une lettre du Conseil exécutif au Pape au sujet des vexations qu'il fait éprouver à nos camarades de Rome. Cette lettre m'a donné bien de l'inquiétude pour votre ami Girodet. Je vous prie de me donner quelques détails sur cette affaire ainsi que sur les affaires publiques. Donnez-moi le plus tôt possible de vos nouvelles ainsi que de votre mère, de toute votre aimable famille et de notre ami Pajou.

Je vous embrasse et finis en vous souhaitant une santé pareille à la mienne.

Votre ami, DEVIENNE.

II.

Du quartier général de Luxembourg, le 27 frimaire an IV (18 décembre 1795 [1]).

Je suis ici, mon cher ami, depuis avant-hier; j'ai trouvé ce pays dans la consternation; on craint à cha-

[1] En deux années Devienne a oublié l'orthographe, mais a conquis l'épaulette d'officier, et son style est devenu net et bref. Cette lettre est écrite pendant l'hiver de 1795-96, au moment où les deux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse avaient été séparées par une habile manœuvre du général autrichien Clairfayt, et où les lignes de Mayence et d'une partie du territoire au pied des Vosges furent perdues. Pendant l'armistice, qui fut conclu à cette époque, Devienne alla à Paris et revit Gérard.

que instant d'y être bloqué; on s'approvisionne le plus promptement possible. On s'attend à une affaire générale à l'armée de Sambre-et-Meuse; fasse le ciel que l'issue en soit telle que nous le désirons! une nouvelle défaite aurait les conséquences les plus funestes. Rien n'approche de l'état de détresse où est réduite l'armée de Sambre-et-Meuse; officiers et soldats, tous y sont sans souliers, sans habits; l'armée bivouaque absolument sur terre; il n'existe plus de paille dans le pays. Souvent on manque de pain.

L'armée de Rhin-et-Moselle n'est rien moins que mieux. Ma demi-brigade, qui est à Sarrebruck, a été presque entièrement détruite; elle a perdu vingt-sept officiers. Ce détail n'est pas bien consolant; cependant il y a lieu de croire que les mesures prises, à ce qu'on dit, par le Directoire mettront un terme à nos malheurs... à nos défaites. On va faire rejoindre partout les jeunes gens de la première réquisition. Il sera donc impossible d'obtenir mon rappel; il me faut renoncer au plaisir de revoir ma famille, mes amis... Je ne quitterais pas l'armée sans scrupules dans un moment où elle a plus que jamais besoin de bras.

Mes respects et mille amitiés à ta famille. Ne m'oublie pas auprès du citoyen David et de Pajou.

DEVIENNE.

III.

Luxembourg, 2 nivôse an IV (23 décembre 1795).

Les affaires ont bien changé de face depuis que je suis ici. L'armée de Sambre-et-Meuse vient de battre

l'ennemi. Je pars demain pour Landau. Je t'enverrai [1], sitôt mon arrivée, les certificats de mon corps en attendant celui du général. Je désirerais entrer dans l'un des corps de chasseurs ou hussards de l'armée de Sambre-et-Meuse. Tu pourras appuyer la demande de l'observation suivante : c'est que, parmi les qualités, talents et mérites du *monsieur*, on doit distinguer quelques connaissances topographiques et militaires. Si on te dit que je ne sais pas monter à cheval, réponds qu'ils ne savent ce qu'ils disent, que j'ai acquis l'habitude du cheval depuis que je suis dans les états-majors. Adieu, je t'embrasse.

DEVIENNE.

GUÉRIN [2]

I.

En notre palais Médicis, le 20 thermidor an XII (8 août 1804).

Voilà une lettre qui doit être fièrement bien écrite, et j'y ai mis le temps, n'est-ce pas ? Elle sera cependant fort gauche et je ne sais par où commencer. Acceptez-vous un mal d'aventure, un panaris au bout

[1] On remarquera que dans cette dernière lettre Devienne tutoie Gérard. Dans l'intervalle des deux campagnes, Devienne avait rejoint son condisciple à Paris, où leurs liens d'amitié s'étaient resserrés. A ce moment nos armées, victorieuses en Italie, étaient maîtresses de l'Allemagne jusqu'au Danube.

[2] Pierre Guérin, né à Paris en 1774, élève de Regnault, remporta le grand prix en 1797. Le sujet était la *Mort de Caton d'Utique*. Il y eut trois grands prix cette année-là. Hersent eut le second. — Son premier envoi, le *Marcus Sextus*, qu'on voit aujourd'hui au Louvre,

du doigt? Allons, passez-moi le panaris, vous me sauverez d'un grand embarras.

Ma adesso crepa, et il en sort une matière noire comme de l'encre, je n'exagère pas. Je profite donc de cette ouverture, ainsi que de l'occasion de la poste, pour vous dire que, Dieu merci, je me porte bien.

Je suis bien pressé de savoir si vous avez terminé quelque chose pour le salon. Je tiens à la gloire nationale et je suis plus patriote que jamais, comme vous voyez. C'est que véritablement on ne sent bien tout ce qu'emporte avec lui le mot *patrie*, que quand on se trouve à deux ou trois cents lieues de son clocher. Votre *Páris* [1], que j'ai sur le cœur de n'avoir point vu, doit être achevé? Vous aurez fait sans doute aussi quelque excellent portrait, car votre paresse nous enrichit plus de bons ouvrages, que le travail des autres ne saurait produire avec d'incroyables efforts. Vous jouez avec la peinture.

Que vous êtes heureux d'avoir les bonnes grâces de cette dame, qui fait la grimace à tant d'autres, ou, pour mieux dire, à laquelle tant d'autres font faire la grimace!

Que diable m'a-t-on dit, que vous iriez en Russie?

eut un immense succès; on voulut y voir une allusion au retour des émigrés. En 1802 il exposa son tableau de *Phèdre et Hippolyte* et l'*Offrande à Esculape*. Au salon de 1808 parurent les *Révoltés du Caire* (aujourd'hui à Versailles), et, en 1810, son *Andromaque* avec l'*Aurore et Céphale*; l'*Énée racontant ses voyages à Didon* est de 1817. En 1822, il fut nommé directeur de l'école de Rome. Membre de l'Institut en 1815. Mort en 1833.

[1] A propos du *Jugement de Páris*, tableau que Gérard a détruit avant de l'avoir achevé.

Pour Dieu! si cette idée vous venait, n'en faites rien. Venez plutôt en Italie : c'est la patrie des arts et celle du génie ; c'est la vôtre. Mais, si vous aimez le *doux vivre*, restez en France : ce n'est que là qu'on peut jouir de ce plaisir qui, après tout, n'est pas indifférent.

Heureusement, notre société est assez nombreuse pour que le manque de société nous devienne moins sensible. Nous nous étourdissons à force de bêtises, et nous avons fait dans cette partie des progrès si rapides qu'il n'est pas un membre de la table ronde qui ne soit en état de s'escrimer contre trois ou quatre adversaires. Nous ne voyons presque personne. Notre société se réduit à quelques Français dont le plus aimable est, sans contredit, M. d'Hédouville, le frère du général. Vous voyez que nous sommes abandonnés à nous-mêmes. Nous nous promenons dans la villa Médicis comme des loups-garous. Je crains qu'à notre retour on ne nous prenne pour des ours descendus des Alpes. Vous êtes heureux de fumer votre pipe et de vous promener en pantoufles sur votre joli pont des Arts [1]. Vous ne craignez ni le serein ni la fièvre, et vous n'êtes point obligé de rentrer à l'*Ave Maria;* mais aussi les murs de Rome ne ferment pas votre habitation, et votre œil n'embrasse pas à la fois les sept collines et le mont trop fameux par le souvenir de Marius. Vos marronniers pelés peuvent-ils jouter avec les pins de la villa Borghèse, votre Meudon avec

[1] Gérard habitait l'Institut.

le *Soracte*, les montagnes de Tivoli, de Frascati? Nous avons pourtant tout cela d'un coup d'œil : c'est une admirable contrée que l'Italie; c'est un bien doux pays que la France!

Nous possédons Forbin depuis quelques jours, il vient ici manger ses *cent louis* (c'est ce qu'il dit) : mais ils lui profitent bien : il fait des études charmantes, ainsi que son ami Granet. Je crois que ce dernier a tout Rome dans son portefeuille. Forbin a le projet d'un voyage en Grèce. Il n'est pas douteux, s'il le fait, qu'il n'en rapporte des choses fort intéressantes.

Quant à moi, je ne fais rien, à la lettre. A présent, vous parlerai-je de l'administration de l'École et de son directeur? Allons, je ne vous en dirai rien, cela sera plus tôt fini et vaudra mieux. Dites-moi donc des nouvelles de notre cher Alexandre, et s'il a ajouté une broderie de plus sur son collet. Je suis bien dans mon tort avec lui, mais le panaris!...

Mes amitiés à nos amis, à Barbier, à Chenard, à Isabey, à Vandaël, à Redouté.

GUÉRIN.

A Mme GÉRARD.

II.

Rome, le 20 thermidor an XII.

Madame Gérard me pardonnera-t-elle (malgré mon panaris) d'être resté si longtemps sans lui écrire? Je

crains bien que non. Je tremble, malgré une excuse aussi valable, de ne pouvoir *placare il suo sdegno* [1], ou, ce qui serait pis encore, que mon souvenir ne soit entièrement effacé de sa mémoire. Vous dire que je pense souvent à vous, en ne vous écrivant jamais, vous paraîtra sans doute assez extraordinaire. C'est cependant l'exacte vérité; mais je suis comme ceux qui trouvent plus facile et plus prompt d'avouer leurs dettes que de les payer. Je redoute la longueur des soirées que l'hiver nous prépare ; elles me font regretter le coin du feu de la petite cheminée de faïence. Les dégoûtantes banquettes des théâtres de ce pays-ci sont bien loin de valoir la jolie loge des Bouffons. Je ne vais point aux spectacles : ils sont d'une saleté abominable, une odeur infecte vous y étouffe et on en sort noir de puces. Ces messieurs me font quelquefois la guerre sur ma délicatesse; mais ma foi! je l'avoue, mon amour pour la musique ne saurait me faire braver tout cela, et je n'aurai jamais à cet égard le courage d'un Romain. Il n'en est pas ainsi des théâtres de Naples; ils sont propres, surtout celui de Saint-Charles. Il est vrai que je l'ai vu dans son jour de toilette, à la fête du Roi. Alors il est illuminé de plus de mille bougies, les loges décorées sont garnies de femmes qui étalent tout ce qu'elles possèdent ou ont pu emprunter de diamants, et la cour de Naples a la réputation d'être une des premières en ce genre de richesses. Chaque femme avait vraiment l'air d'un lus-

[1] Apaiser sa colère.

tre. Le parterre était rempli de superbes messieurs en habits de soie brodés, la bourse, l'épée, les manchettes de dentelle. Tout cela n'est peut-être pas beau, non, c'est laid; enfin c'est étourdissant. Seulement nos têtes noires déparaient dans un petit coin le *décorum* de ces messieurs et leur faisaient faire une grimace épouvantable. Nous leur fîmes la grâce de n'y pas rester longtemps. Nous partions le lendemain à la pointe du jour pour Pæstum.

Je ne mords pas du tout à l'italien. Je ne sais quelle diable de tête j'ai, mais il faut qu'elle soit de pierre; je n'y puis rien faire entrer. Je n'ai d'autre espèce de mémoire que celle du cœur, aussi tout ce qui regarde un ami est-il logé là. C'est là que vous avez une très-jolie petite niche. Je dis petite, parce que, soit dit en passant, vous n'êtes pas grande.

Il fait bien chaud à Paris, dit-on; je pense que l'Italie n'est pas en arrière à cet égard. Nous sortons très-peu, nous travaillons de même, et nous évitons par là le double danger de la fatigue et de la chaleur. Vous êtes bien heureux d'avoir un joli pont des Arts à votre porte pour vous promener; j'espère bien le retrouver sur piles à mon retour, et je me fais une joie anticipée d'aller y donner mon sou.

Tâchez d'engager Gérard à m'écrire, je vous en prie. Je sais qu'il n'est guère moins paresseux que moi pour cela, mais tourmentez-le, et, si vous vouliez y joindre une jolie petite lettre de votre jolie petite main, je serais tout à fait heureux. Adieu, très-aimable et bonne dame. Je vous quitte, mais sans cesser de

penser à vous. Daignez me donner quelques souvenirs et qu'ils arrivent jusqu'à Rome.

Mille amitiés,

GUÉRIN.

L. DAVID

I.

Ce 15 février 1809.

Mon cher Gérard,

Que de grâces n'ai-je pas à te rendre du cadeau rare et *précieux* que tu viens de me faire! Le portrait de Canova peint par Gérard, sais-tu bien quelle chose curieuse est un pareil objet? Mais songe aussi au cas que j'en fais [1].

Je vais cependant m'occuper des moyens de t'en mieux prouver ma reconnaissance, car un ouvrage de moi ne sera qu'un faible à-compte; mais l'amitié n'est pas représentée avec la balance, et c'est là précisément ce qui la rend divine; elle est désintéressée.

Adieu : pour la vie, ton ami. Mille et mille respects à ta chère femme.

DAVID.

[1] Ce beau portrait est aujourd'hui au musée du Louvre; il est exposé dans la salle dite des *Sept Cheminées*. On l'a reproduit dans l'œuvre de Gérard.

II.

Ce 9 avril 1815.

Je n'ai jamais douté, mon cher élève, de vos sentiments à mon égard. Ils se sont toujours montrés dans les occasions qui en méritaient la peine. Vous avez dû souvent gémir des injustices exercées envers moi; eh bien, mon ami, que mon exemple vous touche : vous avez du talent et beaucoup de talent [1]; que de torts vous accumulez sur votre tête! Mais c'est ici le cas de dire comme dans la comédie de *Tartufe :*

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Il réparera avec le temps *la calomnie* que l'ignorance emploie déjà contre vous pour diviser le temps que vous employez si bien pour la gloire de votre pays et de mon école.

Je vous réitère mes remerciements et vous embrasse de tout mon cœur.

Mes respects à votre chère épouse.

DAVID.

INGRES [2]

I.

Rome, le 2 février 1812.

Monsieur,

Depuis longtemps je vous dois des remerciements

[1] Voir Girodet (page 51 et 52).

[2] Élève de David, eut le prix à l'âge de 20 ans, en 1801. Son ta-

pour la bonté que vous avez eue de placer ma petite figure; je vous en suis d'autant plus reconnaissant que Rome offre rarement aux artistes l'occasion de se défaire des ouvrages qu'elle inspire.

Je reste encore sans pouvoir me résoudre à quitter un pays qui renferme tant de belles choses et que l'habitude me rend de jour en jour plus cher. Cependant ce n'est point à Rome, je le sens bien, que je peux espérer de travailler utilement à ma réputation et à ma fortune, et je commence à tourner mes désirs et mes espérances vers Paris.

Si j'y trouve de nouvelles contrariétés, je serai cependant heureux, monsieur, si je peux acquérir quelques droits à votre estime et à votre bienveillance pour m'aider à vaincre ces petits obstacles que l'on rencontre nécessairement en entrant dans la carrière. Je vous dirai, monsieur, que j'ai exécuté dernièrement deux grands tableaux : l'un est *Romulus qui triomphe des dépouilles opimes;* je l'ai peint à *tempera* [1] pour les appartements de l'impératrice au palais impérial de Monte-Cavallo; l'autre est *Virgile qui lit son Énéide devant Auguste, Octavie et Livie.* J'ai fait de celui-ci un effet de nuit; la scène est éclairée par un candélabre.

bleau du concours, qu'on voit exposé à l'École des Beaux-Arts, dénote déjà un talent de premier ordre. Il est inutile de rien ajouter ici sur les mérites du premier peintre de ce temps. Tout le monde connaît aujourd'hui ses œuvres. A l'époque où ces lettres sont écrites, son talent était encore contesté, et Gérard fut un des premiers qui lui rendirent la justice qu'il méritait.

[1] A la détrempe.

Ayant eu l'avantage de savoir ce que vous pensiez de mes derniers ouvrages, j'ai essayé de mettre à profit vos bons avis, et de voir si je ne serais pas susceptible d'acquérir les qualités essentielles qui m'ont toujours manqué, et pour lesquelles je ne m'étais point senti ni inclination ni moyens. Je me croirais doublement heureux si j'avais réussi à faire un pas de plus, et le devoir à vous encore, car vos conseils et la vue de vos beaux ouvrages m'en ont toujours plus appris que ceux des autres.

Je vous réitère, monsieur, mes remerciements, et vous prie d'agréer les sentiments de la plus haute considération pour votre personne.

INGRES.

II.

Rome, le 17 août 1818.

Monsieur,

Je reçois toujours l'honneur que vous me faites en m'écrivant comme une grâce bien obligeante et bien honorable à mon faible mérite. Vous êtes tellement au-dessus de l'oubli, que plus le temps et la distance me tiennent éloigné de vous, plus mon attachement à votre personne et à vos œuvres en devient plus fort. Lorsqu'il m'arrive des découragements sensibles, je me console en pensant à l'estime et à la protection dont vous ne cessez de me donner des preuves honorables et fructueuses.

Mes sentiments vous doivent être connus ; cependant je ne pourrai jamais assez vous en exprimer toute la sincérité. Je désespère de vous voir à Rome. Combien j'aurais été heureux si cela eût pu arriver ! Mais vous êtes trop précieux à la France pour qu'elle vous accorde même un petit congé. C'est plutôt moi qui viendrais vous y trouver. L'amour de la patrie se fait tellement sentir en moi que je me crois attaqué du mal du pays. La beauté de celui-ci, à qui je paye un assez long tribut par onze années d'admiration, ne m'aveugle pas au point de ne pas désirer vivement de revoir les rivages de la France. Vous êtes pour beaucoup, monsieur, dans le désir que j'ai de revenir à Paris, et la vue de vos belles productions que j'appelle mes *inclinations*. Et combien de chefs-d'œuvre n'est-il pas sorti de votre pinceau depuis lors ! Les *Renommées* [1] et la belle estampe d'*Austerlitz*, dont vous me fîtes don d'une manière si flatteuse pour moi, me donnent le plus vif désir d'en admirer les peintures. Je vous remercie des vœux que vous voulez bien faire pour moi ; ma bonne fortune paraît disposée à les écouter. J'ai des travaux honorables qui, une fois faits, peuvent me rendre assez heureux et me faire oublier que je l'ai été très-peu jusqu'ici. Faute d'encouragements, j'ai passé plusieurs années sans m'occuper de peinture, avec des tableaux faits, sans pouvoir même jusqu'à ce jour leur donner issue,

[1] Les figures qui accompagnaient la Bataille d'Austerlitz : elles ont été gravées par Garnier.

et obligé, pour subsister, de dessiner des portraits au crayon [1].

Enfin, j'ai eu part, comme mes camarades, aux encouragements paternels que le roi a distribués. Je me plais à penser, d'après le bien que vous me voulez, monsieur, que je vous dois un nouveau tribut de remerciements en cette occasion. Vous, que le roi a fait, à si beaux titres, son premier peintre, vous êtes aussi depuis longtemps le père des jeunes peintres. Mes félicitations, monsieur, et mes vœux particuliers sont bien peu de chose pour votre mérite; je vous prie d'en agréer l'hommage, tout humble qu'il soit. Je n'ai vu la fortune et les honneurs bien placés que chez vous, et j'en jouis comme si je les partageais.

INGRES.

III.

Rome, le 29 décembre 1819.

Monsieur,

M. Thévenin, notre excellent ami, s'est empressé de me communiquer l'article que vous avez eu la bonté de m'adresser sur mes ouvrages; que puis-je vous dire, Monsieur, sinon que jamais, de ma vie, je n'ai ressenti une joie aussi vraie? Vous êtes si bon en cette occasion que vous êtes bien sûr vous-même de l'effet que vous deviez produire. C'est moi qui me trouve véritablement heureux de pouvoir vous inspirer, Monsieur, tant de bienveillance et d'estime, et je

[1] Ces portraits sont devenus de précieuses reliques.

dois croire aussi que vous êtes bien assuré de la confiance que j'ai en vous. Ce qui m'encourage est de m'entendre louer par vous sur tous les points essentiels de l'art, et dans le sens que j'ai voulu faire mes tableaux. L'assurance que la joie me donne sera sans danger pour moi, et ne pourra, j'espère, que me rendre plus attentif à éviter les défauts que vous voudrez bien me révéler lorsque j'aurai le bonheur de vous revoir ici. C'est un beau rêve pour moi, jusqu'à présent; hâtez-vous, Monsieur, de le réaliser. Le bon M. Thévenin désire aussi bien vivement vous revoir. Venez honorer de votre présence l'ancienne métropole des arts : nous vous y ferons cortége.

INGRES.

GROS [1]

Le 12 mai 1815.

Monsieur,

Je sors de chez M. David, notre cher maître, qui a bien voulu me rapporter les bonnes dispositions de MM. les membres de l'Institut, à mon égard, que

[1] Gros, élève de David. Né en 1771, à Paris. En 1792, il concourut pour le prix de Rome, mais il échoua, supplanté par Landon. Son tableau des *Pestiférés*, la *Bataille d'Aboukir*, celles des *Pyramides*, d'*Eylau*, suivirent et le mirent au rang des premiers peintres de l'époque. Sous la restauration, il fit un tableau du départ de Louis XVIII des Tuileries, en 1815; ce dessin est à Versailles. Il peignit, de plus, la coupole de l'église Sainte-Geneviève. — Il entra à l'Institut en 1816. — La fin de la carrière de Gros a été malheureuse. Trop sensible à d'injustes critiques, il se noya dans la Seine, le 25 juin 1835.

vous-même les aviez partagées et vous vous étiez montré là, toujours ancien camarade; c'est sous ses auspices, conformément à ses désirs et aux miens, que je saisis l'occasion de vous en remercier. Je vous pensais si mal disposé à mon égard que j'avais regardé la visite d'usage comme impraticable; je désire que les remerciements sincères réparent cette omission, et que vous n'interprétiez point mal cette démarche aussi conforme à mes sentiments qu'à ceux de notre cher maître, que je quitte à l'instant.

Veuillez agréer mes civilités.

GROS.

THÉVENIN [1]

De Rome, le 30 juillet 1816.

Vous trouverez sûrement, mon cher Gérard, que j'aurai été longtemps sans vous écrire, mais je voulais connaître assez les détails de mon administration et surtout avoir vu les différentes productions de notre jeunesse pour vous entretenir de tous les objets. Quoique je ne sois pas encore parfaitement instruit, je ne veux pas retarder plus longtemps le plaisir de causer avec vous. — Comme vous avez dû le savoir par Mérimée, à qui j'ai écrit peu de jours après mon arrivée, mon voyage a été fort agréable et sans accidents,

[1] Thévenin, comme on l'a déjà vu, avait été condisciple de Gérard. Il venait d'être nommé directeur de l'école de Rome.

malgré une énorme quantité de neige que j'ai trouvée dans le Jura et en traversant le Simplon où des chutes d'avalanches terribles semblaient vouloir nous fermer le chemin. Mais enfin, avec un peu de patience, tous ces obstacles ont été surmontés, et je suis entré en Italie par le lac Majeur et la vallée de Domo d'Ossola, lieux, je crois, les plus gracieux du monde. J'ai passé à Milan, Parme et Bologne, où j'ai revu avec une sorte de chagrin nos beaux tableaux du Muséum[1] . Ils sont dans ces villes, placés provisoirement, soit dans les églises, soit dans des salles académiques, et, quoique chez eux, ils ont l'air d'étrangers logés en hôtel garni. J'ai revu Florence, sa belle galerie, le Fabre [2], dont j'ai été bien accueilli, Benvenuti, honnête et modeste *e molto meno prepotente* [3] que Fabre. Je n'ai point pris la route de Sienne que je connaissais, j'ai passé par Perugia, j'ai côtoyé le lac de Trasimène, j'ai vu la magnifique cascade de Terni et suis arrivé à Rome très-bien portant. Ne sachant pas quelles étaient les dispositions de Lethière [4], je suis descendu chez Damon et je l'ai fait prévenir de mon arrivée. Il est sur-le-champ venu me trouver, m'a reçu avec beaucoup de cordialité. Nous avons causé de nos amis de Paris et nous avons remis mon entrée, à la villa Médicis, au lendemain matin. Je m'y suis donc transporté et

[1] Les tableaux qui avaient été apportés d'Italie à Paris, par le général Bonaparte, placés au Musée, puis remportés en 1815.

[2] Fabre, le peintre.

[3] Et beaucoup moins influent.

[4] Lethière avait précédé Thévenin à la direction de l'École de Rome.

j'y ai reçu les hommages de tous mes vassaux. J'ai vu ensuite les pensionnaires qui ont eu pour moi de la politesse et de fort bonnes manières, lesquelles, jusqu'à présent, ne se sont point démenties. Le palais et les jardins sont, comme vous savez, magnifiques, et M. Suvée [1] a fort bien distribué les différentes parties de la maison : en général tout ce qu'il a fait est bien. Lethière a établi dans l'intérieur un assez bon régime, à cela près d'un peu de confusion dans le service des domestiques. J'ai trouvé l'administration et la comptabilité parfaitement en ordre.

Je suis entré au palais le 18 mai ; Lethière y est resté jusqu'au 1er juin, où enfin il m'a remis le sceptre, et je me suis mis à la tête des affaires, lesquelles sont très-peu compliquées et très-faciles à conduire. Notre administration financière est très-simple. Chaque mois je touche une somme convenue chez Torlonia [2]; je prouve l'emploi de cette somme par des reçus de toutes les dépenses et le payement des appointements, et, à la fin de l'année, le ministre comble ou *doit combler* le surplus de la dépense, et, comme les fonds mensuels sont insuffisants, nous sommes en arrière d'une assez forte somme. L'augmentation que je demande est d'autant plus nécessaire que le ministre a rétabli la cinquième année de pension [3]. Je lui ai

[1] Peintre, membre de l'ancienne Académie de peinture et directeur de l'École française à Rome, pendant le Consulat et une partie de l'Empire.

[2] Banquier romain.

[3] Cette cinquième année vient d'être supprimée par le décret de novembre 1863.

écrit relativement à ce bienfait pour nos jeunes gens, et pour lui proposer une mesure que je vous prie d'appuyer, car je crois que vous serez de mon avis : c'est de laisser à chaque pensionnaire la faculté de jouir de cette cinquième année à Paris ou ailleurs [1]. En quittant Rome, les élèves arrivent à Paris sans asile, sans protecteurs, presque sans relations. S'ils y recevaient leurs appointements de deux mille quatre cents francs, ils auraient au moins le temps de s'établir et de renouer avec leurs amis leurs anciennes liaisons, et pourraient, pendant cette année, montrer, sans inquiétude pour leur existence, ce qu'ils savent faire. Lorsque je suis parti de Paris, il était, disait-on, question de ne plus envoyer ici de graveurs : depuis que j'envisage la chose de près, je ne suis point de cet avis. Notre Académie présente un ensemble complet d'étudiants dans les beaux-arts, et je pense qu'on ne peut en retrancher aucun membre sans déranger ce bel ensemble qui forme un établissement vraiment royal. Ce n'est pas que je n'approuve le désir que vous avez d'envoyer ici des peintres de paysage; mais, lorsque le concours pour les graveurs ou pour les musiciens serait trop faible, ne pourrait-on pas donner la pension vacante à un paysagiste [2] ?

Je voulais, en commençant cette lettre, vous parler aussi des travaux de nos jeunes gens; mais un peu de

[1] Cette idée a été reprise, comme on l'a vu, par le décret de 1863.

[2] Ce prix, qui n'a été établi qu'en 1817, a été retranché par le décret de 1863.

bavardage m'a entraîné trop loin, et je remets ces détails après l'exposition de la Saint-Louis, époque où une partie des travaux annuels seront terminés.

Je ne vous parlerai pas de la vie de Rome : vous savez qu'elle est douce, mais très-monotone ; les conversations y sont ce qu'elles ont toujours été, c'est-à-dire fort insipides, et, comme vous me l'avez dit souvent, à vos agréables mercredis, la musique n'y vaut pas, à beaucoup près, celle que l'on fait chez nous. Mais le temps est beau, la promenade dans les délicieuses villas qui entourent Rome est mon plus grand plaisir.

Rappelez-moi au souvenir de nos amis, et renouvelez, je vous prie, à Mme Gérard et à Mlle Godefroid [1], l'assurance de ma constante amitié.

L'ami THÉVENIN.

[1] Nous avons déjà parlé de Mlle Godefroid dans la notice sur Gérard. On sait qu'elle fut l'élève de Gérard, et l'un de ses meilleurs auxiliaires. Mlle Godefroid est trop souvent nommée dans cette correspondance pour que nous ne donnions pas quelques détails sur sa vie. Elle était fille et sœur d'artistes. Son père était peintre et très-habile restaurateur de tableaux. Il fut un des premiers qui mirent en pratique l'opération du *rentoilage*, importée par son grand-père et par sa grand'mère, tous deux chargés des restaurations sous Louis XV. Il était l'ami de Joseph Vernet, de David, de Vincent, de Doyen, de Suvée, de Julien le sculpteur, de Fragonard père, de Moreau, de Méhul, de Pajou le statuaire, de Brénet, le premier maître de Gérard. Son fils, le frère de Mlle Godefroid, était un peintre de talent, élève de David. Il fut le premier maître de sa sœur, et put la mettre en état de professer le dessin chez Mme Campan, qui dirigeait la maison de Saint-Germain, où étaient élevées les filles des officiers de la Légion d'honneur. Elle quitta cette position en 1812, pour entrer dans l'atelier de Gérard. Elle avait entièrement sacrifié sa personnalité aux travaux d'aide que réclamaient les nombreuses com-

LÉOPOLD ROBERT [1]

I.

Chaux-de-Fonds, le 6 septembre 1817.

Monsieur,

Il y a bien longtemps que je me proposais de vous exprimer par une lettre ma profonde reconnaissance pour les bontés que, sans me connaître particulièrement, vous avez eues pour moi. Vous avez peut-être été peiné des entraves que j'éprouvai dans ces moments de changements, et la bienveillance de votre

mandes faites à son maître. Elle exposa cependant quelques portraits composés et peints par elle seule, et qui furent remarqués : celui de Mme Vigano la cantatrice, celui de l'improvisateur Sgricci, et ceux des enfants du duc d'Orléans peints en pied de grandeur naturelle; ces derniers étaient dans la galerie du Palais-Royal, et furent détruits en 1848. Il est question de ces portraits dans une des lettres du prince (Louis-Philippe). Elle fit aussi pour notre colonie du Sénégal un tableau important représentant : *Notre-Dame du Rosaire*.

Mlle Godefroid mourut à Auteuil, chez M. Henri Gérard, à l'âge de 72 ans, le 9 juin 1849.

[1] Né à la Chaux-de-Fonds (canton de Neufchâtel), en 1794, fut d'abord élève de Girardet, graveur, puis entra dans l'atelier de David. En 1814, il remporta le second grand prix de gravure en taille-douce.

En 1815, le comté de Neufchâtel ayant été cédé à la Prusse, L. Robert, considéré comme étranger, fut obligé de renoncer à concourir de nouveau pour le prix de gravure. Décidé dès lors à s'adonner complétement à la peinture, il suivit assidûment l'atelier de David, jusqu'en 1816, époque à laquelle ce peintre fut exilé.

M. Roullet de Neufchâtel fut un des bienfaiteurs de Léopold

caractère vous a porté à m'aider puissamment et à m'accorder une protection qui aurait pu m'être utile encore si les circonstances n'avaient été les plus fortes.

Si les démarches que j'ai faites avant de quitter Paris n'ont pas été heureuses, je ne puis l'attribuer qu'aux grands événements qui ont changé la face de l'Europe et qui étaient trop récents; mais le calme qui règne me fait espérer d'arriver à un plus heureux résultat.

M. de Sandos-Roullet de Neufchâtel, conseiller d'État, est parti dernièrement pour Paris; il souffre de l'état d'incertitude dans lequel je me trouve et fera tout ce qui dépendra de lui pour obtenir un changement dans ma destinée présente. Comme il est en relation avec MM. de Humboldt, il m'a promis de me servir auprès d'eux, de chercher à me procurer les moyens de continuer mes études en allant passer quelques années en Italie. Rien, je crois, ne saurait me causer un plaisir aussi vif. En effet, quelle existence pénible n'ai-je pas en perspective si je suis obligé de rester ici où les arts ne font aucune espèce de sensation!

Robert. Il lui fournit les fonds nécessaires pour entreprendre le voyage d'Italie, y séjourner, et s'y livrer sans préoccupation à l'étude de son art, sous la condition que le jeune artiste s'acquitterait envers lui quand son talent lui en fournirait les moyens. Cette transaction fut fidèlement observée de part et d'autre. En l'espace de dix années, L. Robert avait rempli ses engagements par un travail assidu, et était devenu, en même temps, l'un des meilleurs peintres de l'Europe. Gérard, qui un des premiers l'avait deviné, ne cessa de l'aider par ses conseils et de lui témoigner une vive sollicitude. A son arrivée à

Qu'il est malheureux pour moi, après avoir eu le bonheur de voir une partie des chefs-d'œuvre des arts, de profiter des conseils des grands maîtres, d'avoir obtenu quelques succès, de me trouver obligé de labourer un champ stérile! Aussi, Monsieur, si vous me jugez en état de profiter de l'encouragement que je sollicite, et que vous veuillez bien joindre votre influence à celle des personnes bien disposées en ma faveur, je sentirai renaître ma confiance, et cette bienveillance de la part d'un artiste aussi célèbre vous attirera la reconnaissance éternelle de celui qui a l'honneur de vous présenter ses respects.

LÉOPOLD ROBERT.

Rome, en 1818, L. Robert, accueilli par ses anciens condisciples à l'atelier de David, MM. Schnetz et Navez, se livra sans retard à de sérieuses études. Ce n'est cependant qu'au salon de 1822 qu'il commença à recueillir le fruit de son travail. Il y exposa quatre tableaux qui établirent sa réputation. Deux ans après il envoya encore six de ses compositions à Paris, et en 1827 il exposa, avec quatre autres toiles, le *Retour de la Madone de l'Arc* qui est aujourd'hui au Louvre. Mais c'est en 1831 qu'il obtint son plus beau succès avec l'*Arrivée des Moissonneurs dans les Marais-Pontins*, et sept autres tableaux. L. Robert envoya au salon de 1835 deux petites toiles, puis, en 1836, le *Départ des Pêcheurs de l'Adriatique pour la pêche de long cours* et deux autres compositions.

On connaît la triste fin de L. Robert. On pourra, du reste, au sujet de sa vie et de ses œuvres, consulter la Notice publiée par M. Delécluze (Goupil, 1838), et le recueil de lettres publié par M. Feuillet de Conches (1848).

LETTRE DE GÉRARD A LÉOPOLD ROBERT

AU SUJET D'UN TABLEAU QUE CELUI-CI LUI AVAIT ENVOYÉ.

Paris, 13 novembre 1826.

Mon cher monsieur Robert,

J'ai reçu, non par M. de Beauvoir, que je n'ai point encore vu, mais par M. Dupré [1], le tableau que vous avez eu la bonté de m'annoncer par votre lettre du 14 septembre. Le choix du sujet [2] m'avait causé quelque inquiétude qui s'est bientôt dissipée à la vue du tableau.

Votre composition est simple, noble et touchante. J'ai revu avec plaisir ces costumes qui, heureusement pour nous, n'ont point changé. Cette scène m'a paru d'autant plus vraie qu'elle m'a rappelé en partie celle dont j'ai été témoin dans ma jeunesse. Une fille de campagne, qui servait chez ma mère, mourut; ses parents vinrent pleurer sur son corps et lui rendre les derniers devoirs. Vous savez, Monsieur, le cas que je fais de votre beau talent et avec quel plaisir j'ai vu vos succès si justement mérités; si je me permets quelques observations, comme vous avez bien voulu m'y autoriser, je vous prie de les regarder comme une preuve de la haute estime que j'ai pour votre mérite. D'après ce dernier ouvrage, je crains franchement que vous n'adoptiez une manière un peu dure,

[1] Second prix de peinture en 1826, et grand prix en 1827. Auteur d'un voyage à Athènes et à Constantinople (Paris, 1828).

[2] Une mère agenouillée auprès de sa fille morte.

non par l'excès du fini, mais parce que les contours semblent peints à sec. Les plis de la manche de la mère ont quelque raideur et sa tête est peut-être trop virile. Je suis ennemi de la beauté systématique, mais, dans toutes les classes et à tous les âges, il y a, surtout chez ce peuple que vous savez si bien peindre, un genre de beauté relative que vous pouvez, mieux que d'autres, découvrir et retracer. Enfin, permettez-moi de vous rappeler que c'est au dessin et au caractère que vous avez su donner à ce genre qu'on avait traité trop négligemment avant vous, que vous devez la réputation bien méritée dont vous jouissez. Quoique je n'aie pas l'avantage de connaître autant votre personne que votre talent, je suis sûr que je ne vous blesserai pas en vous parlant aussi sincèrement. Les gens qui étudient de bonne foi pour approcher de la vérité doivent toujours s'entendre.

Ce sera avec un véritable plaisir que l'on vous verra arriver à Paris, l'automne prochain, et personne, vous devez le croire, n'en sera plus charmé que moi.

Votre dévoué serviteur,

F. GÉRARD.

II.

RÉPONSE A LA LETTRE DE GÉRARD.

Rome, 21 décembre 1826.

Monsieur,

La lettre dont vous avez bien voulu m'honorer

m'a procuré une de ces jouissances que l'on éprouve rarement. La bienveillance que vous voulez bien avoir pour moi et l'intérêt que vous montrez à mes travaux sont deux bien puissants motifs pour m'encourager à chercher de tout mon pouvoir à ne pas paraître au nouveau Salon indigne des éloges que vous voulez bien me donner.

Je vous remercie, Monsieur, et je reçois avec la plus vive reconnaissance les observations que vous avez pris la peine de me faire sur le petit tableau que je vous ai fait remettre. Je les aime de tous, mais elles me sont d'autant plus précieuses de vous qu'elles me viennent d'un artiste le plus distingué de ce temps. Toutefois, si votre critique a été si peu sévère, je l'attribue à votre indulgence et à votre bonté. Je reconnais que, dans mes derniers ouvrages, j'ai une propension à tomber dans la sécheresse et la maigreur; aussi chercherai-je dorénavant à me garder de cet écueil en me rappelant toujours vos observations et vos conseils.

M. Barbier [1], que j'ai eu le plaisir de voir dès son arrivée à Rome, n'a pas été longtemps avant de m'instruire que vous auriez désiré plutôt un autre sujet : cette raison m'a fait écrire à mon ami de Beauvoir, pour lui dire de vous prier de vouloir bien lui remettre le tableau. Je le chargeais en même temps de le faire tenir à M. le baron de Fayel, ministre des Pays-Bas à Paris, qui en attend un de moi, de même

[1] Barbier-Walbonne, dont nous reparlerons à propos de ses lettres.

dimension. La peine que j'éprouvais de ne pas avoir réussi à vous satisfaire a disparu en recevant la lettre dont vous avez bien voulu m'honorer, et je m'estime heureux qu'après avoir eu la crainte de voir mon tableau reçu peu favorablement, vous ayez daigné, au contraire, m'en faire des éloges.

Mon impatience de revoir Paris est grande, et ce qui l'augmente encore est la certitude de recevoir de vous, monsieur, un accueil bienveillant. Il me reste à désirer d'y paraître avec quelques ouvrages qui puissent, je ne dirai pas augmenter, mais me conserver les succès que j'ai obtenus au dernier Salon [1]. J'ai eu le plaisir de voir M. Barbier ce soir encore et un de ses tableaux qui se dispose très-bien. Il m'avait dit qu'il joindrait une lettre à la présente; mais, ne le voyant pas arriver, je suppose qu'il la remettra à un autre courrier.

C'est en vous présentant, monsieur, les vœux que je forme pour vous à cette époque de l'année que j'ai l'honneur d'être avec respect votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LÉOPOLD ROBERT.
Via Felice, 113.

[1] Aux salons de 1822 et de 1824, L. Robert avait exposé dix tableaux, parmi lesquels se trouve celui de l'*Improvisateur napolitain*, l'un des quatre qui devaient représenter Naples, Rome et Venise, l'*Improvisateur*, la *Madonna dell' Arco*, les *Moissonneurs* et les *Pêcheurs de l'Adriatique*. Cette série a été gravée par M. Prévost.

III.

Rome, le 4 janvier 1828.

Monsieur,

Si je prends la liberté de vous adresser cette lettre, c'est parce que je me trouve obligé de rester à Rome pour terminer quelques tableaux, que, prévoyant ne pouvoir cette année faire le voyage que je m'étais proposé, et ne pouvant aller vous présenter mes remerciements pour les bontés que vous avez eues pour moi, et l'intérêt que vous montrez à mes ouvrages, je viens avec confiance vous prier de me donner encore quelques preuves de cette bienveillance qui m'honore tant et qui m'est si précieuse.

Lorsque cette lettre vous parviendra, M. le comte de Forbin aura reçu un de mes tableaux qui, dans le mois de novembre, a été expédié à son adresse. Il représente un épisode du *Retour de la fête de la Madonna dell' Arco*[1], *près de Naples*. Je serais extrêmement flatté qu'il ne parût pas indigne de faire partie de la belle collection moderne du Luxembourg, et, dans cette espérance, j'ai refusé les assez belles propositions que plusieurs amateurs m'ont faites ici. Votre obligeance m'est tellement connue que je me hasarde à vous prier de vous intéresser à mon tableau qui se trouve sans maître et sans aucun protecteur. Mon ami, M. de Beauvoir, s'est chargé de le faire vernir

[1] Exposé, en effet, au salon de 1827-1828, et acquis par le musée du Luxembourg. Ce tableau se trouve aujourd'hui dans les nouvelles salles de l'École française, au Louvre.

et encadrer, et me remplace à Paris pour tout ce qui regarde mes affaires et mes petits intérêts.

En venant vous prier de vous intéresser à moi, monsieur, je ne laisserai pas échapper cette occasion d'attirer vos regards sur les premiers essais de mon jeune frère[1] qui est venu me trouver, il y a quelques années, et qui mérite, sous tous les rapports, la bienveillance générale.

Il a exposé un *Intérieur de la basilique de Saint-Paul hors les murs*, représentée après l'incendie qui l'a consumée, et une *Vue prise dans la basilique de Saint-Jean de Latran*.

Veuillez me pardonner, monsieur, mes prières peut-être indiscrètes, et recevoir les vœux que je forme pour vous à ce renouvellement d'année.

LÉOPOLD ROBERT.

IV.

Rome, le 14 juillet 1828.

Monsieur,

Je cherche inutilement des expressions pour vous peindre ma vive reconnaissance, et mon cœur souffre de ne pouvoir vous faire connaître que bien mal combien de sentiments délicieux la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a fait éprouver. Je n'osais m'attendre à une attention aussi distinguée et à tant de bonté et de bienveillance.

[1] Aurèle Robert.

En apprenant que mon tableau avait été acquis par le roi, j'ai dû penser que je vous devais ce bel encouragement; plusieurs fois, j'ai pris la plume pour vous exprimer ma reconnaissance; mais un mal moral, dont trop souvent j'ai lieu de me plaindre, m'empêcha de terminer ma lettre et m'obligea à faire un voyage. J'ai été faire un séjour dans les Marais-Pontins et dans les montagnes qui les avoisinent; j'en suis revenu il y a quelques jours seulement, et c'est à mon retour à Rome que j'ai eu le plaisir de trouver votre si excellente lettre qui, je vous l'assure, est l'encouragement le plus grand que j'aie encore obtenu.

Vous voulez bien me dire, monsieur, que le prix qu'on a mis à mon tableau est trop au-dessous du mérite que votre indulgence veut y voir; mais ne suis-je pas grandement récompensé par l'honneur d'avoir un de mes ouvrages placé dans les galeries d'une nation à laquelle je voudrais appartenir? Cet avantage serait inappréciable à mes yeux, si je pouvais l'envisager comme une adoption.

Veuillez aussi me permettre de vous remercier pour mon frère de ce que vous me dites d'obligeant de ses tableaux. Il est glorieux d'avoir aussi une part à à vos éloges, et me charge de vous le témoigner en vous présentant ses respects. Mon bon ami Lemoyne [1], qui est arrivé en très-bonne santé, est enchanté de Paris, et surtout de l'accueil qu'il a reçu de vous. Il m'a

[1] Sculpteur qui s'était fixé à Rome et y habite encore aujourd'hui. Il est l'auteur du *Chevrier* placé dans le jardin du Palais-Royal, à Paris.

dit que dans quelques jours il aurait l'honneur de vous en remercier.

Agréez, je vous prie, monsieur, l'hommage de mon respect et de mon dévouement.

LÉOPOLD ROBERT.

V.

Rome, le 14 juin 1830.

Monsieur,

Je suis heureux que le départ de Schnetz m'offre l'occasion de vous écrire pour vous exprimer combien le souvenir que vous voulez bien garder de moi me cause de plaisir. MM. Constantin [1] et Lemoyne m'ont fait part de ce dont vous avez bien voulu les charger pour moi. Je viens vous en remercier; je l'aurais fait plus tôt si je n'avais craint d'être importun.

Je termine dans ce moment un tableau qui peut servir de pendant, comme sujet et comme grandeur, à celui qui a été exposé au dernier Salon [2]. Plusieurs personnes l'ont vu et m'en ont fait quelques éloges; mais je ne m'abuse point, et je pense que, pour être certain d'avoir réussi, il faut plus que l'assentiment

[1] Voir les lettres de Constantin.

[2] Il s'agit ici, comme chacun pourra le deviner, du tableau des *Moissonneurs*.

de ses amis. Si je pouvais cependant avoir le vôtre, j'attendrais avec assez de tranquillité le grand jugement.

Mon frère, qui a fait d'assez grands progrès, aura aussi quelque ouvrage au Salon. Il espère comme moi profiter d'une réunion aussi intéressante et surtout des conseils des maîtres, et, comme vous êtes à leur tête, nous réclamerons les vôtres.

LÉOPOLD ROBERT.

VI.

Venise, le 31 mai 1832.

Monsieur le baron,

Depuis mon départ de Paris, j'ai l'intention de vous écrire pour vous remercier de votre bienveillant accueil et pour me rappeler à votre souvenir, et pourtant je suis arrivé à cette époque sans l'avoir fait; peut-être parce que je n'aurais pas pu vous annoncer que vos excellents conseils ont été suivis de bons résultats. Pendant mon séjour en Suisse, la révolution qui m'y a suivi m'a empêché de m'occuper d'autres choses : je suis ensuite parti pour Florence; ne comptant y faire qu'un séjour passager, je ne m'y suis pas installé et je n'ai rien fait. Je me rappelais votre atelier et vos beaux tableaux commencés, et je me trouvais si blâmable de ne pas m'occuper sérieusement et de ne pas suivre votre exemple, que je n'ai pu vous

l'écrire. Enfin, je me suis décidé à venir ici pour y chercher un sujet caractéristique à faire. Les premiers temps j'ai couru, j'ai été bien indécis sur ce que je devais entreprendre ; enfin je me suis décidé à placer ma scène à Palestrina, où les habitants conservent encore beaucoup d'originalité dans les costumes et les physionomies. Je dois vous dire que cette population est entièrement composée de pêcheurs qui font des voyages assez lointains et qui sont tous exposés aux dangers fréquents de l'Adriatique. Ayant l'intention de faire un tableau de mœurs, j'ai pensé à arranger ma composition de manière à rendre ce qui m'a frappé : c'est dans les préparatifs d'un départ pour la pêche d'hiver que je crois avoir trouvé assez de matériaux pour en faire une scène. Je voudrais pouvoir vous émettre mes idées, mais je fais mes tableaux d'une manière si singulière qu'il ne m'est possible d'en faire de description que quand ils sont terminés, et le mien est à peine commencé. Je ne puis faire une ébauche arrêtée, ne pouvant conserver les mêmes motifs. La nature que je vois chaque jour, que j'observe, me fournit des idées nouvelles, des mouvements différents ; je fais des changements à n'en plus finir, et je ne sais comment j'arrive au terme après un embrouillement où quelquefois je ne me reconnais pas moi-même[1]. La nature est si difficile à rendre, surtout

[1] L. Robert faisait de continuels changements sur ses toiles. Son tableau des *Pêcheurs*, sans parler de diverses combinaisons de détails qu'il avait subies, avait été transformé complétement. On peut voir, dans le volume qu'a publié M. Delécluze, sur Léopold Robert,

celle qui n'offre au premier aspect que l'apparence de la misère, je dirai même de l'abrutissement; c'est un travail d'y trouver de la noblesse et de l'élévation, et c'en est un autre aussi que de rendre ce qu'on a trouvé. Le caractère conserve ici, dans beaucoup de choses, un cachet tout à fait oriental qui vient des rapports passés. Ils ne sont plus qu'une ombre aujourd'hui. Du reste, on est bien tranquille ici, et le gouvernement est doux; on s'y occupe peu de politique, ce qui est un avantage pour les artistes. — Mais pardon, Monsieur, si je vous parle autant de moi et de ce qui me concerne. Je devrais vous parler de mon désir de voir les tableaux auxquels vous travaillez. Je me rappelle avec un sentiment d'admiration cette scène de la peste qui me fait toujours penser que pour réussir dans les arts il faut parler à l'âme [1].

Veuillez, Monsieur, recevoir cette lettre comme une marque de mes sentiments de gratitude les plus vrais et l'expression du plaisir que j'éprouve de vous savoir en bonne santé, ainsi que je l'ai appris par une lettre que j'ai reçue de Schnetz.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le baron, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LÉOPOLD ROBERT.

deux eaux-fortes qui représentent les deux *états* de cette composition. (Gravées par Joubert.)

[1] La *Peste de Marseille.*

Mlle MARS[1]

I.

Vers 1807.

Eh bien, monsieur et ami, me voilà à trente lieues de vous. Je suis dans un enfer avec l'impossibilité de m'en retirer avant douze jours! car je les compte, les heures et les minutes aussi. Je fais un métier détestable ici; je bâille, j'enrage, je crois que je pleurerais si mes yeux ne me faisaient déjà bien mal; ils sont d'une faiblesse extrême depuis ma douleur de tête. Figurez-vous qu'à l'exception de deux ou trois personnes, je suis entourée et secondée comme je le serais au *Café des Aveugles;* l'un prêche, l'autre bégaye; celui-là va toujours sautillant; enfin je ne reconnais la plupart des pièces que par l'affiche qui m'en dit le titre. Ah! je fais pénitence d'une cruelle manière! et du reste, si nous en croyons les savants, nous verrons bientôt la fin de notre existence. Il me fâcherait beaucoup de finir ici, je ne me trouve pas assez en bonne compagnie. Nous courons le risque de mourir d'ennui; la pluie ne nous a pas permis de nous promener un quart d'heure depuis dix jours. Mais, comme il y a toujours un bon côté aux choses, le

[1] Lettre écrite pendant un voyage de Mlle Mars. Elle se rendait à Toulouse et aux eaux de Bagnères. Gérard, qui était fort lié avec Monvel, père de Mlle Mars, avait, à deux reprises différentes, fait le portrait de celle-ci, la première fois en 1808, la seconde en 1814.

spectacle n'en est que plus suivi, et le directeur trouve que le temps est tout à fait de saison. Je vous quitte; il me survient un agrément. M. le préfet vient de défendre la comédie qui a eu assez de succès pour mettre en rumeur tous les gentilshommes provinciaux. De sorte qu'aujourd'hui à *midi* on est obligé de déchirer les affiches et de changer le spectacle. Je m'en vais donc passer une matinée au théâtre pour répéter ce qu'on doit jouer ce soir. Ah! quel métier!

MARS.

II.

Toulouse, vers 1807.

Cette grande peur est enfin passée; vous ne partagiez pas mes craintes, et vous aviez raison. J'ai trouvé tout le monde si bien disposé que l'on se promettait tout simplement d'assommer le premier qui, par quelque facétie, troublerait le spectacle. Non-seulement ils étaient venus en foule pour me bien rassurer par leur bon accueil, mais ils ont eu l'air très-contents de moi, et leurs transports vont toujours croissant. A deux heures, ils s'établissent sur une place où le soleil brûle; là, ils attendent l'heure où les bureaux ouvrent, et la salle est pleine aussitôt qu'on laisse la liberté d'entrer. On dit que jamais affluence n'a été si si grande pour personne. Les femmes mêmes oublient les missionnaires, et elles quittent le chemin du ciel pour reprendre celui de l'enfer. Enfin, c'est un

triomphe complet, et je suis à présent fort contente d'être venue.

Comment vous portez-vous? Dites-moi si vous avez encore cette belle santé qui nous rendait tous si heureux. Rappelez-moi au souvenir de Mme Gérard et de Mlle Godefroid, et présentez-leur mes compliments et amitiés. — Nous avons ici Garat et sa femme; nous avons parlé de vous ensemble.

MARS.

III.

A Mlle GODEFROID.

Paris, ce mardi 29, 182 .

Ma chère mademoiselle Godefroid, ne pouvant avoir pour ce soir la loge qui convient à Gérard pour qu'il n'ait aucun inconvénient de lumière, je l'ai retenue dès aujourd'hui pour samedi. J'espère que ce retard ne contrariera que moi, et cependant, grâce à un gros, énorme rhume, ma voix est si malade que je suis presque consolée qu'il ne m'entende pas ce soir, car *ma flûte* est très-endommagée, et je ne veux pas du moins, si je lui fatigue les yeux, lui déchirer les oreilles. Si mon *travail* de la soirée ne redouble pas mon rhume, j'irai demain passer quelques instants avec lui et sa grande compagnie. En attendant, chargez-vous de mille tendresses pour lui et Mme Gérard, et croyez à toute la sincérité de mon amitié pour vous.

MARS.

IV.

A Mme GÉRARD.

Paris, 184 .

Me voici de retour, ma chère madame Gérard [1]; mais, n'étant pas tout à fait rétablie et craignant le bruit de Paris, je suis à Chantilly, attendant l'ouverture du Théâtre-Français. Je reçois ce matin une lettre du dernier régisseur du théâtre, qui me demande de la part du commissaire royal, M. Buloz, quand je compte reparaître, et quelles sont les pièces que je choisis afin qu'on les prépare. Il m'avertit toutefois que, M. Mazères [2] ayant donné le rôle de *Chacun de son côté* à Mlle Plessis, je ne devais plus penser à cette pièce. J'avoue que la manière dont j'apprenais cette nouvelle m'a fort étonnée, et je ne croyais que M. Scribe capable d'un pareil procédé (entendez bien que je ne parle ici que de la forme). Je ne puis empêcher un auteur d'avoir plus de confiance dans le talent d'une autre que dans le mien. Ce que j'ai peine à concevoir, c'est que M. M... ne m'ait pas prévenue de son intention et ne m'en ait pas dit le motif. Je

[1] Cette lettre est adressée, après la mort de Gérard, à Mme Gérard.

[2] M. Mazères avait épousé la nièce de Gérard. Il fit la pièce de *Chacun de son côté* en collaboration avec Picard ; en 1830, *la Mère et la Fille* avec M. Empis. *Le Jeune Mari* fut représenté en 1826 : cette jolie comédie est restée au répertoire de la Comédie-Française. Après la révolution de 1848, qui fit perdre à M. Mazères sa position administrative (il était préfet du Cher), il travailla encore pour le théâtre : le *Collier de perles* eut un grand succès au Gymnase (1851). M. Mazères est mort le 19 mars 1866.

pense que M. Buloz lui a écrit pour lui faire cette demande, ainsi qu'il avait déjà fait à d'autres auteurs, Dumas, Goubaux, par exemple, mais ceux-ci l'ont déclinée.

Pour appuyer cette démarche et justifier cette petite trahison, il aura sans doute fait quelques mensonges, et c'est cela simplement que je veux éclaircir. Il aura dit que je ne voulais plus jouer mon rôle, que lorsqu'on parlait de la pièce je refusais; et moi je déclare que, depuis plus de deux ans, je demande cette pièce; qu'une fois, M. Védel [1] me répondit que, si on jouait, ce serait matière à procès; que M. M... avait retiré tout son répertoire, et que, certes, il ne mettrait pas *Chacun de son côté*. Plus tard, lorsque ce répertoire fut rendu à la scène, je tourmentai encore M. Védel : alors le rôle du marquis manquait depuis le départ de David; je parlai de M. Lockroy; mais, comme il ne plaisait pas à certains comédiens, M. Védel eut peur de se faire des ennemis, et ne lui en parla point : chaque fois que je revenais là-dessus, il éludait la question et ne me répondait point. Il en a été de même du *Mariage de Figaro*, le rôle du comte manquait; du *Mariage d'argent*, du *Jeu de l'Amour*, du *Manteau*, d'*Édouard en Écosse*, d'*Henri III*, que Védel n'a pas voulu remonter à cause des dépenses; et, si je n'avais pas vu Dumas tous les jours, il aurait cru ce qu'on lui disait, que je ne voulais pas jouer. Il en a été de même de *Marie*, depuis le départ de Volnys; de *Clotilde*, depuis celui de Bocage; enfin,

[1] Alors directeur du Théâtre-Français.

c'était une ligue contre moi pour me dépouiller de mon répertoire et m'obliger à m'en aller.

Le service que je vous demande, chère madame, c'est d'écrire à M. M... pour savoir de lui *si on lui a écrit* et *ce qu'on lui a écrit*. Je désire beaucoup qu'on l'ait trompé, car la pensée d'un mauvais procédé de sa part me serait bien pénible. Avant mon départ, et lorsque j'étais bien malade, et cela au point de ne pas conduire ma plume, j'avais demandé à Adèle [1] de vous prier de prévenir M. Mazères du tour qu'on voulait me jouer, puisque Goubaux m'avait prévenue pour son compte; mais il paraît qu'elle m'a oubliée. Il est encore bon de vous dire que, peu de jours avant de tomber malade, j'allais engager M. Mainvielle, qui allait débuter, à jouer le rôle du général, espérant par là faire monter la pièce, en dépit des mauvaises volontés; mais M. Perrier s'est mis en avant et a dit qu'il allait l'apprendre. La chose en est restée là, puis je suis tombée dangereusement malade. Je suis mieux maintenant, mais j'ai besoin de reprendre des forces. Dans les Pyrénées, la saison a été affreuse; le 15 août j'ai fait du feu et je me suis sauvée le 16, craignant que l'hiver ne me surprît là.

Aussitôt que je serai à Paris, j'irai vous voir, mais, je vous prie, écrivez ou faites écrire de suite là-bas, que je sache de qui je dois me méfier.

Adieu, chère madame, mille amitiés bien sincères.

MARS.

[1] Mlle Adèle Grasset, élève de Gérard.

BARBIER-WALBONNE [1]

I.

Naples, le 10 juillet 1820.

Je viens, mon cher ami, d'être témoin d'un singulier spectacle [2]. L'entrée dans Naples d'une armée triomphante, qui n'a pas brûlé une seule amorce ni tiré un coup de fusil. La révolution qui vient d'avoir lieu a été faite par la force armée, quelques fédérés des pro-

[1] Élève de David. Un des principaux auxiliaires de Gérard dans l'exécution de ses grandes toiles et la reproduction des portraits. Il avait une grande facilité de main. Ancien soldat des armées de la République, il avait conservé des habitudes soldatesques qui contrastaient avec les manières mondaines de Gérard. Mlle Godefroid disait qu'il était à moitié peintre et à moitié hussard. Le portrait de Mme Barbier-Walbonne, que Gérard peignit en 1796, est une des bonnes peintures de sa première manière. La fille de Barbier, qui devint plus tard Mme la baronne Darriule, figure dans un des groupes de l'*Entrée de Henri IV*.

A côté de Mlle Godefroid et de Barbier, on distingue dans l'atelier de Gérard, parmi les peintres qui l'aidèrent dans ses travaux, Steuben, élève de Lagrenée et protégé de Mme de Staël; il se fit connaître par un *Pierre le Grand sur le lac Ladoga*, la *Révolte des Strélitz*, *Rousseau et madame de Warens*, la *Mort de Napoléon à Sainte-Hélène*, etc.; puis Paulin Guérin, l'auteur d'un *Caïn* et d'un *Anchise*, longtemps exposés au Luxembourg; un Italien, nommé Carnevali, et Charles Bazin.

[2] Barbier se trouvait à Naples, au milieu du mouvement de 1820, qui mit, pendant quelques mois, le royaume des Deux-Siciles, sous le régime constitutionnel. On sait que cette révolution finit, selon les prévisions de Barbier, par l'occupation étrangère. Au mois de février 1821, 52,000 Autrichiens envahirent le royaume de Naples et rétablirent l'autorité de Ferdinand Ier, avec le régime absolu.

vinces et les *carbonari*. Le gouvernement a été renversé avec une vivacité qui a droit de surprendre. Il y a peu de jours, les chétifs citadins tremblaient devant le pouvoir; aujourd'hui, ils sont tous souverains. Ceux qui prétendent résister à l'opinion publique lorsqu'elle s'est prononcée, sont bien fous. Heureusement, dans cette affaire, les *lazzaroni* n'ont pris aucune part. Voici à peu près comme la chose s'est passée. Le mardi 4, on a dit à Naples que cent cinquante hommes du régiment de Bourbon avaient quitté leur drapeau pour rejoindre d'autres troupes qui en avaient fait autant. Le mercredi, les ministres du roi ont fait partir de Naples deux régiments de la garde royale pour arrêter et réprimer cette désertion : toutes les troupes de la garnison royale ont été sur pied ou consignées dans leurs quartiers. Le jeudi matin, un régiment de chasseurs à cheval avec un officier général qui s'est mis à leur tête est parti de Naples pour aller rejoindre les insurgés. Nous avons compris alors qu'il pouvait y avoir quelque chose de plus sérieux que la désertion de quelques hommes. Les deux régiments qui avaient été envoyés pour combattre la révolte avec du canon étaient restés fort tranquilles à quelques milles de Naples. Ce même jour, des députés des insurgés sont venus demander au roi une constitution comme celle des Espagnols, et la liberté des prisonniers politiques. Le roi fit publier et afficher un arrêté par lequel il promettait à son peuple une constitution. Il promit d'en fonder les bases en l'espace de huit jours. Ce n'était pas clairement répondre

à la demande; aussi, le vendredi matin, les députés sont revenus à la charge, peut-être avec des manières plus pressantes. Les ministres ont pensé alors qu'il était prudent de quitter leurs portefeuilles : le roi a donné un ministère provisoire du goût des pétitionnaires. La fermentation du dehors faisait du progrès en ville : on fit force patrouilles; la garde nationale s'est armée pour maintenir l'ordre et contenir les lazzaroni. La plus grande prudence et d'extrêmes précautions étaient nécessaires en ce moment; aussi la plus grande tranquillité a régné dans la ville. Le soir, je dînais chez le duc de Berwick, et ensuite je suis allé au théâtre Saint-Charles : il y avait peu de monde, à la vérité. Ce soir même, à six heures, il paraissait une affiche par laquelle le roi disait que, vu sa mauvaise santé, il déléguait à son fils, le prince héréditaire : le pouvoir royal, le droit de faire la constitution, de la signer, enfin de prendre les rênes du gouvernement jusqu'au parfait rétablissement de sa santé. Ces concessions n'ont pas encore satisfait tout le monde. Les constitutionnels étaient trop récalcitrants pour s'en contenter. Ils persistèrent dans leur première demande : leurs prières devenaient un ordre, d'autant plus qu'elles étaient soutenues par les baïonnettes et le vœu de la nation. L'accouchement a été laborieux, comme tu vois. Le roi a accordé et signé de bonne grâce tout ce que les héros, qui la veille étaient des brigands, lui avaient demandé. Il fut arrêté que, le dimanche à midi, l'armée, les fédérés calabrais et les carbonari feraient leur entrée

dans la capitale. Ce spectacle était vraiment beau : la belle rue de Tolède remplie d'une population nombreuse, les balcons occupés par les dames couvrant de fleurs les troupes à leur passage, les mouchoirs jouant aussi leur rôle. Le plaisir et le bonheur étaient peints sur toutes les figures. Les drapeaux des troupes, des fédérés et des carbonari étaient aux trois couleurs : noir, rouge et bleu, avec les emblèmes des carbonari et la cocarde. Le soir, toute la population et la cour elle-même ont porté les trois couleurs. Le prince héréditaire avec sa famille et son frère le prince Léopold ont assisté au spectacle à Saint-Charles. Ils ont été très-bien reçus par le public. On a illuminé partout, et la nuit a été tranquille.

Aujourd'hui lundi, tout est pour le mieux. Il y a beaucoup d'ordre parmi les troupes, et on a nommé une commission, composée des principaux chefs de l'insurrection, pour prendre les mesures les plus convenables pour arriver au but désiré. Je fais des vœux pour qu'ils réussissent. Le plus difficile reste à faire actuellement : il faut reconstruire et de plus réprimer toutes les ambitions. Je ne sais quelle influence cette affaire aura pour le reste de l'Italie. Les Napolitains sont extrêmement orgueilleux de leur révolution. Nous n'avons pas encore de nouvelles positives de Sicile, mais je me trouve fort heureux d'en être revenu. Il serait possible que les étrangers fussent forcés pour circuler paisiblement ici d'avoir les trois couleurs à la boutonnière, comme les Napolitains.

Je voudrais bien savoir comment les Autrichiens

vont prendre ces nouvelles : feront-ils marcher des troupes contre Naples ? Dans ce cas il n'y aura plus qu'à s'embarquer pour la France. Je n'ai pas une très-grande confiance dans les Napolitains. J'espérerais mieux des Calabrais qui sont entrés en ville dimanche, leur carabine sur le dos et le poignard sur le cœur. Ces diables de chapeaux pointus avaient très-bonne mine. Je pense que dans leurs montagnes ils doivent être redoutables, mais en ligne, non.

Je ne sais pas si je t'ai dit dans ma dernière que Forbin était ici. Nous nous voyons presque tous les jours ; il se porte bien, et me charge de le rappeler à ton souvenir.

Présente, je te prie, mes respects et amitiés à ta femme, à Mademoiselle Godefroid ; mes compliments à Ducis.

Je t'embrasse,

BARBIER-W.

II.

Naples, le 17 août 1820.

J'ai reçu ta seconde lettre, du 23 juillet ; tu me dis qne tu travailles beaucoup, mais tu ne me dis rien du tableau que tu as fait [1]. Ma fille me marque qu'il a fait grand plaisir. Tu dois penser que je ne puis rester indifférent à tes succès. Quant à ton voyage d'Italie,

[1] La *Corinne*.

il faut tout faire pour arriver à nous rejoindre. Ce qui me fait peine dans ta lettre, c'est le maudit mot : *j'espère*. Tu dois savoir positivement si tu viendras à Rome et quand. Ne reste pas dans cet état d'incertitude qui use la vie sans profit, fais-moi un mot de réponse et dis-moi une chose positive sur ton voyage. Je serai à Rome du 15 au 20 septembre.

Je m'étais déjà occupé du tableau des *Trois Ages* [1]; il est en très-bon état et m'a fait grand plaisir à revoir. Je l'ai vu de très-près; il a été descendu de sa place à cause des réparations qu'on doit faire dans les appartements du prince Léopold, ou autrement dit S. A. R. le prince de Salerne, à qui il appartient. M. Lemasle, son peintre, et qui, en cette qualité, est chargé du soin de sa galerie, est convenu avec moi qu'il le ferait dévernir et revernir avant de le remettre en place. J'avais vu aussi au palais du roi ton tableau de la duchesse d'Orléans [2]. Il n'est pas penché assez en avant, et le parquet se mire dans la toile, ce qui empêche de le voir. J'en ai fait l'observation à la personne chargée des appartements, qui m'a dit ne pouvoir toucher à aucun tableau sans les ordres de M. Cammucini [3], le premier peintre du roi. Je ferai cependant une nouvelle tentative. Peut-être, à présent que nous sommes

[1] Ce tableau avait été peint par Gérard, en 1806, et acheté par la reine Caroline Murat : il est resté à Naples.

[2] Le portrait de la princesse Marie-Amélie de Bourbon, fille de Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche : femme du duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, roi des Français.

[3] Cammucini habitait Rome. Nous retrouverons ce peintre.

dans un pays constitutionnel, la chose deviendra-t-elle plus facile à obtenir sans avoir besoin d'en écrire à Rome. Ce qui te surprendra, c'est que je vais un peu dans le monde; cependant j'en use sans en abuser. Mon goût pour la pipe est toujours le dominant.

Naples est fort tranquille. Messieurs les Constitutionnels et les *Carbonari* ne s'endorment pas : leur affaire paraît marcher. La Sicile, cependant, veut se rendre indépendante et prendre une autre direction. Dieu sait comment tout cela finira.

La musique de Rossini fait fureur. La *Donna del Lago* et la *Gazza ladra* m'ont fait grand plaisir. Il n'est pas possible d'entendre un orchestre plus riche et plus bruyant, à moins d'y placer une batterie de vingt-quatre.

Je pars cette nuit pour Salerne et vais visiter cette partie du golfe.

Adieu, mon ami, je t'embrasse de tout cœur.

BARBIER-W.

III.

Naples, 2 octobre 1820.

Hier dimanche, le vieux roi Ferdinand a fait solennellement l'ouverture de la Chambre des députés. Après son discours il a prêté serment sur l'Évangile « à la Constitution émanée et adoptée par le royaume des Espagnes, en l'an 1812, et sanctionnée par S. M. C., en mars de la présente année. » Il a juré qu'il remplirait fidèlement cette promesse. Le prési-

dent lui a répondu; ensuite le général Pepe, commandant provisoire des deux royaumes, s'est excusé auprès du roi de la démarche qu'il avait faite; « les circonstances l'avaient forcé de se mettre du côté de l'insurrection. » Puis il s'est démis de sa charge de capitaine général. Le roi l'a remercié du bon ordre qu'il avait su maintenir dans tout le royaume durant le temps de son commandement. Le prince héréditaire a aussi remis au roi les pouvoirs qu'il avait reçus de lui. Après quoi le cortége est retourné au palais, accueilli par quelques applaudissements. En allant, un morne silence a régné partout. Ici, les gobe-mouches croient que cela va aller de cire. Je ne suis pas de cet avis, il n'est pas possible qu'il y ait là de la bonne foi. Naples est comme toutes les grandes villes, les intérêts y sont trop divisés. Les Autrichiens y entreront facilement [1].

Je me porte bien et suis parfaitement tranquille. Il n'y a eu aucun désordre à Naples. Écris-moi.

Tout à toi.

BARBIER-W.

IV.

Rome, le 31 août 1821.

Enfin, mon cher ami, j'ai surmonté mon affreuse paresse. Ma répugnance pour écrire est difficile à ex-

[1] Prédiction qui s'est réalisée.

pliquer. Elle serait impardonnable si mon cœur y avait pris la moindre part. Il est toujours tout entier à toi.

Je me suis renfermé, à Rome, dans un très-petit cercle de connaissances, Granet, MM. Boguet et Chauvin [1]. Messieurs les fonctionnaires de l'Académie vivent entre eux dans une douce intimité; ils ont du reste, pour moi, tous les égards possibles. Je ne pense pas que l'atelier qu'on a fait pour toi [2] te convienne tel qu'il est; il faudrait refaire les croisées pour que le jour soit plus franc; il est trop éclairé par des reflets. Je pense qu'il est facile d'y remédier. J'ai fait part de tout ceci au bon Thévenin; il est, de sa nature, un peu mollasse, mais d'un caractère égal et sûr. Nous nous voyons deux fois par jour à table.

L'air *monacal* qu'on respire ici a beaucoup d'influence, je crois; le commérage des petites villes est poussé au plus haut degré, et chacun vit ici en vrai capucin. Granet est cause que j'ai fait connaissance avec le père abbé de Saint-Paul.

Je suis tellement incertain sur ce que j'ai fait

[1] Boguet et Chauvin, artistes de talent, tous deux peintres de paysages, ont passé la plus grande partie de leur vie à Rome. On voit dans les galeries de l'Empire, à Versailles, quelques tableaux de Boguet. Il excellait surtout dans le dessin au lavis. Il a laissé des cartons d'études d'après nature, en ce genre, qui sont d'une rare beauté. Chauvin faisait des tableaux de petite dimension, des *Vues*, d'une touche délicate et d'une extrême finesse.

[2] Gérard avait l'intention d'aller passer quelque temps à Rome, et le directeur de l'Académie, Thévenin, lui avait fait construire un atelier dans la villa Médicis. Ce voyage, toujours ajourné, n'a jamais eu lieu.

que je n'ose t'en parler. Tu en jugeras à Paris; ton opinion fixera la mienne. Jusque-là je reste dans une cruelle incertitude sur le sort de mon tableau. On en a paru assez content ici, mais il faut toujours en rabattre de ces compliments, surtout dans ce pays où l'on vous donne de l'*excellence*, du *célèbre* à tout bout de champ. C'est la monnaie courante, et il faut la prendre pour ce qu'elle vaut. Il serait très-désagréable pour moi de faire un *plat-ventre*, d'autant mieux qu'il m'en est poussé un qui te fera rire. Quant à moi, il me désespère; la table du directeur a cette propriété, à ce qu'il parait. Celui de Thévenin est aussi beau que possible. Généralement, en Italie, on vit pour manger et pour dormir.

Je dois aller passer quelques jours à Assise avec Granet, et de là me diriger sur Florence et Paris. J'ai le désir de revenir à Rome, après avoir arrangé mes affaires à Paris. Peut-être y reviendrons-nous ensemble.

Écris-moi poste restante à Florence; je ne quitterai cette ville qu'après avoir reçu ta lettre.

Présente mes respects à M^me^ Gérard et à M^lle^ Godefroid.

Ton ami pour la vie,

BARBIER-W.

J'ai fait mettre pour toi la collection des têtes de la colonne Trajane dans les caisses que l'Académie envoie à l'Institut.

—

V.

Florence, le 10 novembre 1821.

Ta lettre, mon cher ami, que j'ai trouvée à Florence, m'a fait grand plaisir. J'ai été très-heureux de te savoir bien portant et de penser que nous pourrions voir ce beau pays ensemble. Je t'assure que ce que j'ai éprouvé en Italie me donnera, tant que je vivrai, le regret de ne l'avoir pas visitée dans un âge où j'aurais pu en tirer quelque profit. Tu sais déjà que j'ai fait la route de Rome à Florence, par Terni et Perugia, à pied, avec deux pensionnaires de l'Académie. J'ai visité toutes les villes qui se trouvaient sur mon passage, avec beaucoup d'attention et d'intérêt. Je suis sur le point, puisque ma santé me le permet, de continuer jusqu'en France [1]. Mais ce qui me chagrine, c'est que cela retardera au moins d'un mois le plaisir de t'embrasser; il nous faudra au moins ce temps pour terminer notre voyage. Je viens de Livourne, où j'ai fait embarquer ma malle pour Marseille: j'en suis débarrassé. Il est impossible de se faire une idée des tracas des douanes; j'en suis fatigué à l'excès [2]. Je reste avec

[1] Le plus grand nombre des artistes français qui, à cette époque, visitaient l'Italie, faisaient le voyage à pied de Naples à Venise. — Plusieurs d'entre eux ont traversé les Calabres, et fait ainsi le tour de la Sicile.

[2] L'unification de l'Italie fait oublier aujourd'hui le temps où, de la frontière de France à la porte de Rome, on était visité sept fois.

ce que j'ai sur le corps et deux chemises que je mettrai dans un mouchoir, et lundi matin, un *bâton blanc* à la main, je serai sur la route de Bologne. Je suis allé à Pise voir le Campo-Santo, puis à Lucques et à Pistoia. Je compte aller à Parme, à Venise, et de là à Milan et à Gênes. Je rentrerai en France par la Corniche. Il est trop tard pour passer le Simplon : je le regrette fort ; mais nous y passerons ensemble ; cette idée me rend joyeux.

J'ai trouvé à Florence le bon Constantin [1]. Il est très-bien casé ici chez un ami d'enfance. Il a beaucoup travaillé et m'a montré de fort bonnes copies qui sont très-appréciées. Il espère aller à Rome l'année prochaine. Ingres et Bartolini m'ont prié de les rappeler à ton souvenir. Ingres m'a dit t'avoir écrit. Il achève un tableau de *Louis XIII faisant un vœu à la Vierge*. C'est un homme droit, d'un grand talent, et qui mériterait un autre sort [2].

Ton vieil ami,

BARBIER W.

J'ai dîné ces jours derniers avec M. le chevalier Bartholdy [3], ministre de Prusse à Rome. Il m'a prié de le rappeler à ton souvenir et de présenter ses respects à M^me^ Gérard.

[1] Voir les lettres de Constantin.

[2] Voir la lettre de M. Ingres à la page 69, qui explique l'état de gêne où se trouvait ce grand peintre.

[3] Le chevalier Bartholdy, oncle de Mendelssohn. C'est dans son palais de Rome qu'Owerbeck peignit des fresques représentant l'*Histoire de Joseph*.

VI.

Londres, ce 28 mai 1822.

Mon ami, je m'y prends un peu tard pour t'écrire, mais cela vaut mieux que de ne point le faire du tout. Depuis que je suis débarqué ici, mon étonnement va toujours croissant. Ce que je vois à tous les instants me prouve que j'ai la tête trop petite pour contenir et apprécier tant de choses diverses. Il faudrait séjourner dans ce pays un peu plus longuement pour pouvoir en raisonner. L'esprit d'ordre et de propreté qui règne partout extérieurement est chose surprenante : tout le monde a l'air aisé. Cependant la masse est ici plus pauvre, parce qu'elle a plus de privations, que partout ailleurs. Enfin si l'on en croyait ses yeux, ce pays-ci serait le plus beau du monde. Mais, selon moi, il n'y a pas de beau pays sans soleil, et celui-ci en est tout à fait privé. Son climat est effroyable.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que la peinture des Anglais est pleine de lumière, de force et de richesse dans les tons. Les Italiens de nos jours ont l'air de peindre dans les brouillards du Nord, et messieurs les Anglais sous le beau ciel de l'Italie. La première fois que j'ai été voir leur *exhibition*, j'ai été frappé de la magie de leur peinture. Leurs portraits ont des reliefs que nous sommes loin d'atteindre. Il y a des portraits de Lawrence, de Philips, etc., qui ont l'air de faire partie du public qui les regarde. L'école anglaise suit toujours l'école de Reynolds, mais avec plus de mollesse. Ils marchent quelquefois de front

avec la nature, en prenant une route tout opposée [1]. Lorsqu'on voit de près leurs tableaux, on y trouve de l'exaltation sans vérité dans la couleur, mais l'ensemble est toujours gracieux et aisé. Malgré tous leurs défauts, leurs tableaux écraseraient les nôtres. Ils se soutiennent bien dans les galeries à côté des maîtres. La peinture de notre école paraît pédante et terne à côté de la leur. Quant au genre élevé de l'*histoire*, ils y sont presque nuls. Je pense même qu'ils ne songent point à y atteindre. Ils en sont à ne pas savoir dessiner une *rotule* [2]. Ils consultent plutôt Rubens et Van-Dick que la nature. Dans les portraits tout est sacrifié pour la tête, et je suis forcé de trouver qu'ils ont raison. M. Wilkie a un tableau à l'exposition, qui fait foule. Le sujet est un homme qui lit le bulletin de la bataille de Waterloo. Il faut que cette bataille de Waterloo leur ait tiré une fière épine du pied, car ils en parlent encore comme d'hier.

Je suis on ne peut plus content de mon compagnon de voyage. Horace [3] me prie de le rappeler à ton souvenir. Son père désire t'écrire, je pense que c'est pour te prier de ne pas oublier Horace pour l'Institut; je crois inutile de te le rappeler, puisque tu y avais pensé avant lui.

Je t'embrasse. A toi pour la vie,

BARBIER-W.

[1] Excellente appréciation de l'École anglaise au temps où Barbier écrivait.

[2] Barbier, il faut se le rappeler, était élève de David.

[3] Vernet.

Mon cher Gérard, notre pauvre Barbier est sur le flanc par suite d'une foulure qui, j'espère, ne tardera pas à se civiliser. En attendant, il souffre et se vexe de ne pas nous suivre dans nos visites pittoresques. Je connais trop votre amitié pour moi et pour Horace, pour craindre que, dans l'occasion qui se présente, vous ne lui continuiez pas votre bienveillance. Je ne fais pas de phrases, mais je ne puis m'empêcher de vous parler de toute la reconnaissance que je vous aurais si vous faisiez pour notre jeune homme ce que vous avez fait pour moi [1].

Je vous embrasse. Votre ancien et fidèle ami,

CARLE VERNET.

CONSTANTIN [2]

I.

Florence, le 27 février 1820.

Victoire! pouvons-nous dire, Monsieur: voilà le cuivre hors des mains de Morghen, et tout s'est bien passé. Il me fit prévenir qu'il allait tirer les épreuves:

[1] Il s'agissait ici d'une vacance à l'Institut.

[2] Constantin fut longtemps employé par l'administration de la manufacture de porcelaines, à Sèvres, pour la reproduction, sur plaques émaillées, des chefs-d'œuvre des maîtres anciens. On a de lui de belles copies d'après Raphaël, Titien, Rubens et autres peintres célèbres. Cette lettre a été écrite à propos de la planche des *Trois Ages* qu'avait terminée Morghen. Voir la lettre de Gérard, après la dernière de Constantin.

j'y fus de grand matin et fus témoin du résultat, lequel, me paraissant aussi satisfaisant que l'on peut espérer de Morghen, me détermina à retirer le cuivre. Il ne s'y attendait pas et a paru un peu surpris; mais, comme je lui remis aussitôt le solde de 8000 francs, cela le consola un peu. La gravure me parut avoir beaucoup gagné, surtout par l'harmonie. J'ai emporté le cuivre sans le quitter de ce moment : je l'ai montré à M. le marquis de la Maisonfort [1], et il a été emballé de suite par les hommes que Morghen a envoyés avec moi à cet effet. M. le marquis veut bien vous l'envoyer par un courrier extraordinaire que l'on attend d'un instant à l'autre, en sorte qu'il ne sera point sujet à être visité en route, ce qui me tranquillise beaucoup sur son sort [2].

Je me flatte que vous êtes entièrement rétabli : veuillez m'en donner la certitude.

A. Constantin.

II.

Florence, le 6 novembre 1823.

Monsieur,

J'ai reçu avec un plaisir mêlé de tristesse la bonne lettre que vous m'avez adressée, puisque j'y ai lu ce

[1] Chargé d'affaires de France à la cour de Toscane.

[2] Il est ici question de la planche que Morghen venait d'achever, d'après le tableau des *Trois Ages*, et que le graveur ne pouvait se décider à livrer.

que vous me marquez sur votre santé. Je me flatte que la teinte du tableau est un peu forcée, et que, fût-elle exacte, vous obtiendrez une amélioration. Si mes vœux peuvent contribuer en quelque chose à ce mieux, vous ne doutez point, j'espère, de leur ardeur et de leur sincérité.

J'ai vu Toschi [1]. Il est venu ici faire imprimer un portrait d'Alfieri, son imprimeur étant malade. Lui-même, deux jours après son arrivée, s'est mis au lit, d'où, après huit ou dix jours, il n'est sorti que pour se mettre en voiture et retourner chez lui. Nous avons beaucoup parlé, comme vous pensez, de votre gravure; il m'a chargé de vous assurer qu'il était trop attaché à vous, par la reconnaissance et par l'amitié, pour négliger en rien ce travail et qu'il serait terminé pour l'époque indiquée. Il m'a paru extrêmement bien disposé. J'espère beaucoup qu'il a tout à fait à cœur de vous satisfaire.

Je vous remercie mille fois de ce que vous avez obtenu pour moi de M. Brongniart [2]. C'est une bien grande tranquillité que vous m'avez procurée, car je tremblais d'être rappelé sans avoir pu faire les ouvrages que je désire. J'ai entrepris une copie du *Saint-Jean* de Raphaël; une fois cet ouvrage terminé, je me disposerai à partir pour Rome.

[1] Célèbre graveur italien. Associé à l'Institut en 1832. A très-bien gravé Raphaël et Corrége. Sa belle planche d'après l'*Entrée de Henri IV*, est une des bonnes gravures de notre siècle. (Voir les lettres de Toschi.)

[2] Directeur de la manufacture de Sèvres, chimiste et minéralogiste célèbre.

Reverdin [1] est ici; il travaille comme un diable. Il ne s'est point encore italianisé. Ici on s'habitue vite au *dolce far niente*. Il me charge de mille bonnes choses pour vous, ainsi que notre brave ami Ingres, qui a été si sensible à votre souvenir. Celui-ci est un homme auquel je suis infiniment attaché. Je vous assure qu'il a de très-belles qualités personnelles, et que ce serait un bienfait digne de vous, Monsieur Gérard, de lui donner un coup d'épaule quand il sera au salon. Je suis extrêmement affligé quand je vois qu'avec un talent comme le sien il en est réduit à être embarrassé de savoir comment vivre. Je vous le recommande en grâce, et, ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi [2].

Adieu, Monsieur, conservez-moi toujours une amitié qui m'a été et qui m'est si précieuse : rétablissez-vous, et croyez, je vous prie, à mon attachement de toute la vie.

A. C.

III.

Rome, le 30 avril 1830.

Monsieur,

Je ne compte point mes lettres avec des amis tels que vous; aussi vous en adressé-je une troisième, afin

[1] Il sera question de Reverdin, à propos de ses lettres.

[2] Nous avons vu, par les lettres de M. Ingres, que Gérard n'avait pas négligé cette recommandation. Ce passage fait honneur à Cons-

que, si les deux précédentes se sont perdues, vous ne m'accusiez point de négligence. Nous avons eu à Rome une exposition dans laquelle ont figuré les artistes des différentes nations qui se trouvent ici. Les Français, sans contredit, y tenaient la première place. Schnetz, Robert, Horace et autres y figuraient : Horace par deux tableaux dont l'un représentait *le Pape porté dans Saint-Pierre* [1], l'autre *Judith et Holopherne*. Le *Pape* a eu peu de succès. J'ai su indirectement que le pape, chez qui on l'a porté, n'en a point été émerveillé. La *Judith* [2] a eu plus de succès dans le monde et peut-être moins chez les artistes. C'est toujours la peinture que vous connaissez. Ici les productions d'Horace ne sont point accueillies comme à Paris, et il doit trouver quelque mécompte, car je crois que l'on reste assez froid.

Les Romains ne paraissent point s'embarrasser de ce qui se fait à l'Académie; cependant les tableaux de Schnetz ont eu un succès plus général. Un de ses tableaux représente des affligés de différents âges et états, qui viennent implorer pour leur guérison la Madone de Bon-Secours; l'autre représente une famille qui se sauve d'une inondation [3]. Ces tableaux

tantin, qui avait su apprécier le caractère et le talent de notre grand peintre.

[1] Le pape Pie VIII, porté dans Saint-Pierre sur sa *sedia gestatoria*. — Ce tableau est au musée de Versailles. (Voir les lettres d'H. Vernet.)

[2] Judith se préparant à trancher la tête d'Holopherne. Tableau rendu populaire par la gravure de Jazet.

[3] Ces deux tableaux sont aujourd'hui au musée du Luxembourg.

sont d'une expression très-forte. Robert a exposé un tableau d'une femme pleurant sur les ruines de sa maison détruite par un tremblement de terre, tableau plein d'expression et d'un style très-élevé [1]. La petite proportion de cette toile, les qualités modestes du talent de cet artiste qui n'a point *d'effronterie*, font qu'il n'est remarqué que par les vrais amateurs; mais il est apprécié comme il le mérite. C'est l'artiste dont je fais le plus de cas ici. M. Orsel [2] avait aussi un bon tableau représentant *la Fille de Pharaon implorant son père pour élever Moïse dans son palais* : dessin correct, grande exactitude dans les costumes, assez bonne couleur, ce tableau annonce une bonne direction dans les études de ce jeune homme. Quant au reste de l'exposition, je ne vois rien qui mérite la peine d'être mentionné. Cammucini [3] n'avait rien envoyé. Pas un Romain qui ne dise : « Ah! si Cammucini y avait mis! » Ils croient qu'il a dédaigné d'y être : lui, garde sa réputation, et fait bien.

Quant à la vie ici, elle est pleine de tranquillité, et je m'en accommode parfaitement. Les Romains ne

[1] Ce tableau, exposé à Paris en 1831, faisait partie de la galerie du Palais-Royal.

[2] Orsel, peintre, talent élevé, chercheur et curieux. Il a décoré une chapelle à Notre-Dame-de-Lorette, à Paris. Son œuvre a été publié par M. Périn, son condisciple et ami, peintre lui-même, et qui a contribué, comme Orsel, à la décoration de Notre-Dame-de-Lorette.

[3] Cammucini était Romain, mais il étudia en France, sous l'inspiration de l'école de David. Il eut longtemps, en Italie, une réputation de grand peintre. Directeur de l'Académie de Saint-Luc. Premier peintre du roi de Naples. Malgré d'importants travaux, il est aujourd'hui presque oublié. Son style était froid et théâtral.

s'occupent pas trop de nous : les artistes tirent chacun de leur côté, travaillent comme il leur plaît, ouvrent et ferment leur porte. Joignez à cela un temps magnifique, point de chaleurs trop fatigantes; c'est vraiment enchanteur. Si un jour je puis vous voir jouir de ce bonheur, le mien sera complet. Mais je crois bien que j'irai faire la copie du *Sacre* avant que vous ne veniez ; alors je vous ramènerai de force.

A. C.

IV.

Rome, le 18 mai 1834.

Monsieur et bien bon ami,

Me voici enfin, et depuis bien peu de jours, dans la ville éternelle. J'ai cru que les événements politiques me retiendraient *ad vitam æternam* de l'autre côté des Alpes. J'étais à Chambéry à attendre le résultat des affaires de Lyon avant de m'éloigner davantage. Ce n'est qu'après la certitude que tout était terminé que j'ai continué ma route. Mon frère m'a accompagné jusqu'à Gênes; j'ai séjourné quelque temps à Turin, où des amis m'ont retenu. A Gênes, j'ai pris le bateau à vapeur, et, par le temps le plus beau, la mer la plus calme, la société la plus choisie, j'ai fait la traversée jusqu'à Civita-Vecchia; de là à Rome, il faut huit heures.

Rome me paraît plus belle encore. J'attribue cela à

la privation où j'ai été pendant près d'un an. Les têtes me semblent toutes superbes. Je vais tout revoir et suis ravi plus que jamais. Joignez à cela l'envie de travailler qui me talonne, un temps magnifique, des amis que je retrouve avec plaisir; vous envierez mon sort.

Tous les artistes me demandent de vos nouvelles : fort heureusement j'en ai de bonnes à donner. Vous m'avez écrit que vous aviez repris vos travaux : j'espère que vous êtes toujours dans la même disposition, et que les événements de Paris n'auront apporté à vos projets aucun changement.

La maison Vernet s'est bien vite informée de vous, et chacun a paru content de ce que je leur ai dit. Le papa Carle surtout vous est extrêmement attaché : quand je lui ai dit que vous m'aviez souvent parlé de lui, il a été dans la joie. J'étais heureux aussi de ces quelques moments de bonheur dont vous faisiez jouir ce bon vieillard, moments qui sont assez rares pour lui. Horace vient de partir pour Turin et va faire le portrait du roi Charles-Albert.

On s'occupe beaucoup, parmi les artistes français, du directeur qui remplacera Horace. Les uns disent que ce sera Ingres, les autres disent Schnetz. On dit que Ingres est dégoûté de Paris, et que sans doute il demandera cette place et qu'il l'obtiendra. Je ne sais s'il sera plus heureux au milieu de ces jeunes gens. La moindre chose qu'ils feront hors des principes sévères qu'il professe l'affectera beaucoup [1].

[1] M. Ingres succéda en effet à Horace Vernet, comme directeur de l'Académie, à Rome.

M. Beyle [1] me charge de le rappeler à votre aimable souvenir : je crois qu'il s'ennuie un peu, car il s'est mis à travailler.

On a changé les tableaux du Vatican; maintenant ils sont dans une galerie neuve, plus étroite que celle de Paris : le jour est en face, on les voit mal et on ne peut les copier qu'avec la plus grande difficulté. Le pape vient tous les jours se promener dans cette galerie; il faut tout déplacer, chevalets, tables, etc., etc. Ayez la bonté, Monsieur et très-bon ami, de m'écrire deux mots. Voici bien longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. Mille et mille tendres choses aux bonnes dames Gérard et Godefroid; mes amitiés à nos bons amis du coin du feu.

A. C.

V.

Rome, le 16 juillet 1834.

Monsieur et bien bon ami,

J'ai eu le plaisir de vous écrire peu de jours après mon arrivée ici : j'espère que ma lettre vous sera parvenue, car on m'a dit que vous deviez aller prendre

[1] Stendhal, auteur des *Lettres sur l'Italie,* etc., était alors consul de France à Civita-Vecchia. Ce poste lui permettait de séjourner à Rome et d'y satisfaire ses goûts prononcés pour l'art italien, qu'il a souvent apprécié avec justesse. Sa critique sur la peinture et la musique est remplie d'aperçus neufs et piquants.

les eaux d'Aix-la-Chapelle. Vous êtes bien inspiré d'aller dans le Nord : j'envie votre sort; nous avons ici des chaleurs bien fatigantes, j'en ai été incommodé quelques jours. J'ai repris mes travaux; il faut vraiment un grand courage pour ne pas rester oisif dans ces temps-ci. C'est le plus grand plaisir qu'on puisse éprouver. On est sensible à tout ce qui cause le moindre mouvement. C'est un travail de marcher; aussi ai-je pris le parti d'aller au Vatican en voiture, afin de pouvoir travailler en arrivant là, perché sur une échelle, en face du tableau de *la Transfiguration*. Je passe quelques heures chaque jour à gémir, tant à cause de la chaleur que par la difficulté du travail, difficulté augmentée par la manière dont les tableaux sont placés. Du reste notre vie est aussi monotone que possible, car nous ne pouvons plus penser aux courses aux environs qui font tout le charme de ce pays. Nous dînons tous les jours avec M. Beyle dans une *osteria* où Métastase a mangé sa fortune. C'est l'ancien *Falcone*. Ce moment est le seul agréable de la journée. Nous le prolongeons bien souvent jusqu'à dix heures. Nous parlons de nos amis et surtout de vous, cher Monsieur. De là, nous allons nous asseoir dans un café, respirer le peu d'air qu'il y ait dans les rues de Rome, et nous rentrons. Vous voyez que je ne vous fais pas un tableau bien séduisant de notre vie : malgré tout ce que je vous en dis, cependant, il reste encore quelque chose qui plaît, qui entraîne. Chaque moment de repos, chaque fois qu'on s'assied, c'est un plaisir; puis la chaleur, malgré l'apathie qu'elle vous

donne, a quelque chose qui séduit encore. Puis, le charme de Rome est dans cette indépendance absolue dont on jouit. On est entièrement à son travail, on est sûr de sa journée. Cette habitude prise, on trouve que ce genre de vie est peut-être le préférable pour qui n'a plus vingt-cinq ans.

Je voudrais bien, cher Monsieur, que vous fussiez des nôtres pour venir le soir, à la fraîcheur, manger des figues, place Navone. Voici le moment où toute la société de Rome va s'asseoir à onze heures sur des bancs de bois : les figues sont étalées, le marchand de vin et de jambon est là, chaque société se réjouit au clair de la lune; ce n'est pas sans caractère. Que n'en êtes-vous? Je vous jure que si vous étiez ici je ne regretterais plus rien, et que Rome serait pour moi le séjour le plus heureux. Adieu, Monsieur et bon ami; laissez-moi rêver que vous pouvez y venir, c'est une consolation pour le plus affectionné de vos amis.

A. C.

VI.

Rome, le 11 novembre 1834.

On m'avait assuré que vous étiez allé faire une course à Berlin après les eaux d'Aix-la-Chapelle; Delaroche me l'avait dit aussi. Les Vernet me dirent que vous étiez accompagné de David le sculpteur, en sorte que je ne doutais nullement que ce ne fût vrai. Si

j'avais su que ce voyage dût se borner au séjour des eaux, je vous aurais écrit depuis longtemps pour savoir comment vous êtes. Les eaux vous ont-elles fait le même bien que l'autre fois? Comment allez-vous? Vous avez terminé les deux pendentifs : voilà de nouvelles choses à admirer : vous serez assez bien, j'espère, pour achever les deux autres [1].

Nous sommes ici dans un état de sécheresse qui afflige les gens de la campagne. Il y a dix mois qu'il n'a plu. C'est cependant une chose bien douce que cette continuité de beaux jours. Il est vrai que la chaleur a été bien forte cet été, mais depuis six semaines nous avons une température ravissante. Que n'êtes-vous ici? Que de courses nous ferions ensemble! J'ai peu profité de ces beaux jours pour la promenade; j'ai été retenu par ma copie de *la Transfiguration*. On ne peut pas être plus de douze pour travailler dans la galerie; beaucoup attendent les places; je suis donc obligé de me hâter.

Delaroche travaille à ses esquisses de la Madeleine [2]. Je n'ai rien vu de ce qu'il fait. Il m'a dit avoir dîné avec vous peu de temps avant son départ; ce fut chez le roi. Horace veut être le 1^er^ janvier en voiture pour

[1] Les peintures du Panthéon. Ces quatre pendentifs, que Gérard ne put complétement achever, représentent : la *Justice*, la *Mort*, la *Patrie* et la *Gloire*. Ils ont été gravés par M. Bazin, dans l'œuvre de Gérard.

[2] Paul Delaroche avait été chargé de faire des esquisses pour la décoration de la voussure centrale qui domine le maître-autel de l'église de la Madeleine, à Paris. L'exécution de ces peintures lui fut retirée et fut donnée à Ziegler.

retourner à Paris. On nous dit qu'il a la place de M. de Forbin [1]; j'ai peine à le croire, et j'aurais peur pour les peintres d'histoire. Je pense aller faire une promenade en Suisse aussitôt que j'aurai terminé ma copie. Je n'ai cependant pas cuit le premier feu : cela s'approche pourtant : le plus long est fait. Cornélius, le peintre de Munich, est ici. Il fait un grand carton pour une fresque qu'il doit peindre là-bas et qui fait suite à d'autres peintures qu'il a exécutées dans une église. Celle-ci représente *le Jugement dernier*. Il y a là de très-belles choses et beaucoup de talent. Ce n'est cependant pas ce que j'attendais, d'après les estampes que j'avais vues de lui. Il me semble que cela manque un peu d'étude. La plus grande partie de ce carton est faite sans nature. Les Allemands font tout de mémoire. Ils prétendent que la nature refroidit. Cela peut être vrai en certaines circonstances, mais cela exclut la variété : les réminiscences arrivent, tant pour les caractères des têtes que pour les ajustements. Il est difficile aussi d'être neuf dans ce sujet. On arrive presque malgré soi à répéter les idées de Michel-Ange, de Beato Angelico, de l'Orcagna, qui tous trois l'ont traité de main de maître.

Me laisserez-vous longtemps sans lettre? Mille choses tendres à M^me^ Gérard.

A. C.

[1] Celle de directeur général des musées royaux. Cette place fut donnée à M. de Cailleux, après la mort de M. de Forbin.

VII.

Rome, le 12 février 1835.

Monsieur et très-bon ami,

J'avais écrit deux mots à M^lle^ Godefroid, dont j'avais appris la maladie et la convalescence, et j'avais remis le billet à M. Ampère; mais, comme il a eu le malheur de se trouver sur le vaisseau à vapeur le *Henri IV*, qui a péri, je crains que ledit billet ne soit resté dans les effets des voyageurs qui ont été perdus. Les passagers ont été heureux d'en être quittes pour trente-six heures de froid et de mauvais temps passées sur un rocher, car on n'a pas voulu les laisser toucher le rivage sans que la *santé* ait statué si on les mettrait en quarantaine ou si on leur donnerait *libre pratique*. Enfin ils l'ont obtenue, mais il a été impossible de sauver le bâtiment.

M. Delaroche a épousé la semaine dernière M^lle^ Vernet. Tout s'est fait sans éclat. Ils se sont mariés à Saint-Louis des Français, à dix heures du soir : les témoins seuls ont été prévenus. Tout va bien, ils paraissent contents.

Nous nous sommes réunis avec les artistes allemands pour donner un dîner d'adieu à M. Vernet, et en même temps nous avons engagé M. Ingres pour sa bonne arrivée. Tout s'est passé avec une parfaite harmonie. Je vois avec bien du plaisir les différentes écoles se rapprocher et sympathiser bien plus que par le passé.

M. Cornélius, que je vois souvent et que j'aime beaucoup, vu son honorable caractère, me parle souvent de vous et me charge de le rappeler à votre souvenir.

Il faut que je vous dise que, le lendemain du dîner d'adieu, le cuisinier qui s'en était chargé a été condamné à cent piastres d'amende que nous avons payée entre nous. Cette amende lui a été infligée pour avoir fait un repas gras un jour de maigre. Notez que nous n'étions pas dans une auberge, mais dans une maison particulière, et que du reste on fait gras dans toutes les *trattorie* sans qu'il en coûte un *baiocco* d'amende aux traiteurs.

Ingres est installé à l'Académie : Horace va se mettre en route la semaine prochaine. Une indisposition du bon papa Carle a retardé le départ de la famille.

J'ai cuit en premier feu la copie de *la Transfiguration*. Elle a parfaitement réussi. Je suis occupé à la retouche. J'avance peu, mes yeux sont fatigués. Mon intention est de partir pour la Suisse aussitôt mon ouvrage fini. J'irai vous voir et vous embrasser à Paris, puis je reviendrai passer l'hiver ici, car c'est vraiment un grand bonheur que la douceur et la beauté de ce climat. On ne peut penser à la pluie ou au temps gris sans frissonner. Plus j'avance en âge, plus l'influence du climat m'est sensible.

Recevez les tendres et affectueux embrassements de votre sincère et constant ami.

A. C.

VIII.

Rome, le 1er avril 1835.

Monsieur et bien bon ami,

Bien que privé de lettres de vous, je ne puis rester plus longtemps sans vous écrire. J'ai su indirectement de vos nouvelles et de celles de Mlle Godefroid, dont j'ai appris avec bien du plaisir le complet rétablissement. Ne me laissez pas plus longtemps sans m'écrire un mot. J'en ai le plus grand besoin, je vous jure, car à chaque instant ma pensée se reporte vers vous, et votre silence m'afflige infiniment. Auriez-vous quelque chose à me reprocher? Non, me dis-je chaque jour, mon cœur est toujours le même et ma reconnaissance est aussi vive qu'elle a toujours été. Je sais que, si je jouis de quelque bonheur en ce monde, c'est à vous que je le dois. Vous avez été pour moi un second père et je vous ai toujours aimé comme tel. Je voudrais vous parler un peu de Rome, mais je reviens toujours à ma première pensée.

Je vois assez rarement Ingres, qui, depuis son arrivée, ne quitte pas la villa Médicis. Moi, je vais au Vatican, et le soir, ayant besoin de reposer mes yeux, je sors peu.

Je vois souvent un artiste qui me paraît être un vrai philosophe, c'est Cornélius. Je vais quelquefois le voir le soir. J'assiste à son travail. Il dessine à la lampe. Nous parlons bien souvent de vous, car il fait le plus grand cas de votre talent et de votre personne. Il a presque terminé son carton du *Jugement dernier*.

C'est une composition très-remarquable. Il s'est beaucoup inspiré de *l'Enfer* du Dante. Il ne pouvait puiser à meilleure source.

Delaroche travaille comme un diable. Son mariage ne lui fait pas perdre une heure. J'avance beaucoup la copie de la *Transfiguration*, que j'aurais terminée sans les vacances de la semaine sainte. On me dit que cette copie est bonne; elle me paraît exacte. Mon travail fini, j'irai passer les chaleurs en Suisse, puis je ferai une course à Paris pour avoir le plaisir de vous embrasser. En attendant, recevez les compliments bien tendres que je vous adresse, ainsi qu'à ces chères dames, et croyez-moi le plus affectionné de vos amis.

A. CONSTANTIN.

Un de nos amis nous écrit de Venise une terrible nouvelle. Robert, dit-on, s'est tué. Espérons que cette nouvelle est fausse, cependant je crains que cela ne soit vrai [1].

GÉRARD A MORGHEN

A PROPOS DE LA PLANCHE DES TROIS AGES [2].

Paris, vers 1819.

Monsieur le chevalier,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de l'épreuve que vous m'avez annoncée, et de vous en faire mes remerciements.

[1] Léopold Robert s'était en effet coupé la gorge, le 20 mars 1835.

[2] Cette gravure, un peu molle et d'un ton faible, n'est pas à la hauteur du tableau : elle indique un affaiblissement chez Morghen,

Je vois avec plaisir que l'harmonie et le *clair-obscur* s'améliorent à mesure que le travail s'avance, et que déjà, en beaucoup d'endroits, se reconnaissent les précieuses et suaves qualités du burin de Morghen. Quant à l'étude plus précise de la forme, je me confie en toute assurance à vos promesses; je recommande cependant à votre attention les jambes et les pieds du vieillard et principalement les genoux de la jeune femme qui me semblent encore trop ronds et trop forts. Quant aux têtes, je pense que vous les réserverez pour la fin. Vous ne m'avez pas expliqué, cette épreuve étant seule, si je dois considérer cet envoi comme indiquant l'époque du troisième payement. Ayez l'obligeance de me faire savoir si c'est là votre intention. Il ne serait pas impossible que j'eusse l'honneur de vous voir avant l'arrivée de votre réponse à Paris : cependant je vous prie de me l'adresser ici, et je donnerai tout aussitôt l'ordre, s'il y a lieu, pour que ce payement soit effectué.

Je me recommande de nouveau à toute votre bienveillance à mon égard, pour que vous ne suspendiez pas l'achèvement d'un travail auquel j'attache chaque jour plus de prix.

Recevez, je vous prie, l'assurance des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le chevalier,
Votre très-humble serviteur,
F. GÉRARD.

auteur de magnifiques planches gravées en taille-douce, celle, entre autres, de la *Cène* de Milan, d'après Léonard de Vinci.

ARY SCHEFFER [1]

I.

Paris, vers 1821.

Monsieur,

Me permettrez-vous, en me prévalant de votre ancienne bienveillance pour moi, de recommander à votre intérêt M. Frédéric Hébert, fabricant de châles de cachemire, exposant sous le n° 164? C'est dans son établissement, qui date de 1815, qu'on a fait les premiers essais des machines et des divers procédés qui ont porté à un aussi grand point de perfectionnement cette branche d'industrie. Recommandé par les suffrages de tous ceux qui s'occupent de cette fabrication, je réclame pour lui votre appui dans la distribution des médailles d'or, dont le jury général, je crois, est appelé à limiter le nombre. Si je me permets de vous parler de lui, c'est que je sais qu'avec une fortune fort modique, il a plutôt agi comme *artiste* désireux

[1] Ary Scheffer, né à Dordrecht (Hollande), en 1794, vint à Paris vers la fin de l'Empire, et entra dans l'atelier de Guérin. Ses commencements furent difficiles. Gérard fut un des premiers à lui venir en aide, en le présentant au duc d'Orléans (Louis-Philippe) comme professeur de dessin de ses enfants. Ainsi que tous les grands artistes, Scheffer s'est transformé plusieurs fois : il cherchait sans cesse, et, jusqu'à la fin de sa vie, il a fait les plus grands efforts pour élever son exécution à la hauteur de sa pensée. Il n'a jamais brigué le titre académique. Il est mort en 1858.

de *perfectionner*, que comme manufacturier voulant acquérir une grande aisance.

Des circonstances tristes et fâcheuses m'ont fait rester chez moi depuis dix-huit mois; j'ai regretté de ne pas pouvoir aller vous voir, et surtout d'avoir manqué vos bons avis : j'espère que vous me les donnerez cette année. Vous savez que je ne garde pas moins de reconnaissance de vos conseils, que de la bienveillante protection que vous m'avez accordée en 1817, et à laquelle je dois d'avoir pu continuer la peinture.

Recevez, Monsieur le baron, l'assurance de mon respectueux dévouement.

A. SCHEFFER.

II.

LETTRE ADRESSÉE A M. CH. LENORMANT [1].

Paris (vers 1840).

Élève de Pierre Guérin, j'exposai en 1819 un grand tableau représentant *le Dévouement des six bourgeois de Calais*. Ce tableau déplut excessivement aux aristarques du moment, et le journal *la Renommée*, entre autres, consacra trois grandes colonnes à prouver que c'était, non-seulement l'œuvre d'un mauvais artiste, sans talent et sans savoir, mais encore l'œuvre

[1] Cette lettre a été publiée par M. Ch. Lenormant dans sa notice sur Gérard.

d'un mauvais Français. J'étais très-pauvre, très-ignoré, et je restai anéanti sous l'anathème. Je fus bien étonné quand mon maître m'annonça que M. Gérard désirait connaître le jeune auteur du malheureux tableau. Je me rendis chez lui, il me reçut avec cette bienveillance digne que vous lui avez connue. Il loua beaucoup et la composition du tableau et l'expression des têtes, tout en me donnant des avis très-sévères sur l'exécution et la couleur; puis il me demanda ce que j'allais entreprendre de nouveau. Je disais la vérité, en lui répondant que sans ses encouragements j'allais quitter la carrière des arts, et que j'étais trop pauvre pour entreprendre un autre tableau. Il m'engagea à prendre patience et à revenir dans quelques jours.

Quand je me rendis chez lui, il me remit une lettre de commande pour un tableau de 3,000 francs qu'il venait d'obtenir pour moi du préfet de la Seine : dans ce moment, c'était presque une fortune. Plus tard il me fit commander d'autres tableaux : enfin c'est à lui que je dois d'avoir été choisi, en 1821, comme maître de dessin des enfants de M. le duc d'Orléans, aujourd'hui roi, et notez bien que jamais dans ce temps je n'allais chez lui que quand il me faisait appeler pour m'annoncer ce qu'il avait inventé pour m'être utile.

J'étais loin d'être ingrat, mais j'étais trop négligent et de plus trop franc lorsqu'il s'agissait de peinture. Malgré cela, M. Gérard me conserva toujours la même bienveillance et ne cessa de me prodiguer, avec des encouragements flatteurs, des conseils fort sévères et les meilleurs que j'aie jamais reçus. Aujourd'hui je

sens mieux encore le prix de cette bienveillance que dans le moment même.

ARY SCHEFFER.

TOSCHI [1]

I.

Parme, 25 décembre 1821.

Combien je regrette de ne pouvoir accompagner ma lettre d'une épreuve de l'*Henri IV!* Mais cette affaire est d'une telle importance que je ne puis rien abandonner au hasard : par conséquent j'ai dû faire mordre à diverses reprises (craignant toujours quelque tour de cette perfide eau-forte). Cela m'a fait perdre beaucoup de temps. Je puis cependant vous donner ma parole d'honneur que mon travail avance régulièrement. J'en suis à présent au coin où se trouve la femme vêtue de noir : c'est-à-dire que cela tire à sa fin. Je pourrais à la rigueur vous envoyer les dernières épreuves, mais je vous prie de patienter encore un peu : je préfère vous envoyer le tout ensemble, car je me rappelle un axiome que vous m'avez fait connaître et qui dit : *Lorsque l'on doit paraître en public, il faut avoir une tenue convenable.* D'après votre lettre du 14, je crois devoir comprendre que vous n'avez

[1] Paolo Toschi, graveur célèbre de Parme, élève de Bervic. Ses lettres sont en italien.

pas reçu ma lettre de la fin d'octobre. Je le crois d'autant plus que dans le même moment on m'en égara deux que j'écrivais à Milan et une à Florence. Je vous apprendrai que S. M. notre auguste souveraine a bien voulu me nommer directeur des galeries et écoles de l'Académie de notre ville. Cela m'honore beaucoup, mais ne laisse pas que de me donner beaucoup d'embarras, et, si je n'avais consulté que mon intérêt, je n'aurais certainement pas accepté.

Je vous souhaite, ainsi qu'à M^me^ Gérard, tout le bonheur que vous méritez, et je vous prie de me rappeler au souvenir de M^lle^ Godefroid, de M. Percier et de M. de Souza.

PAOLO TOSCHI.

II.

Parme, 5 octobre 1822.

Monsieur,

Enfin, je puis vous envoyer, par la diligence, l'épreuve tant désirée ! Dieu veuille qu'elle vous fasse oublier ce long retard, et que mon amour-propre ne m'ait point trompé sur la réussite de cette difficile entreprise [1] ! Je suis bien impatient et bien perplexe en attendant votre sentiment et votre jugement. Si j'ai le bonheur d'obtenir de vous un avis favorable, mon courage en sera augmenté, et je pourrai vous pro—

[1] L'épreuve de l'*eau-forte* de la gravure d'après le *Henri IV*.

mettre d'avoir terminé l'année prochaine. Vous trouverez peut-être que cette épreuve *crie* [1] : mais je préfère ce défaut, dans une gravure non terminée, à une harmonie faible et au-dessous du ton, maintenant surtout que nous avons à notre disposition des moyens d'atténuer ou de rehausser l'effet sur de grandes surfaces. Je vous envoie deux épreuves : l'une sur du beau papier de Chine, l'autre sur du papier blanc, moins beau, mais suffisant, afin que vous puissiez m'indiquer sur celui-ci les corrections que vous jugerez nécessaires. Je vous serai obligé d'éviter avec soin toute correction ou changement qui ne seraient pas tout à fait indispensables, et qui pourraient m'obliger à des *ratures* [2], chose dangereuse dans ce genre de gravure.

Je vous prie de présenter mes respects à M^me^ Gérard et à M^lle^ Godefroid, et de me rappeler au souvenir de M. Percier, de M^me^ de Bawr [3]. Croyez bien que je ne négligerai rien pour mériter l'estime et l'amitié dont vous avez bien voulu m'honorer.

Votre très-dévoué serviteur,

P. T.

[1] *Che la mia prova grida.* Mot à mot : que *mon épreuve crie*, c'est-à-dire *détonne* ou *s'élève au-dessus du ton.*

[2] *Cancellazioni.*

[3] M^me^ de Bawr (voir la lettre de M^me^ de Bawr).

GÉRARD A TOSCHI.

Paris, 1825.

Mon cher Monsieur Toschi,

J'ai reçu le 22 du courant votre très-belle épreuve, et je suis convaincu plus que jamais que cet ouvrage peut vous placer à la tête de la gravure. Raphaël et les autres grands maîtres sont en possession d'être gravés depuis trois siècles, aussi toutes les estampes qui paraissent tous les jours d'après eux sont soumises à de continuelles comparaisons; mais une planche de l'importance de celle-ci, faite d'après un tableau moderne et avec la perfection qu'elle annonce, n'a point de parallèle dans l'art, et elle doit réunir tout l'attrait du talent à tout le charme de la nouveauté; le moment où elle pourra paraître sera le plus heureux de ma vie! Nous passerons quelques moments ensemble et vous ne vous apercevrez pas, je l'espère, que vous êtes loin de votre famille.

J'ai passé deux jours à examiner l'épreuve, j'ai fait de nombreuses remarques, toutes de détail, et je me recommande à tout l'intérêt que notre réputation doit vous inspirer, pour avoir le courage et la patience de faire passer sur le cuivre ces petites améliorations. J'en ai calqué quelques-unes pour être plus clair, les autres sont simplement sur l'épreuve. Je confesse que la plus grande partie de ces légères erreurs vient de moi seul, aussi c'est à votre amitié autant qu'à

votre talent que j'en demande la rectification : une des plus fastidieuses sera celle du haut de la jambe gauche du cheval du roi qu'il faudra soutenir en dedans et un peu aussi le dessous du poitrail (dont le travail est si bien). Je n'ai rien fait pour la tête du jeune homme n° 5; j'envoie une tête de la grandeur du tableau, et celui qui a fait le dessin du *Spasimo* saura bien lui donner un peu plus de jeunesse et de beauté. Du reste, je le répète, tout est marqué sur l'épreuve, et ce qui n'a point une remarque *est parfait à la lettre* : il est impossible de rien dire des teintes générales, dans ce moment-ci, mais vous connaissez trop bien votre art pour qu'il soit difficile de prévoir quel parti vous saurez tirer des masses en conservant la lumière et la couleur. Quant à la disposition des travaux, je n'y aperçois pas (un seul endroit excepté, n° 4) le moindre contre-sens, soit pour la forme, soit pour le mouvement; au premier coup d'œil j'ai été frappé de voir les tailles du côté droit un peu plus fines que celles des figures qui sont sur le même plan du côté opposé, mais je pense que les unes sont dans la demi-teinte et les autres dans le clair. La veste du trompette est peut-être un rien pesante, et puis je vous recommande, quand vous en serez là, la petite tête de femme qui est au-dessous, vu qu'elle doit être la signora Matteï [1].

Adieu, mon cher Monsieur Toschi; je vous quitte bien satisfait, désirant de vivre pour voir cet ouvrage

terminé, et pensant comme vous qu'à la fin de l'année prochaine vous pourrez jouir d'un grandissime succès [1].

F. GÉRARD.

GÉRARD A TOSCHI

A PROPOS DE LA GRAVURE DU SPASIMO [2].

Paris, mars 1833.

Mon cher Monsieur Toschi,

J'ai reçu le 27 du mois dernier, à dix heures du matin, par la diligence, votre admirable gravure du *Spasimo*. Je l'ai fait encadrer sur-le-champ pour qu'elle pût être placée le 1er mars à l'exposition, me fondant en cela sur le regret que vous m'exprimez dans votre lettre du 10 février, de n'avoir pas songé à envoyer à temps une épreuve pour l'exposition du Louvre.

Vous connaissez, mon cher Monsieur Toschi, tout ce que je pense de votre beau talent; vous savez aussi combien j'aime votre personne, et vous ne doutez pas, j'espère, de l'attachement que je vous ai voué pour la vie. Je me flatte donc que vous me permettrez de dire ma pensée tout entière sur la gravure du *Spasimo*.

[1] Cette planche eut en effet un succès qui dure encore; nous avons cru, la gravure de l'*Entrée de Henri IV* étant si connue, que les détails un peu techniques dans lesquels entre Gérard ne paraîtraient pas trop longs.

[2] Le *Spasimo di Sicilia*, tableau de Raphaël, aujourd'hui au musée de Madrid.

Je ne crois pas que l'on ait pu ni que l'on puisse mieux graver, mais je crois que vous, Paul Toschi, pouviez donner à ce bel ouvrage plus de caractère et plus de fermeté. C'est la conviction que me donne le souvenir de l'original et de votre beau dessin. Je sais bien le reproche de dureté et de sécheresse que l'on fait, en Italie, aux graveurs français. Vous savez aussi que nous avons été du même avis sur ce sujet ainsi que sur tous les autres points de l'art. Les Français, à leur tour, reprochent au burin italien, en général, un peu de mollesse et de monotonie. Vous êtes fait pour mettre tout le monde d'accord, autant qu'il est possible, et, malgré les grands talents qui ont illustré votre art, mon opinion bien sincère est que vous devez les surpasser tous. L'immense entreprise que vous m'annoncez en est la preuve.

Raphaël ne peut être qu'au paradis. Croyez qu'il intercédera puissamment pour la conservation de votre santé qui lui devient désormais si précieuse.

Adieu, mon cher Monsieur Toschi.

F. GÉRARD.

PAUL DELAROCHE [1]

Paris, ce 12 octobre 1824.

Monsieur,

Mon père m'a fait part des choses obligeantes que

[1] Paul Delaroche était déjà connu alors par ses tableaux de *Jeanne d'Arc interrogée dans son cachot par le cardinal de Winchester,*

vous lui avez dites au sujet de mes tableaux; cet éloge est d'autant plus flatteur pour moi, qu'il sort de votre bouche. Si votre délicatesse vous fait me refuser le plaisir de vous remercier de vive voix, elle ne peut me priver de celui de vous donner dans ce billet les témoignages de ma reconnaissance, ainsi que l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels je suis, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

PAUL DELAROCHE.

JAMES PRADIER [1]

Rome, le 30 janvier 1824.

Monsieur,

Je n'ai jamais manqué, dans mes lettres adressées à mon frère, de le prier de vous dire mille choses honnêtes de ma part. Aujourd'hui, par crainte qu'il ne mette un peu de négligence à ce que je désire ardemment savoir, j'ai osé prendre la liberté de vous

et de *Saint Vincent de Paul prêchant devant la cour de Louis XIII, pour les enfants trouvés.* Paul Delaroche, né à Paris, le 17 juillet 1797, est mort le 4 novembre 1856. — Il était professeur à l'École des beaux-arts, et membre de l'Institut depuis 1832.

[1] Né à Genève en 1794, mort à Paris en 1852; élève de Lemot, il remporta le prix de Rome en 1813. Il est placé au premier rang parmi nos statuaires. — La statue de Psyché, dont il est question ici, fut exposée en 1824. — Elle est restée longtemps au musée du Luxembourg. Elle est aujourd'hui au Louvre.

écrire directement, espérant que vous aurez là bonté de me le pardonner.

Le hasard m'a fait acheter une colonne antique de marbre de Paros, trouvée à Véies, et pour m'en servir j'ai composé une figure grande comme nature : on pourra la nommer *Psyché*. C'est une jeune fille debout qui va prendre un papillon posé sur son bras gauche. Cette figure n'est encore qu'à la *gradine*, et la longueur du travail de ce marbre m'empêchera de pouvoir l'exposer au salon prochain. Il faudrait passer les nuits pour espérer de l'exposer dans huit jours, et un ouvrage fait avec trop de précipitation se ressent toujours un peu de cette manière de travailler. Je désirerais donc, Monsieur, que vous eussiez la bonté de me faire savoir si le salon sera retardé ou non. Vous êtes le seul à qui je puisse m'adresser pour une chose aussi importante pour moi.

Je viens de terminer en plâtre un buste du roi; je l'ai fait couronné d'olivier. On en paraît content : il sera fait en même marbre que celui de la *Psyché*. J'ai fait un *Prométhée* pour être exécuté en marbre, de grandeur colossale. J'ai terminé aussi un *Bacchus enfant*, et dans ce moment je suis en train de monter une petite figure d'Hébé, pour un ami à Paris; je termine une autre buste en marbre pour Genève. Le beau et charmant pays que celui-ci! Que ne puis-je y passer ma vie, sous un si beau ciel et au milieu d'une si belle nature! Je ne regrette de Paris que vos bons conseils, à qui je dois mon talent, car je ne reconnais pas d'autre maître que vous. Je me fais un plaisir et

une loi de le dire à tous ceux qui me demandent de qui je suis l'élève.

Votre très-humble serviteur,

J. PRADIER.

M. Bodinier [1], avec lequel j'ai le plaisir de m'entretenir souvent de vous, me charge de vous présenter ses respects. J'ai oublié de dire à M. Guérin que je vous écrivais; il se porte bien et *travaille peu*, car l'Académie et le beau temps l'occupent tout le jour.

REVERDIN [2]

Genève, 22 avril 1824.

Monsieur,

Vous m'excuserez, j'en suis sûr, d'avoir tardé si longtemps à répondre à l'aimable lettre qui m'est parvenue à Florence, mais je ne me le pardonne pas, moi qui me suis privé du plaisir que j'aurais eu à

[1] M. Bodinier s'est fait connaître par de bons tableaux dont les sujets étaient tirés des mœurs pastorales de la campagne de Rome. Son tableau des *Bergers à l'Ave-Maria* a été très-remarqué. M. Bodinier a longtemps habité Rome; il est aujourd'hui à Angers, où il a contribué, par ses largesses, à la création d'établissements favorables aux arts.

[2] Dessinateur et graveur, qui a reproduit sur le cuivre des figures de grande dimension, d'après les maîtres anciens et modernes. Ces belles études ont longtemps servi et servent encore de modèles pour les classes de dessin dans les écoles.

parler avec vous des trésors que renferme cette belle ville. Aujourd'hui que me voici de retour, je veux vous dire que j'ai vu Toschi. Il met la dernière main à sa gravure de *l'Entrée de Henri IV*, et nous mettra bientôt à même de la publier. Je l'ai vue et admirée, et jugez avec quel plaisir! Elle rendra dignement votre ouvrage; ce sera, je m'y connais, la plus belle gravure qui aura paru depuis plus d'un siècle; beauté, grandeur d'exécution, finesse, tout s'y trouve réuni. J'ai laissé l'auteur bien souffrant, il était au lit, pris par la goutte, lorsque je passai à Parme. Je l'avais vu aussi à Florence, d'où il est parti malade. Ce qui paraissait l'affecter le plus était le retard que la maladie apportait à l'achèvement de sa gravure.

J'ai été très-heureux à Florence. J'y ai trouvé l'excellent ami Constantin [1] à qui j'ai de grandes obligations, car avec lui tout est devenu facile. Pour comble de bonheur, Delécluze [2] y était encore lors de mon arrivée. Un pareil *cicerone* était une trop bonne fortune pour la négliger. Logés ensemble, nous ne nous sommes quittés qu'à son départ pour Rome, car il faut vous avouer que je n'ai pas été plus loin. Étant borné par le temps et ne voulant pas imiter ces touristes qui avalent plus de poussière qu'ils ne rapportent de véritables souvenirs, j'ai préféré bien voir Florence que beaucoup voir. J'ai donc enrayé là et fait huit dessins, que je voudrais bien pouvoir vous

[1] Voir les lettres de Constantin.

[2] M. Delécluze était alors en Italie, d'où il envoyait au *Journal des Débats* ses *Lettres d'un Parisien* (1824-25).

soumettre, tout indignes qu'ils sont. La difficulté était de se décider, de bien choisir parmi cette innombrable quantité de chefs-d'œuvre. Ce qui, je l'avoue, aurait dû l'emporter, c'étaient les admirables fresques des Florentins du beau temps, surtout celles d'André del Sarto, si mal connues en France [1]. Mais que peut-on faire en deux mois? Je me suis donc décidé à choisir dans cette collection, unique en son genre, celle des peintres illustres peints par eux-mêmes [2]. J'ai fait la copie des portraits de Raphaël, Léonard de Vinci, du Titien, du Domiriquin et d'Annibal Carrache. J'ai pensé que ce choix, bien gravé, aurait de l'intérêt et pourrait être présenté comme l'une des parties importantes de mon recueil. Le directeur de la galerie, le sénateur Alexandre, espère que vous trouverez quelques loisirs pour le mettre à même de vous placer dans cette belle collection des peintres illustres.

Aujourd'hui me revoici dans mes montagnes, d'où je voudrais bien pouvoir m'échapper cet été pour vous voir et m'informer moi-même de votre santé. En attendant que j'aie ce plaisir, veuillez présenter mes hommages à M^me^ Gérard, et me croire votre très-reconnaissant serviteur.

REVERDIN.

[1] Il faut se reporter à cette époque (1824), où ces fresques n'étaient encore appréciées que par un petit nombre d'artistes français, et n'avaient pas servi, comme aujourd'hui, de but aux études de plusieurs de nos peintres, qui en ont fait de belles copies, ou de quelques-uns de nos critiques, qui en ont tiré de bons enseignements.

[2] La Galerie des portraits, au palais des Offices, à Florence, dans laquelle figurent aussi des portraits de peintres modernes.

SCHNETZ [1]

I.

Rome, 8 mai 1826.

Monsieur,

Depuis longtemps déjà je désire vous remercier des deux aimables lettres que vous avez eu la bonté de m'adresser, l'une par MM. Delavigne et l'autre par M^me^ la duchesse de Plaisance. Une maladie assez grave et des ennuis d'un autre genre m'en ont distrait jusqu'ici, à mon grand regret, mais une occasion se présente aujourd'hui. M. de Givré, secrétaire d'ambassade à la légation de Rome, part pour Paris et veut bien se charger de mes commissions. N'en ayant pas de plus pressée que celle de vous remercier de votre distinction et de me rappeler à votre souvenir, je profite de son obligeance pour le prier de vous remettre cette lettre.

M. de Givré s'en charge avec d'autant plus de plaisir

[1] Élève de David, de Regnault et de Gros. Son tableau de *Sixte-Quint et la Bohémienne* fit sa réputation (1824). Ceux du *Prisonnier*, de l'*Inondation* et du *Vœu à la Madone*, sont restés d'excellents *spécimens* des productions de notre école moderne. Ils sont au musée du Luxembourg. M. Schnetz a orné de peintures décoratives plusieurs de nos églises. Il succéda à Gérard en 1837 comme membre de l'Institut. Nommé une première fois directeur de l'École de Rome en 1840, il y resta jusqu'en 1847. Appelé de nouveau à ce poste en 1852, il n'a cessé ses fonctions qu'en 1866, remplacé par M. Robert-Fleury.

qu'il a le plus grand désir de connaître un des peintres les plus distingués de notre école, par son talent, son esprit et l'étendue de ses connaissances. Veuillez donc excuser cette curiosité naturelle à toute personne qui aime les arts, et le recevoir comme un bon ami à moi et à M. Barrière.

J'ai été bien paresseux depuis mon retour ici. J'ai commencé un grand tableau qui n'est point encore à moitié fait; je l'ai souvent interrompu pour en faire de plus petits. L'année sainte y engageait : on rencontrait chaque jour des groupes ou des figures de pèlerins qui faisaient venir l'eau à la bouche.

Depuis sa dernière maladie, M. Guérin se porte à merveille; aussi ne parle-t-il plus de son retour en France, ce qui nous charme beaucoup.

Cette année n'a vu éclore ici aucun ouvrage remarquable, ni en peinture ni en sculpture. Il y a cependant eu deux expositions de peintres allemands et une de français (les pensionnaires de l'Académie); parmi ces derniers M. Blouet [1], architecte, a fait une très-belle restauration des thermes de Caracalla.

J'ai vu le beau portrait du roi que vous avez envoyé à l'ambassade. Si mes compliments peuvent vous être agréables, je vous prie, Monsieur, de croire à leur sincérité. Agréez l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

V^or^ SCHNETZ.

[1] Membre de l'Institut, fondateur d'un prix académique.

II.

Rome, 8 avril 1830.

Monsieur,

J'ai écrit à M. Guérin pour le prier de me faire inscrire sur la liste des candidats pour la nouvelle place vacante à l'Institut.

Vous avez eu la bonté de manifester une opinion si favorable à mon égard, que je ne craindrais pas de solliciter votre appui en cette nouvelle circonstance, s'il y avait quelque chance d'un meilleur succès; mais en vérité, Monsieur, en ayant si peu, ce serait abuser de votre bienveillance, et je crois devoir plutôt vous prier de me réserver votre bonne volonté pour une occasion plus favorable, si jamais elle se présente.

Nous avons dans ce moment-ci l'exposition des pensionnaires de la villa Médicis. Elle se compose de trois grands tableaux d'histoire, de deux autres plus petits, d'un paysage et d'une copie. Parmi les trois grands, celui qui me paraît le plus solide, est celui de Larivière [1], représentant un pape bénissant des pestiférés : les deux autres sont aussi fort bien, surtout celui de Bouchot [2], qui me paraît très-brillant de lu-

[1] Élève de Girodet et de Gros. Grand prix de Rome en 1824. Le tableau dont M. Schnetz parle ici est la *Peste de Rome sous le pontificat de Nicolas V*. M. Larivière s'est fait connaître par des tableaux historiques et des portraits de maréchaux. (Musée de Versailles.)

[2] Grand prix en 1823. Élève de Richomme et de Le Thière. A peint les *Funérailles de Marceau* et un *Dix-huit brumaire*. — Il est mort jeune, le 7 février 1842.

mière. Le paysage, qui est de Giroux [1], est d'une belle exécution; les fonds sont délicieux.

Nous avons aussi, au Capitole, une exposition générale des peintres de différentes nations qui sont à Rome : c'est un singulier assemblage. L'école française triomphe, au dire de tout le monde. Je compte partir pour Paris d'ici à un mois; ma première visite sera pour aller vous remercier des marques de bienveillance que vous avez bien voulu me donner.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

V^or^ SCHNETZ.

CORNÉLIUS [2]

Munich, 29 août 1828.

Monsieur le baron,

Je saisis l'occasion que me présente l'envoi du diplôme de notre Académie, pour vous exprimer les

[1] Grand prix de paysage en 1825. Il fut un des premiers qui ramenèrent le paysage au genre *naturel*. Il sort presque complétement de la *convention* et du *composé*, pour rendre avec plus de vérité les scènes de la nature. La *Vallée du Grésivaudan*, du musée du Luxembourg, est un de ses bons paysages.

[2] Un des grands peintres de l'école allemande moderne. Né à Dusseldorf en 1787, il étudia d'abord sous la direction de son père, artiste lui-même; puis alla à Rome où il se lia d'une étroite amitié avec Overbeck. Ils habitaient ensemble un couvent en ruines, et s'appliquèrent à étudier les procédés de la peinture à fresque qu'ils

sentiments de reconnaissance que j'éprouve pour les témoignages de faveur et d'amitié que vous m'avez fait parvenir plusieurs fois par M. Gau et par d'autres artistes allemands. Je ne croirais pas aimer passionnément mon art, si je n'étais pas extrêmement sensible pour l'accueil favorable que mes productions ont trouvé devant vos yeux; je m'en félicite d'autant plus que je crois reconnaître dans vos travaux, en général, le même principe qui a réglé ce que j'ai essayé en peinture. Puis, comme je me flatte d'avoir contribué tant soit peu à la renaissance de la peinture d'histoire en Allemagne, je trouve un grand encouragement de poursuivre ma route dans l'approbation d'un maître étranger, dont la gloire n'a jamais été contestée.

Agréez, Monsieur, l'assurance de la plus haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le baron,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

P.-V. Cornélius.

transportèrent plus tard en Allemagne. Cornélius, à son retour de Rome, peignit à Munich et à Berlin d'immenses compositions. Son *Jugement dernier*, à l'église Saint-Louis, à Munich, est la plus importante.

CARLE VERNET.[1]

I.

Paris, 182..

Mon cher Gérard, n'attachez aucun prix à l'estampe que je vous envoie. Deux épreuves encadrées m'ont été données par Debucourt [2] et par le marchand, propriétaire de la planche; vous voyez que je n'ai rien mis du mien. Ne me faites donc pas de visites pour cela, mais faites-m'en une quand j'aurai été convenir avec vous du moment où mon tableau sera plus complet. Vous connaissez ma manière de faire; mon ouvrage est éclaboussé de choses faites, la plupart principales. Il faut que je lie tout cela, ce qui sera fait sous peu. Je ne peux finir ce billet sans vous

[1] Né à Bordeaux en 1758. Fut reçu de l'Académie en 1787, pour son tableau du *Triomphe de Paul-Émile*. Il quitta ensuite le grand genre historique pour s'adonner plus particulièrement à des études d'un ordre inférieur, mais où il excella. Ses *Batailles*, et entre autres celle de *Marengo*, lui attirèrent le succès et firent sa réputation. Il se servit avec une rare habileté de la *lithographie* à l'époque de sa découverte, pour reproduire une quantité de charmantes études familières sur les courses, les relais, les voyages, les chasses. Ses caricatures, à propos des mœurs et des modes du Directoire et du commencement de l'Empire, sont restées des modèles en ce genre. Carle Vernet était un excellent dessinateur. Il est mort en 1836.

[2] Debucourt, graveur, d'un talent fin et spirituel, qui a composé et gravé diverses scènes familières de la fin du dernier siècle. Ses estampes, longtemps oubliées, sont aujourd'hui en vogue. Ses planches sont presque toutes gravées par le procédé dit *Aqua-tinta*.

remercier du bon accueil que vous me faites ainsi qu'à tous les miens. Croyez que votre amitié me sera toujours précieuse : elle est encadrée dans mon cœur et le Verre-net [1] qui la couvre n'est pas casuel, vous pouvez en être sûr. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre vieil ami,

CARLE VERNET.

II.

Paris, 1828.

Mon cher collègue,

Je m'empresse de vous faire savoir qu'Horace a été nommé directeur de l'Académie de Rome. Votre zèle à nous servir en cette occasion, comme vous l'avez fait dans bien d'autres, mérite bien que je vous en instruise promptement. Je le fais tellement à la hâte que je ne puis vous parler de notre reconnaissance. Je le ferai mieux de vive voix.

Votre bien dévoué,

CARLE VERNET.

[1] Carle Vernet était un grand faiseur de jeux de mots.

HENRIQUEL-DUPONT [1]

Paris, 27 juillet 1829.

Monsieur,

La proposition de graver votre beau tableau du *Sacre* m'ayant été faite par M. de Cailleux, je ne puis attribuer cette insigne faveur qu'à votre haute recommandation, bien persuadé que le ministère ne peut avoir d'autre volonté que votre choix. Je viens donc vous exprimer, Monsieur, toute la gratitude que je ressens de cette distinction qui me permettrait d'attacher mon nom à une œuvre aussi remarquable, et je désirerais beaucoup pouvoir vous en témoigner de vive voix toute ma reconnaissance [2].

Votre très-dévoué serviteur,

H.-Dupont.

[1] Né en 1797, élève de Guérin et de Bervic, M. Henriquel-Dupont est à la tête de notre école de gravure actuelle. Il s'est rendu célèbre par ses belles planches au burin, d'après le *Gustave Wasa* d'Hersent, le portrait de *Bertin l'aîné* d'après Ingres, le *Strafford*, l'*Ensevelissement du Christ*, et enfin l'*Hémicycle* du palais des Beaux-Arts, d'après P. Delaroche, etc., etc. Nommé à l'Institut en remplacement de Richomme en 1849.

[2] La gravure du *Sacre* ne fut pas entreprise par M. Henriquel; commencée par Prévost, l'exécution en fut interrompue par la révolution de 1830.

FABRE [1]

Montpellier, le 22 janvier 1829.

Monsieur et illustre collègue,

M. Renouvier, député de l'Hérault, va partir pour Paris; je profite de cette occasion pour vous envoyer la notice des tableaux de notre naissant musée. Je regrette bien qu'il ne se trouve pas sur la route d'Auteuil. Je vous guetterais au passage et je serais enchanté de vous en faire les honneurs. J'aime à croire que plusieurs de ces tableaux, surtout parmi les anciens, trouveraient grâce devant vos yeux. Je puis du moins vous assurer que vous pouvez ajouter foi à leur extrait de baptême. Malheureusement vous trouverez dans cette notice de fâcheuses lacunes : surtout une... Mais, hélas! il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. M. Renouvier vous remettra aussi la médaille que la ville de Montpellier a fait graver pour l'ouverture de ce musée, et que je vous prie d'agréer d'aussi bon cœur que je vous l'offre.

J'espère que mon honorable compatriote me donnera de vos nouvelles et qu'elles seront excellentes.

[1] Fabre était élève de David. Il eut le prix de Rome en 1787. Il séjourna longtemps en Italie, surtout à Florence. Il avait réuni une belle collection de tableaux dont il fit présent à la ville de Montpellier. Son *Philoctète dans l'île de Lemnos* est au musée du Louvre. Fabre est mort en 1837.

Je craindrais d'être indiscret en vous priant de m'en donner vous-même. Je vous souhaite la plus parfaite santé. Avez-vous quelque chose de mieux à désirer? *Non lo credo. In ogni caso le auguro tutte le felicità et tutte le glorie di questo mondo, come tutte quelle dell' altro : ma queste ultime più tardi que si potrà* [1]. — Veuillez bien me compter au nombre de vos amis et de vos admirateurs. J'ai l'honneur d'être, Monsieur et ancien camarade,

Votre très-dévoué serviteur,

F.-X. Fabre.

HORACE VERNET [2]

I.

Rome, le 19 avril 1829.

Monsieur,

Aujourd'hui que j'ai assez fait le directeur pour vous soumettre mes observations sur l'Académie, permettez-moi de profiter de la permission que vous m'avez donnée, et de commencer une correspon-

[1] « Je ne le crois pas. En tout cas je vous souhaite tout le bonheur et toutes les gloires de ce monde, comme toutes les félicités de l'autre, mais ces dernières, le plus tard possible. »

[2] On connaît trop la vie et les ouvrages du peintre le plus populaire de notre temps, pour que nous ne nous abstenions pas de tout renseignement biographique à son sujet. Horace Vernet, né le 30 juin 1789, est mort à Paris le 17 janvier 1863.

«dance à laquelle j'attache un grand prix, puisqu'elle «doit me dédommager de la perte que je fais de n'être plus autant à même que par le passé de recevoir vos «conseils et de profiter de vos avis. J'aurai sans doute à mettre votre patience à l'épreuve; mais l'amitié paternelle dont vous avez bien voulu m'honorer dans toutes les circonstances me rassure. Je vous demanderai donc de vous ouvrir mon cœur, bien persuadé que vous m'écouterez avec cette bienveillance dont vous m'avez donné tant de preuves, et dont je conserverai sans cesse la plus vive reconnaissance.

Je commencerai donc, Monsieur, par vous dire en quel état j'ai trouvé l'établissement à la tête duquel je me trouve. L'administration de l'Académie est admirablement organisée sous le rapport financier et matériel : un enfant pourrait, sans inconvénient, être mis à la tête de la maison sans qu'il lui fût possible de se tromper. Les choses sont tellement bien casées qu'avec une machine à vapeur on ferait des états, comme à Londres on fait des poulies. Il n'en est pas de même de la direction morale : cette régularité qui frappe toujours à la même place se trouve toute désorientée lorsqu'elle frappe sur les faiblesses humaines; c'est ce qui est arrivé ici, où sans cesse il faut avoir à combattre l'amour-propre, la paresse, et des orgueils de toutes les espèces. Le caractère droit de mon prédécesseur [1], sa scrupuleuse délicatesse, lui laissaient sans doute croire qu'il suffisait d'indiquer la route qu'il y avait à suivre. C'est là qu'il s'est

[1] Guérin.

trompé, c'est là qu'il me laisse une tâche difficile à remplir. Il faut quelquefois montrer qu'on a la main ferme, pour n'avoir plus à y revenir. Dès le premier moment j'ai voulu en faire l'épreuve. Armé des règlements, qui (entre nous soit dit) sont souvent ridicules, j'ai frappé sur les gros bonnets, j'ai saisi, confisqué, etc.... On a crié, puis on m'a donné raison, à commencer par les victimes elles-mêmes. Mon âge, ma manière de vivre en dehors, me servent beaucoup. Il existe entre les pensionnaires et moi un reste de camaraderie respectueuse qui atténue les mesures de rigueur que je puis employer, et je deviens en quelque sorte l'avocat du directeur. Je pensais obtenir plus par la rondeur et la franchise de mes manières d'agir, que par la rigidité pédantesque d'un recteur de collége. Voilà, Monsieur, comment j'ai commencé et où j'en suis sur ce point. Je suis moins avancé sous le rapport de la direction des études; là il faut des connaissances spéciales. Le goût qui entraîne chaque individu dans une route différente doit rester libre pour laisser le génie atteindre le but vers lequel il aspire, et malheureusement je ne vois autour de moi qu'une vile servitude d'école, et je ne rencontre (chez les pensionnaires peintres surtout) que des esclaves n'ayant apporté à Rome que les brosses et les lunettes de leurs maîtres. C'est ici qu'il faudrait déployer de grands moyens, et c'est ici que vous, qui embrassez d'un seul coup d'œil la masse des choses, pouvez, non-seulement par amitié, mais pour l'intérêt général, m'aider de vos sages conseils. J'ai une

volonté inébranlable et une patience à toute épreuve, mais je pourrais me tromper; j'ai besoin de vos avis pour détruire toute incertitude sur les moyens de régénérer l'école. Vous en êtes le chef. La peinture a ses phases et brille différemment selon son siècle. Les temps héroïques ont produit les Phidias et les Praxitèle; la chrétienté, Raphaël, Michel-Ange;... notre République, David et son école. Aujourd'hui, c'est autre chose. La tendance générale des esprits penche vers un but moins spécial : chaque peintre cherche librement à satisfaire son goût et à représenter la nature à sa manière. Les tableaux historiques ne sont plus seulement ceux dont les sujets sont puisés dans l'histoire ancienne. Les grandes circonstances de notre époque entrent maintenant dans leur domaine. Je pense que l'École de Rome n'est point instituée pour former des imitateurs purs et simples des grands maîtres qui nous ont précédés, mais que MM. les pensionnaires y sont placés pour apprendre à représenter de la manière la plus noble et la plus élevée les passions de la nature humaine, comme un écrivain cherche dans la lecture des bons auteurs en quels termes il doit faire parler les héros, sans y aller puiser ses idées. M. Larivière, étant dans sa cinquième année, vient de commencer son tableau. Il a choisi un sujet du quinzième siècle. Dans mon opinion, je n'ai pas cru devoir lui faire d'autre observation, sinon que l'Académie trouverait peut-être cette nnovation mauvaise [1].

[1] *La Peste de Rome sous le pontificat de Nicolas V.*

Voilà, Monsieur, où je voulais en venir, et le point sur lequel je serais heureux de connaître votre pensée. Peut-être ai-je été trop long, mais j'ai peu l'habitude d'enfiler des phrases; j'aurais dû sans doute être moins prolixe, mais qu'y voulez-vous faire? Pardonnez-moi donc et mettez, je vous prie, de côté l'ennui que je vous aurai causé, pour ne voir que le besoin que j'éprouvais de recueillir vos avis.

Voici une lettre écrite depuis longtemps; je n'avais pas osé vous l'envoyer, tant elle est griffonnée, mais M. Lemoyne, qui veut bien s'en charger, me rendra le service de vous la lire si vous ne pouvez en venir à bout. Je vous y demande de me continuer vos bontés et de m'aider de vos lumières sur un point qui me semble assez grave. Vous m'avez tant de fois tendu la main que j'espère que, cette fois encore, vous ne me la refuserez pas. Rome retentit du bruit de vos nouveaux succès. Vous devez être blasé sur ce genre de jouissances qui me touchent sans doute plus que vous, car j'ai le regret de ne pouvoir juger votre dernier ouvrage que par ouï-dire.

MM. Guérin et Thévenin sont partis, me voilà seul. Les quatre mois que je viens de passer avec mon prédécesseur ont encore augmenté la profonde estime que j'avais pour son caractère.

Ma femme me charge de la rappeler à votre souvenir ainsi qu'à celui de M^me^ Gérard. Quant à ma fille, elle embellit tous les jours afin d'atteindre au degré de perfection que vous avez donné à ses

traits dans le portrait que vous avez bien voulu faire d'elle [1].

Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance de mes sentiments de reconnaissance et de bien véritable affection.

H. VERNET.

II.

Rome, décembre 1830.

Monsieur,

Depuis bien longtemps j'éprouve le besoin de vous écrire. Vous allez me dire : Pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Voilà ce qui n'est pas facile de vous expliquer, et de détruire la fâcheuse opinion que mon silence a dû vous donner de ma reconnaissance de toutes vos bontés pour moi. Je vous dirai donc, Monsieur, que, sans avoir la moindre intention de me mettre en hostilité avec l'Académie, sur une observation très-simple, relative à l'injustice d'un rapport, je me suis trouvé engagé dans une querelle des plus désagréables avec elle, ou plutôt avec M. Quatremère [1].

Entraîné malgré moi par la débâcle de phrases et

[1] Gérard avait fait en 1828, d'après Mlle Louise Vernet, une esquisse peinte qui a été reproduite par M. Rosotte dans l'*Œuvre de Gérard*.

[1] Quatremère de Quincy, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts et membre de celle des inscriptions, auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur les beaux-arts : *Dictionnaire d'architecture*, *Histoire de Raphaël et de ses ouvrages*, *la Vie et les Ouvrages des plus célèbres architectes*, etc., etc. — Mort en 1849.

de raisonnements métaphysiques de mon antagoniste, il m'a été impossible de crier au secours, et, lorsque j'ai pu surmonter le danger, il n'était plus temps de demander avis. La glace était rompue, il fallait être le plus entêté. Je me suis donc cramponné à ma conscience. Au moment où je vous écris, je n'ai plus rien à craindre de mon adversaire, grâce à la dégelée que je lui ai envoyée. Bref, tout est fini ; il ne faut plus penser qu'à réparer le mal. Samson, avec sa mâchoire d'âne, a causé moins de désordre dans les rangs des Philistins qne notre secrétaire perpétuel avec la sienne au milieu de la nouvelle école. Je vais donc m'occuper d'une révision des règlements qui nous dirigent ici, afin d'en extirper ce qu'un pouvoir envieux et usurpateur y a introduit. Je voudrais proposer les améliorations que deux années d'exercice dans mes fonctions de directeur ont pu me faire juger nécessaires. J'espère que vous me permettrez de vous consulter : dans cette circonstance, je ne suis pas pris en traître et je pourrai m'appuyer de vos conseils.

Les événements de Paris ont eu, comme vous le pensez bien, leur contre-coup ici. Je me suis trouvé, pendant quelques jours, assez embarrassé.

L'ambassade nous avait soufflé dans la manche; mais, grâce au ciel et à un peu de fermeté, tout s'est bien terminé. La cocarde fait bon effet, et, sauf quelques boudeurs qui nous arrivent de France, tout semble reprendre sa marche ordinaire. Le Pape vient de mourir [1].

[1] Pie VIII. Il n'avait régné que vingt mois.

La cérémonie du conclave, le couronnement du nouveau pontife, nous conduiront jusqu'au Carnaval. Vous voyez que les amusements de tous les genres ne nous manqueront pas.

J'ai beaucoup travaillé. Une partie de mes études et de mes tableaux est à Paris[1]. Peut-être aurez-vous aperçu les uns et les autres; s'il en était ainsi, j'ose attendre de l'intérêt que vous m'avez sans cesse témoigné quelques-uns de ces bons avis dont vous vous êtes montré si souvent libéral envers moi. Je suis tout étourdi! tant de belles choses m'environnent! Je voudrais tout saisir. Je suis comme un minéralogiste qui met toutes les pierres qu'il trouve dans son sac, et qui, lorsque celui-ci devient trop lourd, en jette la moitié au hasard. Si plus instruit que moi ne vient à mon aide, je cours risque, après m'être donné bien du mal, de n'être pas plus riche que par le passé. C'est de vous, Monsieur, que j'attends le service auquel je viens de faire allusion. Un seul mot de vous suffira pour m'indiquer la ligne que je dois suivre maintenant : ce mot, je ne me risque pas à le demander, j'ai la présomption de croire que vous le prononcerez.

L'exposition des envois de Rome a eu lieu. C'est aussi sur ce point que je voudrais attirer votre attention. Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, j'ai laissé le champ un peu plus libre sur le choix des sujets de peinture. M. Larivière s'est chargé de l'é-

[1] Voir les lettres de Constantin.

preuve. Qu'en pensez-vous? Pour cette année, je n'espère rien en ce genre. Il n'en est pas de même de l'architecture et de la sculpture. J'attribue cette différence au mauvais mode qui dirige les travaux obligatoires. La peinture n'est pas appelée à partager les mêmes avantages que les autres arts qu'on cultive ici. Les peintres qui viennent à Rome, loin d'envoyer des études, devraient, ce me semble, n'en montrer que les résultats dans des tableaux de différentes grandeurs et de leur choix. Les sculpteurs ne font pas autrement, puisque leurs envois consistent dans des figures et des bas-reliefs, travaux qu'ils doivent exécuter toute leur vie, et dans lesquels ils peuvent montrer et développer le génie et le talent qu'ils possèdent. Si vous le permettez, je reviendrai dans un autre temps sur cette idée que je tâcherai d'analyser un peu mieux qu'aujourd'hui, ma lettre étant déjà bien longue.

Je ne veux cependant pas la terminer sans vous renouveler l'assurance de ma bien sincère et respectueuse affection.

Votre tout dévoué,
H. VERNET.

GÉRARD A HORACE VERNET.

Auteuil, 1836.

Monsieur et cher confrère,

J'ai reçu par M. Lemoine la lettre dont vous avez

bien voulu le charger pour moi, et je vous aurais déjà répondu si je n'avais compté sur son prochain départ, mais il m'a appris mercredi qu'il ne retournerait à Rome que le mois prochain, et je ne veux pas différer davantage.

J'ai été très-sensible à votre bon souvenir et surtout au témoignage de votre confiance que je crois mériter par le sincère attachement que je vous ai porté dès votre première jeunesse, et qui ne s'est jamais démenti depuis, j'ose le dire, malgré les soins charitables qu'on a pris pour vous éloigner de moi. Quoique je ne me flatte plus de pouvoir vous être utile désormais dans la ligne ascendante que vous parcourez, tandis que par mon âge et par mon caractère j'en suis une tout opposée, cependant, je ne laisserai point, tant que je vivrai, de répondre à votre confiance et à votre amitié.

Les contrariétés que vous éprouvez sur le moral de votre établissement ne m'étonnent pas : votre manière de faire et de sentir ne peut guère s'arranger de ces routines, que les règlements, d'ailleurs, sont si propices à conserver; aussi n'est-ce pas sur cela qu'il faut compter pour obtenir des résultats dignes de l'École et de vous, mais bien sur vos conseils et sur votre exemple.

Toutefois, pour entrer dans vos idées, je vous soumettrai deux mesures qui me paraîtraient propres à donner à la fois plus d'importance à l'Académie de France à Rome, et plus de force aux élèves qui aspirent à y arriver. L'une, et je crois vous en avoir parlé,

serait la création d'une galerie où chacun des pensionnaires laisserait un morceau de peinture ou de sculpture ; — le nom de chaque artiste et l'époque de son séjour à Rome seraient marqués au-dessous de chaque ouvrage. — La seconde serait de changer la donnée du concours pour le grand prix de peinture, et, au lieu des éternels tableaux de chevalet, d'adopter des figures de grandeur naturelle, en ne donnant, comme sujets, que deux ou trois personnages, au plus. — Ce n'est point avec vous qu'il est nécessaire de développer davantage cette idée. Cependant, si elle vous paraît bonne et propre, comme j'en suis convaincu, à changer la face des choses, je vous engage à la poursuivre. Quant à moi, je n'aurais malheureusement que peu de crédit pour l'appuyer, car je n'ai guère d'influence à l'Académie, où je ne vais presque jamais. Cependant le bien peut se faire sans moi. Il faut, avant toutes choses, que ces deux propositions vous paraissent utiles.

Je vous remercie de ce que vous me dites d'obligeant sur mon tableau du *Sacre*. Vous n'avez entendu de loin que les applaudissements, mais ceux qui sont tout près ont entendu bien des sifflets, et peut-être même sont-ils arrivés jusqu'à vous. Mais vous n'en serez pas plus surpris que moi : vous connaissez les hommes et les opinions de ce pays-ci. Cet ouvrage était un des plus difficiles que la peinture pût entreprendre et achever, et je crois que, sous le rapport de l'art, j'ai surmonté bien des obstacles. Du reste ceci est déjà bien loin, et j'ai beaucoup travaillé depuis.

Je ne veux pas finir sans vous dire un mot du plaisir que j'aurais à aller faire une visite dans votre beau palais, mais je suis déjà bien vieux pour me flatter d'un pareil bonheur.

Présentez, je vous prie, mes compliments à M^me^ Vernet, et excusez la fatigue de mes yeux. Je suis depuis longtemps dans l'impossibilité d'écrire de longues lettres; j'ai été obligé de dicter celle-ci à notre bonne M^lle^ Godefroid. Mais je ne veux pas vous quitter sans vous assurer de mon inviolable attachement.

F. GÉRARD.

III.

Rome, décembre 1834.

Monsieur et ami,

Il faut de grandes circonstances pour me déterminer à abuser de vos moments en vous donnant de nos nouvelles. Aujourd'hui, cependant, c'est un devoir que je remplis et je brave toute crainte d'importunité, persuadé que vous prendrez part à un grand événement qui va avoir lieu dans la famille. Ma fille épouse Delaroche, à la fin du mois. Vous m'avez donné tant de preuves d'intérêt que je suis persuadé que cette nouvelle ne vous sera pas indifférente, non plus qu'à M^me^ Gérard. Pour dire toute la vérité, je dois avouer que j'ai le cœur tout gonflé de soupirs toutes les fois que je songe à la séparation que ce mariage nécessite, mais qu'y faire? c'est la loi

de la nature; et vite, pour me consoler, je me jette dans le système des compensations et je me trouve heureux de faire d'un ami, un fils. Ce que je perds d'un côté, je le reprends de l'autre. Vive M. Azaïs! N'ai-je pas aussi à me réjouir d'avoir pour gendre un peintre et un homme d'un mérite éprouvé? Mon rêve chéri se réalise aujourd'hui, et tout sentiment d'égoïsme doit disparaître devant l'avenir heureux que je puis prévoir pour celle que j'aime tant. Cependant, tout en faisant ces belles phrases, je sens de l'humidité derrière mes lunettes. Pardonnez-moi, je vous laisse voir toute ma faiblesse : vous m'avez donné l'habitude de vous ouvrir mon cœur.

Bientôt, comme Philémon et Baucis, ma femme et moi, nous reprendrons la route de Paris, bras dessus bras dessous. Là, nous retrouverons des amis, et j'espère que vous nous permettrez d'aller vous dire de vive voix tout ce que je ne puis vous dire aujourd'hui.

Je ne sais plus si je quitte Rome avec regret, mais ce que je sais bien, c'est que j'aurai du plaisir à rentrer dans la patrie, et surtout à quitter pour jamais les administrations. Je ne veux plus en entendre parler.

Mon père, ma femme et ma fille se rappellent à votre souvenir ainsi qu'à celui de M^me^ Gérard, et, pour mon compte, je vous prie d'agréer l'assurance des sentiments respectueux de votre bien reconnaissant serviteur,

H. VERNET.

IV.

Paris, ce 5 décembre 1836.

La Providence, qui se joue de notre pauvre humanité, vient confondre aujourd'hui les larmes les plus amères avec celles de la joie. Ma fille [1] vient d'accoucher d'un garçon. Vous qui partagez, j'en suis certain, le regret que j'éprouve de la perte que je viens de faire [2], vous partagerez aussi la consolation que le sort manque rarement d'envoyer aux malheureux. A côté d'un bonheur qui se détruit, un autre commence. Mon âme, dépossédée des joies filiales, se consolera par la pratique des devoirs imposés à un grand-père. Je profite de l'occasion de cet heureux événement pour vous remercier de la dernière marque d'attachement que vous avez donnée à la mémoire de mon excellent père en assistant aux derniers adieux que ses amis lui faisaient. Croyez à la reconnaissance de tous ses enfants, à la mienne surtout. Je n'oublierai jamais que vous m'avez traité comme un fils, et c'est avec bonheur que je vous en offre tous les sentiments.

Je suis avec respect votre bien dévoué,

H. VERNET.

[1] Mme Paul Delaroche.

[2] Carle Vernet, père d'Horace, venait de mourir.

LE COMTE DE FORBIN [1]

I.

Paris, 12 janvier 1825.

Monsieur le baron,

Je suis allé chez vous pour vous engager à venir, en votre qualité de premier peintre de Sa Majesté, m'aider à lui faire les honneurs de l'exposition. Je crois cependant devoir encore vous en écrire officiellement pour être bien certain qu'aucun malentendu ne nous privera de votre présence dans un lieu dont vos ouvrages sont le plus bel ornement.

Agréez, monsieur le baron, l'hommage de ma haute considération.

Votre dévoué serviteur,

LE COMTE DE FORBIN.

II.

Paris, 22 mars 1830.

Mon cher baron,

Je suis allé vous voir mercredi passé, et j'ai appris

[1] M. de Forbin, élève de David, né en 1779. Il consacra sa jeunesse à l'étude des arts et entreprit un voyage en Orient, d'où il rapporta de nombreux travaux en études de paysages et d'intérieur. En 1815, il fut nommé directeur des musées royaux, puis, en 1816, membre de l'Institut, par ordonnance du roi. Il est mort en 1841, après avoir rempli les fonctions difficiles de directeur des musées, avec le zèle, l'intelligence d'un artiste et la courtoisie d'un parfait gentilhomme. Il a exposé des tableaux à plusieurs salons et a publié les *Souvenirs de Sicile* (1823), un *Voyage dans le Levant* (1817-1818).

avec peine que vous étiez souffrant; j'ai été d'autant plus contrarié de ne pas vous rencontrer que je voulais vous parler de la chance qui se présente par la mort de Taunay [1] d'ouvrir enfin la porte de l'Académie royale à notre ami Granet [2], dont c'est l'unique ambition au monde.

Il est malheureusement à Rome, d'où il ne sera de retour qu'au mois de juin de cette année, époque de la fin de son congé, moment qu'il a choisi pour se fixer à jamais ici. Je ne vous parle ni de son talent, ni de ses qualités de cœur, mais je vous demande tout votre intérêt pour l'homme qui en est le plus digne au monde. Il achève à Rome sa plus importante, sa plus belle production; je serais bien moins inquiet si je lui savais votre appui, promettez-le-moi si cela vous est possible; jamais plus belle occasion ne se présenterait pour lui, et il sera doublement heureux de vous devoir la récompense de ses longs et honorables travaux. Laissez-moi donc espérer en notre vieille amitié, et agréez d'avance avec mes vœux pour votre santé l'expression de mon admiration et de mon sincère attachement.

Votre bien dévoué collègue et serviteur,

LE COMTE DE FORBIN.

[1] Taunay, peintre de genre.

[2] Granet, né à Aix en Provence, en 1775. Élève de David. De l'Institut en 1830. S'est fait connaître par des tableaux d'intérieur, dont les motifs étaient tirés des églises et des couvents d'Italie. Talent très-vif et très-original. Il figure au Louvre par un de ses meilleurs tableaux : une vue de l'*Église souterraine de Saint-François d'Assises.* Il est mort en 1849.

GIACOMO MEYERBEER

I.

Paris, 21 avril 1830.

Monsieur,

Oserais-je vous rappeler votre aimable promesse de faire savoir à monsieur le secrétaire perpétuel de l'Académie que je suis à Paris actuellement, pour que la lettre de nomination ne prenne pas le chemin de Berlin [1] ? Oserais-je y ajouter la prière (un peu indiscrète peut-être) de le stimuler à me l'écrire bientôt? Beaucoup de personnes me parlent de ma nomination, et il faut que je fasse semblant de l'ignorer. Je vois tous les jours de ces messieurs auxquels je devrais des remercîments pour les suffrages dont ils m'ont honoré, et, faute de l'annonce officielle, je suis forcé de me taire et de paraître impoli. Cela m'embarrasse un peu, et vous ajouteriez aux grandes obligations que je dois à votre bonté et amitié, si vous vouliez faire hâter l'expédition de cette lettre qui me donnera le droit très-précieux d'oser m'asseoir quelquefois à côté d'hommes illustres tels que vous.

Agréez, Monsieur, les expressions des sentiments les

[1] Meyerbeer, nommé correspondant de l'Institut en 1830, ne fut associé étranger qu'en 1834, en remplacement du célèbre graveur Morghen.

plus distingués de votre très-humble et très-dévoué serviteur,

GIACOMO MEYERBEER.

II.

Paris, 1838.

Mon illustre protecteur,

J'ai l'honneur de vous annoncer que la séance pour l'élection d'un associé étranger est retardée à mercredi prochain, à cause de la réception de M. Thiers qui aura lieu demain. Ainsi, c'est pour mercredi que j'ose réclamer vos bontés et votre éloquente recommandation. J'ai pu savoir (en secret) que c'est de la part de la section d'architecture que j'éprouverai beaucoup d'opposition, parce qu'elle désire nommer un associé de cet art. On m'a insinué qu'à cause de cela l'appui de MM. Percier et Fontaine serait très-important. J'ignore, malheureusement, s'ils sont de *vos amis*. Dans ce cas, je ne serais pas inquiet. Mille pardons d'abuser ainsi de vos bontés et de votre bienveillance pour moi; mais vous avez accueilli avec tant de grâce et de bonté ma première prière, que ma timidité s'est changée en audace.

MEYERBEER.

FONTAINE [1]

I.

Le 12 mars 1831.

Mon ami, je suis chargé de vous dire que le roi peut, dans cette semaine, jeudi peut-être, vous donner quelques heures de séance aux Tuileries. Vous seriez placé dans le salon qui précède celui du conseil, et là, pendant les *moments* qu'il aura de libre, il pourra passer des *heures* avec vous.

Votre sincère ami,

FONTAINE.

II.

Paris, le 21 août 1831.

Mon ami, je crois faire chose qui vous sera agréa-

[1] Fontaine, architecte de l'empereur Napoléon Ier et du roi Louis-Philippe. Élève de Peyre jeune. Il concourut en 1785 pour un *projet* d'une *sépulture royale*. Il eut le second prix. Ami et collaborateur de Percier, ces deux architectes construisirent et ornèrent le grand escalier du Louvre, qui a été démoli il y a quelques années. C'était le meilleur spécimen de l'architecture de ce temps. Fontaine a été nommé membre de l'Institut en 1811, à la place de Chalgrin. Pendant la restauration Fontaine construisit le monument expiatoire de la rue d'Anjou. Il avait fait un projet très-étudié de la réunion du Louvre aux Tuileries. L'opposition des chambres, pendant le règne du roi Louis-Philippe, en empêcha l'exécution. Fontaine était complétement retiré des affaires depuis la révolution de 1848; il a cependant présidé jusqu'à sa fin le conseil des bâtiments civils. Il est mort le crayon à la main, en 1853.

ble, en vous prévenant de ce dont le roi m'a entretenu ce matin.

Il était question du Louvre, de son achèvement, et particulièrement de la pièce que le roi a nommée le *Salon Gérard*. Sa Majesté, voulant que cette grande salle, qui désormais serait éclairée par le haut, renfermât, outre les deux belles compositions qui le décorent, deux autres tableaux représentant des sujets également caractéristiques de l'histoire de nos derniers temps, nous a ordonné de supprimer de suite sur la face du Midi et sur celle opposée la croisée du milieu, ce qui laissera deux espaces à peu près pareils à ceux que vos tableaux remplissent.

Ainsi, dit le roi, le Salon Gérard renfermera de la main de cet habile artiste quatre grands sujets mémorables :

1° L'Entrée de Henri IV dans Paris, 1594;

2° La Patrie en danger, 1793;

3° La Bataille d'Austerlitz, 1805;

4° L'Hôtel de Ville, 1830.

Je ne dois rien dire des choses flatteuses qui ont été ajoutées à ce court programme, si ce n'est que j'en conserverai jusqu'au dernier moment le meilleur souvenir.

Votre ami dévoué,

FONTAINE.

III.

Paris, le 2 octobre 1834.

Mon ami, je viens de passer chez vous pour prendre la mesure exacte de votre tableau de l'Hôtel de Ville et vous prévenir que le roi a projeté de le faire placer dans l'une des salles de l'aile du Midi, qui est consacrée aux événements de juillet 1830.

J'avais, indépendamment de cette mission, celle de vous demander si pour l'époque à laquelle on veut ouvrir Versailles, c'est-à-dire pour le 1er mai prochain, votre tableau pourrait être fini et mis en place [1].

Je compte passer chez vous demain ou après-demain.

Tout à vous,

Votre dévoué,

FONTAINE.

GÉRARD A FONTAINE.

Paris, 1834.

Mon ami, j'allais vous porter hier au soir la mesure des deux tableaux du Louvre, lorsque M. Va-

[1] Ce tableau représente : *le duc d'Orléans acceptant, le 31 juillet 1830, à l'Hôtel de Ville, la lieutenance générale qui lui est offerte par les députés présents à Paris.* Il est au musée de Versailles, dont

lery[1] est arrivé chez moi. — Cette mesure est de 16 pieds de haut sur 15 de large.

Je vous assure, en toute sincérité, qu'il me serait impossible de faire celui représentant l'Hôtel de Ville d'ici au 1^er^ mai; les portraits y sont nombreux, importants; et l'on sait que mille causes contribuent à rendre ce genre de travail plus long que tout autre. Bien que je n'aie plus grand'chose à perdre, je ne me résoudrai jamais à *strapazzare*[2] le peu d'ouvrages que je pourrai faire encore. Je me proposais de recueillir cet hiver les portraits de ceux de ces messieurs qui doivent figurer dans cette composition, et de continuer cependant le tableau de la *Patrie en danger*, que je compte avoir terminé au printemps prochain.

Le roi veut que le tableau de l'Hôtel de Ville soit placé lors de l'ouverture du Musée de Versailles. Si quelque autre artiste, plus jeune et mieux portant que moi et avec qui je pourrais m'entendre, était choisi pour cet ouvrage, loin de m'en plaindre, je me ferais un devoir de le seconder de mon mieux. Il n'y a, je vous le jure, mon ami, aucune arrière-pensée dans cette désignation. Je me suis occupé de cet ouvrage avec la ferme volonté de l'exécuter, et la preuve, c'est que je n'aurais plus, comme je vous le disais tout

la création avait fait abandonner le projet de la salle *Gérard* au *Louvre*. Les tableaux de l'*Entrée de Henri IV* et de *la Bataille d'Austerlitz* ont été transportés à Versailles.

[1] Alors bibliothécaire du château de Versailles. Auteur d'un itinéraire en Italie.

[2] *Maltraiter, brusquer.*

à l'heure, qu'à réunir *les moyens* de détail nécessaires à son achèvement. Mais les plus indispensables ne sont pas à ma disposition, et le tableau de Heim [1], que vous avez eu la complaisance de me faire prêter pour quelques jours, est réellement insuffisant par la différence des poses et celle de la proportion.

Adieu, mon cher Fontaine.

Votre bien dévoué,

GÉRARD.

[1] M. Heim avait traité le même sujet. La scène se passe au Palais-Royal.

Fr. Girard del. et sculp.

Imp. ch. Chardon aîné Paris.

DEUXIÈME PARTIE

—

PERSONNAGES CÉLÈBRES.

GARAT [1]

Le Ministre de l'Intérieur, par intérim, au citoyen Gérard, peintre.

Paris, le 10 mars 1793, l'an IIe de la République.

Je vous préviens que, conformément aux vues de la Convention nationale pour l'encouragement des arts, je vous accorde, en qualité de peintre, la partie de l'entre-sol du premier étage du Louvre [2], ci-devant occupé par Fitz-James, que le poëte Lebrun, avec qui je vous invite à vous concerter à cet égard, ne se sera pas réservée dans la totalité de cet entre-sol, à l'effet par vous d'en jouir pendant la durée de votre vie; et, dans le cas où cette partie d'entre-sol deviendrait nécessaire à l'administration, il vous serait réservé expressément l'expectative d'occuper de droit le premier logement qui viendrait à vaquer, soit au Louvre, soit aux galeries.

GARAT.

[1] Garat avait succédé à Roland au ministère de l'intérieur.

[2] La partie du Louvre convertie, avant la révolution, en logements et en ateliers, était celle de la colonnade, en face Saint-Germain-l'Auxerrois. Au rez de-chaussée étaient les sculpteurs. Ces salles du rez-de-chaussée avaient été divisées en deux parties : ce qui explique l'entre-sol accordé à Gérard.

GINGUENÉ [1]

I.

ÉGALITÉ, LIBERTÉ.

La Commission exécutoire de l'Instruction publique, au citoyen Gérard, peintre.

Paris, le 12 germinal, an III[e] de la République une et indivisible (1[er] avril 1795).

La Commission, Citoyen, par son arrêté du 21 pluviôse, t'a compris au nombre des artistes dont elle a cru devoir encourager ou récompenser les talents [2]. Elle a disposé en ta faveur d'un atelier, composé de la dernière pièce de l'appartement occupé ci-devant par le citoyen Mallet, garde des archives.

C'est une marque de l'estime et des espérances que tes ouvrages ont fait concevoir.

Salut et Fraternité,

GINGUENÉ.

II.

Le Ministre de l'Intérieur à François-Pascal-Simon Gérard, peintre.

Paris, le 27 nivôse, an IV[e] de la République une et indivisible (17 janvier 1796).

Les talents distingués que vous avez fait valoir

[1] Ginguené, littérateur, né à Rennes, chargé pendant la révolution de plusieurs fonctions administratives. En 1795 il était directeur général de l'instruction publique. Son principal ouvrage est l'*Histoire littéraire de l'Italie*, qu'il ne put achever, et que Salfi continua.

[2] Gérard était alors connu par ses deux concours, de bons portraits, son tableau de *Bélisaire* et l'*esquisse du 10 août*.

jusqu'à présent à la gloire de l'École française, la préférence qui vous a été donnée par les artistes, vos pairs, pour peindre, comme monument national, la journée mémorable du 10 août, m'ont engagé à solliciter pour vous une exception aux lois relatives à la 1re Réquisition. J'ai donc approuvé votre demande, et je l'ai mise sous les yeux du Directoire exécutif pour recevoir sa sanction définitive que je vous ferai passer aussitôt qu'elle me sera parvenue. Cette lettre attestera, en attendant, que c'est dans l'exercice de votre art que vous devez servir la République, et elle sera votre sûreté.

Le Directeur général de l'Instruction publique,

GINGUENÉ.

III.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

Le Ministre de l'Intérieur au citoyen Gérard, peintre.

Paris, le 22 prairial, an IV de la République une et indivisible (10 juin 1796).

Je vous préviens, Citoyen, que j'autorise le citoyen Belot, marchand de couleurs, à imprimer les toiles des tableau et esquisse [1] que vous devez exécuter ainsi que le citoyen Vincent, comme monuments nationaux. Je vous invite à surveiller cette opération

[1] Il est sans doute ici question des esquisse et tableau du *10 août* qui ne fut pas exécuté.

afin qu'elle soit faite selon vos désirs, et à vous occuper le plus tôt possible d'ajouter par un grand travail à la gloire et à l'estime que vous avez acquises.

Salut et Fraternité,

BENEZECH.

Le Directeur général de l'Instruction publique,

GINGUENÉ.

IV.

Paris, 31 décembre 1815.

Mon très-célèbre et très-aimable confrère, je ne me donne point les airs de vous offrir des étrennes. Je ne veux que me délivrer moi-même du chagrin que j'ai toujours eu de ne pas savoir dans votre bibliothèque ce que j'ai publié jusqu'à présent de l'*Histoire littéraire d'Italie*. Si l'amour que vous avez pris pour *il gran padre Alighieri* est un peu dû aux premiers traits qui m'échappèrent à son sujet, il y a dix ou douze ans, j'ose espérer qu'il ne sera pas éteint par ce que vous trouverez sur lui dans le premier et le deuxième de ces six volumes. D'autres endroits pourront vous rappeler des souvenirs de votre *cara patria*, et ne pas déplaire à votre imagination poétique et philosophique qui n'est si bien celle d'un grand peintre que parce qu'elle est celle d'un poëte philosophe. Enfin, vous feuilleterez plus à l'aise les annales de notre riche littérature, et j'aurai un encouragement de plus dans la suite que je vais donner.

Sur ce, mon cher et aimable confrère, je vous souhaite *buon fine et miglior capo d'anno* [1].

GINGUENÉ.

GÉNÉRAL MOREAU

Paris, 1799.

Il n'est point juste que le citoyen Gérard fasse les avances que pourrait coûter mon portrait. Je le prie de recevoir comme à-compte les moyens de pourvoir à ses déboursés.

M^me^ Bonaparte désire le voir, et je crois que je l'accompagnerai demain chez M. Gérard, que je prie d'être bien persuadé de mon estime.

LE GÉNÉRAL MOREAU.

CHAPTAL

Le Ministre de l'Intérieur au citoyen Gérard, peintre.

Paris, le 3^e^ jour complémentaire, an X de la République (20 septembre 1802).

Le Premier Consul vient de m'écrire, Citoyen, pour vous faire connaître qu'il désire que vos ouvrages soient exposés au salon où il doit se rendre après-demain. Il m'annonce qu'il ne veut voir que là les tableaux des artistes distingués de son siècle.

Je vous salue,

CHAPTAL.

[1] Bonne fin et meilleur commencement d'année.

DE TALLEYRAND [1]

I.

Paris, ce 21 février 1809.

La grâce que vous mettez, mon cher Gérard, à me donner le portrait de Canova, me force de renoncer aux principes que je me suis faits et ajoute à ma reconnaissance. Vous rendez bien difficile d'aller dans votre atelier, puisqu'on ne peut, sans danger, dire ce qu'on y aime et ce qu'on admire.

CHARLES-MAURICE, PRINCE DE BÉNÉVENT.

II.

Londres, 26 décembre 1830.

Mon cher Gérard,

Je reçois dans le moment, de Brighton, une lettre de lord Holland pour vous : je m'empresse de vous l'envoyer. On me dit que vous auriez presque envie de venir vous reposer quelque temps en Angleterre; j'en serais charmé, on vous y verrait avec le plus grand plaisir. Après un grand drame comme celui dont vous venez d'être témoin, il me semble que l'on doit aimer à venir dans un pays où, sans monotonie,

[1] Gérard a peint un beau portrait de M. de Talleyrand, que Desnoyers a gravé. Cette planche est un chef-d'œuvre de burin.

on est sûr de voir demain ce qu'on a vu aujourd'hui. N'ayez pas peur du charbon de terre; en deux jours on s'y accoutume, et l'on trouve qu'on est mieux chauffé avec du charbon qu'avec du bois.

Adieu, faites que j'aie le plaisir de présenter à Londres un des plus beaux génies de notre siècle : cela dépend de vous.

P. DE TALLEYRAND.

III.

Valençay, 1er septembre 183..

On me dit que vous êtes à Néris : j'en suis bien aise. D'abord parce que je crois que les eaux de Néris sont spéciales pour les maux de nerfs, et ensuite parce que, en revenant de Néris, vous passez nécessairement par Bourges, et que de Bourges, en partant de bonne heure, on vient aisément dîner à Valençay, où je serai bien heureux de vous voir. Après les eaux, il faut quelques jours de repos, et je crois très-sain de prendre ce repos-là chez quelqu'un qui vous aime depuis vingt-cinq ans.

TALLEYRAND.

DUCIS

I.

A la Rousselière, en Sologne, ce 12 messidor an XIII, (1er juillet 1805).

Je ne puis trop vous remercier, très-cher ami, très-

[1] Ducis est une des plus pures et des plus nobles figures de ce

illustre peintre, de mon portrait que vous avez voulu faire et que vous avez si bien traité [1]. C'est notre ami commun, mon excellent hôte de la Rousselière [2], qui m'a lu, un matin, à notre première entrevue, l'article de M^me^ Récamier et le mien. J'ai trouvé que le premier rendait parfaitement son charmant sujet, et qu'il était le portrait fidèle du tableau, l'image de la grâce et de la beauté. Quant au second, c'est le portrait sans doute de ce que vous avez mis dans votre ouvrage, et c'est là où j'admire les erreurs si douces et si pardonnables de l'amitié.

Aussi n'ai-je pu, mon jeune et aimable ami, m'empêcher de hâter, au milieu des bois et des bruyères de la Sologne, le remercîment qui était au fond de mon

temps de révolution où la conscience des hommes ne sut que trop souvent obéir aux modifications des événements et de la politique; il resta toujours fidèle à son amour pour les lettres, la poésie et l'indépendance. Il vécut et mourut pauvre, mais entouré d'amis fidèles parmi lesquels on compte des hommes de grand mérite. Il succéda à Voltaire à l'Académie, en 1778. La première phrase de son discours de réception (4 mars 1779) est restée célèbre. « Il est des grands hommes, dit-il, à qui l'on succède, et que personne ne remplace. »

S'il ne remplaça pas Voltaire, il sut au moins être plus juste que lui envers le plus grand poëte de l'Angleterre, car il fut le premier qui transporta les œuvres de Shakspeare sur le théâtre français. Ces essais, qui paraissent insuffisants aujourd'hui, après les excellents travaux qui ont été faits sur Shakspeare, furent goûtés par le public du temps, et interprétés par le grand tragédien Talma.

Ses épîtres, ses poésies fugitives, sont empreintes de qualités douces et de sentiments élevés.

Ducis est mort en 1816.

[1] Le portrait de Ducis est un des meilleurs que Gérard ait faits. Il a été gravé par Pradier, reproduit par Forsell en tête de l'édition des œuvres de Ducis, publiée par Nepveu en 1813, et gravé de nouveau en 1856 par Normand.

[2] La Révellière-Lépeaux.

cœur, et que j'ai tâché de faire passer dans une Épître [1] qui a déjà deux cents vers. Psyché, c'est la pudeur, la première des grâces. Bélisaire, c'est le malheur avec le courage pour le supporter. Ce qui vient ensuite, c'est le moral de la peinture, tiré des tableaux de Raphaël et de Poussin. Après, vient le tableau des quatre personnages : le vieillard, la fille, le mari et le petit enfant [2]. C'est la nature qui n'est qu'une succession et un héritage de tendresses mutuelles et de bienfaits. Je n'ai plus qu'à me mettre aux pieds d'Ossian pour entendre les accents de sa lyre antique et jouir du concert qu'il donne, aux ombres des héros et des héroïnes, dans le paradis des nuages et des souvenirs. Il est donc nécessaire, mon cher ami, que vous me désigniez dans l'expression de cette esquisse singulière, romantique et aérienne. Il faut aussi que vous jugiez de la manière dont j'ai rendu vos beaux tableaux dans les deux cent six vers que j'apporte avec moi du pays de la pauvreté, de la mélancolie et du silence. Mais, dans notre conseil, voyez si nous n'aurions pas besoin d'un tiers pour mettre en commun nos idées. Et ce tiers, si c'est là votre avis, c'est Louis Lemercier [3], notre ami, dont vous connaissez le génie, l'espoir et la noble droiture. Je souhaite que ce soit là votre avis. Je vous remettrai une lettre de mon cher hôte, qui est une *Vie* de Plutarque. Nous nous

[1] L'épître à Gérard a été imprimée dans l'édition Nepveu, p. 179, 3e vol.

[2] Les Trois-Ages.

[3] Népomucène Lemercier. Voir à ce nom.

quittons tous avec bien du regret, le père, la mère, Clémentine et Ossian. Mes respects, je vous prie, à M^me^ Gérard. Je vous embrasse en Apollon et en amitié fraternelle.

J.-F. Ducis.

II.

A Versailles, le 27 novembre an XIV (1806).

Mon cher ami, j'ai eu le plaisir, cet été, de vous lire mon épître de remercîment, chez vous, dans votre atelier, devant votre chère compagne, sur votre boîte à couleurs, et en présence de Psyché et de l'Amour, de Bélisaire et d'Ossian. Vous m'avez peint avec le talent d'un grand artiste et avec l'âme d'un tendre ami. Et moi, j'ai voulu vous rendre grâces dans toute l'effusion de mon cœur et avec la part de talent que la nature peut m'avoir donnée. C'est vraiment entre nous deux le baiser fraternel de la peinture et de la poésie. Cette épître est à vous, mon cher ami, elle vous appartient exclusivement, à *vous seul;* elle ne sera ni lue publiquement, ni imprimée sans votre permission expresse. Je ne suis point du tout curieux, pour mon compte, de montrer, en nature, ma vieille tête en public. Je n'ai plus rien à faire ici qu'à soigner ma santé et qu'à m'occuper de poésie, car c'est une ancienne maîtresse que je ne puis encore quitter. Mon sang enflammé me fait toujours la guerre. Je le combats par un régime rafraîchissant. L'âge me force à

beaucoup de précautions. Vous n'êtes pas dans cette triste nécessité, mon cher ami,

Vous à qui l'âge encor garde un si long destin.

Vale et me ama.

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

III.

A Versailles, le 29 avril 1807.

Mon cher ami, j'espère toujours que vous me ferez l'amitié de venir me voir dans ma retraite, et que mon neveu, le peintre [1] que vous honorez de votre amitié, sera votre compagnon de voyage. Peut-être auriez-vous apporté avec vous le portrait de votre vieil ami, que vous avez fait avec tant de grâce pour moi, avec tant de génie et de succès pour votre gloire; mais je vous prie (et j'ai mes raisons pour cela) de garder chez vous et dans votre cabinet mon portrait. Il ne peut être mieux que dans la maison paternelle. Je comptais que notre bon ami Talma jouerait au premier jour ma tragédie d'*Hamlet*, remise au théâtre avec mon nouveau cinquième acte, mais sa santé s'y oppose et il va bientôt aller aux eaux de Spa. Lemercier, notre ami, soupirait après la première représentation de cette reprise. Je ne sais comment il se porte. Voudrez-vous bien, mon cher ami, me donner quel-

[1] Georges Ducis, élève de David, s'est distingué par quelques tableaux de genre.

que connaissance sur ces deux points? Comment se porte Lemercier? Talma, avant son départ pour les eaux, me jouera-t-il, ne me jouera-t-il pas?

Quand vous verrez Lemercier, Talma, Ginguené, rappelez-moi, je vous prie, à leur souvenir. Je ne vous souhaite ni gloire ni fortune. Vous avez la première, vous pouvez aisément vous assurer la seconde; mais je vous souhaite du bonheur, du bonheur! Je vais au fait. Si vous venez avec mon neveu me demander un chapon et une salade, du bon vin et du bon café, je suis *capable pour*. Bonjour, grand peintre, homme d'esprit par dessus le marché.

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

IV.

A Versailles, le 8 octobre 1808.

Mon cher ami, je vous écris, dans mon cabinet, sur les bois de Satory, au milieu de vos jeunes amis et élèves, Guérin, Franque [1] et mon neveu, le peintre, qui me firent l'amitié de manger le sobre dîner du poëte. Je suis bien aise que le salon jouisse et s'honore de vos tableaux. Moi, j'aurai aussi mon salon. Mon recueil de poésies paraîtra à la fin du mois prochain. Ce ne sera pas assurément sans avoir consulté

[1] Franque était un des *primitifs* de l'école de David (voir *David et son temps*, par M. Delécluze). Il exposa en 1806 un tableau d'*Hercule arrachant Alceste aux enfers*.

Andrieux [1], qui ne badine pas, s'il vous plaît, quand il s'agit du public, du goût et de la vérité. Tout cela, mon ami, pourra vous être lu d'avance, en petit comité, avec nos bons amis et dans un joli dîner chez vous, au palais des Arts. Vous saurez qu'actuellement, à cause de l'habitude, je suis un sauvage rébarbatif hérissé de tous ses poils. Mais nos deux sauvageries s'entendront, s'estimeront et s'aimeront toujours. Vos regards, je l'espère, continueront de tomber avec quelque plaisir sur la figure d'un hibou tranquille qui reviendra bien vite reprendre et garder sa place constamment auprès de vous et sous les yeux de vos amis.

DUCIS.

Il y a quinze jours que Talma et Lemercier sont venus me voir. Ils ont couché une nuit chez l'ermite.

V.

A Versailles, le 9 juin 1811.

Mon cher ami, je ne pourrai jamais oublier les marques particulières et constantes d'amitié que vous m'avez données avec tant de grâce. Vous, Andrieux et Lemercier, voilà trois hommes qui me manquent dans ma retraite que mille circonstances me rendent si chère.

Andrieux est venu me voir mardi dernier avec

[1] Voir Andrieux.

M^me^ Hauguet, notre charmante et commune amie. C'est elle qui l'a mené et ramené dans sa voiture. Nous avons dîné tous trois fort agréablement chez Bréville, dans le parc, vis-à-vis de beaux arbres parés de toute leur verdure.

Je mets dans cette lettre, mon cher ami, un billet de la banque de France de 500 livres. Vous en recevrez un autre de pareille somme, dans les huit premiers jours du mois prochain, car c'est à cette époque que je reçois un quartier de mon petit revenu.

Mon épître à Andrieux est bien finie et finie à notre contentement réciproque. Elle paraîtra dans le second volume de mes poésies, que je vais me hâter de faire imprimer.

Actuellement, je songe aux vers par lesquels je dois témoigner toute ma reconnaissance à M. Taunay, qui a mis son talent et ses soins à mon buste [1] que je vous devrai comme je vous dois mon portrait.

Quand vous verrai-je, mon cher Gérard? — Je vous embrasse de tout mon cœur.

DUCIS.

VI.

Versailles, le 25 août 1811.

Mon cher ami, je vous assure que ces mots de votre lettre, *le succès passe mon espérance,* m'ont fait le

[1] Ce buste, légué par Ducis à Gérard, fut donné par celui-ci à la Comédie-Française. Il a été longtemps exposé dans le foyer du théâtre.

plus grand plaisir. Que de reconnaissance je dois à M. Pradier [1] pour son courage, sa bienveillance pour moi et son beau talent! Voulez-vous bien, mon ami, lui en faire mes très-vifs remercîments? Quand je songe que M. Pradier a recommencé trois fois ma gravure, je crois qu'il a dû cet étonnant courage au chef-d'œuvre de peinture qu'il avait sous les yeux. Vous savez, mon cher ami, que portrait, gravure et buste en marbre, tout enfin vous appartient. Je ne suis bien aise d'en être propriétaire que pour vous en faire passer et assurer l'incontestable propriété. Nous nous sommes expliqués ensemble, et c'est sur cet article mon véritable testament et ma dernière intention.

Bonjour, mon cher et aimable Gérard, c'est du fond de mon cœur et avec toute son affection que je vous embrasse.

DUCIS.

VII.

A Paris, le 23 janvier 1813.

Mon cher ami, il y a plus de quatre ou cinq mois que j'ai de vives alarmes sur ma vue. Je ne peux plus lire même dans les livres dont le caractère est assez

[1] On doit à Pradier, graveur, frère du célèbre statuaire, outre le portrait de Ducis, la belle planche du *Virgile lisant devant Octavie l'Éloge de Marcellus*, d'après le tableau de M. Ingres, *l'Amour et Psyché* et *Flore caressée par Zéphire*, d'après Gérard.

gros. Mes livres sont fermés pour moi, privation cruelle, surtout pour un homme qui est dans sa quatre-vingtième année et qui ne peut communiquer avec les muses que par les yeux. Mon ami, je viens de m'assurer, et malheureusement d'une manière certaine, que je ne puis déchiffrer mes vers sur mon manuscrit, dont l'encre est d'une blancheur qui achève mon infirmité : et ce qu'il y a de pis, c'est que je ne sais pas ma *Côte des deux amants* par cœur [1]. Le manuscrit, d'ailleurs, est couvert de ratures, de pièces et de morceaux rapetassés. Je vous prie donc, mon cher ami, de vouloir bien m'excuser, si demain je ne me rends pas chez vous pour la lecture en question. J'irai demain ou après, avec ma femme, chez M. le baron de Venzel, célèbre oculiste. Mon ami, quand vous le pourrez, venez visiter votre pauvre ami.

Je vous embrasse de toute l'affection de mon cœur.

DUCIS.

VIII.

Versailles, le 31 juillet 1815.

C'est sans étonnement, mon cher ami, que j'ai appris de mon neveu, le peintre, l'offre généreuse que vous me faites d'une somme de mille francs, dans nos moments difficiles où les secours de l'amitié de-

[1] Ce morceau a été imprimé dans les œuvres de Ducis, publiées par Nepveu en 1813 (3e volume).

viennent quelquefois si nécessaires. Je suis justement dans ce cas. J'accepte donc avec le plus grand plaisir et une vive reconnaissance une somme que vous pouvez me prêter et dont cette présente lettre contient l'obligation. Je prévois que je ne serai pas longtemps sans être en état de vous la rendre; mais je ne me gênerai pas avec un ami tel que vous.

Ducis et Georges, son frère, ont dîné en famille hier avec moi. Jugez, cher ami, combien ce petit dîner tout simple, mais pas mauvais, aurait augmenté notre joie, partagé avec vous!

Je sens que mon cœur a bien des choses intimes à vous dire, ainsi qu'à Andrieux; c'est un bonheur que je goûte d'avance. Acceptez-en l'assurance avec celle de notre très-douce et très-antique amitié.

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

DENON [1]

Berlin, 2 novembre 1806.

Voilà, mon cher Gérard, le portrait du général Rapp avec un petit trait relatif à sa taille. Je joins à cela un court procès-verbal de ce qui le regarde pour le mo-

[1] C'est à propos du tableau de *la Bataille d'Austerlitz* que cette lettre fut adressée à Gérard. Vivant Denon occupait alors la place de directeur général du Musée Napoléon, de la Monnaie des médailles, etc. Né en 1747 à Chalon-sur-Saône, Denon fut page et gentilhomme de la chambre, à la cour de Louis XV. Il occupa ensuite plusieurs postes diplomatiques. Denon avait fait d'heureux essais en

ment où vous avez à le peindre. J'ajouterai seulement que ses yeux sont à fleur de tête et son teint fort coloré, et qu'animé par le combat, il est en tout un fort beau militaire. Son costume est un habit de général de la garde, c'est-à-dire avec les aiguillettes; il a de plus la plaque d'un ordre de Wurtemberg. En tout, mettez beaucoup de magnificence dans le costume des officiers qui entourent l'Empereur, attendu que cela fait contraste avec la simplicité qu'il affecte, ce qui le fait tout à coup distinguer parmi eux.

Mille amitiés bien sincères.

DENON.

HUMBOLDT[1]

I.

Berlin, 12 février 1807.

J'ai su, mon digne et respectable ami, que vous désiriez exécuter quelque tableau relatif au séjour

gravure à l'eau-forte. Son talent le sauva du danger d'être décrété d'accusation comme émigré par la Convention, et sa qualité d'artiste fit oublier celle du diplomate et du courtisan. David, qui avait approuvé ses mérites, lui fit confier la commission de graver les *Costumes républicains* que David lui-même avait composés et dessinés. Sous le Directoire, Denon fit partie de l'expédition d'Égypte. Il a publié le *Voyage dans la haute Égypte pendant la campagne du général Bonaparte*. Directeur général des musées depuis l'avénement de Napoléon jusqu'en 1815. Il mourut en 1825, membre de l'Institut.

[1] Frédéric-Henri-Alexandre, baron de Humboldt, est né à Berlin

de l'Empereur au palais de Sans-Souci. Je suis bien coupable d'avoir tardé si longtemps à remplir vos désirs et à vous envoyer l'esquisse du petit édifice qui vous était nécessaire. Je puis vous assurer cepen-

en 1769. Emporté par ses aptitudes, un profond amour du travail et une activité dévorante, il entra dans le courant rapide qui, en Allemagne et en France, dépassa, vers le commencement du siècle, les limites déjà connues de la science. Après avoir débuté par de remarquables travaux de géologie, de botanique, d'anatomie et de chimie, il entreprit son grand voyage d'Amérique, où il fit, après avoir enduré des fatigues inouïes, les plus intéressantes expériences sur la minéralogie, la géologie, l'astronomie et la physique générale. Ce voyage dura cinq années et donna comme résultat le magnifique ouvrage du *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent par A. de Humboldt et A. Bonpland.* De 1807, époque à laquelle parurent les premières livraisons de cet immense travail, jusqu'en 1827, Humboldt vécut presque constamment à Paris, surveillant la publication de son ouvrage et se livrant, avec ses amis Cuvier, Arago, Gay-Lussac, à de nouveaux travaux scientifiques. En 1829, il entreprit un nouveau voyage en Russie, en compagnie de MM. Ehrenberg et Rose. Le résultat de ce voyage fut un ouvrage sur l'Asie centrale : *Recherches sur les chaînes de montagnes et climatologie comparée.* En 1830, Humboldt revint de nouveau habiter Paris, sans tout à fait abandonner Berlin. A cette époque le roi Frédéric-Guillaume III lui confia de délicates missions politiques qu'il sut remplir avec le plus grand tact. Après la révolution de juillet, il fut chargé de reconnaître, au nom de la Prusse, le nouveau roi Louis-Philippe.

Humboldt connaissait tout Paris et tout Paris le connaissait. Son profond savoir s'alliait à un esprit fin et observateur. Il aimait beaucoup Gérard, et celui-ci n'a pas cessé de l'entourer des marques du plus profond attachement. Humboldt était un des plus assidus aux réunions du mercredi chez Gérard. En 1848, Humboldt quitta la France et se fixa définitivement à Berlin où il vécut jusqu'à sa mort dans l'intimité du roi, sans avoir jamais été un courtisan. Les dernières années de sa longue et belle vie ont été consacrées à la publication du *Cosmos, essai d'une description physique du monde,* œuvre immense et grande idée qui embrasse toute l'étendue des connaissances humaines. Humboldt est mort à Berlin, le 6 mai 1859, laissant la mémoire d'un des plus beaux esprits qui aient honoré le siècle.

dant que j'y ai mis plus de zèle que vous ne devez le penser. J'avais chargé un jeune artiste de mes amis de se rendre à Potsdam pour y faire le dessin. Il m'a porté à la fin une esquisse que nous croyons très-imparfaite et que je n'oserais vous offrir. Elle forme un paysage, mais elle ne contient pas ce qui vous est le plus nécessaire, la représentation linéaire de l'architecture. Au milieu du chagrin que j'en ai éprouvé, j'ai appris qu'il existe une vieille planche de M. Krüger qui est mal gravée, mais de la plus grande exactitude. Les plus petits détails y sont fidèlement représentés. Je me suis procuré une épreuve de cette planche que possède la famille de M. Krüger, et je m'empresse de vous la faire parvenir. Je me flatte qu'elle remplira votre but, mon respectable ami. Toutefois, si vous désiriez autre chose, par exemple une partie de la terrasse de Sans-Souci ou une vue sur laquelle se trouve en même temps le fameux moulin à vent, je vous supplie de me le marquer franchement. Vous savez que peu de personnes en ce monde vous sont plus vivement attachées que moi. Vous savez que la reconnaissance que vous m'avez inspirée est proportionnée à cet enthousiasme avec lequel on doit embrasser tout ce qui est beau, grand et simple à la fois.

Depuis mon retour d'Italie, surtout depuis que mon ami intime M. Gay-Lussac m'a quitté ici, j'ai vécu dans un désert moral. Les événements qui viennent d'écraser notre indépendance politique, comme ceux qui ont préparé cette chute désastreuse et qui la

faisaient prévoir [1], tout m'a fait regretter mes bois de l'Orénoque et la solitude d'une nature aussi majestueuse que bienfaisante. Après avoir joui d'un bonheur constant depuis dix à douze ans, après avoir erré dans des régions lointaines, je suis rentré pour partager les malheurs de ma patrie! L'espoir de me rapprocher de vous me console un peu. J'exécuterai ce projet sitôt que la délicatesse et mes devoirs me le permettront. Je sens tous les jours que l'on ne travaille bien que là où d'autres travaillent mieux autour de vous. Aussi la publication de mes ouvrages ne pourra se terminer que lorsque je serai moi-même à Paris, où j'implorerai de nouveau vos conseils.

Tous les gens de goût se sont occupés ici, de loin, de l'idée de votre tableau allégorique de *la Vie humaine* [2]. N'en pouvant pas admirer de près la belle exécution, nous nous sommes plu à en admirer la composition. Que ne peignez-vous la vie d'une nation comme celle de l'individu? L'ombre de Frédéric le Grand représenterait, caractériserait les Prussiens, et cette ombre errant parmi des ruines offrirait un tableau digne de votre génie! Ayez la grâce de présenter mes respects à M^me^ Gérard, à la famille de M. Redouté [3], et surtout à notre ami M. Thibault [4], dont je fais graver le superbe dessin. Je n'écris pas aujourd'hui à ce dernier, parce qu'on n'a pas achevé à la Manufacture de

[1] On sait qu'après Iéna et Tilsitt, la Prusse avait été occupée par l'armée française (1806).

[2] *Les Trois Ages.*

[3] Le peintre de fleurs.

[4] Thibault, dessinateur et professeur de perspective.

porcelaine un objet que je veux lui présenter et qui est relatif à mon voyage. Daignez agréer les assurances de mon attachement respectueux.

ALEXANDRE HUMBOLDT.

La petite gravure de M. *Desnoyers* [1] m'a fait un plaisir bien sensible, parce qu'elle rappelle au public les bontés dont vous m'honorez. — J'ajoute aussi une gravure assez rare du nouveau palais de Potsdam, qui ne parle pas pour le goût de Frédéric le Grand.

II.

Paris, août, vers 1807.

Je suis chargé, mon digne ami, de la part d'une princesse qui n'est pas belle, mais horriblement *sentimentale*, d'engager vous, M. Talma et moi-même à dîner chez elle la semaine prochaine. J'espère que l'abattement et la prostration de forces qui est l'effet de la chaleur excessive donnera un air sentimental à ceux parmi nous qui ne connaissent pas ce genre de *prose poétique* de l'âme. La princesse de Ponte-Corvo demeure à Bellevue. Elle dîne à six heures ou six heures et demie. Elle veut que vous et M. Talma fixiez le jour où nous puissions aller la voir dans ces *Alpes de Sèvres*. Auriez-vous la bonté d'ouvrir des négociations avec M. Talma? Tout jour est le mien, pourvu que ce soit vers la fin de la semaine pro-

[1] Eau-forte du portrait de Humboldt, dessiné par Gérard en 1799.

chaine : mercredi, jeudi, samedi, pour laisser au globe le temps de se rafraîchir ou de s'enflammer tout simplement. Aussi dois-je protester contre vendredi prochain, qui est jour d'Arcueil [1]. Je vous conjure de ne pas refuser. La princesse est aimable et bonne. Elle a un grand mérite pour moi, celui de me parler toujours de vous, comme si vous lui aviez dit que vous me vouliez un peu de bien. En ce cas ce peu est beaucoup. Ayez la grâce de m'écrire deux mots, lorsque M. Talma, à qui vous voudrez bien présenter les expressions de mon tendre attachement, vous aura répondu. Je me fais une fête de passer une journée avec vous.

HUMBOLDT.

A l'École polytechnique, ce vendredi.

III.

Paris, 29 mars 1812.

Je vous ai parlé hier, mon excellent ami, de nos *Plantes équinoxiales* : c'est de nos ouvrages celui qui offre le plus d'ensemble d'exécution. Je vous demande la faveur d'en agréer l'hommage; j'y tiens d'autant plus que la plupart des détails anatomiques, comme aussi plusieurs planches (p. 118), ont été dessinés par moi au milieu des forêts, dans des canots étroits, dans des circonstances assez pénibles. J'espère pouvoir vous offrir sous peu la grande édition de mon

[1] Chaptal avait une propriété à Arcueil.

Itinéraire que l'on imprime en ce moment. En m'honorant de votre amitié, vous l'avez placée en celui qui sent le plus profondément cette admirable réunion du génie et de l'élévation du caractère, des dons de l'esprit et des qualités du cœur dont la nature a embelli votre existence.

H.

J'ai un rhume énorme, de la toux et beaucoup de chaleur à la tête. Mon style et mon écriture se ressentent de cet état. Je viendrai pourtant dans la journée demander de vos nouvelles.

IV.

Paris, vers 1812.

J'ai les *pains* en mains. J'ai commencé un nouveau portrait de mon jeune botaniste. Je suis dans les souffrances de l'*âcre* et du *dur*. Vous, Mademoiselle [1], qui me traitez toujours avec tant de bonté, me permettez-vous de vous demander un petit bâton de votre sublime *pierre d'Italie*? Ma reconnaissance en sera éternelle. De grâce, ne m'en voulez pas de vous déranger, et agréez l'hommage de mon respectueux attachement.

Votre élève de quarante-trois ans,

H.

[1] Ce billet est adressé, ainsi que plusieurs autres, à Mlle Godefroid, qu'Humboldt appelait, on le verra plus loin, sa *bienfaitrice* et à laquelle il demandait conseil pour l'exécution de ses dessins et aquarelles.

V.

Paris, 1814.

J'espère, mon excellent ami, que vous rirez longtemps de la comédie que je vous ai donnée. Le pèlerin de Jérusalem [1] est furieux. Ce ministère manqué dont on lui a parlé en public, cette persécution des protestants, ces plaintes contre le roi Louis XVIII, ce prince de Rohan qui, pour faire sa cour à la Prusse, dit qu'on a *forcé* sa famille de se faire catholique, ce ministre du roi de France qui demande une garnison dans la capitale de son roi; — convenez que tout cela est délicieux. Les Grands-Ducs m'ont chargé de vous faire *mille amitiés,* c'est le mot. Ils espèrent aller vous voir ce soir à cinq heures.

A. H.

VI.

Paris, 1814.

Mon cher ami et mon maître, le roi de Prusse vous demande la permission de poser chez vous *à midi,* aujourd'hui samedi. J'espère que cela ne vous dérangera pas. Mille amitiés.

H.

[1] Chateaubriand.

VII.

Paris, 1814.

Nous avons passé quatre heures cruelles dans l'empoisonnement. Le Roi a de nouveau un cruel mal de dents. Ainsi, cher ami, nous n'irons pas vous troubler aujourd'hui. Le Roi vous en fait mille excuses. Je vous embrasserai ce soir.

H.

VIII.

Paris, 1814.

Le Roi est encore alité. Il est très-souffrant : personne n'a encore pu le voir. D'après cela, mon excellent ami, vous serez sans doute libre aujourd'hui. J'écris ces lignes parce qu'il serait cruel de vous dérober un moment. J'ai dit à Steuben [1] ce que vous lui permettez pour son tableau. Ce que vous faites pour lui est fait pour moi, et cela augmentera la reconnaissance que je vous dois. Mes deux moustaches d'hier soir, *à bonnet de toile cirée*, sont ivres de votre soirée. Ils en parlent comme arrivant de quelque île enchantée de l'océan Pacifique. Que Dieu nous délivre de toute la race exotique, malgré leur bonté et leur sensibilité!

H.

[1] Steuben avait fait le portrait de M. de Humboldt; il était peu connu alors. Voir la note sur Steuben, aux lettres de Barbier-Walbonne.

IX.

Paris, 1815.

Dans un excès de zèle, je me présente de trop bonne heure chez vous, mon respectable ami. Je laisse à votre porte cet admirable monument de votre amitié pour moi : ce sera aussi un monument de ma reconnaissance et de celle de toute ma famille. Dire que vous ordonnerez ce que vous désirerez de plus de *vos* épreuves de *votre* planche, c'est vous engager à disposer de votre propriété. Je m'arrête à vingt-trois : la vingt-quatrième vous sera présentée encadrée. Je n'ai pas d'expression pour les sentiments divers qu'inspire ce frontispice [1]. J'y crois lire les événements extraordinaires au milieu desquels vous avez eu le noble courage de travailler pour un ami.

H.

X.

Paris, 1815.

Voici, mon cher et illustre ami, une réponse à M. *Passalaqua* [2], dont la lettre est bien vague. On ne peut dire « qu'on veut acheter si l'on ne fait le prix des choses. » Qui dédommagerait M. Passalaqua du voyage et du transport de tant d'objets précieux?

[1] Ce frontispice, dessiné par Gérard, gravé par Roger, pour le grand ouvrage de Humboldt et Bonpland, a pour titre *Humanitas, Litteræ, Fruges.* (Plin. jun., l. VIII.)

[2] Propriétaire d'une collection d'antiquités achetée plus tard par le roi de Prusse.

Mille tendres amitiés et mes hommages à l'excellente Mme Gérard. Vous savez que le Roi a voulu acheter aux Gobelins votre buste de Louis XVIII? Il a dit que c'était autant pour avoir un souvenir d'un monarque qui lui était cher qu'à cause du beau pinceau de M. Gérard. Le roi de France a prévenu ce vœu et lui en a fait cadeau. Je travaille toujours inutilement pour Mme *Jaquotot* [1], et je n'ai aucune espérance pour notre *Benvenuto Cellini* de Strasbourg.

H.

XI.

Paris, 1816.

Vous avez raison de rire de ma pédanterie toute tudesque, cher et excellent ami; mais je ne savais pas que ma microscopique écriture pourrait avoir donné lieu à quelque malentendu sur le jour. Me voilà bien rassuré, non par l'aimable et spirituel secrétaire, mais par vous-même. J'aurai le bonheur de vous embrasser demain chez vous, et puis jeudi encore chez vous, et puis vendredi chez le Corse [2]! *Cauchy* [3] a proposé hier, dans un comité secret, de purger la bibliothèque

[1] Mme Jaquotot, peintre sur porcelaine, a fait d'excellentes copies d'après les maîtres anciens, et des reproductions de quelques tableaux modernes.

[2] Pozzo di Borgo, ambassadeur de l'empereur Alexandre auprès de Louis XVIII.

[3] Cauchy, mathématicien. Nommé académicien officiellement à la Restauration.

de l'Institut de tous les livres qui insultaient les majestés divines et royales : il a nommé Voltaire, Rousseau, et il s'est déchaîné surtout contre la *Guerre des Dieux*.... Amitiés.

H.

XII.

Paris, 1817.

J'oserai vous présenter ce soir, mon respectable ami, un général prussien, M. de Rühl, homme aimable et très-occupé des arts. Il a publié des cartes topographiques, et mon frère m'ordonne tout exprès de vous le présenter pour être auprès de vous l'organe des sentiments d'admiration de M^me^ de Humboldt.

H.

Vous savez que la duchesse de Berry et *Castel-Cicala* [1] ont dénoncé *Forbin* [2] auprès du Roi pour impiété et hérésie politique de son livre; on lui a d'abord voulu ordonner la suppression de ce qui reste de l'édition; Forbin a eu hier là-dessus une conférence avec M. de Blacas [3]; il paraît que pour le moment la faveur d'être *victimé* et illustré par la persécution ne l'amuse pas. Plus tard, cela sera utile au livre.

[1] Castel-Cicala, ministre de Naples à Paris.

[2] Le comte de Forbin, membre de l'Institut (Acad. des beaux-arts), directeur des musées.

[3] Ancien ministre de la maison du roi, pair de France.

XIII.

Paris, 1817.

Ecoutez les *Ultra*, le journal de l'empire d'aujourd'hui. Jamais succès n'a été plus complet et plus mérité. M. le duc d'Angoulême a entendu avec une vive satisfaction les éloges qu'on donnait de toutes parts au chef-d'œuvre de l'école moderne.

La Quotidienne d'aujourd'hui (c'est sans doute Malte-Brun que j'avais vu hier) : « Cette belle com-« position couronne tous les grands travaux de M. Gé-« rard qui est l'honneur de l'école française [1]. »

Je sens que je suis né pour l'amitié, car le bonheur que je sens a effacé *entièrement* en moi l'impression des articles de M. H..., qui a fait de moi (encore aujourd'hui) l'article le plus bienveillant, à peu près comme il le ferait de l'ouvrage de M. B..., si ses amis, pour se défaire de lui, le faisaient voyager.

H.

Dans un café.

XIV.

Paris, 181..

Lisez, mon respectable ami, jusqu'à demain soir, les niaiseries de *Lady Morgan*, ce mélange d'amour pour la liberté et de goût pour les généalogies, cet

[1] L'*Entrée de Henri IV*.

Endymion de Prud'hon, ce Guérin que sa *jeunesse* empêche d'avoir de la réputation, ces chefs-d'œuvre de peinture de Denon, Gérard et Robert-Lefèvre, qui vont ensemble à l'immortalité, cette anatomie de la famille de Beauvau, cette aimable délicatesse qui apprend au public que M. de Chateaubriand a repris sa femme par sentiment de décence, cet hôtel Pastoret, cet hôtel Denon [1] !

Vous avez eu la bonté de lui montrer cet Achille, qui est resté invisible à vos plus zélés admirateurs; — elle l'attribue au *jeune Guérin;* c'est lui aussi qui a fait le superbe et *humide* portrait de M^me^ Récamier... Elle vous fera rire quelquefois. Mille tendres amitiés.

Elle est cependant quelquefois très-plaisante en parlant des *ultra*, et de M. de Chateaubriand, et de l'Institut.

H.

XV.

Paris, 182..

Hier, chez la belle Gabrielle, à Saint-Ouen; aujourd'hui encore chez M^lle^ Sontag, chez la duchesse de Dino; je suis incertain du bonheur de vous voir ce soir, mademoiselle, et de m'informer chez la bonne M^me^ Gé-

[1] Humboldt se moque des erreurs du livre dans lequel lady Morgan attribue à Prud'hon l'*Endymion* de Girodet et à Guérin le portrait de M^me^ Récamier par Gérard.

rard de notre illustre voyageur[1]. Dans cette incertitude, je veux commencer par payer une dette. Nous devons pour cette quatrième planche, qui est très-belle, 300 à 350 francs. Je crois qu'il faut les donner en entier. Mille tendres hommages.

H.

Je meurs de chaleur; hier, à l'Observatoire même, 29° Réaumur.

XVI.

Paris, 1822.

Votre lettre pour Londres est partie. Je l'ai envoyée avec une note très-pressante à l'ambassadeur. Disposez toujours de moi, mon respectable ami. Je regrette d'avoir manqué hier soir de vous voir et d'offrir mes hommages à l'aimable M^me^ Gérard, ayant été retenu très-tard chez M. de Duras, qui est malade et qui *fait partir* M. de Rauzan pour Vienne. Voici l'arrangement: M. de Montmorency part demain avec M. de Rauzan (qui lui sera d'un fier appui!) pour le congrès de Vienne. Le ministre ne compte y rester que dix à douze jours; puis M. de Chateaubriand, toujours fortifié par M. de Rauzan, assistera au congrès de Vérone; on croyait cela décidé hier soir, malgré une note contre M. de Chateaubriand dans l'*Étoile*... Quel tripotage!

H.

[1] Gérard était en Angleterre.

XVII.

Vérone, le 21 octobre 1822.

J'étais environné des plus beaux rochers de la vallée de Tienne, dans une petite auberge de Cavallese, vis-à-vis des granits et de la cascade du Canzacoli, lorsque je vous écrivis pour la première fois : cela était assez pittoresque, mais peu commode. Aujourd'hui je me trouve dans un salon de marbre, dans une de ces maisons que l'on veut bien appeler un palais, sans doute parce qu'on s'y ennuie depuis des siècles; et, au milieu de cette magnificence apparente, je suis forcé d'écrire sur mes genoux. Voilà, mon cher et illustre ami, ce qui doit excuser auprès de vous cet horrible griffonnage. Je me résigne à ce que vous ne puissiez pas déchiffrer ma lettre entière, pourvu que vous trouviez les mots d'admiration, de dévouement et de *reconnaissance* qui sont éternellement l'expression de mes sentiments envers vous. Revenu du Tyrol (*Trento, Bolzano, vallée di Fozza*) et des montagnes volcaniques de Padoue (*monti Uganei d'Abano*), j'ai appris que le Roi, au lieu de venir par Insprück, avait pris la route du Simplon. Je suis retourné à Milan pour aller au-devant de lui; nous sommes revenus par Bergamo et Brescia, et dans deux jours nous partons pour Venise. La vie est bien agitée, et je pourrais presque me plaindre qu'il y ait tant de princes, tant d'églises et tant de ballets dans ce pays. Cela commence à huit heures du matin et cela finit à minuit, sans compter

les intercalations d'un dîner à deux heures, d'un thé à six heures, et d'un souper à neuf heures. Mes rapports avec le Roi sont les mêmes qu'autrefois, et je ne saurais assez me louer de toutes les marques de bienveillance et de prédilection qu'il me donne. Il s'est informé avec la plus tendre sollicitude de l'état de votre santé, de vos travaux, de vos projets d'un voyage en Italie. Il revient souvent sur ce sujet, qu'il sait me rappeler des souvenirs si heureux... Vérone n'est guère très-amusant. La beauté de l'amphithéâtre est un peu sévère, et ce qu'il y a de plus gai sont les poissons pétrifiés du comte Gazola, le long cyprès du jardin Giusti, et les ossements de l'âne sur lequel était monté Notre-Seigneur dans son entrée à Jérusalem. Tous les congrès se ressemblent : on dit celui-ci fini avant qu'il ait commencé. On est tellement d'un même avis qu'il n'y a pas lieu à discussions, et il paraît qu'on ne fera rien ni à l'Est ni à l'Ouest. Voilà les nouvelles du jour : j'en parle à mon aise, ne voyant de toute la diplomatie que M^me^ de Liéven [1]. C'est là qu'on s'assemble le soir, qu'on dit que l'on s'ennuie, et qu'on le redit le lendemain. Je n'ai malheureusement pas eu le plaisir de trouver M. Serangeli [2], qui était absent de Milan; mais le Roi a été accompagné de M. Longhi, le graveur, qui a tout à fait la tournure d'un homme d'esprit. Il rend beaucoup de justice à

[1] M^me^ de Liéven, l'un des oracles politiques du siècle. Élevée à Saint-Pétersbourg, elle résida successivement à Londres, en Russie et en France, où elle mourut à Paris en 1857.

[2] Peintre, élève de David, auteur de plusieurs tableaux placés au musée de Versailles.

Toschi, et a marqué au roi la plus grande admiration pour vos ouvrages. Le temps est superbe, quoique plus froid qu'à votre villa. Les *fonds* sont assez gris, et je soupire après le ciel de Naples. Nous reviendrons de Venise ici, et nous partirons pour Rome et pour Naples le 3 novembre, pour être déjà de retour ici le 15 décembre. Le congrès ne sera pas très-long, à ce que tout le monde croit, et j'espère toujours vous embrasser au commencement de janvier. Je n'ai pu encore lâcher que quelques mots sur notre bon Steuben à M. de Nesselrode. On ne fait qu'arriver, et tout le monde est distrait dans ces premiers jours. Pozzo et M. de Montmorency me chargent de mille choses pour vous, mon cher et excellent ami. Vous ne doutez pas, j'espère, des sentiments du plus tendre et du plus respectueux dévouement que je vous porte à vous, notre maître, à l'excellente M^me^ Gérard, et à M^lle^ Godefroid, ma *bienfaitrice*. Il y a peu de jours que j'ai encore mangé de vos biscuits et bu de votre vin. Ma santé est excellente, et je m'arme de patience. Mille amitiés à ce bon Steuben.

A. H.

Avez-vous les derniers vers de Monti sur ce sujet tout à fait mythologique, l'innocence, la générosité et la vertu de M^me^ de S..., qui a fait faire de petits tableaux à M. Agricola [1]? Quand je suis tout seul dans la campagne, je suis ravi de votre Italie : quel délicieux pays!

[1] Peintre d'histoire, résidait habituellement à Rome.

XVIII.

Paris, 182..

Toujours des importunités! Je vous demande la grâce, mon cher et respectable ami, de vous amener demain soir un homme aimable, qui m'a été beaucoup recommandé par l'ambassadeur, et qui a été, après M. Canning, chargé d'affaires à Lisbonne. C'est le chevalier-baronnet sir John Croft, qui parle mieux le français que mon gothique compatriote.

H.

XIX.

Paris, 182..

Ce n'est certainement pas à moi à trouver l'heure trop *matutine* [1]. Je serai à quatre heures chez M. Gérard, en le remerciant de son généreux pardon qui vous est dû en entier. Depuis Clovis, les femmes ont été nos anges tutélaires. Près du trône, ces anges ont un peu changé dans ces derniers temps. Je supplie M^lle^ Godefroid d'agréer mes tendres et respectueux hommages.

H.

XX.

Paris, 182..

Je suis encore tout plein de la charmante fête de

[1] Matinale.

dimanche [1]. Tout le monde parle de l'élégance, de l'ordre et de la franche gaieté qui animaient tout. Je suis retourné (à pied) avec le ministre, son fils, le *chevalier* architecte et le général *victorieux*. C'était un superbe clair de lune, et le chemin ne nous a pas paru long : il n'était que *quatre* heures lorsque nous sommes rentrés. En vous parlant de nos aventures j'ai voulu témoigner de ma reconnaissance. Je vais de suite vous importuner de nouveau. Aurez-vous la grâce de m'envoyer pour deux jours seulement les planches de mon *Atlas pittoresque ?* Mille tendres respects au maître.

H.

XXI.

Paris, 182..

Cher et respectable ami, ce que j'avais craint est arrivé! Si M. Dupin travaillait à *l'Étoile*, il n'aurait pas autrement décrit la charmante fête que vous avez donnée [2]. Quel style de *Trissotin :* et *celui qui...* et encore *celle qui....* Pas un mot pour M^me^ Le Picard et M^me^ Valentin [3]! pas même pour *celui qui* guérit la rage de ceux *qui* ne sont pas mordus. J'entendais bien qu'on se moquait beaucoup de cet article hier soir; mais ce n'est que ce matin que je vois par moi-

[1] A Auteuil.

[2] Celle dont il est question dans la lettre précédente.

[3] Tante de M. Henri Lehmann, peintre d'histoire et membre de l'Institut.

même combien il est ridicule et pédant. Qui peut être notre ennemi? Ceux que je devine y sont loués : on s'est peut-être loué pour se cacher! Et ce représentant *naturel* de Florence!! Il n'y a qu'une consolation, c'est que cela sera utile à cet excellent M. Sgricci [1], dont le talent et la délicatesse (voyez sa lettre) méritent la plus haute admiration. Mais comment se refuse-t-il à mettre un prix à une soirée, quand M^me^ Pasta, Paer... l'ont fait? Qui peut le faire pour lui? Qui se fierait à la *discrétion* et à l'*enthousiasme* des Parisiens? Daignez remercier cette bonne M^lle^ Godefroid de toute la peine que je lui ai causée. Il faut laisser la chose là, car les personnes qui m'avaient prié de prendre des informations diraient que je leur rapporte leur question. Le Forbin de *l'Orient* est revenu. Tendres amitiés et hommages.

H.

XXII.

Paris, 1824.

Je suis assis à votre table, mon cher et illustre ami. Je suis de votre maison : j'étais inquiet de votre santé; vous êtes dans les champs. Je viens de voir Chateaubriand : voici les nouvelles sûres. Le Roi vient d'être administré de l'Extrême-Onction, il y a une demi-heure, devant toute la cour : il n'a pu se lever : mais il a sa tête, tandis qu'il sommeillait sans

[1] Improvisateur italien. Il eut grand succès à Paris à cette époque.

cesse hier et toute la nuit. Les médecins parlent qu'il va s'éteindre dans la journée ou cette nuit. J'ai pensé que ces nouvelles devraient vous intéresser. Mille tendres amitiés.

H.

XXIII.

Paris, 182..

Je ne puis me montrer. Je devrais vous amener les *Léopards* d'Albion qui me rendent fou, qui m'empêchent de voir les personnes qui me sont les plus chères, que j'admire le plus dans ce monde. C'est à l'excellente mademoiselle Godefroid que j'ose m'adresser. Je me mets à ses pieds, et je la prie en grâce de demander à notre maître si je puis, demain dimanche, faire *le grand voyage* [1] avec lui. Mille tendres respects.

H.

Une *léoparde* de plus d'arrivée : Lady Davy!!

XXIV.

Paris, 182..

Je ne saurais mieux devenir l'interprète des sentiments de reconnaissance de M^me^ la duchesse de Duras, qu'en communiquant à notre *maître* le billet que

[1] D'Auteuil.

je viens de recevoir. Le format est excellent; cependant, comme je vais mardi à Andilly avec M. Arago, je rapporterai un feuillet. Le mot de *vignette* [1] est un malentendu; j'expliquerai qu'il s'agit de quelque chose de plus parfait et qui permet plus de développement. Ne vous donnez pas la peine de répondre et agréez mes tendres et *vieilles admirations*.

H.

XXV.

Paris, 182..

Il n'y aura pas le moindre inconvénient à remettre la visite à tel jour que notre excellent maître choisira. La Princesse, qui a joué la comédie avec M^lle^ Mars, chante aujourd'hui dans un opéra qui se donne chez elle, avec M^me^ Regnault. Elle finira par avaler des sabres avec les Indiens : c'est un cours de civilisation complet. Je supplie l'aimable secrétaire d'agréer l'expression de mon attachement respectueux.

H.

XXVI.

Paris, 1825.

Je m'adresse à ma protectrice pour la supplier d'offrir en mon nom les dix exemplaires du charmant frontispice à son auteur. Je suis honteux de voir que la

[1] Il s'agit ici de la composition de Gérard pour le roman d'Ourika, de M^me^ de Duras.

douzaine ne soit pas complète, mais il a fallu prendre des exemplaires anciennement tirés, la planche appartenant à M. Spooner (un de mes *tyrans-libraires*), qui se trouve actuellement à Londres. J'ose aussi prier l'aimable M^lle^ Godefroid de consulter notre cher maître pour me dire quel buste de Charles X, en plâtre, je dois acheter pour mon roi, qui me le demande, plutôt comme le plus ressemblant que comme le plus historique. Les dames de la duchesse de Berry sont furieuses de M. Lawrence, qui n'a pas fait grâce *du mauvais œil* [1]. On trouve *unanimement* la tête de notre maître bien autrement agréable. Les fureurs contre le *Pandémonium* dans lequel pleure et grelotte M. le dauphin augmentent aussi. Vous savez que je me nourris de tout cela. Mille tendres respects.

H.

XXVII.

Paris, 1825.

M^me^ de Bérenger est arrivée il y a deux jours. Douloureusement affectée de la perte de son ami le général Foy, blessée au vif de la publicité des souscriptions [2], elle ne rêve que votre générosité courageuse, votre amabilité pour M^me^ Foy [3], la délicatesse de vos

[1] Les dames de la duchesse de Berry étaient bien difficiles. Sir Thomas Lawrence était un peintre fort habile, le portrait de Charles X est un de ses plus beaux ouvrages.

[2] Pour le monument du Père Lachaise.

[3] Le portrait du général avait été offert par Gérard à M^me^ Foy. — (Voir les lettres de M^me^ Foy.)

procédés. Grouchy, le général Gérard, M. de Lavalette, ne cessent de lui en parler. Elle n'ose encore vous prier de lui montrer cette admirable tête; mais elle voudrait vous remercier de ce que vous faites pour illustrer un nom qui lui est si cher : elle vous supplie de choisir un jour, mercredi ou samedi de l'autre semaine, où vous viendriez dîner chez elle. Elle promet de vous laisser votre liberté vers les huit heures et demie. Ne me répondez pas, j'irai chercher vos ordres.

H.

XXVIII.

Paris, 182..

Non les distractions de la société, mais la ferveur que je mets depuis quelque temps à terminer mes éternels travaux me prive du bonheur de vous voir, mon respectable ami, comme vous m'en aviez laissé prendre la douce habitude. Dînez-vous à la maison? Voulez-vous que je demande à dîner à M^me^ Gérard, aujourd'hui dimanche? Voulez-vous faire avec moi ce soir une visite de digestion chez M. de Chateaubriand ou chez M^me^ de Bérenger? Un simple *non* me suffit.

H.

XXIX.

Brest, 16 juillet 1825.

Ce n'est qu'un petit signe de vie et d'amitié, mon

cher et illustre ami, mais je sais que ce peu de lignes ne vous est point indifférent. Ce voyage m'a donné plus de jouissance que je ne pouvais en espérer : ma santé, déjà très-bonne, en aura été raffermie, car nous avons fait plusieurs jours à cheval entre Paimpol (dont le port est comblé de laves comme aux Canaries), entre Mortain et les intéressantes mines de *Poullaouen* et Huelgoat, qui donnent 3,000 marcs d'argent par an, et dans lesquelles j'ai trouvé les souvenirs de ma jeunesse. Souvent nous avons fait huit à dix heures à pied. Ce pays a une physionomie à lui : on nous a comblés de bontés partout ; on les a portées trop loin ; car, à mon plus grand chagrin, les journaux de province ont donné jusqu'à mon année de naissance avec une désolante exactitude. Ici nous avons eu force dîners du commandant de la marine et du comte Redon, l'intendant, homme d'un esprit très-cultivé. Nous avons été quatre ou cinq jours à Brest, où la rade est magnifique. Nous n'avons plus à voir que Carnac; nous partons ce matin pour Vannes et Nantes; nous espérons être à Paris le 25 ou 26. Rien n'a manqué à notre bonheur, car ce matin même je découvre dans le régiment de *Hohenlohe*, en garnison ici, notre capitaine Roche, qui est lieutenant en second ; il chante encore Waterloo et me présente à ses camarades comme un ami intime. Malheureusement ses camarades m'ont pris pour M. Humblot-Conté, qui fait des crayons! Si j'avais été malin, j'aurais fait des reproches au capitaine Roche de n'avoir pas chanté Corinne. Adieu, mon cher et excellent ami ; mille ten-

dres respects à la bonne M^me^ Gérard, à ma protectrice M^lle^ Godefroid, et à toute *notre* famille.

A. H.

XXX.

Paris, 182..

A la vie et à la mort vous pouvez disposer de moi, mon illustre ami. J'ai d'abord été chez le *Fea*, dans son hôtel d'ambassade; je n'y ai trouvé qu'un petit secrétaire qui n'a jamais été à Colombia. On m'avait dit que le général Cortez, qui, dans une guerre civile, s'est jadis battu contre Bolivar, et qui aujourd'hui est chargé par lui de faire faire des plaques de bonnets de grenadiers, avait un drapeau : j'ai été dans sa maison faubourg Montmartre : il est parti avec les plaques ! Je crois que M. Arago, le dessinateur [1], a fait, par ordre de Fea, un triomphe de Bolivar, un char écrasant l'Espagne et tous les rois sous ses roues, et qu'il y avait un petit drapeau dans cette édifiante composition. Mais M. A... est peu véridique et exact : ce serait dangereux de le consulter. Il nous dirait plus qu'il n'en sait. Il me paraît le plus sûr et le plus prompt, mon cher et excellent ami, que j'écrive à Fea, à Londres. Nous aurons bientôt une réponse. Veuillez donc, à cet effet, sans vous nommer, avec la tournure « on désire savoir, » dicter à M^lle^ Godefroid toutes les

[1] Jacques Arago, frère du célèbre astronome et auteur de différents récits de voyages.

questions de costumes et de taille qui pourraient se présenter. Vous pourriez même demander si à Londres il n'existe pas quelque croquis de la ville de Caracas. Je presserai la réponse. Je dîne malheureusement lundi chez M^me^ de Rumford. C'est aujourd'hui, dimanche, la fête de M^me^ de Duras : elle me charge de vous le dire. Il n'y a personne d'invité, et c'est comme à l'ordinaire. Vous m'avez chargé de la santé de Pozzo. *Il a toujours des vapeurs*. De grâce, du rose, la bouche en cœur, les angles relevés, l'œil clignant, le regard plus animé! Il admire, *mais* il craint toujours d'être trop grave et immobile [1]. Vous ne m'en voulez pas de ce clabaudage ridicule. Mille tendres amitiés.

H.

XXXI.

Paris, 182..

Je commence à vous faire mille et mille excuses de la manière laconique et inconvenante par laquelle j'ai répondu ce matin à votre aimable invitation. Depuis mercredi, j'étais dans les douleurs de dents. Je venais de prendre ce matin, lorsque votre lettre arriva, l'héroïque résolution. M. Miel a arraché la dent : c'est toujours un grand bien d'avoir une de ses *pièces* de moins. Certes, mon excellent ami, j'accepte votre bonne invitation pour dimanche, « me réservant

[1] A propos du portrait en pied peint par Gérard.

comme toujours l'indépendance du retour et le libre refuge de la république de mes membres. » M. Miel m'a reconnu à mes dents, et il me menace de venir, lui, M^me^ Miel, un frère, trois cousines et deux tantes, voir l'anneau de Saturne.

H.

Le *Courrier* est toujours occupé de *Corinne* et de *M^me^ R...* Le roi vient d'acheter pour son cabinet la petite copie.

XXXII.

Paris, 182..

J'ai fait ma cour ce matin à M^me^ Jaquotot. J'ai été ravi de tout ce que j'ai vu : on ne pousse pas plus loin la perfection de cet art... Que votre *Psyché* est belle, mon cher ami, dans une matière si précieuse qui semble ajouter à la délicatesse du pinceau [1] ! Cela gagnera encore de transparence lorsque cela sera moins *embu*. Je désire que la draperie rouge de la Psyché soit un peu plus éclatante de couleur, et que les prunelles de la Psyché deviennent un peu plus pâles. Les contours sont chez vous moins cernés, moins distincts, ce qui adoucit le regard. Qu'on est heureux d'avoir un ami qui ait produit un tel ouvrage!

H.

[1] Cette copie sur porcelaine et celle de l'*Entrée de Henri IV* sont exposées à la manufacture de Sèvres.

XXXIII.

Paris, 1825.

Hélas! le *chevalier*[1] ignore donc que, nous autres libéraux, nous faisons un métier d'enterrement mutuel. Je ne puis manquer à celui de cet excellent général Foy. Je ne reçois l'aimable billet de M^lle^ Godefroid que dans ce moment, et je suis au désespoir de ne pas pouvoir profiter de cette offre obligeante.

H.

XXXIV.

Paris, 1825.

Une petite fièvre de rhume m'a tenu alité pendant trois ou quatre jours et m'a privé longtemps du bonheur de vous voir, mon excellent ami. J'ai cependant sur le cœur une commission de M^me^ de Duras, sur laquelle elle revient dans plusieurs de ses lettres. Elle me charge de vous faire mille excuses de ne pas avoir pu même vous saluer aux Tuileries. Elle a percé la foule, et déjà vous étiez parti. Elle me charge aussi de vous engager bien formellement de venir *la voir chez elle, rue de Varennes, tous les soirs*, depuis neuf heures jusqu'à onze heures. Elle n'invite jamais pour ces petites soirées. Vous y trouverez Pozzo, rarement Forbin, la duchesse de Devonshire... Elle désire que

[1] Sir T. Lawrence.

vous puissiez venir demain, ou samedi, ou lundi, tous les jours de la semaine. Il lui est venu à elle et à M. de Duras une grande passion pour vous et le charme de votre société. J'aurais pu leur répondre pourquoi ils sentent *si tard* les effets de ce charme, mais que gagne-t-on à des récriminations? J'aurai du plaisir d'apprendre que vous céderez à ces instances. Mille tendres amitiés.

H.

XXXV.

Paris, 1826.

J'espère que notre illustre ami est en bonne santé. Daignez dire à M^me^ Gérard que c'est avec la permission du maître que M. Rugendas amènera peut-être avec lui, ce soir mercredi, M. Huber, fils d'un grand auteur tragique de l'Allemagne, qui lui a déjà été présenté il y a trois ans, et qui depuis a été en Espagne, en Portugal et en Angleterre. Je suis enrhumé comme un loup. Mille tendres hommages.

H.

XXXVI.

Paris, 1826.

En rentrant hier chez moi, mon excellent ami, j'ai trouvé votre trop magnifique cadeau. J'en ai presque été effrayé, et je n'ai accepté que la moitié. Je de-

mande en échange une épreuve d'ami, après la lettre [1]. Ce sera une affaire entre M^lle^ Godefroid et moi. Je suis chargé de mille amitiés pour vous des Woronzow et de deux humbles prières.

Le général demande s'il serait trop hardi de vous supplier de lui accorder une copie du buste de M^lle^ Mars, qui ferait grand plaisir à sa femme. Il aimerait tout autant peut-être une petite figure entière de cette charmante personne, avec un peu de ressemblance, de 15 à 18 pouces de haut.

La seconde prière est un rêve de Crimée. M^me^ de Woronzow sait que le général ne parle à Odessa que du désir de placer votre buste à côté du mien. Il voudrait un portrait de vous par Steuben, semblable à celui que Steuben a fait de moi pour Odessa. Vous voyez qu'il y a de la bienveillance pour trois personnes dans cette prière : pour vous, Steuben et moi. Vous refuserez-vous à cette prière de la comtesse ?... J'ai vu hier M. Fagel et son frère qui vous *adorent*. Le ministre n'a pas de jour fixe, mais il vient ce soir. Mille amitiés.

H.

XXXVII.

Berlin, 20 octobre 1826.

Je suis tout honteux, mon cher et illustre ami, d'avoir tardé si longtemps à vous réitérer l'hommage de mon admiration et de ma reconnaissance. J'ai joui

[1] La gravure de l'*Entrée de Henri IV*, par Toschi.

de vos bienfaits, du *nectar* que clandestinement vous avez fait placer dans ma voiture, jusque sur les bords de la Sprée. Je n'avais pas besoin de ce souvenir cependant; chez *mon* roi, chez les princes, chez M^me^ de Humboldt, partout votre nom et votre gloire ont résonné à mon oreille. Je n'ai pu rien ajouter à l'expression des sentiments d'affection et de vénération que dans toute l'Allemagne j'ai recueillis pour vous. Je ne vous parle pas de ma vie : vous la devinez. Je suis le roi de Berlin à Charlottembourg, à Potsdam, à l'île des Paons, etc. : on n'est souvent pas deux jours dans un même endroit. Les bontés et les attentions délicates du roi pour moi vont en augmentant. J'espère encore que cela ne changera rien dans ma position. Le temps m'a singulièrement favorisé : la verdure s'est conservée, les jardins sont d'une tenue superbe, les sites d'eau sont ravissants surtout au palais de marbre, et dans une villa que Schinkel [1] a bâtie pour le prince Charles, fils du roi, sur une péninsule de la Havel. Ce que le roi fait journellement pour les arts est immense, et nulle part l'argent n'est plus raisonnablement employé. Lorsque le roi ou le prince royal viennent chez mon frère à la campagne, on n'invite personne que M. Rauch [2] et

[1] Charles Schinkel, très-célèbre architecte, a construit le musée de Berlin, des basiliques, etc.

[2] Chrétien Rauch, le plus fécond des sculpteurs allemands. A l'âge de quarante-sept ans, il avait fait soixante-dix bustes en marbre, dont vingt de grandeur colossale, et de nombreux monuments. Le plus important est celui de Frédéric le Grand, à Berlin, et dont il envoya le modèle réduit à notre exposition universelle de 1855. Né en 1777, membre associé de l'Institut en 1812, Rauch est mort en 1857.

M. Schinkel...; on sait que l'on ne peut donner une société plus agréable. Cette manière d'honorer le talent, de le placer dans la vie privée des princes au-dessus de toute autre affection, a quelque chose de noble et de touchant; c'est un progrès de la civilisation humaine. Comment vous parler, à vous, d'une exposition de peinture dans laquelle il y a un mélange de talent et d'ennui dogmatique bien extraordinaire? L'École *Nazaréenne* (c'est ainsi qu'on appelle ici ce style byzantino-germanique) prend le dessus, et ceux qui travaillent dans une autre route vivent aussi de réminiscences de l'École avant Raphaël. Ce qui manque n'est pas la partie technique et le savoir, c'est l'expression de la vie, la liberté dans l'emploi du talent. Il est bien extraordinaire qu'une nation qui se meut si librement dans la littérature se soit forgé des chaînes par de faux systèmes dans les arts. M. Begas [1] a eu différentes incarnations; il est aujourd'hui dans un genre de sécheresse et de morgue de couleur qui commence aussi à révolter le public. Son portrait de Thorvaldsen est un très-bel ouvrage, quoique peint d'après le principe « que Dieu a compté chaque cheveu sur la tête des hommes. » C'est un Holbein; mais le caractère de tête du sculpteur d'origine irlandaise va à merveille avec cette

[1] Charles Begas, peintre d'histoire, a eu en Allemagne une grande réputation. Il fréquenta deux années l'atelier de Gros. Il est mort en 1855, année où l'on exposait à Paris son *Christ prophétisant la ruine de Jérusalem.* Il avait peint le portrait d'Alexandre de Humboldt.

manière de peindre. Le portrait en pied du roi, de Begas, est de la plus vulgaire ressemblance, sans noblesse et sans dignité, gauchement posé.

Je suis bien audacieux de juger ainsi en écrivant ces lignes dans le salon de M^me^ de Humboldt, qui, malgré sa profonde connaissance de la peinture ancienne, confond chez les artistes vivants son estime pour les personnes et l'impression impartiale des ouvrages. Ayant le bonheur de vivre dans votre maison comme un membre de votre famille, de me nourrir de vos chefs-d'œuvre depuis dix-huit ans, je dois sourire quand j'entends parler ici de l'École de Begas et « de celle de Wach [1]. » Ce bon M. Wach a fait le portrait de la princesse Frédérique d'Orange, accompagnée d'un coussin avec un embryon de couronne, et d'un candélabre duquel sortent des fleurs de lis, d'un paysage de Sans-Souci couleur d'épinards, tandis que la princesse est blanche comme la craie. Que ne puis-je donner le bras à ma bienfaitrice M^lle^ Godefroid pour m'amuser franchement? Ici je suis forcé de me taire et d'admirer. M. Schadow [2] a fait de très-bons et beaux ouvrages, la *Princesse Alexandrine* et le *Prince de Liegnitz*, portraits d'une très-belle couleur. Le paysage fait des progrès : un très-beau paysage grec, de quatre ou cinq pieds de long, est (le devineriez-vous?) de M. Schinkel; il vient de le terminer. On croirait qu'il a peint toute sa vie. C'est un homme de beaucoup de talent. L'architec-

[1] Wach, longtemps peintre du roi de Prusse, mort à Berlin en 1845.
[2] Directeur de l'académie de Dusseldorf.

ture est très-bien traitée dans ce paysage, qui est trop riche de composition. M. Schinkel, M. Rauch et M. B..., à la petite voix, vous offrent conjointement avec mon frère et le bon Valenciennes [1] leurs affectueux hommages. Mille tendres respects à M^me^ Gérard la bonne par excellence, à M^lle^ Godefroid et à « *tutta la casa*, » sans oublier mon ami M. Victor [2] qui m'a si bien soigné en partant. Ma voiture n'a pas eu un clou de dérangé. J'espère toujours vous embrasser au commencement de décembre; je suis bien inquiet de la santé du pauvre Steuben.

A. H.

J'ai lâché quelques mots très-discrets sur la *Corinne* au prince Auguste. J'avais cru qu'*enfin* il vous en avait demandé une copie, mais il paraît n'en rien savoir; j'ai glissé légèrement sur tout cela.

Comme quelques affaires pourraient m'appeler à Londres, j'ai voulu d'abord retourner par Hambourg; mais il est incertain si le bateau à vapeur continue jusqu'à la fin de novembre. Mille respects de M. Valenciennes.

[1] Valenciennes, naturaliste, né en 1794, membre de l'Institut en 1844, a traduit les *Observations de zoologie* de Humboldt. Professeur au muséum d'histoire naturelle, il a écrit l'*Histoire naturelle des poissons*, commencée avec Cuvier, etc. Mort en 1865.

[2] Valet de chambre de Gérard.

XXXVIII.

Londres, 5 mai 1827.

Comment quitter ce beau pays dans lequel la bienveillance m'a tenu comme dans un accès perpétuel de fièvre chaude, sans vous exprimer, mon illustre ami, ces sentiments d'admiration et de reconnaissance dont mon âme à jamais est pénétrée pour vous? L'amitié dont vous m'honorez est la gloire de ma vie; elle est plus, elle en fait le charme, et ce charme me suit au-delà des mers. Je ne puis vous dire l'intérêt que m'a inspiré le moment actuel de la politique anglaise. J'ai vécu constamment avec les hommes les plus influents, et j'ai la certitude que le marquis de Landsdown entrant dans le ministère (ce qui aura lieu bientôt), et sir Francis B.... siégeant à la droite, le parti de M. Canning le soutiendra. Ce ministre et sa femme m'ont parlé de vous et du beau portrait avec le plus affectueux intérêt. A Holland-House on ne raffole que de vous. Je ne fais pas mention des longues dissertations de sir Thomas, dont les lettres sont aussi longues qu'illisibles. Lady Holland désire ardemment l'objet de ses affections. Pour vous compromettre, mon cher ami, je dis que vous viendrez vous-même cette année à Londres. Je m'embarque cette nuit, et je vous écrirai de Berlin sous peu de jours, j'espère. Offrez, je vous en conjure, mes tendres respects à M^me^ Gérard et à M^lle^ Godefroid ma

bienfaitrice et à M^lle^ Samba [1]; mes amitiés au bon Steuben. N'oubliez pas la personne qui vous aime et vous admire le plus en ce monde.

H.

XXXIX.

Berlin, 6 juillet 1827.

Mon cher et illustre ami, M. Passalaqua, qui est arrivé ce matin, m'a donné la triste nouvelle que vous souffrez encore de ces enflures que les médecins ne manquent pas de nommer bienfaisantes. C'est une consolation cependant que de voir quelqu'un qui vous a vu. Je lui ai fait mille et mille questions sur vous... M. Passalaqua me paraissait tout un autre homme depuis qu'il a pu me parler de vous tous. Voilà ce que c'est de s'être placé à trois cents lieues de distance pour apprendre à aimer davantage ses amis, pour sentir tout ce que les regrets ont d'amer. Je n'ai que le temps de vous écrire aujourd'hui ce couple de lignes. Je ne veux pas laisser partir M. Richter sans vous parler de mon dévouement et de ma reconnaissance éternelle. Ce jeune homme est venu ici à cheval sur son *Saint Sébastien*. Il est venu au milieu des fêtes et des dissipations de la cour. On n'a pas tout à fait été pour lui comme je le désirais. Les jeunes artistes prussiens n'aiment pas trop ceux qui font des incursions de dehors pour fourrager dans leurs sables.

[1] Élève de Gérard.

Il est vrai aussi que le tableau était trop faible pour venir de si loin : on ne l'a pas acheté. Cependant j'espère que l'excellent jeune homme aura été personnellement content de moi. Ma santé est excellente : cependant, comme j'aime à me droguer, je prends les eaux artificielles de Carlsbad et d'Eger. Je ne sais pas si en outre je devrai accompagner le roi à Tœplitz. Le roi m'a souvent marqué cette même admiration affectueuse pour vos travaux dont il vous a donné des preuves jadis. Daignez, je vous en prie, être utile (si vous le pouvez) au porteur de ces lignes. Le jeune Richter le mérite par sa modestie et sa position. Je cesse, forcé de me rendre encore ce matin à Potsdam. Agréez, cher et excellent ami, vous et tout ce qui vous entoure, l'hommage de mon tendre dévouement. Personne dans ce monde ne vous a jamais été attaché comme moi. Mille tendres choses à Steuben et Valenciennes.

A. H.

Mon frère et M^me^ de Humboldt, dont la santé est rétablie, me prient aussi, comme M. Rauch et M. Schinkel, de les rappeler à votre aimable souvenir. N'oubliez pas mes amis *MM. Victor et Louis*. Toute votre maison se présente sans cesse à mon imagination.

J'ai passé ma soirée hier dans un beau jardin avec la charmante M^lle^ Sontag. Elle vous arrivera en novembre. J'espère que M^me^ Alexandre est moins souffrante et que M. votre frère daigne se souvenir de moi au milieu de ses travaux. De grâce, allez en Angle-

terre, cela vous fera du bien. On m'assure que je suis très-content de ma position d'ici et que je ne m'ennuie pas du tout.

XL.

Berlin, 29 juillet 1827.

J'use d'un droit que j'ai acquis par la tendre amitié que je vous porte, mon illustre ami; je recommande à votre bienveillance toute particulière un des historiens les plus célèbres de l'Allemagne, M. de Raumer. Son histoire de la maison de Hohenstaufen est un très-bel ouvrage. Il a fait comme vous, il a peint les âges passés, et par la vivacité de son esprit il est bien digne de vous entendre. Puisse-t-il vous trouver mieux que je l'augure! Je suis toujours inquiet de ce que j'admire et aime si tendrement. M. de Raumer vous parlera du prince Auguste et surtout du prince de Hardenberg dont il a secondé longtemps les vues bienfaisantes, occupant auprès de lui une place éminente. Mille affectueux hommages à M^me^ Gérard, M^lle^ Godefroid, Steuben...

A. H.

XLI.

Paris, 182..

Voici, cher et respectable ami, mon *Ile de Cuba*,

dans laquelle vous trouverez un morceau poétique de Christophe Colomb même, qui excitera toute votre admiration. Lisez la note p. 473. J'ose aussi vous faire hommage de toute la petite édition. Vous vous souvenez que je vous en avais arraché quelques volumes, il y a deux ans. Le tout fait aujourd'hui douze volumes. On vous échangera les deux derniers qui ne sont pas revenus du relieur. Pourrais-je solliciter demain votre voix pour M. Girard, habile dessinateur, élève de Monge, l'homme qui, en France, fait le plus de perspective, et exerce à l'École d'état-major le vrai talent de l'exposer clairement à de jeunes officiers qui ignorent presque les mathématiques? Toutes les machines gravées en perspective depuis vingt ans, à Paris, sont de M. Girard, pour lequel je m'intéresse vivement. Je gémis de n'avoir pas pu aller vous voir l'autre mercredi soir. Mille tendres hommages.

H.

XLII.

Paris, 182..

J'ai une grâce à demander à M^lle^ Godefroid. Je la supplie de me protéger auprès de M. Gérard, notre maître, et de négocier la permission de pouvoir aller dîner aujourd'hui à la *Villa*. Cette bonne M^me^ Gérard me paraît tout près de son retour, et je voudrais l'avoir vue encore à la campagne. Je ne demande pas les moyens de transport, je n'exige pas le beau temps,

me privant des promenades avec une noble résignation; je ne demande pas M. Raoul-Rochette ou d'académiciens des bonnes lettres, je demande M. Gérard et les personnes qui vous sont chères pour la vie entière.

H.

Ce pauvre Valenciennes, qui est l'homme le plus endurant sur la terre, est allé chercher un misérable nid d'abeilles. Après plusieurs courses inutiles, ce grand M. Sosthène l'a reçu dans l'antichambre où l'on nettoyait les bottes et avec l'aristocratie la plus dédaigneuse.

XLIII.

Paris, 1831.

Le danger est entièrement passé; il a été moins grave qu'on ne pouvait l'attendre. La puissance inamovible (qu'on ne peut supprimer), la jeunesse, a été utile cette fois. Sa proclamation a prouvé qu'il tient à elle d'être dangereuse une autre fois. Saura-t-on gouverner « après le procès [1] »? J'en doute un peu. Je vous remercie, mon cher et excellent ami, de votre intérêt pour M. Roulin [2]. Sa lettre, accompagnée de la

[1] Ici Humboldt fait allusion aux émeutes qui se multiplièrent à l'époque du procès des ministres signataires des ordonnances de juillet 1830.

[2] Aujourd'hui conservateur de la Bibliothèque de l'Institut et membre de l'Académie des sciences.

mienne, est partie il y a une heure déjà. Je dis au général Sébastiani que « son Excellence » (!) me laisse emporter à Berlin, où la bienveillance du roi me réclame, le doux espoir d'avoir soulagé le sort d'un ami, dont j'apprécie les connaissances, la sage modération et le noble caractère; il connaît l'Amérique méridionale comme je la connaissais jadis! Mille affectueux hommages.

A. H.

Il paraît que les ministres sont déjà partis de Vincennes et que M. Odilon Barrot sera ministre de l'intérieur.

XLIV.

Paris, 1831.

Si je regrette qu'on me pousse à vous tourmenter, mon cher et respectacle ami, je me trouve flatté aussi de l'idée que l'on a, que je puisse obtenir une grâce auprès de vous. M. G... vient de perdre sa femme. C'est une affreuse tragédie que cette mort. Il avait épousé M^me^ P..., jadis très-riche, mais abandonnée de ses enfants, même persécutée par eux. Il l'avait épousée pour la nourrir. M^me^ G... est morte dans la maison de M. Cuvier. On l'y avait fait transporter pour la soigner. Lorsque M^me^ Cuvier avait vu périr toute sa famille par l'échafaud, M^me^ P... l'avait recueillie chez elle. On a voulu, par reconnaissance, lui rendre moins

amers les derniers moments. Voilà la cause de ce vif intérêt. Je sais que vous estimez le vieux M. G... Vous me direz, mon cher ami, s'il y a quelque espoir. Le style individualisé et agréablement faux de Prud'hon a bien autrement d'inconvénient dans l'enseignement, que l'exécution un peu lourde de l'autre. Je suis entièrement rétabli, mais je n'ai été ni chez le préfet, ni ailleurs, souffrant encore quatre ou cinq jours de plus. Comme je me suis proposé d'être bien indiscret ce matin (avec votre lever), je vous annonce une autre indiscrétion. Je vous amènerai ce soir un de mes compatriotes, M. Brandes, qui a passé plusieurs années à Rome comme secrétaire d'ambassade, qui a bien vu les artistes et les arts en Italie et récemment à Londres, et que M^me^ de Humboldt me recommande vivement.

H.

XLV.

Paris, 183..

Si M. Rauch ne vous a pas fait encore hommage de sa grande statue de bronze du bon gros roi de Bavière, daignez, cher ami, accepter cet exemplaire de ma main. Le roi d'aujourd'hui, qui est bon surtout pour les artistes [1], a commandé chez M. Stiglmaier (le même qui a fondu le père), outre la *Bavaria* de soixante-huit pieds, quatorze princes du moyen âge,

[1] Le roi Louis.

en bronze doré, de douze pieds de haut, pour une salle du château [1]. Mille tendres amitiés.

H.

XLVI.

Paris, 183..

J'ose rappeler à mon cher et excellent ami que c'est demain samedi à deux heures qu'il aura l'importune visite de M^me^ G. Delessert et de moi. Je hasarde aussi de mettre à ses pieds, pour la placer dans les cartons, une gravure faite à Berlin du Raphaël de la maison Colonna qu'a acheté mon doux tyran.

N'ayant pu voir le roi hier soir, j'aurai mon audience chez lui et chez le prince royal vers midi. J'espère donc toujours me trouver devant ce tableau, qui me *chagrine tant*, au plus tard à deux heures et demie.

Mille tendres hommages.

H.

XLVII.

Paris, 183..

Comme vos affaires et notre amitié sont ce qui me tient le plus à cœur, j'ai été de grand matin chez

[1] La statue de la *Bavaria* est placée au centre d'un vaste portique construit près de Munich. Les quatorze princes, en bronze doré, sont dans le palais du roi.

M. Fontaine, non pour le presser ou lui montrer de l'inquiétude, mais sous le prétexte de le remercier des soins qu'il a pris de moi, au milieu des gloires de Versailles. « Le Roi a été enchanté de votre compo-« sition, telle que Fontaine [1] la lui a expliquée. Il a « répété qu'il la ferait exécuter de suite, qu'il n'y a « que vous qui avez de l'élévation de style (mots « qu'il m'avait déjà dits), que cela est trop impor-« tant pour être un plafond, que Fontaine doit aller « aujourd'hui à Versailles pour choisir un endroit « bien digne de vous, où, *perpendiculairement*, cela « pourra être placé comme introduction à la Féerie « du lieu; qu'il désire vous voir le plus tôt possible [2]. « Fontaine espère pouvoir passer chez vous demain. « Il m'a dit tout cela devant beaucoup de monde « que je ne connaissais pas, et il a ajouté que depuis « deux jours le Roi a parlé de votre tableau comme « d'une chose qui l'occupe très-agréablement. »

Je rentre chez moi, cher et illustre ami, pour écrire ces lignes. Je vous conjure de ne pas en parler à Fontaine, auquel vous direz que vous ne savez rien. J'ai dû lui promettre le contraire de ce que je fais.

Je regrette de ne pas vous avoir embrassé hier soir. En sortant de chez M^me^ de Lieven, j'ai été un peu souffrant. Je sors aujourd'hui. De grâce, ne me répondez pas. Mille hommages de dévouement et d'admiration.

A. H.

[1] Fontaine, voir ce nom.
[2] Ce tableau n'a pas été exécuté.

XLVIII.

Paris, 183..

C'est moi, mon cher et illustre ami, qui regrette toujours bien vivement lorsque quelque accident de société m'a fait manquer vos aimables et spirituelles causeries du mercredi. Vous savez que « la mémoire du cœur » se conserve chez moi plus que toute autre. J'accepte avec une bien vive reconnaissance l'invitation pour vendredi, car je me trouve engagé samedi chez *l'éternel et immuablement mobile* M. de Talleyrand. J'aurai jusque-là le bonheur de vous offrir, à vous et à l'excellente M^me^ Gérard, revenus de vos forêts vierges d'Auteuil, l'hommage de mon constant et affectueux dévouement.

A. H.

XLIX.

Paris, 1832.

Vous me trouvez bien ingrat de ne pas me voir là où sont toutes mes *admirations* et même les plus vieilles. Nous avons eu hier soir cette funeste nouvelle de la révolution de Varsovie, ornée de quelques massacres dans lesquels le Grand-Duc n'est pas compris. Seize mille hommes de troupes polonaises se donnent l'indépendance. Cet orage doit s'étendre sur notre Pologne où mon frère a de grands intérêts pécu-

niaires. Un courrier de M. Mortier, de Berlin, au général Sébastiani a porté tout cela mercredi. Que le monde va vite! Ce que nous avons vu ne sera rien en comparaison de ce qui se prépare dans les sociétés humaines. Tout cela n'est pour le moins pas commode. Mille tendres amitiés.

A. H.

Ce jeudi, à minuit.

Et la douleur de perdre Goëthe, l'ami de la famille!

L.

Potsdam, 15 novembre 1832 [1].

Il est des moments de cette triste existence de l'homme où la voix d'un ami fait quelque bien aux âmes douées de tout le charme du sentiment le plus délicat et de l'intelligence la plus puissante. Je sais m'enorgueillir d'une amitié qui, à travers le tiers d'un siècle, a fait le bonheur de ma vie agitée, qui date, hélas! de l'année même où celui dont nous sentons si profondément la perte voguait vers une contrée lointaine [2]. Fallait-il résister à ce climat ardent, survivre

[1] Lettre écrite à propos de la mort d'Alexandre Gérard, frère de François Gérard.

[2] Alexandre Gérard fit partie de l'expédition d'Égypte; en revenant en France il fut fait prisonnier et emmené aux Sept-Tours à Constantinople.

à une dure captivité, éprouver longtemps la douleur d'être séparé de vous, mon cher et illustre ami, pour quitter cette terre avant nous, pour laisser ce grand drame du monde politique dans les fastidieuses uniformités d'une exposition sans dénoûment positif! Appartenant à votre maison, à votre famille, dévoué à vos intérêts avec toute la ferveur d'une admiration et d'une reconnaissance qui me suivront au tombeau, je me tourmente de mille et mille anxiétés. Votre santé, à peine un peu raffermie, se ressentira de ce coup douloureux; un découragement prolongé interrompra de nouveau cette série de grandes conceptions par lesquelles vous vous mettez en contact avec des générations futures, plus dignes (nous osons l'espérer) de sentir ce qui est grand dans la pensée, élevé dans le sentiment, poétique dans les ouvrages de l'imagination. Que n'ai-je été auprès de vous, mon excellent ami, non pour vous consoler (ce pouvoir mystérieux ne vient pas du dehors), mais pour partager votre douleur, me joindre à ce cercle étroit d'affection et de dévouement qui, dans sa noble simplicité, est le reflet de votre belle âme! Ce qui augmente mes chagrins (je suis trop vieux et trop avisé pour me livrer aux utopies de la vie domestique et de celle des peuples qui fermentent), ce qui augmente mes chagrins, c'est cette rentrée de l'hiver déjà presque établi ici depuis mon retour des montagnes de Tœplitz, cette privation de l'aspect d'un beau ciel, seul calmant de la douleur des âmes élevées, cet ennui monotone des petits événements politiques qui

peuvent en enfanter de grands. Votre frère, actif, spirituel, dévoué à son travail, a négligé, je le sais, ses propres intérêts en soignant ceux de l'État. Pendant sa vie, on avait l'air de sentir du moins que ce n'était pas un financier de taille vulgaire [1]. Puisse cette connaissance de ce qu'il valait être utile à sa charmante famille privée de cet excellent père! Puisse-t-elle soulager la position de la veuve et des enfants! L'éloignement du baron Louis [2] me donne aussi de ce côté-là des inquiétudes, et ce que, dans les hautes régions (dans les plus hautes), on promettra avec une apparente ferveur, pourrait bien rester dans la couche vaporeuse des nuages. Lorsqu'il s'agit de votre nom, l'intérêt a des échos du Rhin jusqu'au Tibre, et du Tibre jusqu'à la Newa. C'est notre bon roi qui, à table, nous a annoncé le premier cette douloureuse nouvelle, et avec l'affectueuse expression de la crainte qu'une telle perte devait tristement interrompre les grands travaux du Panthéon, qu'il aime comme tout ce qui est monumental. Le prince royal, qui habite Sans-Souci, et s'occupe dignement parce qu'il ne vit que dans les souvenirs de l'antiquité et des arts, me charge de vous parler « de son amitié et de sa douleur. » Je ne cite ce qui vient de très-haut que parce que chez nous les hautes régions n'excluent pas la sincérité et une douce bienveillance. On parle ici de vous comme si l'on sortait hier de votre maison. Les

[1] Nous avons dit qu'Alexandre Gérard était mort directeur des contributions directes du département de la Seine.

[2] Ministre des finances très-dévoué au frère de Gérard.

grandes admirations ne perdent pas leur fraîcheur, et, quand le cœur est bon, l'expression naïve et peut-être quelquefois inculte va franchement au but. Tout occupé de vous, des intérêts de votre belle-sœur et de ses enfants, de l'excellente baronne, et de M^lle^ Godefroid, ma *providence* et la vôtre, je devrais terminer ici. J'ajoute cependant que ma santé, au milieu d'une vie un peu monotone, se soutient à merveille, que j'ai le bonheur de voir que mon frère, fortifié par les bains de mer, jouit de toute la vigueur de son talent, au milieu d'une décrépitude apparente du corps qui me chagrine un peu. Je dois ajouter qu'à moins qu'on ne soit directement attaqué, aucune puissance continentale ne pense à troubler la paix; que les mesures hasardées dont on menace la Hollande donneront de l'humeur sans exciter le mouvement, et que cette diplomatie qui est le résultat de la peur mutuelle, de celle qu'on reçoit et de celle qu'on voudrait donner, conduira, comme la médecine expectante, à un affaiblissement général de la grande et pitoyable machine, appelée la communauté européenne. Je me plains tout doucement d'un retard qui n'est dû qu'à une nouvelle inspiration de votre immuable bienveillance pour moi. Une gravure, je le sais et je l'approuve avec reconnaissance, va perpétuer le souvenir de votre aimable don. Ce retard a eu un autre avantage, il m'a empêché d'être audacieux. J'aurais pu être tenté d'exposer le tableau dans le temps de l'exposition qui vient de finir. J'aurais voulu me parer de votre amitié, de votre munificence, tout en oubliant que je

n'en avais pas le droit et que vous détestiez les *bazars*. Dans le nôtre, il y a eu une heureuse compensation : des paysages admirables de Schirmer, de belles marines de Krause, qui a vu pendant deux étés se briser les vagues contre les rochers de la Norwége, de l'ennuyeuse froideur dans les ouvrages de Begas et de Wach, mais une séve de vie répandue dans les productions les plus variées de la jeune école de Düsseldorf, où quatre ou cinq artistes de dix-huit à vingt-deux ans, Édouard Bendemann, Lessing, Hubner, Sohn et Hildebrandt [1], se meuvent avec une liberté de sentiment, un tact délicat des convenances qui étonnent. Je me suis toujours un peu douté de ce que, dans les arts, l'homme peut donner à l'homme. Les grandes inspirations viennent du cœur, s'agrandissent par l'aspect de la nature et des chefs-d'œuvre des siècles antérieurs. Mon système est ébranlé. M. Schadow, homme habile et de beaucoup d'esprit, fait faire tout autour de lui mieux qu'il n'a jamais produit lui-même, et ce qui prouve qu'il est homme supérieur, c'est qu'il aime à en convenir lui-même et qu'il jouit paternellement (presque comme saint Joseph) de cette mystérieuse influence. Un groupe de Juifs captifs dans Babylone, exprimant cette douleur qui agrandit l'humanité, rappelait, dans de beaucoup plus grandes dimensions, la noblesse du style des *Moissonneurs* de Robert, tout en déployant une exécution technique d'une haute perfection. C'est l'ouvrage d'Édouard

[1] De l'école de Dusseldorf, élève de Schadow.

Bendemann [1], âgé de vingt ans, appartenant à une famille très-riche, et ayant peint ce beau tableau à son retour de Rome. Le Roi vient de lui commander une composition biblique beaucoup plus vaste dont il a porté l'esquisse. Ce sera un cadeau pour le prince royal. Cette École de Düsseldorf, pour la caractériser davantage, n'a aucun reflet de l'aridité de l'ancienne École allemande; elle est vraie, animée, poétique, naïve sans niaiserie. Elle a produit quelques ouvrages charmants : *le Pêcheur*, d'après un poëme de Goëthe; *Hylas; Léonore*, qui conduiraient, avec plus de *faire*, vers votre *Daphnis et Chloé*. Je nomme le sommet auquel conduit une route qui serpente longtemps. Comme la jouissance que j'ai des productions de l'art devient plus vive en moi avec l'âge (c'est encore un de ces bienfaits que vous et votre maison ont répandus sur ma vie), vous pouvez rabattre un peu de ce que renferme cette page, inspirée par des impressions qui sont encore bien fraîches. La gamme n'est peut-être pas juste, mais vous traiterez avec indulgence mes patriotiques faiblesses. Ce n'est pas une maladie habituelle chez moi. Recevez, cher et illustre ami, de ma part et de celle de mon frère, l'hommage de notre affectueuse admiration. Donnez-en une part à l'excellente M^me^ Gérard, à M^lle^ Godefroid et à Steuben. Quelle audace de vous affliger de quatre pages de mon écriture hiéroglyphique ! Dictez, pour me rendre heureux, quelques lignes, et ne me privez pas

[1] Gendre de Schadow et son élève. Ce tableau de la *Douleur des Juifs* est au musée de Cologne.

longtemps de votre magnifique cadeau « que, vous le saviez, je n'aime pas. »

A. H.

Votre *Ossian* est très-avantageusement placé dans les grands appartements du château de Potsdam, beaucoup plus habité que le château de Berlin... N'oubliez pas M. *Victor*. Daignez confier la lettre à la Légation, rue de Lille.

GÉRARD A HUMBOLDT.

Paris, décembre 1832.

Mon cher et illustre ami,

Ceux qui peuvent apprécier l'étendue de vos connaissances et de votre esprit n'admirent qu'une moitié de vous-même. Votre cœur, votre caractère, votre âme enfin, voilà ce que peu de personnes auront pu bien juger, malgré l'immensité de vos relations, et ce que j'ai eu le bonheur de voir de près, pendant les plus belles années de ma vie. Je n'ai donc point été surpris, mais profondément touché, du nouveau témoignage d'intérêt que vous m'avez donné.

Vous saviez ce que mon frère était pour moi, et vous avez pu, mieux que qui que ce soit, sentir tout ce que j'ai perdu. Ce malheur irréparable m'est arrivé dans un temps où, m'étant complétement retiré de toutes choses, je trouvais un véritable bonheur

dans l'intimité de la famille. Bien qu'on puisse penser qu'il est étrange, peut-être même affligeant, qu'une vie entièrement consacrée à un art qui semble ne pouvoir se passer de quelque intérêt extérieur, soit ainsi vouée à la retraite et à l'isolement, il n'en est pas moins vrai que depuis deux ans je goûtais une tranquillité et un bien-être réel, et voilà que le meilleur appui que j'eusse dans cette nouvelle existence vient à me manquer ! Cette perte jette sur le reste de ma vie une profonde tristesse, et si quelque distraction m'eût été possible, la position où mon frère a laissé sa famille, ses enfants, si dignes de toute mon affection, ne me permettrait pas de l'oublier un moment.

Plus que jamais, j'ai senti le besoin de m'éloigner, d'aller finir mes tristes jours dans mon triste pays; mais, d'un côté, les infirmités ne me laissent guère la liberté de me séparer de soins qui me deviennent de plus en plus nécessaires, et, de l'autre, le désir de terminer quelques travaux entrepris m'arrête encore ici. Quant aux expositions périodiques, comme les journaux de ce pays parleront de celle qui va avoir lieu, vous seriez peut-être étonné en la parcourant de n'y point apercevoir mon nom, du moins à l'occasion de quelque ouvrage nouveau. Je dois à l'intérêt que vous me portez de vous dire que depuis longtemps j'avais décidé de n'y plus prendre part si j'arrivais à l'âge de soixante ans, des esprits bienveillants (et vous savez qu'il n'en manque pas dans notre Babylone) m'ayant gratifié de quelques injures qui se renouvelleront sans doute encore. Mais si trente-cinq ans d'ex-

périence n'ont pu m'accoutumer tout à fait à cette urbanité, du moins elle ne saurait à présent me causer de surprise, et elle m'a toujours semblé moins humiliante que les précautions qu'il fallait prendre pour s'en préserver.

J'ai enfin commencé mes peintures de Sainte-Geneviève, et quoiqu'il n'y ait pas là plus de cinq mois de travail praticable par année, je me flatte et je me suis même engagé d'achever en 1834.

Vous savez que cet édifice, d'abord destiné au culte catholique, a été successivement changé en Panthéon, puis rendu au clergé, pour être aujourd'hui converti de nouveau en monument politique. Jugez comme l'esprit, la confiance (je me garderai bien de dire l'enthousiasme), peuvent se fixer dans un cadre aussi mobile! Ajoutez-y les inquiétudes, les tracasseries qui résultent de l'état actuel de toutes choses, et vous serez surpris peut-être de cette espèce de patience ou plutôt d'entêtement avec lequel je poursuis ma tâche. Pourrai-je aller jusqu'au bout? c'est ce que franchement j'ose à peine espérer.

Que je vous félicite d'assister, avec le double intérêt du patriotisme et du sentiment des arts, aux progrès réels qu'ils font chez vous! Ce beau développement de l'intelligence ne saurait être l'effet que d'un amour véritable et d'une profonde conviction.

J'ai reçu, par les soins de M. le baron de Werther, le petit bijou que vous avez eu la bonté de m'envoyer au commencement de l'année. Dans ce bas-relief, la fonte me semble arrivée au dernier degré de perfection.

Malgré l'extrême fini, elle conserve encore ce gras et ce moelleux, qui, à mon sens, la rend préférable à toute autre matière pour donner une juste idée du travail de la sculpture.

Votre portrait serait depuis longtemps à Berlin si je n'avais désiré le faire graver d'après l'original; mais toutes les calamités qui nous ont affligés l'été dernier [1] ont retardé cette entreprise, et maintenant voici le graveur malade. Dans tous les cas, je puis vous assurer que le tableau sera rendu à sa destination avant trois mois.

Serait-il vrai que l'on eût l'espoir de vous voir ici l'hiver prochain, si toutefois nous gardons encore l'espèce d'équilibre auquel nous sommes parvenus? Je tâcherai de vivre jusque-là afin d'avoir le bonheur de vous embrasser.

Permettez-moi de vous prier de présenter mes respects à monsieur votre frère, et veuillez ne pas m'oublier auprès des personnes qui ont eu la bonté de se souvenir de moi.

F. GÉRARD.

LI.

Berlin, 12 janvier 1833.

Daignez permettre, mon digne et illustre ami, que je réclame votre bienveillance pour le porteur de ces lignes, un jeune peintre, M. *Henning*, qui, dans

[1] Ce fut au mois de juin 1832 qu'une sanglante insurrection éclata à Paris, à propos de la mort et des funérailles du général Lamarque.

quelques grandes compositions bibliques, a montré du sentiment et de la sagesse de composition. Il n'est pas de cette école (de Düsseldorf) dont je vous ai parlé avec tant d'admiration dans ma dernière lettre; cependant M. Henning, très-protégé par la princesse de Liegnitz, épouse du roi, est sur une bonne voie et très-recommandable par son caractère et son zèle pour le travail. Amitié, admiration, reconnaissance.

A. H.

LII.

A Potsdam, ce 19 octobre 1833.

Pardon, mille pardons, mon cher et respectable ami, si je m'acquitte si tard d'un devoir que m'impose votre noble munificence. Ces lignes ne sont qu'une faible expression de ma vive reconnaissance. C'est un bonheur que d'être porté par vous à la postérité, et je vis heureusement dans un pays où vos compositions, multipliées par d'admirables gravures, sont placées plus haut dans l'opinion publique que tout ce qu'a produit l'art moderne. Votre magnifique portrait est arrivé frais, sain, bien conservé, bien encadré, comme il est sorti de votre atelier, grâce à vos soins et à votre amitié. J'ai vu déballer le tableau le jour même que j'étais forcé de faire cent soixante lieues pour prononcer quelques inutiles discours d'apparat dans la réunion des naturalistes nomades de Breslau, qui n'est pas plus spirituelle que la réunion des académies sé-

dentaires. Je tiens peu à ces effets dramatiques, mais je tiens beaucoup à l'idée d'une unité intellectuelle de l'Allemagne, mise politiquement en lambeaux. On a placé provisoirement le portrait dans un des ateliers de restauration du Musée-Royal, où il est supérieurement bien éclairé, et où il fait l'admiration des artistes et du petit nombre des élus que l'on admet dans cet intérieur. Je n'ai d'autre moyen, cher et excellent ami, de vous marquer ma reconnaissance que de faire jouir les artistes et les amateurs éclairés d'un ouvrage peint d'une manière si large et si grandiose. On admire l'éclat de lumière concentré sur la tête, la liberté du faire réunie à l'effet le plus soigné des parties, la beauté du dessin des yeux et surtout de la bouche, la simplicité de la pose, l'inconcevable habileté de la disposition du rideau, du paysage. — « C'est le grand maître! — Voilà où l'on peut apprendre!.... » entend-on répéter à chaque instant. Vous voyez que je me vante du bon esprit de mes compatriotes. Le roi n'avait pas été depuis quinze mois en Russie. Votre chef-d'œuvre l'y a ramené. M. Rauch, qui ne voit que son métier, assure que l'on ne sait faire une telle tête, de telles mains, que lorsqu'on a commencé dans un atelier de sculpteur; il ajoute que c'est une malice de la nature d'avoir donné cet admirable sentiment des *formes,* en ajoutant le sentiment de la richesse du *coloris*. Nous avons passé tout notre été en visites de princes. Chaque jour a eu son roi ou son empereur. On promène des pompes à feu pour empêcher les incendies, et tout cet appareil de précaution ne sert à

rien. L'enseignement mutuel de la peur, qu'on appelle de la politique, conservera la paix. Les armées ne marcheront plus, et cependant chaque semestre nous donnnera un pays de plus sans repos, témoins l'Espagne et la Péninsule, où deux reines sont en présence. C'est une ennuyeuse chose qu'un monde qui se remue froidement, sans confiance dans ses progrès, incapable d'enthousiasme, se moquant des institutions pour lesquelles on a combattu la veille. J'espère bientôt revoir ici M. Wagen [1], notre directeur des tableaux du Musée, qui aura confessé *la baronne Murillo* et vous aura fait rire de son admiration pour les Byzantins. Puisse-t-il me porter de bonnes nouvelles de votre santé et de l'excellente M^me^ Gérard!

Agréez, je vous supplie, l'hommage de mon invariable admiration.

A. H.

Veuillez bien offrir mes respects à M^lle^ Godefroid, mes amitiés à Steuben. Je passe, malgré le froid, ma vie entre Berlin et le château de Potsdam. Mon frère est revenu mieux des eaux (de la mer), ce qui me console un peu sans me rassurer. Le roi a acheté à Rome un admirable et grand tableau du Titien (sa fille avec une corbeille de fruits sur la tête).

Il nous arrive d'Ancône un Raphaël à la détrempe qu'on dit être très-sûr et beau. Je crains que ce ne soit quelque pièce d'érudition qui ne donne aucune jouis-

[1] Auteur de plusieurs ouvrages connus et du *Treasures of art in Great Britain*. Londres, 1854, 4 vol. in 8°.

sance, du plus jeune âge de l'artiste, auquel on vient de trouver un second crâne, après que M. Gall avait expliqué celui qui ne lui appartenait pas [1].

LIII.

Berlin, 26 mai 1835.

Je ne parle plus de ma douleur, mon digne et excellent ami; vous avez connu d'assez près mon frère Mme de Humboldt, tout ce qu'il y avait de profondeur et de richesse de sentiment et d'intelligence dans ces deux êtres, pour deviner combien je me trouve isolé dans ce pays après cette double perte, dont l'une a été, pour ainsi dire, la cause de l'autre. Votre nom a toujours été prononcé parmi nous comme l'objet de notre constante admiration. Chez moi la reconnaissance la plus vive se mêle à ce culte de famille, et j'espère, après une longue absence, vous en renouveler personnellement l'hommage cet automne. Aujourd'hui je me borne à vous demander votre protection spéciale pour M. Hensel [2], professeur à l'école de peinture, beau-frère de Félix Mendelssohn; c'est un artiste d'un esprit très-cultivé, qui a séjourné longtemps à

[1] Le prétendu crâne de Raphaël est resté longtemps exposé comme relique à l'académie de Saint-Luc, à Rome. La découverte du tombeau authentique du peintre d'Urbin, au Panthéon, fit rentrer le crâne apocryphe dans le néant.

[2] Guillaume Hensel, poëte et peintre, né à Isebbin en Prusse, s'est fait connaître par des tableaux religieux. Exposa à Paris en 1855. Il avait épousé une sœur de Mendelssohn.

Rome, et dont les grands tableaux historiques sont très-remarquables par l'ordonnance et la composition. Daignez, je vous supplie, agréer, vous et l'excellente M^me^ Gérard, et mon ancienne bienfaitrice M^lle^ Godefroid, l'hommage de mon éternel dévouement. L'aspect du monde est moins sombre que dégoûtant, sans enthousiasme et sans vie.

A. H.

Comme je suis de votre *famiglia*, je demande aussi à être rappelé au souvenir de *M. Victor*. Vous voyez que j'ai des prudences démocratiques, quoique ce bon M. Raspail me traite parfois un peu mal dans l'estimable journal.

LIV.

Berlin, 9 février 1837.

Comment vous parler, Madame, de ma douleur[1] ! Celle que vous éprouvez ne peut être plus accablante, et vous me permettez cette expression, car vos bontés, depuis trente ans, m'avaient inspiré l'orgueil de me considérer comme un membre de votre famille. Je l'ai vu dans toutes les positions d'une vie agitée, je sais ce qu'il y avait d'âme et de sensibilité, d'élévation de sentiments, de générosité de caractère, à côté de la puissance du génie. Après ces grandes qualités dont ses ouvrages portent l'empreinte, il n'est presque pas

[1] A propos de la mort récente de Gérard.

permis de dire que c'était l'homme du siècle qui était *spirituel* jour et nuit, malade ou jouissant de la plénitude de ses forces, jugeant les hommes, les choses, les grands événements dont nous avons été les témoins, avec cette pénétration vive, enjouée, heureuse dans l'expression pittoresque, qui révèle une supériorité de vues et d'intelligence que je n'ai jamais trouvée ailleurs. Je perds un ami qui supportait mes faiblesses, qui n'a jamais cessé un seul jour de me donner, absent ou présent, les marques les plus affectueuses de sa bienveillance. Cet attachement réciproque, la circonstance la plus glorieuse de ma longue carrière, était tellement connu, la croyance en était devenue si populaire, que, de Pétersbourg à Naples, on s'adressait à moi pour avoir quelques nouvelles des travaux de M. Gérard, comme on s'adresse à un parent, à un frère. Je ne vous parle pas, Madame, de notre famille royale, du roi, de son fils aîné : ils n'ont cessé de déplorer cette perte immense. Pensez que la première nouvelle de cet affreux événement, qui m'avait été annoncé par M. Valenciennes et, le même jour, par la Gazette d'État de Berlin, ne précédait que de quelques heures la mort de la fille aînée de mon frère. Elle succomba la même nuit à un mal de poitrine qui n'a duré que trois mois. C'était Caroline de Humboldt, la fille chérie de mon frère, la seule qui, non mariée, vivait avec lui à la campagne. Comment deviner qu'elle me précéderait au tombeau! La même soirée, me vint aussi la nouvelle du décès de mon libraire, M. Gide. Ma santé a été moins bonne qu'à l'ordinaire,

et les consolations que je cherche dans le travail ne me rendent pas une sérénité que vous me connaissiez. Aussi notre ami a eu, au milieu de sa brillante carrière, plus de gloire que de bonheur. Je dois inclure une lettre d'un des plus grands admirateurs de M. Gérard, du bibliothécaire de Berlin, M. Spizer. Il a fait insérer dans un journal un morceau sur la *personne* et les ouvrages de M. Gérard, qui (je crois) peint le mieux l'individualité de cet immortel artiste, c'est-à-dire l'universalité sublime de son talent. Vous devez vous faire traduire ce morceau, dont la publication ferait plaisir à M. Spizer, si vos journaux n'étaient tous aux gages du romantisme et de l'esprit de parti. Veuillez, de grâce, prier *ma protectrice*, M^lle^ Godefroid, de me consoler par quelques lignes sur votre santé, sur les plans de votre vie solitaire. N'oubliez pas que je vous suis dévoué de cœur et d'âme. N'écrivez pas vous-même; notre excellente amie, M^lle^ Godefroid, mettra dans sa lettre à moi un mot obligeant pour M. Spizer.

H.

Mille tendres choses à tous ceux qui vous entourent. Je ne vis que dans le souvenir de votre maison qui, grâce à vos bontés, Madame, était devenue la mienne.

LV.

Paris, 1840.

Je ne puis m'attribuer le mérite d'une chose qui me paraissait entièrement dans les projets et les affections de l'excellent M. de Cailleux [1]. Il est du reste si naturel que mon arrivée contribue à vivifier le souvenir du grand homme auquel nous avons voué une éternelle admiration ! On ne peut me voir sans m'entendre parler de ses immortels ouvrages, des personnes qui lui appartiennent et qui lui restent attachées comme vous, Mademoiselle, et comme moi. Daignez faire agréer à M^me^ Gérard et à l'aimable jeune homme mes respectueuses félicitations. C'est pour la tante et pour la mère. Je suis au désespoir d'avoir été empêché de jour en jour d'offrir ce tendre hommage de ma reconnaissance à M^me^ Gérard, et de renouveler à *ma protectrice* tout ce que je conserve dans mon cœur comme reflet de ses bontés pour moi. Veuillez, Mademoiselle, demander à M^me^ Gérard de m'indiquer le jour où je pourrai aller dîner dans sa charmante villa d'Auteuil, avec M. Valenciennes.

Le vieux de l'Orénoque, rue des Petits-Augustins, hôtel de Londres.

[1] M. Henri Gérard venait d'être attaché à la direction des musées royaux, où il est resté jusqu'en 1848.

LVI [1].

Potsdam, 20 décembre 1848.

Monsieur,

Si je vous parle bien tard de ma douleur, elle n'en a pas été moins vive; mais la perte que vous avez faite tombe dans une époque où de tristes et longues agitations populaires, calmées par intermittence, m'ont occupé dans la proximité du pouvoir prêt à succomber. Le palliatif vulgaire de l'état de siége a donné un calme apparent, et je profite, mon cher monsieur Gérard, des premiers moments de tranquillité pour vous donner un signe de vie, vous parler de la reconnaissance et de l'affection tendre et respectueuse que je conserve pour votre noble famille. J'ai passé des jours bien heureux dans cette famille dont j'ai pu aussi me croire un membre, par l'amitié dont m'a honoré votre oncle, aussi éminent par le développement d'une haute intelligence que par l'élévation de son caractère. Moi qui me trouve dans ma quatre-vingtième année, j'ai le triste avantage de survivre à tout ce qui m'a été cher, et la mort de M^me^ la baronne Gérard (si bonne pour moi, pendant plus de quarante ans, jusqu'à son décès, objet du culte qu'on vouait à la mémoire d'un grand talent) me retrace vivement les souvenirs de tant de joies et de tant de douleurs. Ma santé s'est merveilleusement soutenue jusqu'ici. Je n'ai point

[1] Les trois dernières lettres de Humboldt sont adressées à M. Henri Gérard.

abandonné mes travaux littéraires, presque toujours nocturnes : comme chez les journalistes, j'ai journellement des « *épreuves* » à corriger... habitudes d'une vie laborieuse, longue existence au bord d'une mer dont j'observe les flots agités depuis 1789, et que menacent toujours de nouvelles tempêtes. Daignez, je vous supplie, Monsieur, offrir l'hommage de mes sentiments respectueux à votre digne famille et à cette bonne et excellente M^lle^ Godefroid, pour laquelle je professe une tendre amitié. Je désire bien que dans quelques moments libres vous m'adressiez un mot sur vous-même et sur ceux qui vous appartiennent. On aime à renouer la vie.

A. H.

Mes respects à M. de Cailleux, s'il habite encore votre ville impériale.

LVII.

A Sans-Souci, ce 8 novembre 1852.

Mon cher Monsieur,

Je me sens bien coupable d'avoir tardé si longtemps à répondre à la plus aimable lettre que je vous dois, écrite même à l'extrémité de mon pays [1], accompagnée du cadeau le plus touchant, le plus fait pour me rappeler l'affectueuse reconnaissance que je dois à votre noble famille. Des voyages pour accompagner le roi,

[1] A Aix-la-Chapelle.

le séjour et les fatigues de ce séjour avec lui à l'île de Rugen, avaient altéré ma santé et mis un grand désordre daus ma correspondance. Je connais trop la bienveillante indulgence de votre caractère, mon cher monsieur, l'amitié que vous conservez à un vieillard de quatre-vingt-trois ans qui se vante d'appartenir à votre maison par tous les liens du cœur et d'une imperturbable admiration, pour ne pas espérer que vous accueillerez ces lignes avec bonté.

C'est un beau monument que vous élevez à notre maître et illustre ami [1]. Ces images, si variées dans les poses, si vives d'inspiration, offriront aux artistes des modèles de goût et de noblesse dans l'expression des caractères. Elles ne sont pas atteintes par les peintres modernes. Ce qui caractérisait Gérard au plus haut degré, c'est cette réunion si vraie de la force et de l'énergie dans les grandes conceptions historiques avec la délicatesse du sentiment révélée jusque dans les rapports de la vie sociale. Une partie des sublimes ouvrages que vous vivifiez de nouveau par le burin, tient à des illustrations dont la résurrection, à ce que je pense, doit agrandir l'intérêt de ce bel ouvrage. Le charmant talent de M^lle^ Godefroid, le style qu'elle était parvenue à s'approprier par une longue habitude, la touche naïve, vigoureuse, hardie, du burin et de l'eau-forte, donnent un grand charme à ce monument artistique.

Le roi a admiré et reconnu ce qui était si fortement gravé dans ses souvenirs de jeunesse. C'est aussi

[1] Humboldt parle de l'*Œuvre de Gérard* publié de 1852 à 1857, et du premier volume réunissant les quatre-vingt-trois portraits en pied.

avec une grande joie que je reçois la bonne nouvelle que vous me donnez du tombeau[1] érigé à celui pour lequel la génération la plus rapprochée de sa fin a été si douloureusement ingrate; moi, qui me regarde comme ayant été pendant vingt ans traité dans votre maison comme membre de votre chère famille, je ne puis jeter les yeux sur les gravures dont j'ai fait les dessins, sous la direction de M^lle^ Godefroid et de Steuben, dans le superbe atelier de votre hôtel[2], sans me rappeler les plus douces jouissances de l'amitié et de mutuelles affections.

Agréez, je vous prie, vous, mon cher monsieur Henri et votre charmante épouse, l'hommage de mon respectueux et affectueux dévouement. Mes forces se sont merveilleusement soutenues. L'aspect de cette pauvre Allemagne est bien triste pour un homme de ma couleur politique: je tâche de me consoler par le travail nocturne.

A. H.

LVIII.

Sans-Souci, 13 janvier 1853.

Monsieur,

Ayant joui si longtemps du bonheur de me consi-

[1] Ce monument est au cimetière du Montparnasse : le médaillon de F. Gérard et deux bas-reliefs en bronze représentant *le Bélisaire* et *le Christ*, premier et dernier ouvrage de Gérard, sont de M. Dantan aîné.

[2] Cet atelier, construit derrière l'hôtel de la rue Saint-Germain des

dérer comme appartenant à votre noble et excellente famille, persuadé que je puis compter sur votre aimable indulgence, je ne vous adresse que ce peu de lignes au milieu des agitations du séjour de Sans-Souci et des éternelles visites princières! Le beau monument que vous élevez à la gloire de l'homme illustre qui m'a honoré de son amitié [1] avance heureusement. Les gravures sont spirituelles et d'un beau caractère dans leur sévère simplicité. Elles font bien ressortir le charme et la variété des compositions. Je ne saurais vous exprimer assez vivement, mon cher monsieur, combien est vive la reconnaissance que je vous dois. Vous avez poussé bien loin votre bienveillante amabilité, en me donnant, en grand nombre, la charmante gravure de mon portrait, que je lègue après mon prochain décès (j'ai l'âge antédiluvien de quatre-vingt-quatre ans!) à ce roi qui a conservé une si constante admiration pour votre oncle et ses sublimes ouvrages. Le roi sera charmé de recevoir le volume que vous lui destinez et qui sera orné d'une image [2] chère à tous ceux qui ont conservé le sentiment de l'élévation du style, de la magie d'une gracieuse composition, en même temps aussi de la puissante énergie qui domine dans la bataille d'Austerlitz et dans les sujets helléniques. Daignez faire vos envois par la légation du roi à Paris, et agréez, vous et la charmante M^me^ H. Gé-

Prés (r. Bonaparte) et dans lequel Gérard peignit l'*Entrée de Henri IV*, était en effet digne du peintre et de ses illustres modèles.

[1] L'*Œuvre de Gérard*.

[2] Le portrait de Gérard, gravé d'après Gros, par Vallot.

rard, l'expression de mon attachement comme d'une amitié qui date de loin.

A. H.

Je puis confier ces lignes à M. Despretz [1], de l'Institut, avec lequel j'ai travaillé de longues années au laboratoire de l'École polytechnique, chez Gay-Lussac.

LA RÉVELLIÈRE-LÉPEAUX [2]

I.

A la Rousselière (Loiret), 12 messidor an XIII (2 juillet 1805).

Monsieur,

Je profite du retour de notre respectable ami Ducis vers ses foyers, pour vous témoigner toute ma reconnaissance des nouvelles offres de service que vous avez bien voulu me faire présenter par lui. Nous y avons été également sensibles, ma famille et moi. Je vous prie de croire que vous n'êtes point oublié dans notre profonde solitude. Le grand poëte pourra vous dire avec quel plaisir on s'y entretient du grand peintre. Nous sommes, au surplus, tout glorieux de

[1] Chimiste, professeur à l'École polytechnique.

[2] Né en 1753, député à la Constituante, défendit les Girondins, fut l'un des membres du Directoire exécutif. Il avait été professeur de botanique et fit partie de l'Institut dans la classe des sciences morales et politiques. Mort en 1824. Voir dans l'*OEuvre de Gérard* le portrait de La Révellière-Lépeaux, que possède le musée d'Angers.

ce que l'un y a choisi sa retraite pour y chanter, en vers dignes de lui et de son sujet, les chefs-d'œuvre de l'autre [1].

Ce qui nous afflige sensiblement, c'est qu'il n'ait pas prolongé davantage les délicieux moments que nous a procurés son séjour! Que n'avons-nous ici des objets dignes de sa plume et de votre pinceau! Nous ferons tous nos efforts pour appeler et retenir, à la fois, parmi nous, deux hommes aussi distingués et pour lesquels nous avons un attachement bien sincère.

L.-M. RÉVELLIÈRE-LÉPEAUX.

II.

A la Rousselière, le 21 janvier 1807.

Monsieur,

C'est avec les produits de votre génie que vous prouvez à ceux que vous aimez, qu'à quelque distance qu'ils soient de vous, ils sont toujours présents à votre souvenir. Je ne puis vous dire combien ma femme a été sensible à la nouvelle preuve que vous lui en avez donnée, en lui adressant la gravure de votre tableau du *Bélisaire*. Ce morceau, parfaitement exécuté, nous console, en quelque sorte, de n'être plus à même de voir, en original, cette belle production dont l'impression est, pour jamais, restée dans notre mé-

[1] L'*épître à Gérard*, par Ducis, imprimée dans l'édition de Nepveu. Paris, 1813.

moire. Il nous est précieux encore sous un autre rapport, c'est qu'il est, ainsi que votre *Ossian*, à côté duquel il figure, le témoignage d'une estime à laquelle nous attachons bien du prix. Vous êtes du nombre de ceux desquels il est doux, pour nous, de n'être pas oubliés dans nos déserts (de la Sologne); vous êtes aussi, par conséquent, du nombre de ceux qu'on n'y oublie pas.

Nous ne pouvons pas, Monsieur, vous en donner la preuve en aussi belle et aussi précieuse monnaie que vous le faites vous-même; mais, à défaut du fruit du génie, nous vous prions d'accepter ce fruit du cru. Il provient de l'étang de la Rousselière, que nous pêchâmes hier. Puissiez-vous, ainsi que Madame, le manger avec un plaisir égal à celui que nous avons à vous l'offrir, et certes, vous l'aurez trouvé bon!

Ma femme avait toujours compté vous remercier elle-même de votre belle gravure; mais, accablée de fatigue à raison des travaux champêtres et domestiques, elle m'a constitué son secrétaire pour vous exprimer toute sa gratitude, ainsi que l'assurance d'un attachement qui est également partagé par toute la famille et en particulier par votre dévoué concitoyen.

L.-M. RÉVELLIÈRE-LÉPEAUX.

LE GÉNÉRAL RAPP [1]

I.

Dantzig, le 6 décembre 1810.

Le *Moniteur*, mon cher Gérard, fait un éloge bien mérité de votre tableau d'*Austerlitz* : le public devait s'attendre à un essai aussi heureux, pour une première bataille que vous nous donnez. Recevez-en mon compliment bien sincère. Vous m'avez, dans le temps, promis une copie qui doit être pour moi un monument de famille. Je ne suis nullement inquiet du beau modèle qui sortira de votre atelier et je suis persuadé qu'il sera digne de vous, mais je désirerais savoir quand je l'aurai. Dites-moi où vous en êtes et de quelle grandeur il sera. Si vous avez besoin de fonds d'avance, tirez sur moi sans vous gêner. Je voudrais toujours avoir votre *Psyché;* ne serait-il pas possible d'en faire l'acquisition?

Si vous trouviez quelques beaux morceaux de vos amis dans l'exposition de cette année et qu'on voulût bien s'en défaire à un prix raisonnable, faites le marché pour moi.

Dites-moi franchement ce que vous pensez du tableau de Regnault (*les Trois Grâces*). Je m'en rapporterai à votre loyauté.

[1] On sait que ce fut Rapp qui, parmi les généraux de l'empereur, joua le principal rôle à Austerlitz. Rapp aimait la peinture et s'était formé une belle collection de tableaux, qui fut vendue en 1822.

J'attends votre réponse; j'espère vous voir dans peu, mais en tous cas, répondez-moi.

Je suis tout à vous, RAPP.

II.

Dantzig, le 12 juin.

Je vous transmets ci-joint, mon cher Gérard, un bon de deux mille quatre cents francs sur M. Paira, boulevard Montmartre n° 14, pour le tableau que je vous ai chargé de m'acheter.

Écrivez-moi pour que je sache à peu près ce que je vous devrai. Traitez-moi bien, car je suis une bonne pratique. Je pense que vous me laisserez les *Trois Ages* pour deux cents louis; quant au tableau d'*Austerlitz*, j'attends votre prix. Je serai toujours prêt pour le payement. Je désirerais toujours acheter votre *Psyché*, si l'on voulait s'en défaire [1].

Tout à vous, RAPP.

Mme RÉCAMIER [2]

I.

Châlons-sur-Marne, 11 octobre 1811.

Mme de Catellan [3], qui m'a quittée depuis deux jours,

[1] Ce tableau fit, en effet, partie de la galerie du général.

[2] Cette lettre fut écrite pendant la retraite de Mme Récamier à Châlons-sur-Marne. On sait qu'elle s'était attiré la disgrâce du gouvernement impérial à cause de son voyage à Coppet, où elle était allée voir Mme de Staël qui subissait la rigueur de l'exil.

[3] « Profondément touchée du malheur qui frappait Mme Récamier,

m'a promis, Monsieur, de me donner de vos nouvelles. Une lettre que mon père vient de me faire passer me fait craindre que vous ne soyez toujours souffrant. J'espère que Mme de Catellan vous verra et me dira comment vous êtes, et j'espère que vous me le direz vous-même. Le petit mot que vous m'avez envoyé à Genève a été bien longtemps avant de me parvenir, et je suis bien sûre que vous avez été occupé de moi et attristé de tout ce qui m'est arrivé de pénible. Je compte trop sur votre amitié pour ne pas vous parler franchement relativement à cette lettre de M. le Fort. Vous jugerez encore mieux que moi toutes les considérations que je vais vous soumettre, et je me confie entièrement à vous pour faire ce que vous jugerez le plus convenable pour moi. Vous voyez par cette lettre que le graveur veut que son ouvrage soit à l'exposition. Il me semble que dans la circonstance actuelle je dois éviter tout ce qui pourrait occuper de moi sous un rapport quelconque. Il est impossible qu'une gravure qui rappelle un de vos ouvrages ne fixe pas l'attention, et, mon nom venant se rattacher à cet ouvrage, ne pensez-vous pas que cela aurait des inconvénients? Ne suis-je pas en droit de répondre à M. le Fort, sans que vous paraissiez pour rien là-dedans, que les circonstances forcées qui m'éloignent

Mme de Catellan abandonnait, dans un premier mouvement d'émotion, sa fille, ses habitudes et la vie de Paris hors de laquelle elle ne sut jamais vivre. » (*Souvenirs et correspondance de Mme Récamier.*) Gérard a fait le portrait de Mme de Catellan, il a été gravé dans son œuvre.

de Paris sont de nature à ce que je ne puisse consentir à la continuation de la gravure que lorsque j'y serai rentrée ? Si, au contraire, il y a moyen d'éviter que la gravure soit exposée et que vous attachiez du prix à ce qu'elle soit continuée, alors je vous demanderai, comme nous en étions déjà convenus, que cette affaire soit entièrement entre vous et moi, que vous disiez à M. le Fort que c'est vous qui vous en êtes chargé ; alors, à la réception de votre lettre, je vous ferai passer un billet de mille francs, et dans quatre mois, je vous ferai payer les huit cents francs qui complètent la somme. Je vous observerai encore que la figure de ce dessin est extrêmement désagréable, qu'elle ne rappelle en rien le tableau, et qu'il me semble qu'il y aurait du désavantage pour vous à donner une idée si infidèle d'un de vos ouvrages, et je crois que vous auriez grand tort pour vous-même de la laisser graver si la gravure devait ressembler à ce vilain dessin. Enfin, sur tout cela, je me confie parfaitement à vous, et il en sera décidé ce que vous voudrez. Je vous dirai encore que, comme il serait peu raisonnable dans ma situation de fortune de faire cette dépense, Mme de Catellan veut bien m'avancer cette somme ; mais il faudrait qu'au résultat, nous trouvassions un moyen (soit par une souscription pour la gravure parmi les personnes que je connais, comme M. de Catellan en avait l'idée, soit autrement, selon que nous le jugerons convenable), pour moi de rentrer dans cette somme pour la rendre à Mme de C..... J'attends votre réponse pour écrire à M. le Fort ou pour écrire à

Mme de Catellan de vous faire passer mille francs pour premier payement. Adieu, Monsieur, vous savez quel triste hiver je vais passer. Je suis bien sûre que vous penserez quelquefois à moi, et je voudrais bien que vous me le disiez.

RÉCAMIER.

II.

Châlons, 27 mars 1812.

Je suis charmée, Monsieur, de trouver une bonne occasion pour vous écrire. Avez-vous quelquefois pensé à moi cet hiver? M'avez-vous plaint de le passer si tristement? Savez-vous qu'il y a plus de six mois que je suis à Châlons, dont, comme vous le dites, le nom représente l'ennui? — Pendant ce temps-là, qu'avez-vous fait? ou, pour parler plus convenablement, de quel chef-d'œuvre vous êtes-vous occupé? Si je me connaissais en peinture, vous ne feriez rien sans me consulter. Mais j'avoue que je n'y entends pas grand'chose et que c'est par vos succès que je juge vos talents, et que je n'admirerais pas tant vos tableaux si vous n'étiez pas parfaitement aimable et même si vous n'aviez pas un peu d'amitié pour moi. Que faites-vous de mon portrait[1]? C'est par pressen-

[1] Gérard avait fait ce portrait en 1802, au moment ou Mme Récamier était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Elle est assise, et bien que ses épaules, ses bras et ses pieds soient nus, il est impossible à la critique la plus rigide d'y rien observer qui ne soit

timent que vous lui avez donné cette expression triste et rêveuse, qui me plaît plus qu'elle ne me ressemble. — Avez-vous renoncé à la gravure? J'en serais bien aise : le dessin me faisait peur.

Vous ne savez pas que je suis presque décidée à aller en Italie. Je vous ai entendu dire souvent que vous vouliez faire ce voyage; si vous en aviez encore la tentation, je pourrais bien vous revoir à Rome; après Paris, ce serait le pays où j'aimerais le mieux vous rencontrer.

Adieu, Monsieur, je reste encore quelques semaines ici, et j'espère bien ne pas en partir sans avoir reçu un souvenir de vous... Si j'étais vous, j'irais en Italie : c'est monotone de rester toujours à Paris.

J. RÉCAMIER.

III.

Angerviliers, vers 1816.

Il y a bien longtemps, Monsieur, que je ne vous ai vu, et ce temps s'est passé d'une manière bien différente pour vous et pour moi. Vous avez été dans les triomphes et moi dans les chagrins. J'aurais aimé à recevoir un mot de souvenir et d'intérêt de vous. Je serai demain au soir chez moi à Paris; pourrai-je vous y voir? M. de Montmorency désire que ce soit

tout à fait conforme aux convenances. Ce portrait a été exposé et fort admiré il y a quelques années; mis en vente, il a été adjugé au prix de 19,500 francs.

moi qui vous parle d'une chose à laquelle il attache un grand prix, et je voudrais bien qu'il ne se trompât pas en croyant que c'est un moyen de succès près de vous. Ayez la bonté d'envoyer la réponse chez moi à Paris demain matin, et recevez l'assurance de ma constante amitié.

J. RÉCAMIER.

IV.

Paris, vers 1816.

M. Ballanche va s'occuper du prospectus de la *Vie de saint Vincent de Paul;* il me charge ainsi que M. de Montmorency de vous demander si vous permettez qu'on annonce que les gravures se feront sous votre direction; ils attendent votre réponse, parce qu'il faudrait, si la chose ne vous convient pas, chercher non à vous remplacer, ce qui n'est pas possible, mais à prendre d'autres arrangements.

Adieu, Monsieur, je suis arrivée de la campagne samedi au soir; je vous l'ai fait dire dimanche, et j'espérais vous voir.

J. R.

V.

Je n'ai pu me décider à voir le portrait[1] dans ma

[1] Celui de Mme de Staël.

chambre pleine de monde. Je sais combien vous êtes occupé; j'espère, pourtant, que vous me donnerez un moment pour que je puisse vous dire mes impressions, et vous parler d'une copie à laquelle j'attache un grand prix. J'attends votre réponse, et je profiterai avec un vif empressement du premier moment que vous pourrez me donner.

Madame Pasquier me charge de vous demander si elle peut voir votre atelier, et quel serait le jour et l'heure. Veuillez, Monsieur, répondre à toutes mes demandes et croire à ma sincère et tendre amitié.

J. R.

VI.

Fragonard[1] veut bien se charger de faire une copie de mon portrait pour madame de Catellan. Ayez la bonté de donner des ordres pour qu'il soit remis aux porteurs qui doivent aller le chercher. Quand la copie sera finie, j'espère que vous voudrez bien encore donner un asile à ce pauvre portrait qui est très-mal placé chez moi.

Adieu, Monsieur, vous avez oublié votre promesse d'une copie du portrait de madame de Staël; cet oubli me fait une vive peine. J'attachais tant de prix à ce portrait; j'espère l'avoir cet été, mais j'aurais

[1] Fragonard 2e, peintre d'histoire. Il est resté de celui-ci un plafond au Louvre et un tableau dans la galerie des batailles, à Versailles.

voulu qu'il fût fait sous vos yeux et le devoir à vos soins. Recevez l'assurance de mon attachement.

J. R.

VII.

Paris, 181..

Vous m'oubliez tout à fait, Monsieur; j'ai pour vous une amitié trop vraie et trop ancienne pour n'avoir pas le droit de m'en plaindre. Envoyez-moi demain mon portrait pour que j'aie quelque chose de vous, à moins qu'il ne vous convienne de le garder encore quelques semaines; alors je ne l'enverrai prendre qu'à mon retour d'Angervilliers[1] où je vais dans quelques jours pour rester jusqu'à la fin de ce mois. Vous devriez bien ne pas vous donner le tort et ne pas me donner le regret de partir sans vous avoir vu.

J. R.

DE BEAUSSET [2]

Du camp de Mozaisck, le 10 septembre 1812.

Mandez à Gérard qu'il a fait un chef-d'œuvre.

Voilà, mon cher Apelles, les expressions de Sa Majesté [3] l'Empereur en contemplant les traits augustes

[1] Chez Mme de Catellan.

[2] Préfet du Palais, baron de l'Empire.

[3] A propos du portrait du roi de Rome envoyé à l'Empereur, à l'armée de Russie.

du roi de Rome. Ces mots disent plus que je ne pourrais vous en dire, et seront votre plus belle récompense. Je suis arrivé à la tente de l'Empereur la veille de la grande et mémorable bataille du 7 [1]. Sa Majesté n'a pu se refuser au plaisir de faire admirer votre portrait du plus bel enfant de l'Empire par les officiers généraux de sa cour et de son état-major. Il a été présenté à leur admiration pendant quelques minutes devant la tente de Sa Majesté.

Recevez, etc.

DE BEAUSSET.

Il est midi, le canon gronde aux avant-postes, et probablement dans quelques jours nous serons à Moscou dont nous ne sommes plus qu'à 20 lieues.

CHARLES-JEAN (BERNADOTTE)

19 mai 1812.

Monsieur Gérard, M. Signeul m'a remis votre lettre. Je désire que mon portrait reste sans autre ornement que celui qu'il a déjà de la touche de votre génie. Si vous voulez en faire faire une copie qui restera chez la reine d'Espagne, j'en serais charmé; vous me feriez plaisir de me prévenir combien elle me devra coûter. Quand elle sera terminée, je désirerais que vous voulussiez bien m'expédier l'original

[1] La bataille de la Moskowa.

que je destine au roi. Si je n'avais pas été privé des biens que j'avais acquis par trente années de glorieux services, j'aurais pu vous donner un témoignage de mon admiration pour vos talents; cette privation ne m'a laissé que la fortune du *Béarnais*, mais j'espère qu'un temps plus heureux me permettra de vous dédommager; en attendant je ne puis vous faire compter pour ce portrait qu'une somme de neuf mille francs qui vous seront remis incessamment. Je regrette de n'avoir pas pu imiter les rois de Westphalie et de Saxe; cela me fait sentir d'autant plus vivement la perte des biens que l'on m'a retirés. Sur ce, je prie Dieu, monsieur Gérard, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Votre bien affectionné

CHARLES-JEAN.

J. LE BRETON [1]

Paris, le 7 mars 1812.

Le Secrétaire perpétuel de la Classe à monsieur Gérard, peintre.

Monsieur,

Je m'empresse de vous annoncer que la classe des beaux-arts de l'Institut impérial de France vient de

[1] Joachim Le Breton fut secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts, à l'Institut, pendant une grande partie de l'Empire; il concourut activement à la formation du muséum. Exclu de l'Institut en 1815, il s'exila et se retira à Rio-Janeiro où il mourut en 1819.

vous nommer pour remplacer monsieur Monvel [1]. L'empressement et la conformité d'opinion que les membres de la classe ont manifestés dans cette élection prouvent l'estime qu'ils font de votre talent et de votre personne. Je me félicite particulièrement d'être l'interprète de la classe dans cette circonstance, et de trouver dans l'exercice de mes fonctions l'occasion de satisfaire l'amitié que je vous ai vouée.

J'ai l'honneur de vous saluer,

JOACHIM LE BRETON.

B^ON DE SORSUM

Cassel, le 28 février 1812

Mon cher Gérard, le Roi [2] me charge de vous confirmer qu'ayant été très-satisfait du tableau que M. Vernet fils a exécuté d'après ses ordres [3], il a résolu de lui en commander un autre pour pendant, dont le sujet sera l'*Attaque du camp retranché devant Glatz*. J'envoie à M. Vernet une vue très-exacte de Glatz, dessinée par Gauthier, et un croquis indiquant parfaitement la disposition des troupes et de l'action. S. M. vous prie encore de surveiller cet ouvrage, et je suis persuadé d'avance qu'il ne pourra que faire

[1] Molé, Monvel et Grandménil avaient fait partie de la 8e section de la classe des beaux-arts, à l'Institut.

[2] Jérôme-Napoléon, roi de Westphalie.

[3] L'entrée de Jérôme à Breslaw.

honneur à M. Vernet. J'ai été, en mon particulier, très-satisfait de son premier tableau, et j'ai reconnu avec plaisir combien la crainte qu'on avait eue que ce ne fût l'ouvrage d'un écolier avait été frivole. M. Vernet[1] ajoutera, je l'espère, à la réputation du nom qu'il porte, et il ne peut suivre pour cela une meilleure voie que de profiter des conseils de votre amitié éclairée[2].

Veuillez, etc.

Le secrétaire du cabinet,

Baron DE SORSUM.

CORVISART[3]

I.

Rambouillet, le 21 avril 1814.

Enfin, mon cher et ami Gérard, le plaisir l'emporte sur la paresse, et si vous connaissiez bien la mienne, vous jugeriez de l'étendue de celui qui me porte à vous faire ces lignes. D'abord, et quoique j'aie appris des nouvelles de vous et des vôtres, la civilité veut que je m'en informe : ainsi donc, comment va madame Gérard? Elle est bien persuadée sans doute, à présent, qu'on ne meurt pas de peur, car j'imagine

[1] Horace Vernet.
[2] Voir les lettres de Carle et de Horace Vernet.
[3] Premier médecin de l'empereur.

qu'elle en a eu une belle, qu'en dites-vous? Je ne crois pas qu'il en soit de même de M^lle^ Godefroid; elle n'est pas si prompte à prendre de l'effroi, ce me semble, et, soit résignation, soit philosophie, le calme, j'en suis sûr, était au fond de son cœur, comme il était empreint sur son visage. Que le *Dieu des armées* leur soit en aide[1] ! Mais parlons d'autre chose.

J'imagine que vous avez vu Isabey et qu'il vous aura raconté les excellentes et précieuses dispositions de l'Impératrice en ma faveur; il vous aura dit que S. M. m'autorise à faire faire son portrait, et qu'elle désire que ce soit votre pinceau qui veuille bien m'en retracer l'image pour la placer dans une petite galerie dont elle favorise l'édification, qu'elle se propose d'orner et à laquelle elle m'a permis de donner son nom. Si votre amitié pour moi vous porte à accéder au désir de l'Impératrice, vous mettrez le comble à ma satisfaction. Dites donc *oui*. Bien, je l'ai entendu, et, en ce cas, il me reste une autre prière à vous faire, et vous l'entendez d'ici. Vous savez que la galerie de *Marie-Louise* est en pleine activité de travaux; vous savez aussi que je vais accompagner S. M. dans son voyage. Ce voyage, qui doit se faire à petites journées, sera long par conséquent : que je serais donc aise, si, à mon retour, je pouvais retrouver sur la toile l'impression, comme vous savez la rendre, des traits dont je viendrais de quitter l'original, et sans doute pour toujours! Vous m'entendez, Gérard, vous

[1] Le ton de Corvisart changera dans la lettre suivante où l'on verra que le *Dieu des armées* l'avait fort maltraité.

doubleriez le bienfait par cet acte d'obligeance, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir, je ne vous en dis pas davantage.

Mais souvenez-vous bien, Gérard, de mon vœu : ne flattez le portrait de l'Impératrice qu'autant, pour ainsi dire, qu'il est impossible de s'en dispenser. C'est elle, telle qu'elle est, telle que je l'ai toujours vue, et que je la vois encore, dans les atours les plus simples, et telle qu'elle doit être sous les yeux du médecin qui a été honoré de sa confiance, que je veux fixer dans ma retraite. C'est son air doux, modeste, et affectueux pourtant, que je veux retrouver sans cesse. Isabey en a un portrait qui m'appartient et qui serait parfaitement ressemblant s'il était un peu moins flatté, si les cheveux, que je trouve charmants, étaient un peu plus foncés. Il vous est facile, mon cher Gérard, de bien concevoir mon idée. Il vous est plus facile encore de la rendre, si la chose vous touche de la centième partie de ce qu'elle m'importe et me charme. J'ai vu quelquefois S. M. dans une robe de velours *nacarat* (ma foi ! est-ce bien comme cela qu'on écrit ce mot ?) ; elle lui allait, ce me semble, à merveille.... Au surplus, je suis un sot de prévenir votre goût, et je me tais, après vous avoir dit pourtant que je ne désire rien autant que d'être compté au nombre de vos vrais amis, en retour de l'amitié que je vous ai vouée.

CORVISART.

II.

La Garenne, de mon lit, ce 29 juillet 1815.

Mon cher Gérard, le simple récit de ce qui m'accable à la Garenne vous forcera à me plaindre si vous ne pouvez me soulager.

Vous savez que depuis trois semaines au moins (je rechercherai au besoin la date précise), cette petite maison de cartes est occupée par un général anglais (Vandeleur est son nom, pas trop anglais), son état-major, des domestiques, etc. Voici la colonie qui est établie aujourd'hui [1] :

Le général, son épouse et trois enfants en bas âge dont un à la mamelle ;

Quatre femmes dont une nourrice, une bonne, une femme de chambre, et une autre ;

Dix domestiques mâles.

Il y a trois ou quatre personnes à dîner à peu près tous les jours à la table du général.

Tout cela a été jusqu'à présent à ma charge ; *on raconte* que d'ici à quelques jours le général prendra à son compte le cuisinier, lequel j'ai été obligé de louer, n'en ayant pas, comme vous savez. *On raconte* que le général se fournira dorénavant de vin ; jusqu'à présent j'ai fourni vin d'ordinaire de bordeaux rouge,

[1] A la seconde invasion, les chefs des armées alliées s'appliquèrent à faire peser tout le poids de l'occupation militaire principalement sur ceux qui avaient été attachés de près ou de loin à la maison de l'Empereur. On ne sera donc point surpris de voir la maison de campagne de Corvisart envahie par les soldats de Wellington.

de bordeaux blanc, et de champagne, lesquels j'ai achetés fort cher.

J'ai été obligé d'emprunter une couchette pour ajouter à la maison dont vous connaissez le peu d'étendue.

Il faut que je fournisse draps, linge, etc., et vous vous doutez comme un vieux garçon tout seul en est pourvu.

Combien de temps cette énorme masse doit-elle peser sur moi? Je ne le sais, mais je crains que cela ne dure, car le général m'a fait dire aujourd'hui de faire remettre les rideaux de la galerie et de la chambre à coucher; je ne sais où ils sont.

Les aides de camp ont commencé à chasser dans le parc, sans la légère attention de me faire demander un agrément que je n'aurais pu refuser. N'oubliez pas qu'*auparavant* un bivouac de cavalerie de six mille hommes pendant 24 heures a fait un grand dommage dans mon parc, et que quelques malfaiteurs se sont introduits une nuit dans la maison, y ont fait quelques dommages et commis quelques vols.

Voilà, mon cher Gérard, des faits vrais, racontés sans aigreur. Vous connaissez ma vie politique, cela n'est pas difficile, elle est nulle; vous m'avez vu m'isolant toujours, fuyant la cour qu'elle quelle fût; je ne m'abaisserai pas à vous faire mon éloge, je m'en fie à votre discernement. Si votre amitié peut quelque chose à mon soulagement, je me regarde comme sauvé.

Mais avec quelle prudence il faut agir! Je crains

de fâcher mon général et qu'il ne fasse ou n'ordonne des dégâts qui achèveraient de me ruiner.

Voyez, pesez, mûrissez dans votre sagesse ce qu'il y a à faire. Comment faut-il faire? Faut-il se taire et souffrir, ou pourrez-vous parler sans danger? *In manus tuas commendo fortunam meam.* Vous connaissez les autorités [1], agissez, modérez ou gardez le silence; mais surtout que ma maison ne soit pas détruite.

Vous savez que, depuis l'entrée des ennemis, j'ai eu et j'ai toujours, à Paris, officiers, soldats et chevaux.

Vous savez que j'ai éprouvé un vol domestique considérable; vous voyez quel voile se répand sur mon avenir.

La seule chose de tout ce que vous savez, et que j'aime à vous répéter, c'est l'assurance de mon attachement et d'une amitié dont je suis digne.

Le vieux malheureux et souffrant

CORVISART.

NÉPOMUCÈNE LEMERCIER [2]

I.

A St-Loup de Fribois, ce 17 mai 1814.

J'ai prié, mon cher Gérard, un de vos amis que j'ai rencontré à l'Institut, de vous dire que je n'avais

[1] Corvisart comptait sur l'amitié de Humboldt pour Gérard.

[2] Poëte dramatique, né à Paris en 1771, de l'Académie Française en 1810, mort en 1840. Auteur d'*Agamemnon* (son chef d'œuvre),

fait que passer à Paris et que je m'en retournais trop vite dans mes champs pour qu'il me restât le temps d'aller vous voir. Mes regrets se sont accrus en arrivant en Normandie; le journal que j'y ai retrouvé m'a appris que j'aurais vu dans votre atelier un beau tableau d'*Homère reçu par la fille du berger Glaucus*. Votre nom inscrit chez moi, la veille de mon départ, me fait penser que vous me croyez pour quelque chose dans l'idée de cette composition, par le poëme, où j'ai traité le même sujet, en y insérant un hommage à votre admirable *Bélisaire*. Je vous rends grâce de ce soin attentif et je reconnais votre amitié. Retournons, retournons à notre antiquité fabuleuse, qui nous consolera de notre laide histoire moderne.

Recevez, mon cher Gérard, l'expression des sentiments attachés de votre ancien confrère en Apollon.

N.-L. LEMERCIER.

II.

Paris, 182..

Je ne sais, mon aimable et cher confrère, si la peur d'une lecture tragique vous agiterait trop pour venir entendre les deux derniers actes des *Martyrs de Souli;* mais moi je me sens assez courageux pour vous

de *Pinto*, de *Christophe Colomb;* ces deux dernières pièces, représentées en 1809 et 1810, obtinrent un grand succès, mais la police en interdit la représentation.

y inviter; et j'ai besoin de vos impressions aussi justes que délicates, au dénouement de mon ouvrage.

Nous nous rassemblons dimanche soir chez M^me^ la duchesse de Broglie, qui vous désire ainsi que moi.

Votre ami,

LEMERCIER.

LE COMTE DE SOUZA [1]

Paris, ce 25 novembre 1814.

Je m'empresse, Monsieur, de vous offrir mes remercîments pour l'obligeance avec laquelle vous avez dit à M. de Humboldt que vous étiez disposé à me seconder dans le projet que j'ai de donner l'édition la plus belle possible du poëme épique de Camoëns, qui, aussi maltraité après sa mort que de son vivant, n'a encore eu aucune belle édition.

C'est un monument que je tiens à cœur d'ériger au grand homme qui a le plus illustré ma patrie, et mes désirs sont que la typographie, le dessin et la gravure

[1] Littérateur portugais. Ministre plénipotentiaire en France, de 1802 à 1805; en 1802 il épousa la veuve de M. de Flahaut, qui elle-même cultivait les lettres. — M. de Souza publia en 1817 l'édition des *Lusiades* de Camoens, dont il est question ici. Gérard, en effet, donna tous ses soins à l'*illustration* de cet ouvrage, que Didot imprima. — Un portrait de Camoens est reproduit dans *l'Œuvre de Gérard*.

concourent à ce que cette édition soit digne de lui, et soit elle-même un monument de ce que les trois arts peuvent faire de plus parfait de nos jours. C'est par cette raison qu'ayant engagé M. Firmin Didot à choisir ses plus beaux caractères et à mettre tous ses soins à l'impression, j'ai prié M. de Humboldt de savoir de vous si, pour l'amour de l'art et pour concourir à la gloire d'un grand poëte, vous voudriez donner vos soins à la partie du dessin et de la gravure, sûr de réussir dans mon entreprise si vous consentiez à y mettre les talents supérieurs que tout le monde vous reconnaît.

Cette entreprise, Monsieur, je n'ai pas besoin de vous le dire, n'est point une spéculation de ma part; je n'ai été inspiré que par l'amour de ma patrie et par le désir de rendre cet hommage à l'homme qui l'a tant honorée; j'y renoncerais, plutôt que de faire une édition qui ne fût pas considérée, sous le rapport des trois arts, comme un chef-d'œuvre *monumental*.

Vous êtes plus que personne, Monsieur, capable d'apprécier ces sentiments, et je suis convaincu que, si vos occupations le permettent, vous voudrez associer aussi votre nom et votre renommée à celle d'un grand homme comme Camoëns.

Si vous me l'accordez, vous me rendrez bien heureux, et j'espère que vous voudrez bien me dire le jour où je pourrai aller vous remercier.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur.

D.-J.-M. DE SOUZA.

MADAME DE BAWR [1]

Paris, vers 1815.

J'étais allée chez vous, Monsieur et cher ami, pour vous dire que M. Goyer allait venir à trois heures pour aller à votre atelier; mais n'en parlons plus, nous irons demain dans la matinée à tout hasard. Je voulais vous dire aussi que l'empereur Alexandre, hier, au bal chez la princesse, a reconnu Mme Walewska pour avoir vu son portrait chez vous. Il a été bien aimable pour moi, mais ce n'était pas le lieu de lui parler de la grande affaire [2]. Le comte C... était venu la veille chez moi, et tout paraît arrangé ; cependant je ne puis croire qu'il n'arrivera pas quelque *anicroche*. Comme vous avez été le premier anneau de la chaîne qui m'a conduite là, je venais vous en remercier de tout mon cœur. J'ai eu bien du plaisir en apprenant que vous faisiez le portrait du roi. Vous n'aurez jamais tant de fortune et de gloire que vous en méritez.

S. DE BAWR.

[1] Femme de lettres et musicienne, très-assidue aux soirées du mercredi. — Une jolie comédie d'elle, *la Suite d'un bal masqué*, est restée au répertoire du Théâtre-Français.

[2] M. de Bawr était Russe.

LE COMTE DECAZES [1]

I.

Paris, 21 décembre 1816.

« J'accepte avec grand plaisir la gravure, et je vous « vous charge d'en remercier M. Gérard. Je me rappelle fort bien qu'il travaillait au tableau en même « temps qu'à mon portrait, et, comme il n'exposa « au salon que ce dernier, je me souviens aussi de « l'avoir remercié et presque grondé de m'avoir gardé « une préférence exclusive sur Homère. L'ordonnance est belle, la figure du poëte est si noble, si « expressive et si touchante à la fois, qu'en le regardant je crois entendre sortir de sa bouche ces belles « paroles : « Les pauvres et les étrangers nous sont envoyés par Jupiter. » A ce propos, vous savez que les « commentateurs des anciens, et en particulier d'Homère, y ont découvert des beautés dont eux-mêmes

[1] M. Decazes, alors ministre et favori de Louis XVIII, avait offert au roi une épreuve de l'Homère de Gérard, gravée par Massard. — On sait que Louis XVIII se piquait de cultiver les lettres, et qu'il ne laissait pas échapper l'occasion de multiplier les citations. — M. Decazes, on le sait, a tenu une place considérable dans la politique des premières années de la Restauration : ministre de la police après la seconde invasion, puis ministre de l'intérieur, il rétablit l'exposition quinquennale de *l'Industrie* : la première eut lieu au Louvre en 1819. Louis XVIII protesta contre les attaques du parti *ultra*, qui obligèrent M. Decazes à se retirer, en lui conférant le titre de duc.

« ne se doutaient pas [1]. Je suis tenté de faire de même « à l'égard de M. Gérard, et de voir dans cet enfant « d'un beau idéal, qui termine si bien le tableau, « Apollon ou Mercure ainsi transformé pour servir de « guide *summo vatum*. »

J'ai fait votre commission, Monsieur, et je ne résiste pas au plaisir de vous transmettre la réponse que j'ai reçue, certain que vous la recevrez avec autant de plaisir que j'en ai à vous la communiquer et à la confier à votre discrétion. Si j'ai été heureux de faire ce sacrifice au roi, je n'ai pas renoncé à en être dédommagé par vous et je ne vous tiens pas quitte; j'espère que vous ne m'en voudrez pas de mon exigence.

Agréez l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Le Comte DECAZES.

II.

Paris, ce 1er août 1817.

Vous n'étiez pas au salon [2]; j'en ai bien eu du regret. Vous y avez beaucoup perdu. Vous auriez entendu le roi dire à Girodet : « L'histoire raconte que

[1] Les anciens, sans doute.

[2] A propos du tableau de l'*Entrée de Henri IV*. — Gérard se dérobait volontiers aux ovations et aux compliments. C'est ce qui explique son absence en cette occasion, où il savait que la dignité de *premier peintre du roi* lui serait conférée. L'érudition du roi et ses citations auraient tout autant gêné Gérard qu'elles flattaient peu Girodet. Nous verrons plus tard comment Gérard résigna ce titre.

les trophées de Miltiade empêchaient Thémistocle de dormir ; nous avons eu un *Marathon*, nous attendons un *Salamine*, » et ajouter : « M. Gérard n'est pas là, j'aurais voulu avoir le plaisir de lui dire devant Henri IV que je le nommais mon premier peintre. M. de Pradel le lui fera savoir. » Il ne me reste qu'une inquiétude, c'est celle que tout cela ne paraisse pas à votre modestie aussi juste qu'au public. Cette grâce vous touchera, mais je suis sûr que vous n'en serez pas si heureux que votre dévoué

Le Comte DECAZES.

III.

La Grave, 28 décembre 1821.

Mon cher ami, je veux que vous receviez, au commencement de l'année, un souvenir de vos amis de La Grave et l'expression de leurs vœux les plus tendres pour votre bonheur. J'espère que vous pensez quelquefois à eux et que vous ne doutez pas plus de leur amitié, qu'eux de la vôtre. Je voudrais que vous fussiez assez bon pour me rappeler à M. votre frère, au souvenir de qui je mettrais beaucoup de prix, lors même qu'il n'aurait pas pour moi le premier de tous les titres, celui de vous appartenir.

Ma femme vous dit mille choses aimables, ainsi que ma sœur, et Mirbel [1], qui va se faire planteur de vignes et fabricant d'eau-de-vie de Cognac. Je vous

[1] M. de Mirbel, le savant botaniste, avait été secrétaire de M. Decazes.

engage à prendre les devants et à retenir de la première qu'il fera dans sept à huit ans, car ses vignes ne sont pas encore plantées, ce qui ne l'empêche pas de faire tous les calculs de la femme au pot au lait. Comme les miennes le sont, grâce à Dieu, j'espère, mon cher ami, que vous me permettrez de vous inscrire dans ma consommation de mon petit Saint-Émilion, pour une rente annuelle de cent bouteilles, que vous recevrez dans le cours du mois prochain pour 1821 et que vous boirez à ma santé, en ne commençant, toutefois, qu'après six mois de bouteille. C'est pourquoi je vous donne rendez-vous à Auteuil, où j'irai vous demander à dîner au retour du voyage que je compte faire ce printemps à Glucksbourg.

Adieu, recevez de nouveau la tendre expression de l'attachement que je vous ai voué pour la vie.

Votre ami

DECAZES.

PRINCE GUILLAUME DE PRUSSE

Berlin, ce 26 janvier 1816.

Je profite du départ d'un courrier, mon cher Gérard, pour vous demander des nouvelles de mon portrait, s'il est achevé, et s'il est déjà parti pour Berlin. Ayez la bonté de me le faire savoir, car je l'attends avec bien de l'impatience. S'il est encore chez vous, ayez la complaisance de dire un mot au comte de

Goltz, ministre de mon frère, il pourra vous indiquer mieux que personne une occasion pour me faire parvenir ce tableau auquel j'attache un si grand prix, l'appréciant comme peinture et comme ouvrage de vos mains.

Votre ami

GUILLAUME, PRINCE DE PRUSSE.

MADAME DE STAEL [1]

Voulez-vous dîner chez moi mercredi, Monsieur, et me donner un jour pour aller admirer vos ouvrages?

Mille compliments

N. DE STAËL.

Ce lundi.

Je voudrais aller demain à deux heures à votre atelier, qui fait l'admiration de l'Europe. Ce moment, ou tout autre que vous m'indiquerez, vous conviendrait-il? J'espère que vous me pardonnez mon empressement.

N. DE STAËL.

Ce vendredi.

[1] Ces billets sont sans date. — Comme l'auteur de *Corinne* revint à Paris en 1815, et qu'après sa mort (en 1817) Gérard fit son portrait de souvenir et d'après des indications de Mme de Broglie, nous avons pensé que ces deux billets doivent avoir été écrits en 1816. — L'atelier de Gérard était alors fréquenté par tous les souverains de l'Europe et leurs représentants.

LA DUCHESSE DE BROGLIE

I.

Paris, 1817.

C'est avec la plus vive reconnaissance, Monsieur, que je viens d'apprendre la manière dont vous avez bien voulu accueillir notre demande [1]. Je n'ai d'espérance qu'en votre talent, dans ce monde, pour retracer une expression qui charmait tous ceux qui la voyaient, mais qu'on n'a jamais pu saisir jusqu'à ce jour. J'ai la confiance que cet ouvrage ne vous sera pas pénible. Vous serez animé par le souvenir du génie sublime que votre esprit sait si bien apprécier.

Je prends la liberté de vous prier de passer chez moi demain matin, à l'heure qui vous conviendra. Je vous attendrai toute la matinée.

Agréez, Monsieur, mes remercîments les plus sincères.

A. Staël de Broglie.

II.

Je vous enverrai demain, Monsieur, le buste et les

[1] Il s'agissait du portrait de Mme de Staël que Mme de Broglie, sa fille, avait demandé à Gérard. Mme de Staël est représentée en buste, bras nus; elle est coiffée d'un turban. — Ce portrait a été gravé au burin par Laugier et reproduit dans l'*Œuvre de Gérard*, par M. Rosotte.

deux portraits. Je n'ai pu les réunir aujourd'hui. Le buste est fait à une époque où elle était assez forte et plus qu'il n'est à désirer pour l'ouvrage actuel : la physionomie n'y est pas du tout. Le général Lafayette se flatte encore de l'espoir de vous voir à La Grange, si vos occupations vous le permettent. Il m'a chargé de réitérer sa demande. J'ai pensé qu'au milieu de tous les éloges que vous recevez, il est un souvenir qui vous serait plus précieux que les phrases banales. Un des derniers désirs de ma mère a été de se faire porter au musée pour voir votre beau tableau d'Henri IV. Je ne vous renouvelle pas l'impression de ma reconnaissance, j'espère que vous la comprenez.

A. Staël de Broglie.

III.

Vous m'avez fait un présent si précieux, Monsieur, que j'ai cherché à vous exprimer ma reconnaissance par une chose qui, j'en suis sûre, aura du prix à vos yeux. Le manuscrit des *Considérations sur la Révolution française* [1] est une copie, corrigée de la main de ma mère et de mon frère Auguste; je ne m'en serais pas séparée facilement pour toute autre personne;

[1] Mme de Broglie avait reçu de Gérard l'hommage des portraits de sa mère Mme de Staël et de son frère Auguste de Staël; elle lui fit présent de ce manuscrit précieux, qui est entre les mains de M. H. Gérard.

mais il m'est doux de le sentir entre les mains de celui qui nous a procuré le bonheur de revoir leurs traits chéris. Je crois accomplir un devoir, et c'est en même temps un plaisir de vous le remettre.

Agréez, je vous en prie, l'expression de tous mes sentiments.

STAËL DE BROGLIE.

Ce 19 avril.

IV.

Je ne puis assez vous remercier, Monsieur, des belles étrennes que vous m'envoyez [1]. Ce sont les plus précieuses que je puisse recevoir. Il est impossible de rien voir de plus ressemblant. C'est une joie pour toute la famille. Nous vous devons bien du plaisir après vous avoir dû bien de la consolation. Permettez-moi de croire que cela nous donne des droits à votre amitié.

Ce 31 décembre.

STAËL DE BROGLIE.

LAFAYETTE

Je me suis présenté hier chez Monsieur Gérard pour avoir le plaisir de le voir. On m'a dit que je risquerais moins de le déranger en venant plus tôt, et, pour m'en assurer, je prends la liberté de lui demander

[1] Le portrait du fils de Mme de Staël.

s'il sort ou s'il a des rendez-vous aujourd'hui ou demain vers midi qui paraît être le moment le plus commode pour lui. Le choix d'un autre jour et d'une autre heure serait, comme de raison, à la disposition de Monsieur Gérard. Il faut pourtant observer que nos séances commencent à une heure précise, et notre côté gauche est si peu garni que l'absence d'un seul député s'y ferait remarquer.

Je n'ai pas été surpris, mais j'ai été bien heureux de voir que les enfants et les amis de M^me^ de Staël avaient éprouvé le même sentiment que moi pour l'admirable portrait.

Le désir de procurer un bonheur à trois personnes qui me sont chères va peut-être me rendre indiscret. Mais j'ai ici une fille, M^me^ de Maubourg, et deux petites-filles qui sentiraient bien vivement la bonté qu'aurait Monsieur Gérard, lorsqu'il voudra bien me recevoir chez lui, de les y admettre avec moi.

Je prie Monsieur Gérard d'agréer l'expression de mon reconnaissant et bien sincère attachement.

LAFAYETTE.

LE PRINCE DE METTERNICH [1]

Florence, juillet 1817.

Je n'ai point voulu être à Florence, sans m'occuper

[1] Il s'agit de la gravure de Morghen, d'après le tableau des *Trois Ages*.

de vos intérêts, mon cher Gérard. J'ai été trouver M. Morghen, et je me suis convaincu qu'il est fortement occupé de votre ouvrage. Le fond est complétement terminé, la figure de la jeune femme est fort avancée, les deux autres sont ébauchées et en partie terminées. M. Morghen promet de terminer le tout en dix-huit ou vingt mois. Je conçois qu'il lui faille encore ce temps. Il m'a paru attacher un véritable intérêt à ce que vous soyez rassuré sur son compte. Je ne puis que vous informer de ce que j'ai vu. La planche m'a paru, du reste, parfaitement digne de son célèbre auteur. La figure de la jeune femme est infiniment supérieure à celle du dessin que vous lui avez envoyé, et le tout offre cette admirable harmonie qui règne dans toutes les gravures de Morghen.

Je suis charmé de pouvoir donner des nouvelles consolantes. Conservez-moi votre bon souvenir, et comptez sur la sincérité des sentiments que je vous ai voués.

METTERNICH.

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS

I.

Neuilly, le 1er d'octobre 1817.

Vous connaissez depuis longtemps, Monsieur, mes regrets de ne plus voir au Palais-Royal les beaux

tableaux qui l'ornaient autrefois, et mon intention de réparer cette perte, autant que je le puis, en formant une nouvelle galerie [1]. La dernière exposition au Musée a achevé de me convaincre que l'École française du dix-neuvième siècle pouvait rivaliser avec celle de l'Italie du seizième. J'ai donc pensé qu'une réunion de tableaux de notre école moderne pourrait remplacer avantageusement, au Palais-Royal, celle que nous avons perdue. La formation d'une galerie composée de la sorte me paraît devoir être un encouragement utile aux arts, et je ne désespère pas, qu'avec le temps, la galerie du Palais-Royal ne puisse devenir un monument national, qui nous console en partie des pertes que nous avons faites en ce genre. Je regrette que les grandes salles que je destine à cette réunion ne soient pas encore prêtes, et que l'état de mes finances ne me permette ni de les finir immédiatement, ni de m'occuper dès à présent de faire faire de ces grands tableaux où les chefs de cette école, dont vous êtes la gloire, pourraient faire briller leur talent. C'est donc à ceux qui en sont l'espoir que je veux m'adresser aujourd'hui. Je vous ai demandé vos conseils à cet égard; je viens actuellement vous demander votre assistance, en vous priant de vous charger des arrangements dont nous sommes déjà con-

[1] On sait que cette nouvelle galerie, qui comptait un grand nombre de tableaux précieux, a été détruite au mois de février 1848, lors du sac du Palais-Royal.

venus ensemble [1]. Vous savez que mon projet est de consacrer une somme de 24,000 francs à l'acquisition des six tableaux, que je vous prie de demander pour moi aux jeunes artistes dont nous avons fait ensemble la liste que vous trouverez ci-jointe [2]. Je saisis avec grand plaisir, Monsieur, cette occasion de vous donner une nouvelle marque de mon admiration pour votre talent et de vous réitérer l'assurance de tous mes sentiments pour vous.

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS.

[1] Cette lettre du secrétaire du duc d'Orléans fera voir que les intentions du prince furent aussitôt réalisées.

Palais-Royal, 28 janvier 1818.

Monsieur,

Monseigneur m'a dit que vous désiriez qu'il fût payé un à-compte à chacun des jeunes artistes à qui il a demandé des tableaux. Je vous supplie donc, Monsieur, de m'envoyer une note, ou, si vous l'aimez mieux, un petit état en colonnes, des tableaux que vous avez bien voulu commander pour S. A.; des noms des artistes, des à-comptes à chacun, dont je proposerai immédiatement à Monseigneur d'autoriser le payement.

Daignez agréer...

DE BROVAL.

[2] *Hersent :* Gustave Vasa, prenant congé de la diète de Suède.

Abel de Pujol : César allant au sénat le jour des Ides de Mars.

Couder : un Soldat expirant en apportant la nouvelle de la victoire de Marathon.

Mauzaisse : Laurent de Médicis dans sa villa avec les hommes célèbres de son temps.

Steuben : Guillaume Tell repoussant le bateau de Gessler dans le lac au milieu de la tempête.

Blondel : Philippe-Auguste, avant la bataille de Bouvines, déposant sa couronne en disant que le sort des armes déciderait qui était le plus digne de la porter.

II.

Palais-Royal, ce vendredi matin 14 juin 1819.

Je m'aperçois que j'ai oublié de vous remettre, hier, une note dont ma femme m'avait chargé pour vous et qu'elle a faite elle-même relativement à des éclaircissements que vous désiriez sur l'ouvrage du comte Borgia; vous la trouverez ci-jointe.

J'ai eu tort de désespérer des recherches qu'on faisait à Londres pour se procurer les numéros qui manquaient de l'édition améliorée du cabinet antiquaire; car je viens d'en recevoir douze, qui, avec ceux que vous avez déjà, complètent les trois volumes.

Veuillez donc me renvoyer ceux que vous avez, afin que je puisse les faire relier et que j'aie le plaisir de vous les offrir complets et en meilleur état. C'est toujours avec plaisir que je saisis toutes les occasions de vous assurer de toute mon amitié pour vous.

L.-P. D'O.

J'écris ce billet en face de la tête d'étude de ma femme, dont je vous remercie et que je trouve admirable.

III.

Palais-Royal, ce 12 mai 1821.

Je n'ai pas manqué, en rentrant, de communiquer

à ma femme le charmant projet du tableau de M^lle^ Godefroid [1] : elle l'approuva, et même elle en est enchantée. Elle préfère le mouton, et que ce soit Joinville qui le mène, tandis que Clémentine lui donne à boire. Il y a à Neuilly un certain *Robin-Mouton* qui vient d'Abyssinie et qu'elle affectionne beaucoup, et elle désire que M^lle^ Godefroid veuille bien le prendre pour modèle. Madame Angellet conduira demain les deux enfants chez M. Gérard à Paris à deux heures, et alors on conviendra des séances suivantes.

Je suis charmé de trouver cette occasion de vous renouveler moi-même l'assurance de tous mes sentiments pour vous.

L.-P. D'O.

IV.

Ce lundi matin 11 février 1822.

Je ne puis résister au plaisir de vous témoigner moi-même combien nous avons tous été enchantés des deux charmants tableaux qui nous sont arrivés hier de chez vous. Je vous assure qu'ils ne pouvaient être placés nulle part où on les appréciât davantage. La tête de Joinville est surtout l'objet de l'admiration générale, et dans le fait on ne peut rien voir de plus parfait. C'est un chef-d'œuvre de ressemblance, d'ex-

[1] Portraits des enfants du duc d'Orléans. Ces tableaux furent détruits en février 1848.

pression, de coloris et d'effet. Ma femme, qui veut aussi vous en remercier elle-même, vous propose de venir dîner avec nous vendredi, si toutefois vous n'avez pas d'engagement pour ce jour-là. Il me tarde bien de pouvoir profiter de l'offre que vous avez bien voulu me faire de lancer mes enfants dans le dessin. Il est bien précieux pour eux et pour leurs parents d'avoir un tel surintendant, mais il nous faut un lieutenant digne du chef, et c'est vous seul qui pourrez le trouver [1]. J'attends donc avec bien de l'impatience que vous ayez fait un choix.

Permettez-moi de vous renouveler, de tout mon cœur, l'assurance de tous mes sentiments pour vous.

L.-P. D'ORLÉANS.

LE COMTE DE NOAILLES [2]

Moscou, 8 janvier 1818.

J'avais, depuis longtemps, monsieur, le projet de vous donner des nouvelles du portrait du roi et de vous parler du plaisir qu'il m'avait fait lorsque j'ai

[1] Gérard désigna le jeune Ary Scheffer, qui remplit en effet ce poste avec honneur et succès, et qui mérita, par son talent et son aimable caractère, toute la confiance des enfants du prince. Chargé à son tour, après 1830, par le duc d'Orléans de désigner les artistes destinés à concourir à la formation d'une nouvelle collection de tableaux, A. Scheffer s'acquitta de cette tâche avec un grand tact et une sûreté d'appréciation remarquable. Il fut un des guides de la princesse Marie d'Orléans, dans la pratique de l'art qu'elle aimait avec passion.

[2] Ambassadeur de France en Russie.

reçu votre lettre du 20 novembre dernier. Ce portrait est dans le meilleur état possible, bien éclairé et placé dans un salon agréable ; il fait l'admiration de tous ceux qui viennent chez moi, et l'Europe, au moins par ses députés, lui a rendu plus d'un hommage.

Plusieurs artistes en ont fait des copies. Je me persuade, à l'effet que cet ouvrage a produit sur moi et sur les autres, que vous lui avez donné une attention particulière, et mon amour-propre jouit de la distinction que je crois vous devoir.

Il faut bien trouver simple sur les bords de la Neva que l'on flatte à Paris un excellent portrait du roi de France ; vous sentez, monsieur, qu'il ne pouvait en être de même de vos deux portraits de l'empereur Alexandre. Ils ont été déballés immédiatement après leur arrivée ; placés d'abord dans un lieu peu convenable, je ne les ai point perdus de vue : garnis aujourd'hui de leurs bordures, ils occupent un des salons de l'Hermitage ; leur conservation est parfaite. Quelques personnes d'un goût faux ou d'un patriotisme bête, ne pouvant attaquer vos deux ouvrages sous le rapport de l'art, se sont montrées peu satisfaites de la ressemblance ; je leur ai répondu, je l'avoue, avec cette irritation qu'on se sent encore plus contre ceux qui ne partagent pas nos sentiments que contre ceux qui n'adoptent pas nos opinions ; aidé des princesses Wolkonsky, des gens de goût, de M. Barberi, nous avons fait cesser ces bavardages. Tout le monde admire aujourd'hui vos portraits [1] de l'empereur Alexandre ;

[1] Gérard a fait trois portraits en pied de l'empereur Alexandre.

ils sont constamment copiés par les artistes nationaux et étrangers, et donnent aux Russes comme à moi la satisfaction de voir enfin les traits de l'illustre souverain de ces contrées transmis à la postérité d'une manière digne de lui et d'elle.

L'empereur était à Pétersbourg lors de l'arrivée de vos ouvrages. Son opinion à leur égard ne peut avoir varié. Si je me trouvais dans cette ville, je ne manquerais pas de recommander M. Outkine comme l'homme le plus en état de graver le portrait de S. M. Je rencontrerai peut-être ici l'occasion de le nommer, et je ne la négligerai pas.

Vous avez bien voulu, monsieur, me montrer avant mon départ l'esquisse de votre tableau de l'entrée de Henri IV à Paris. Elle promettait beaucoup. J'ai su que le grand ouvrage avait encore surpassé tout ce qu'on attendait de vous, et c'est beaucoup dire. Recevez mon sincère compliment de ce brillant succès et des distinctions qui en ont été la suite. Je jouis comme Français et comme ami de la gloire que je vous vois recueillir depuis des années. J'espère être à Paris dans quelques mois; Henri IV et son auteur seront sûrement au nombre de mes premières visites.

Je vous prie de recevoir les nouvelles assurances de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le Comte de Noailles.

AUGUSTE, PRINCE DE PRUSSE [1]

I.

Berlin, le 6 avril 1819.

Désirant conserver le souvenir de Mme de Staël par les arts, autant qu'il restera dans la littérature par ses ouvrages, j'avais cru que le plus sûr moyen serait de vous demander de faire pour moi un tableau dont le sujet serait tiré de Corinne. L'amitié que Mme de Staël m'a témoignée dans des temps malheureux m'engage surtout à lui donner cette preuve de reconnaissance. Mme Récamier ayant bien voulu se charger de cette commission par attachement pour Mme de Staël, parce qu'elle attache le plus grand prix à tout ce qui peut honorer sa mémoire, j'apprends avec le plus grand plaisir que vous voulez bien vous charger de cet ouvrage et l'achever au plus tard dans quinze mois pour le prix de dix-huit mille francs. En vous témoignant ma reconnaissance pour cette complaisance, je soumettrai à votre jugement, s'il ne serait pas avantageux

[1] Le prince Auguste de Prusse, cousin du roi, neveu du grand Frédéric, fait prisonnier par les Français, le 6 octobre 1806, au combat de Saalfeld, fut présenté à Mme de Staël au château de Coppet. Accueilli par l'auteur de Corinne, il avait conservé de l'amitié de Mme de Staël et de son séjour sur les rives du lac de Genève un doux souvenir. C'est à Coppet qu'il rencontra Mme Récamier dont il devint éperdument épris. — C'est en mémoire de ces deux sentiments qu'il demanda à Gérard le tableau de *Corinne*.

de représenter Corinne sous les traits embellis de Mme de Staël et de choisir le moment de son triomphe au Capitole, ou celui où elle se trouve sur le cap Misène, sans vouloir cependant en rien vous gêner dans la composition de cet ouvrage. Je désire, monsieur, que ce tableau vous soit une nouvelle preuve de la grande admiration que j'ai pour votre talent et de la parfaite estime avec laquelle je suis, Monsieur,

Votre très-dévoué,

AUGUSTE, *prince de Prusse.*

II.

Berlin, le 20 février 1821.

Comme il paraît que vous n'avez pas reçu la lettre que j'avais chargé Mme Récamier de vous remettre, je m'empresse de vous témoigner ma reconnaissance de ce que vous avez bien voulu consacrer par la peinture un des plus beaux écrits de Mme de Staël. J'ai cru ne pouvoir faire un meilleur usage de ce tableau, que je regarde comme un hommage rendu à la mémoire de Mme de Staël, qu'en le donnant à Mme Récamier, son amie la plus dévouée, que j'ai appris à connaître chez elle à une époque de persécution et d'exil. Je regrette beaucoup que les circonstances ne me permettent pas de voir ce tableau si généralement admiré, et je vous prie de le faire transporter chez Mme Récamier [1].

[1] Mme Récamier a légué ce tableau au musée de Lyon, sa ville natale.

Je suis avec une parfaite estime et une grande admiration de votre talent, Monsieur,

Votre très-dévoué,

AUGUSTE, *prince de Prusse.*

DE MIRBEL [1]

Paris, le 4 septembre 1819.

Monsieur et très-honoré confrère,

Le ministre, à qui j'ai parlé hier soir de MM. Bervic, Percier et Auguste Desnoyers [2], paraît être disposé à les proposer au roi pour la Légion d'honneur. Je vais à tout risque rédiger une ordonnance, mais le dispositif doit être précédé d'un considérant, et je voudrais bien qu'il offrît en peu de mots la juste appréciation du mérite de chacun de ces artistes. Soyez assez bon pour me donner une note. Remarquez que si MM. Bervic et Percier obtiennent la décoration, ils vous devront cette faveur, car c'est en votre nom que je l'ai demandée pour eux à Son Excellence. Vous me feriez plaisir de m'adresser la note ce matin, et, s'il était possible, par le retour de mon commissionnaire.

Vous vous êtes donné la peine de venir me voir et mes cerbères ne m'ont remis votre carte que quand

[1] Depuis professeur de botanique au muséum d'histoire naturelle, membre de l'Institut. M. de Mirbel était alors secrétaire de M. Decazes, ministre de l'Intérieur.

[2] Bervic, graveur; Percier, architecte; Desnoyers, graveur.

vous étiez parti. Rendez les vôtres plus traitables et donnez-moi à dîner demain.

Agréez, monsieur et cher confrère, l'assurance de mon bien absolu dévouement.

MIRBEL.

LE COMTE DE PASTORET[1]

Paris, le 6 septembre 1819.

Le roi, sans avoir dit qu'il vous accordait un titre, monsieur, a signé hier l'ordonnance qui vous confère celui de baron. Vous êtes bien sûr que personne n'a plus de joie que moi à vous l'annoncer, et je voudrais que vous me permissiez de vous dire que je me réjouis comme ami de ce que je vous annonce comme commissaire du roi.

J'espère qu'il y a longtemps que vous savez combien je suis touché de votre bienveillance et combien je mets de prix aux occasions que vous me laissez, monsieur, de vous renouveler l'hommage de mon bien fidèle attachement.

Le comte DE PASTORET.

[1] Alors commissaire du roi au sceau de France.

BARRIÈRE [1]

Paris, 4 mai 1820.

Monsieur,

Vous pouvez apprécier, depuis ce matin, l'un des mille inconvénients de la censure. Elle supprime deux lignes dans l'article et le renvoie à onze du soir, au moment où il n'y a plus que des imprimeurs au journal. Ceux-ci, de leur côté, pour n'être pas en reste, ajoutent dans la première phrase des fautes typographiques aux suppressions de la censure, et l'article paraît ainsi.

Vous voilà, monsieur, bien dûment déclaré coupable, par MM. les censeurs, pour avoir fait le chef-d'œuvre de la bataille d'Austerlitz, puisqu'il n'est plus besoin d'en parler. Quant à nous, qui ne sommes coupables que jusqu'à un certain point, en publiant des articles fautifs et tronqués, nous vous prierons, cette fois, de nous juger sur l'intention.

Veuillez recevoir, monsieur, l'assurance de mon dévouement.

F. BARRIÈRE.

[1] M. Barrière, aujourd'hui doyen des rédacteurs au *Journal des Débats*, écrivait alors dans le *Constitutionnel*. Il a publié les Mémoires de Mme Campan (1823). Tableau de genre et d'histoire (1828). La Cour et la ville sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI (1829). Les Mémoires relatifs au dix-huitième siècle (1846-49).

BOISSERÉE

Stuttgart, le 17 février 1821.

Monsieur,

J'ai enfin le plaisir de remplir ma promesse et de vous envoyer les premières épreuves des dessins lithographiés d'après quelques tableaux de la collection que je possède conjointement avec mon frère [1] et M. Bertram. Elles vous seront remises par M. le baron de Humboldt. Nous serons heureux de connaître votre sincère opinion. Le recueil auquel ces épreuves appartiendront contiendra 144 planches choisies dans notre collection, composée de plus de 230 tableaux datant des quatorzième, quinzième et seizième siècles. Les tableaux du quatorzième siècle proviennent tous de l'ancienne école de Cologne, qui, dans son temps, tenait en Allemagne le rang que l'école de Florence avait en Italie. Toutes les productions de cette école de Cologne portent, comme les ouvrages du même temps, en Italie, plus ou moins l'empreinte du style byzantin. C'est dans la composition, dans les draperies et dans les têtes du

[1] Les frères Boisserée, de Cologne, furent les premiers à recueillir les peintures sur bois des vieux maîtres d'Allemagne et des Pays-Bas. La fameuse collection de tableaux allemands et flamands des quatorzième et quinzième siècles, qu'ils avaient formée, fut exposée avec solennité à Stuttgard, sous le patronage du roi de Wurtemberg, et achetée, en 1827, par le roi Louis Ier de Bavière, au prix de 375,000 florins; elle fait aujourd'hui partie de la Pinacothèque de Munich. Sulpice Boisserée est mort en 1854.

Christ, de la Vierge et des apôtres, que ce type se fait le plus remarquer, tandis que l'originalité du peintre se reconnaît dans les autres têtes, et particulièrement dans l'exécution. Plus les tableaux sont relativement récents, plus on y trouve des physionomies nationales. On y voit grand nombre de têtes ayant cet air qui distingue encore aujourd'hui les habitants du Bas-Rhin, et qui frappa Pétrarque lorsqu'il visita Cologne. Quant à la manière de peindre, elle est très-facile et même large. Nous avons reconnu qu'un corps gras a servi à la liaison des couleurs, sans pouvoir constater si l'on a employé l'huile ou le jaune d'œuf et la cire. Les lumières sont faites à larges coups de pinceau. C'est ainsi que les derniers peintres de l'école de Cologne ont produit un relief que l'on ne retrouve guère dans les autres peintures du quatorzième siècle. Le coloris est clair et brillant : les meilleurs tableaux ne manquent pas d'une certaine vigueur, mais ils n'approchent jamais de celle de Jean Van-Eick.

La seconde partie de la collection contient des tableaux de Jean Van-Eick et de son école, qui embrasse presque la totalité du quinzième siècle. Selon nous, ce n'est pas tant par l'invention ou l'amélioration de la peinture à l'huile, que Van-Eick a fait époque dans l'histoire de l'art, c'est plutôt par la direction toute nouvelle que cet homme a imprimée à la peinture en général. Ce peintre abandonne absolument le style byzantin et les traditions suivies jusqu'alors, il s'applique entièrement à l'imitation de la

nature. La troisième partie de la collection comprend les tableaux des peintres allemands et flamands du commencement jusqu'à la fin du seizième siècle.

Le prospectus de mon ouvrage sur la cathédrale de Cologne doit s'imprimer incessamment. En conséquence je l'ai envoyé, par l'entremise de mon ami le comte Reinhard, ministre de France à Francfort, au ministre de l'intérieur, accompagné d'une lettre dans laquelle je renouvelle ma demande de souscription. D'après ce que M. Grille m'a dit, et en considération de ce que les cinq livraisons de mon ouvrage ne pourront se publier qu'en cinq années, tout au plus, j'ai exprimé le désir d'obtenir une souscription de cinquante exemplaires. J'ose encore le recommander à vous et à M. Quatremère, auquel je vous prie de présenter mes respects.

Permettez-moi de vous parler de la gravure au trait que vous avez bien voulu faire faire de votre beau tableau de *Corinne*, pour le publier dans le *Journal des Arts*, qui s'imprime ici. M. de Humboldt vous présentera un numéro de ce journal avec une gravure au trait d'un beau tableau de M. Schik, peintre allemand qui est mort très-jeune, il y a neuf ans. S'il pouvait vous convenir de faire connaître vos autres tableaux, d'une manière semblable, au public allemand, nous vous en saurions tous le plus grand gré.

J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus parfaite, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

SULPICE BOISSERÉE.

DE SCHLEGEL [1]

Bonn, 21 septembre 1827.

Monsieur le baron,

Comptant sur votre souvenir bienveillant, je demande la permission d'introduire auprès de vous M. le professeur Welcker [2], mon collègue et mon ami intime. M. Welcker, l'un de nos savants les plus distingués dans la littérature classique, s'est adonné particulièrement à l'étude de l'histoire des beaux-arts dans l'antiquité : il a publié sur ce sujet plusieurs écrits ingénieux et pleins de goût. Vous trouverez naturel, monsieur, qu'un connaisseur des chefs-d'œuvre de l'ancienne Grèce désire connaître le peintre le plus célèbre de notre temps, dont il espère pouvoir admirer les ouvrages à Paris.

J'ai eu dernièrement la satisfaction de revoir à Berlin, chez le prince Auguste de Prusse, votre portrait de M^me^ Récamier, qu'on ne peut contempler sans être ravi. J'ai bien regretté de n'y pas voir aussi votre *Corinne,* tableau digne de figurer au premier rang dans le grand Musée royal que l'on construit actuellement à Berlin sur une place magnifique. Votre entretien aussi spirituel qu'instructif, dont j'ai eu le bonheur de

[1] Auguste de Schlegel, poëte et critique, fut l'ami de Schiller, de Goethe et de M^me^ de Staël.

[2] Très-savant archéologue allemand, fondateur du musée de Bonn.

jouir, restera toujours pour moi l'un des souvenirs les plus agréables de mon séjour à Paris.

Veuillez agréer, Monsieur le baron, l'hommage de mon admiration et de mes sentiments les plus empressés.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

A.-W. DE SCHLEGEL.

THIERS

I.

Paris, 1822.

Monsieur,

Veuillez bien me pardonner une nouvelle importunité; c'est la belle *Corinne* qui en est cause, on me presse de donner ma petite brochure[1]. *Corinne* ne sera peut-être pas vendredi au Louvre, le roi y sera samedi; il sera donc impossible de la dessiner avant dimanche. Auriez-vous la bonté, si cela ne vous gêne pas trop, de permettre à mon dessinateur de se rendre demain à votre atelier, à l'heure de l'après-midi qui vous conviendra? Pardon, monsieur, de tant de

[1] Salon de 1822, Paris, 1822, in-8, orné de 5 fig. lithogr. Dans l'introduction de cette brochure, une de ses premières, M. Thiers retrace avec un grand talent la marche des arts du dessin, et leur progrès en France. S'il admire la *Corinne* et la *Thétis*, il voit aussi l'avenir d'un grand peintre dans le tableau de *Dante et Virgile*, exposé par Eugène Delacroix, qui débutait cette année-là.

tracasseries : les pères sont importunés quand ils ont de si beaux enfants.

J'ai l'honneur d'être, avec une sincère admiration, votre dévoué serviteur,

A. THIERS,
rue et hôtel Montesquieu.

II.

Paris, 1822.

Monsieur,

J'ai ressenti aujourd'hui une si vive joie, que j'éprouve le besoin de vous en faire part. J'ai passé plusieurs heures au Musée et j'ai joui profondément de tous les hommages qu'obtenait la *Corinne*. Je ne jouis jamais bien quand je suis seul ; avec mes amis, je me livre et je n'ai jamais tant admiré qu 'aujourd'hui la touchante improvisatrice. Je craignais, d'ailleurs, que vos bontés ne m'eussent séduit ; mais j'ai vu, à l'enthousiasme de tous ceux qui sont dignes d'apprécier le beau simple et pur, que je ne m'étais point abusé comme font tous les amants, et que *Corinne* était la belle Corinne. Toute la jeunesse au cœur généreux était devant cette belle et malheureuse femme, et l'eût volontiers applaudie.

J'ai vu la *Thétis*, et j'ai bien des torts envers elle ; je l'avais si peu regardée, distrait que j'étais par la *Corinne!* Mais quand j'ai vu celle-ci couronnée, j'ai couru à la *Thétis :* un soleil brillant l'éclairait et faisait ressortir toute la puissance d'un pinceau qui a

voulu devenir italien sans dépouiller aucune de ses qualités. Cet ouvrage aura son tour, mais, en attendant, permettez moi de donner le premier article à Corinne. J'ai couru au journal, on m'a promis l'impression pour demain, je vais y veiller.

J'ai l'honneur d'être, avec un entier dévouement, etc.,

A. THIERS.

III.

Paris, 1824.

Monsieur,

Je n'ai pu vous exprimer, au milieu d'une conversation fort interrompue, tout l'effet qu'a produit sur moi votre tableau[1]. Croyez que je ne voudrais pas vous flatter, car je m'en tiendrais à ce que je vous ai dit de vive voix, et je n'ajouterais pas le mensonge écrit au mensonge parlé. Mais j'ai le très-sincère besoin de dire au vrai qu'il est vrai, et avec autant de chaleur que je dis au faux qu'il est faux. Je n'en puis plus des mensonges de notre école, de ces têtes et de ces tailles à la grecque, de ces cristaux colorés et allumés qu'on appelle de la couleur, et quand je vois autant de justesse, de sûreté, de vérité que vous en avez mis dans votre ouvrage, je ne puis m'empêcher d'applaudir très-sincèrement. Ou vos juges n'y entendront rien, ou ils devront convenir que vous êtes

[1] Le tableau de *Louis XIV déclarant son petit-fils roi d'Espagne*, Musée de Versailles. (Voir la notice.)

le peintre du XIX^e^ siècle, c'est-à-dire que vous mettez la réalité sur la toile, et que bien d'autres prétendus grands maîtres n'y fourrent que des chimères qu'ils vont puiser chez des nations que je ne connais pas, qui ne me touchent pas, car je ne sais qui elles étaient, comment elles étaient et comment étaient leurs jambes ou leurs pieds. Votre tableau est noble et il est vrai. Le sujet n'est qu'une scène de cour et d'une cour que je n'aime pas; mais l'action est bien rendue et les expressions sont d'une justesse et d'une dignité parfaites. Le petit prince est admirable, et le Louis XIV a une grandeur sentie et point exagérée du tout. C'est bien le *Coq du poulailler*, comme l'a dit, à mes côtés, mon ami Mignet. Tous nos faiseurs, qui n'ont pas votre puissante intelligence, auraient fait du Louis XIV un matamore, et de nos Espagnols et Italiens des misérables à leur mettre le pied sur la tête. Vous avez gardé la mesure, et votre cardinal italien, quoique très-bas, ne l'est pas trop. Tous ces visages sont d'un naturel exquis et parfaitement variés. En un mot, tout cela est plus que vrai, c'est réel.

J'admire surtout le caractère général de vos visages; ils sont larges et nobles, et n'ont pas l'*académique* et le *débauché* de cette école Louis XV dont vous parliez, et ne sont pas non plus des médailles de deux mille ans. Vos figures du premier plan repoussent très-bien le reste sans faire le métier de repoussoirs, comme ces masses noires que nos coloristes jettent sur des masses éclatantes de lumière. Votre demi-teinte du fond est d'une grande transparence, l'aspect de la couleur

est doux, quoique éclatant, et je ne suis pas obligé de m'y faire comme devant certains tableaux qui m'obligent à immoler mes yeux pendant un quart d'heure avant de les habituer à un tumulte de tons épouvantables. Quant au style, au goût général, à l'art déployé là-dedans, il y en a beaucoup; tout ceci, je vous le dis sincèrement. Les trois personnes que j'avais amenées ont senti tout cela à leur manière; X..., qui n'entend rien à la peinture, mais qui est l'être le plus ouvert aux impressions justes, a ressenti cet effet qu'on éprouve quand on entend les choses, après avoir cherché longtemps à les entendre : la plupart des tableaux ne lui disent rien; mais les vôtres selon lui parlent une langue qu'il connaît et qu'il entend. Pour moi, j'ai assez du grec et du latin, je veux du français; je prédis à nos statuaires-peintres un long et immortel ridicule. Attendez quelques années et on voudra des genoux, des poignets noueux, des tailles larges et courtes, tant on aura horreur de ce qu'on appelle aujourd'hui le *grand goût de dessin;* on voudra des grisailles pour échapper à ces prismes dont on est accablé.

Je sais qu'il y a un idéal qu'il faut chercher un peu hors de nous, mais on n'y atteint qu'avec une parfaite et vaste intelligence, et vous l'avez fait en peignant la *Psyché,* la *Corinne,* le *Bélisaire* et l'*Homère.* Voilà de l'idéal s'il en fut jamais, et quand de ces ouvrages on passe à *Henri IV,* à *Louis XIV,* on sait que cet esprit si élevé qui nous fait atteindre à l'un nous transporte à l'autre, et qu'il n'y a pas de borne pour le talent

soutenu de l'*intelligence*. Je l'ai dit autrefois, et je vous le répète, si le génie du XVI^e^ siècle fut l'inspiration *ignorante* et *abandonnée*, le nôtre doit être l'inspiration *savante et contenue*. Nous n'avons pas vingt ans, mais cinquante. Il faut donc avoir notre âge, et vous seul l'avez. Tous les autres peintres n'ont ni la naïveté du jeune âge, car on ne se fait pas enfant à volonté, ni la justesse, la sûreté, la beauté qui appartiennent au talent expérimenté. On niera presque tout dans quarante ans, excepté quelques peintures de genre, et les artistes qui, comme vous, sont restés dans la réalité. Prenez tout ceci comme très sincère; certes, quand on passe trois mois sans aller voir un homme, on n'est pas un de ses flatteurs; mais rien n'est plus respectable à mes yeux que le génie qui a épuisé quelques mois de vie sur une œuvre, et il faut lui dire, sans cette perfide économie qu'on garde ordinairement dans l'éloge, ce que ses efforts ont mérité. Je connais toutes les douleurs du travail, pas par moi-même, car je n'ai pas mis encore assez de conscience dans mes œuvres, mais par les autres, et ces douleurs ont des droits qu'il ne faut pas frustrer. Ainsi, Monsieur, par un sincère amour de justice, je vous dis en toute franchise que vous avez fait encore un pas et que le pas est dans la grande direction du siècle, l'histoire. Il est bien entendu entre nous que ces toiles de vingt à trente pieds, où les personnages sont deux fois grands comme moi, ne sont pas pour cela de l'histoire. Vous en avez fait. Je me permettrai un seul reproche. Le personnage vêtu en

habit jaune foncé et qui est en avant du tableau, immédiatement sur le jeune prince, relève la tête d'une manière assez gauche et n'exprime rien de clair. Je ne vois que là à redire. Pardon de l'observation, mais je vous donne ce que j'ai senti, bon et mauvais ; faites ensuite le triage.

Adieu, Monsieur, et croyez à ma bien sincère vivacité de sentiments. Ce ne sont pas les plus heureuses entre les opinions que je choisis ordinairement ; je ne me les fais pas, elles se font, et celle qui existe en moi sur votre compte est de cette nature.

Mes hommages à M^me^ Gérard et à M^lle^ Godefroid.

Votre dévoué,

A. THIERS.

IV.

Paris, 14 février 1826.

Monsieur,

Me voici encore à votre porte, pour voir Daphnis et Chloé. Elle n'a pas besoin de nouveaux adorateurs, mais je suis pressé néanmoins de lui en procurer. Hier, à table, chez M. Laffitte, il en fut parlé, et d'une manière qui aurait fait rougir la modestie de la petite Chloé. M. Laffitte m'exprima un vif désir de la voir. Je lui proposai d'y venir, et je viens vous demander la permission de nous rendre chez vous, mercredi, à

midi, ou à un autre jour et à une autre heure, si vous le préférez. M. Laffitte me demande vivement aussi si vous consentiriez à lui faire le *Philopœmen;* je lui répondis que le nouveau tableau du *Sacre* et les pendentifs allaient vous occuper. Si, cependant, cette négociation ne vous était pas désagréable, dites-le-moi, et M. Laffitte vous prierait de lui exécuter ce grand sujet que vous avez si bien conçu [1].

Votre dévoué,

THIERS.

V.

Paris, 12 décembre 1826.

Monsieur,

J'ai été bien fâché de ne pas être chez moi lorsque votre jeune homme est venu m'apporter le bel exemplaire d'*Henri-Quatre*. En vérité, vous me gâtez, et je ne mérite pas une si belle chose : je la reçois comme témoignage d'une amitié qui m'honore et dont tout le monde doit être fier. Ce matin, le *Constitutionnel* vous aura porté mes pauvres phrases sur vos deux chefs-d'œuvre : je regrette que ma plume ne sache pas dire tout ce que je voudrais, et que le *Constitutionnel* n'ait pas douze colonnes au lieu de huit, car je serais bien autrement expressif et étendu. Du reste, messieurs Étienne et Jay ont mis un empressement extrême

[1] Gérard n'exécuta pas cette composition dont l'esquisse a été reproduite dans l'œuvre.

à insérer cet article. Si vous connaissiez comme moi ces messieurs, la multitude d'obligations qui les enchaînent, l'infinie quantité d'obstacles qu'ils ont à vaincre pour donner une colonne à l'amitié et au génie, vous leur sauriez quelque gré d'avoir inséré l'article le jour même. Pour moi, je me réjouis dès que je vois mes dispositions pour vous se propager; j'ai été enchanté de tout ce que j'ai vu hier.

Présentez mes hommages à M^me^ Gérard et croyez à ma sincère amitié.

A. THIERS.

VI.

Paris, 26 août 1827 [1].

Je suis véritablement touché de votre bonté pour moi. J'ai été, en effet, affligé par une grande perte; M. Manuel était un ami pour moi, il m'avait conduit par la main, introduit dans la carrière où je suis placé, et comblé de soins. Je lui devais la plus grande reconnaissance, et, malgré qu'il eût cinquante ans, je crois que notre amitié était aussi grande qu'entre deux hommes du même âge. Je vivais presque avec lui. J'ai assisté à sa maladie, qui a été courte, mais cruelle. Il a souffert horriblement. Les hommages que sa mémoire a reçus vendredi sont une consolation pour ses amis. Le mouvement était encore plus grand qu'au général Foy, malgré la censure et l'obstacle des lieux.

[1] Cette lettre et la suivante sont adressées à M^lle^ Godefroid.

Je vous remercie de vos marques d'intérêt, et je vous prie de transmettre mes hommages à M. et Mme Gérard.

Recevez l'assurance de mon amitié respectueuse,

A. THIERS.

VII.

Lundi, 6 août 1828.

Je suis à la campagne depuis un mois et demi, et je ne suis revenu à Paris que deux fois et pour quelques heures seulement. Cette raison vous expliquera ma lenteur à vous répondre et mes coupables négligences envers M. Gérard. Je suis désespéré de penser qu'il a pu me croire changé pour lui, et je vous suis très-reconnaissant de m'en avoir averti. Comment pourrais-je oublier toutes les bontés qu'il a eues pour moi depuis que je suis à Paris? Il est une des premières personnes que j'ai connues ici, et une de celles dont l'accueil bienveillant ont le plus contribué à me rassurer dans un pays tout nouveau pour moi. Depuis, il n'a pas cessé de me témoigner la même amitié, et je serais ingrat si je pouvais l'oublier. N'aurais-je pas toutes les raisons personnelles d'être attaché à M. Gérard, je le serais encore par goût, par admiration. Vous savez quelles ont toujours été mes dispositions envers lui, quel penchant j'ai toujours eu pour sa personne, pour son esprit, qui, indépendamment de son talent, en ferait un homme plein d'attrait pour tout le monde. Il n'est pas à supposer que j'aie cessé tout à coup de

penser et de sentir tout cela. Je me reproche, il est vrai, de n'avoir pas franchi plus souvent la distance qui me sépare de la rue Saint-Germain-des-Prés, pour aller jouir de ces conversations qui, vous le savez, ont toujours eu tant de charme pour moi; mais la campagne pendant la belle saison, et, pendant l'hiver, les dissipations du soir m'en ont empêché. Je me le reproche souvent, non pas seulement comme un devoir omis, mais comme un plaisir sottement négligé pour d'autres qui sont loin de le valoir. Je serais désespéré de croire qu'à mes négligences se seraient joints de faux propos pour faire penser à M. Gérard que je suis changé. Je vous prie de l'assurer, quand vous en trouverez l'occasion, que tous mes sentiments pour lui n'ont jamais changé et ne changeront jamais. On ne renonce pas aisément à l'amitié d'un homme comme M. Gérard, quand on a le bonheur de la posséder : ne fût-ce que par vanité, on voudrait la conserver, et je le veux pour toutes les raisons du monde. A la reconnaissance que je vous dois déjà pour m'avoir averti, s'en joindra une tout aussi grande si vous parvenez à dissiper les doutes élevés dans l'esprit de M. Gérard. Je lui suis toujours dévoué, et il y a quelques jours encore, dans un salon où l'on parlait de son beau talent et de son rare esprit, on me rangeait parmi l'un de ceux qu'il avait séduits.

Agréez, Mademoiselle, mes sincères hommages.

A. THIERS.

VIII.

Paris, mardi 5 février 1833.

Mon cher Monsieur Gérard,

Je vous ai fait écrire avant-hier pour vous prier de venir dîner demain mercredi rue de Varennes au ministère des travaux publics. Je viens me prémunir aujourd'hui contre un refus, en vous priant de me faire le sacrifice de vos habitudes pour une fois. Vous serez en présence d'amis qui vous aiment beaucoup et d'étrangers qui ont une grande curiosité de vous voir. Si vous n'êtes pas malade, je vous prie instamment de ne pas me refuser.

Tout à vous de cœur,

A. THIERS.

DUC DE DOUDEAUVILLE [1]

I.

Paris, le 23 mai 1825.

J'ai fait des démarches auprès de M. le Maréchal afin de pouvoir proposer au Roi de nommer monsieur le baron Gérard Commandeur de la Légion d'honneur. Le grand Chancelier y adhérant, je suis heureux de l'annoncer au premier peintre de Sa Ma-

[1] Ministre de la maison du roi.

jesté, qui, je l'espère voudra bien confirmer ma proposition.

C'est toujours avec plaisir et empressement que je renouvelle à monsieur le baron Gérard l'assurance de tous mes sentiments.

LE DUC DE DOUDEAUVILLE.

RÉPONSE DE GÉRARD AU DUC DE DOUDEAUVILLE.

Paris, 1825.

Monseigneur,

Je ne saurais exprimer à quel point je suis reconnaissant du nouveau témoignage de bienveillance dont Votre Excellence m'honore, mais il existe en même temps une secrète inquiétude que la parfaite connaissance de ma position n'explique que trop. Le Roi a déjà daigné exprimer le regret que les deux années exigées par l'ordonnance ne fussent pas encore écoulées : c'est un grand honneur qu'un semblable souvenir, et je dois m'y tenir. L'on ne peut échapper à l'envie, mais il faut du moins éviter de l'irriter.

Il n'y a ni faiblesse ni fausse modestie de ma part de souhaiter l'ajournement de cette récompense, et si je n'ai pas pris la liberté de m'en expliquer plus clairement hier, c'est que j'étais loin de penser qu'un aussi prompt effet serait la conséquence des paroles que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser l'autre soir.

J'ose espérer qu'Elle ne trouvera aucune contradiction dans mes sentiments, qui sont aussi sincères que ma gratitude.

F. GÉRARD.

II.

Paris, le 25 mai 1825.

A mon retour à Paris, je causerai avec monsieur le baron Gérard de ce qui fait l'objet de ses scrupules; je ne les comprends pas. M. le Maréchal Macdonald, que j'ai consulté, apportait dans cette affaire tout l'empressement possible et même un désir personnel que partageront toutes les personnes qui aiment à honorer les arts et à récompenser ceux qui en font la gloire.

Je prie monsieur le baron Gérard de recevoir la nouvelle assurance de mes sentimeuts bien sincères.

LE DUC DE DOUDEAUVILLE.

GÉRARD A M. LE Vte DE LA ROCHEFOUCAULT.

Paris, 5 avril 1825.

Monsieur le Vicomte,

Vous savez jusqu'où va ma circonspection sur tous les points qui touchent à l'administration des Beaux-Arts; mais je pense qu'il est permis d'exprimer un vœu, lorsqu'il n'a pour objet que leur intérêt, et j'oserai

dire l'honneur du Gouvernement. La collection des œuvres peintes et dessinées de Girodet, que l'on va vendre d'ici à peu de temps, offre un ensemble si rare, si précieux, qu'il serait à souhaiter qu'il fût possible d'en ordonner l'acquisition. Ce serait, sans doute un monument digne de la munificence du Roi, que cette réunion de toutes les pensées, de tous les souvenirs des ouvrages d'un grand peintre. Si cette idée, qu'il est naturel de concevoir à l'aspect de ces ouvrages, rencontrait des difficultés insurmontables, j'appellerais du moins toute votre attention, monsieur le Vicomte, sur l'indispensable nécessité d'ordonner l'acquisition des morceaux capitaux de cette précieuse collection, afin de n'en point déshériter entièrement l'école. Je ne doute pas que M. le comte de Forbin n'ait déjà prévenu ce vœu. Je ne prétends pas ajouter au poids de son opinion, mais je cède au besoin de vous confier la mienne, dans une circonstance qui intéresse éminemment les arts.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération...

F. GÉRARD.

LE V^TE DE LA ROCHEFOUCAULT [1]

Paris, 5 février 1826.

J'attendrai monsieur le baron Gérard à deux heures

[1] Aide de camp du roi, chargé de la direction des Beaux-Arts, pendant une partie de la Restauration.

précises au ministère. Je le prie de m'apporter les deux esquisses du Sacre, plutôt avant qu'après. Je lui avouerai avec ma franchise ordinaire que je m'étonne qu'il ne me les ait pas encore montrées.

Je lui offre mille sincères compliments.

LE V^te^ DE LA ROCHEFOUCAULT.

RÉPONSE DE GÉRARD [1].

... Quant aux deux esquisses dont M. le Vicomte me fait l'honneur de me parler, je lui observerai que le Roi m'ayant ordonné de lui soumettre quelques idées sur le tableau du Sacre (dans le mois de décembre dernier), je me suis empressé, dès que j'ai eu terminé ce travail, de le mettre sous les yeux de Sa Majesté : c'est ainsi que j'en ai usé en diverses circonstances. Les personnes chargées de la direction des arts n'ont eu connaissance de mes ouvrages que lorsqu'ils ont été achevés. Je ne dérogerai pas sur ce point...

F. GÉRARD.

GÉRARD A M. B... [2].

I.

Paris, 182..

C'est-à-dire, Monsieur, que vous me rendez res-

[1] Nous possédons trop peu de lettres de Gérard pour ne pas nous permettre de publier celle-ci qui répond avec convenance, mais avec beaucoup de dignité, aux injonctions du Vicomte.

[2] En publiant cette lettre nous avons pensé qu'elle pourrait également prouver l'indépendance du caractère de Gérard.

ponsable du succès de votre demande, par cela seul que je vous ai dit qu'elle me paraissait très-juste et que je l'ai appuyée autant qu'il était en moi de le faire : il n'y a rien à répliquer à un pareil raisonnement.

Quant à la supposition très-gratuite que vous faites, Monsieur, que rien ne se décide sans mon avis, malgré l'opinion de toutes les personnes qu'il vous a plu de consulter, j'ai l'honneur de vous répéter qu'elle est de toute fausseté, et je vous engage et vous prie même, pour vous en mieux convaincre, de vérifier ce fait auprès de MM. de la Rochefoucault et de Forbin. Je n'ai jamais rien demandé, ni rien voulu être. J'ai laissé depuis près de deux ans une croix de commandeur entre les mains du ministre de la maison du Roi.

J'ai cherché souvent à recommander, quoique j'en aie éprouvé tous les inconvénients, et si j'avais eu un seul instant la folie de vouloir me mêler en aucune manière de l'administration, votre étrange lettre d'aujourd'hui m'en guérirait pour toujours.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur...

F. GÉRARD.

II.

Paris, décembre 1830.

Monsieur,

Je n'ai pas cru devoir signer l'état d'émargement

de l'administration du Muséum, qui m'a été présenté aujourd'hui.

La lettre de premier peintre du roi dont Louis XVIII avait bien voulu m'honorer et le traitement qu'il y avait attaché ne me semblent guère en harmonie avec le nouvel ordre de choses. Je n'ai aucune idée du parti qui sera pris à cet égard, mais j'éprouverais un véritable embarras à toucher les honoraires d'une place qui, n'ayant nulle sorte d'attribution, est plus que toute autre passible des réformes qui peuvent être projetées.

Je ne crains pas que cette démarche puisse être mal interprétée. J'ose même espérer que le roi la trouverait naturelle, puisque je suis assez heureux pour que S. M. connaisse tous mes sentiments [1].

F. GÉRARD.

LA COMTESSE FOY [2]

I.

Paris, 30 avril 1826.

Depuis huit jours, Monsieur, j'ai le bien vif désir d'aller chez vous pour vous témoigner tout ce que je vous dois de reconnaissance bien profonde et tout ce que j'en éprouve [3].

[1] Cette lettre est adressée à l'administration de la maison du Roi.

[2] Veuve de l'illustre orateur qui siégea sur les bancs de l'opposition pendant une grande partie de la Restauration.

[3] Le portrait du général Foy est un des meilleurs que Gérard ait peints.

J'ose à peine espérer une consolation aussi douce que celle de revoir, avec l'aspect de la vie, celui qui est si cruellement perdu pour moi. Rendrez-vous justice, Monsieur, aux sentiments de discrétion qui m'ont fait différer depuis huit jours et à l'impatience qui me fait vous demander aujourd'hui quand je pourrai vous dire de vive voix tout ce que je sens si bien et tout ce que ces paroles ne vous diront que si mal?

Permettez-moi de me dire, Monsieur, avec tous les sentiments les plus distingués, la personne la plus obligée et la plus sincèrement reconnaissante.

LA COMTESSE FOY.

II.

Paris, ce 2 septembre 1826.

Monsieur,

Permettez-moi de vous offrir ce volume de Fox, dont vous trouverez les marges couvertes de l'écriture de mon mari [1]. J'ai dû à votre talent et à votre cœur

[1] Ce volume, magnifiquement relié et orné de la médaille de Caunois, représentant le général Foy, est annoté sur les marges de la main de celui-ci. C'est *l'Histoire des deux derniers rois de la maison des Stuarts*, par Fox, avec un avertissement de lord Holland, son neveu.

On y trouve, à propos de Fox et de lord Holland, cette réflexion du général : « Le bon lord Holland est excellent à entendre et à lire lors-« qu'il parle de M. Fox, parce que M. Fox n'était pas seulement un per-« sonnage public éminent, mais encore un bon homme dans son inté-« rieur, avec ses amis et ses parents : les appartements de Holland-« House sont tapissés des portraits de M. Fox, tout y respire le culte « de sa mémoire. »

une douce satisfaction pour le reste de ma vie, et mes enfants vous devront de ne jamais oublier les traits de leur père. Aussi, Monsieur, j'ai moins la pensée de m'acquitter envers vous, que l'espoir de vous avoir offert un souvenir vivant de cette chaleur d'âme et de ce talent qui ne sont plus, souvenir dans lequel il me sera bien doux de vous voir confondu.

Agréez, Monsieur, avec l'expression de ma reconnaissance celle de tous les sentiments de considération distinguée de votre très-humble servante.

COMTESSE FOY.

CHATEAUBRIAND

I.

Paris, le 28 avril 1827.

Puisque vous voulez-bien le permettre, Monsieur, M^me^ de Chateaubriand et moi nous irons lundi prochain, à deux heures, admirer vos chefs-d'œuvre et vous porter nos sincères remercîments. Les grands talents sont charitables[1]. Raphaël a peint, pour de

[1] M. de Chateaubriand avait demandé à Gérard, pour la chapelle de l'*Infirmerie de Marie-Thérèse*, rue d'Enfer, où M. de Chateaubriand s'était retiré, un tableau de maître-autel. Ce tableau, que Gérard acheva en 1828, est une de ses meilleures inspirations. C'est une *Sainte-Thérèse*, à genoux, dans une attitude extatique. Le poëte témoigne ici du désintéressement du peintre à cette occasion. Cette composition a été gravée par M. Leroux et reproduite au trait par Ch. Bazin, dans l'*Œuvre de Gérard*.

pauvres villages, des tableaux dont le prix ne pouvait être payé que par la gloire.

J'ai l'honneur de vous offrir, Monsieur, avec l'hommage de mon admiration, mes compliments les plus empressés.

CHATEAUBRIAND.

II.

Paris, 29 avril 1828.

Je serais allé hier même, Monsieur, ainsi que M^me^ de Chateaubriand, vous porter nos remercîments et vous renouveler l'assurance de notre vive reconnaissance, sans des affaires particulières qui nous ont retenus dans notre solitude. La *Sainte Thérèse* est plus belle que jamais dans la sienne. La foule nous envahit, et nous allons être obligés d'annoncer des jours fixes, en attendant le jour solennel de l'inauguration. J'attends ce jour avec impatience pour avoir l'occasion de manifester au public ma haute admiration de votre dernier chef-d'œuvre. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, je ne me repens pas trop de votre travail, puisqu'il ajoute à votre gloire. Recevez, je vous prie, Monsieur, un nouveau million de remercîments et de compliments les plus empressés.

CHATEAUBRIAND.

III.

Samedi, 31 mai 1828.

C'est enfin mardi prochain, 3 juin, qu'aura lieu, Monsieur, l'inauguration de votre chef-d'œuvre. Ce ne sera pas le jour de le bien voir, au milieu de l'encens, des cierges, des voiles et des cérémonies, mais tous les jours sont bons pour l'admirer. Nous espérons Monsieur, que vous pourrez venir, avec M^me^ Gérard et M^lle^ Godefroid, recevoir, avec nos remercîments sincères, les éloges d'un public nombreux et choisi. Mercredi, nous rendrons compte de la cérémonie. Elle aura lieu mardi, à deux heures précises. C'est M^me^ Récamier qui veut bien avoir la bonté de vous porter ce billet et de plaider notre cause. M^me^ de Chateaubriand est malade.

Agréez, Monsieur, mon admiration accoutumée et mes compliments les plus empressés.

CHATEAUBRIAND.

GUIZOT

Paris, 1829.

Vous êtes parfaitement aimable, Monsieur; *Sainte Thérèse* va prendre place chez moi en face de la *Communion de saint Jérôme* et de la *Sainte-Famille* de François I^er^. Si je savais une meilleure compagnie, je la lui donnerais, car elle a droit à tout. J'ai vive-

ment regretté d'être sorti hier, et, pour surcroît d'ennui, je me suis enrhumé au point qu'il faut que je ne sorte pas aujourd'hui. J'espère être bientôt quitte et aller vous remercier de cette belle épreuve, qui reproduit tout ce qu'on peut reproduire du tableau. N'aurez-vous pas quelque chose de nouveau dans votre atelier?

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et de tous mes sentiments.

GUIZOT.

II.

14 novembre 1830.

Vous me traitez toujours avec la même bonté, Monsieur. J'y ai bien quelque droit, car personne n'est plus vivement touché que moi de votre beau talent, de votre imagination, à la fois si poétique et si sensée. Elle est tout entière dans ce que vous avez bien voulu m'envoyer [1].

Recevez, je vous prie, tous mes remercîments. J'irai vous les porter un de ces jours, et vous renouveler l'assurance de tous les sentiments de haute considération que je vous ai voués.

GUIZOT.

[1] Il s'agit ici, nous le croyons, de la gravure du *Tombeau de Sainte-Hélène*.

JACQUEMONT [1]

Paris, 13 novembre 1823.

Mon cher ami, j'ai une grâce à vous demander : c'est de vouloir bien recevoir quelquefois le mercredi à votre cercle un grand bambin de fils qui me tourmente pour vous être présenté. Je serais fort tenté de vous dire du bien de son esprit, de ses connaissances déjà acquises et de ses goûts studieux : pour vous paraître moins ridicule, je me bornerai à vous garantir l'honnêteté et la sûreté de son caractère.

J'ose espérer que votre ancienne amitié pour moi vous disposera à m'accorder cette faveur : vous sentirez le prix que je dois y mettre, si vous estimez comme moi l'avantage qu'un jeune homme doit retirer d'une société aussi distinguée que la vôtre.

Pardonnez, mon cher ami, à la paresse sénile qui me porte à vous écrire plutôt qu'à aller moi-même vous réitérer l'assurance de tous mes sentiments pour vous et votre famille.

JACQUEMONT.

[1] Père de Victor Jacquemont. (Voir la lettre suivante.)

VICTOR JACQUEMONT [1]

I.

Paris, 1828.

Monsieur,

Voici en peu de mots mon histoire telle qu'elle est, et telle que vous devez la dire sans détour au duc de Wellington, puisque vous avez l'extrême bonté de vouloir bien me recommander à lui.

Je vais, commissionné par le gouvernement français (car le Muséum du Jardin des plantes ressort du ministère de l'intérieur), je vais, avec le titre de naturaliste voyageur du Muséum royal, faire dans l'Inde des recherches d'histoire naturelle qui m'y retiendront plusieurs années. Mon voyage n'a aucun autre but; c'est dans la résidence de Calcutta, et surtout dans celle de Bombay, que je multiplierai mes observations et que je prolongerai mon séjour. Maintenant je me rends à Londres pour m'y procurer des lettres de recommandation auprès des officiers de la T. H. Compagnie, ou auprès des négociants anglais établis dans ces provinces de l'Inde que je compte explorer; c'est afin

[1] Il fut chargé, par le Muséum d'histoire naturelle, d'explorer l'Inde anglaise. Il visita l'Hymalaya, le Thibet, Lahore, le Cachemire, le Pendjab. A la suite de travaux pénibles et de longues fatigues, il mourut à Bombay, à l'âge de trente-un ans (1832). Sa correspondance, publiée en 1833, eut un grand succès; elle est d'un vif intérêt. Son ouvrage scientifique, 4 vol. in-4°, a été imprimé aux frais du Muséum, de 1834 à 1843.

d'y obtenir d'eux protection pour voyager librement, et, s'il se peut, accueil et bienveillance.

Lord Wellington a servi longtemps dans l'Inde; il doit assurément y avoir conservé des amis, des camarades qui, n'ayant pas eu la même fortune que lui, y sont demeurés et y occupent des postes élevés dans l'ordre militaire ou civil. C'est à eux, et comme particulier, que je désirerais qu'il m'adressât ou me fît recommander.

Vous voudrez bien, Monsieur, marquer nettement que je m'occupe *exclusivement* des sciences naturelles, et qu'un naturaliste n'est ni Français, ni Allemand, ni Anglais, mais naturaliste seulement.

Ensuite, si vous voulez dire plus de bien de moi que vous n'en pensez, je me garderai bien de vous contredire, et je tâcherai seulement de vous justifier dans l'avenir.

Prosper Mérimée dit que la suscription de votre lettre doit être celle-ci, tout simplement : A Sa Grâce le duc de Wellington, premier lord de la Trésorerie. Quant à lord Landsdown, il est très-possible qu'il ait aussi des relations dans l'Inde; ainsi, à tout hasard, et si une seconde lettre à écrire ne vous ennuie pas trop, je vous serais bien reconnaissant de ce second sacrifice de vos précieux moments. Ces nobles Anglais ont un immense patronage, et ils conservent ainsi une grande influence hors des affaires publiques.

Agréez, Monsieur, l'expression bien vraie de mon respectueux attachement.

VICTOR JACQUEMONT.

II.

Paris, août 1828.

Cher et excellent Monsieur, voici la note que je viens d'écrire pour M. Bertin de Vaux. Je n'ai pu éviter de la faire un peu longue; cela était nécessaire pour lui faire connaître *avec candeur* ma situation [1].

Puisque vous voulez bien la lui porter vous-même, vous *lui toucherez*, suivant que vous le jugerez opportun, les trois mille francs au lieu de deux mille à demander à chaque ministre.

Je pars avec l'espérance du succès de cette affaire : elle est bien importante pour moi. En décidant du succès de mon voyage elle marquera peut-être tous ceux de ma vie. Je serai heureux de vous les devoir. Adieu, Monsieur, croyez que je réponds par bien de la tendresse à votre paternelle amitié.

VICTOR JACQUEMONT.

III [2].

Ile de Bourbon, le 25 février 1829.

Cher Monsieur,

Je ne veux pas commencer la dernière étape de mon long voyage et me séparer pour deux mois encore du

[1] V. Jacquemont était alors en instance pour obtenir une augmentation du traitement que lui donnait le Muséum. (Voir ses lettres, Paris, 1833.)

[2] Cette lettre et la suivante n'ont pas été publiées dans le recueil si

reste du monde sans vous dire quel attachement et quelle tendre reconnaissance m'ont inspirés vos bontés. Je bénis souvent ces vieilles amitiés de mon père qui se réveillent en ma faveur. C'est un doux héritage que celui des sentiments bienveillants avec lesquels je me suis souvent trouvé accueilli par ses vieux amis; j'en ai joui doublement, j'en ai toujours été touché bien profondément. Je désire que ce retour naïf ne soit pas pour vous sans quelque douceur.

Mon voyage a failli se terminer à Bourbon par la destruction du navire sur lequel j'étais embarqué : il s'est trouvé engagé dans l'ouragan qui a ravagé cette colonie le 10 de ce mois, et qui, de soixante-sept bâtiments mouillés sur les rades et obligés de prendre le large, n'en a encore, après quinze jours, laissé reparaître que trente-neuf. La *Zélée*, plus heureuse, est rentrée au port, mais avec de très-fortes avaries. Elle continuera néanmoins son voyage; ce soir nous appareillons pour Pondichéry. Jusque-là, je ne croyais pas aux tempêtes, et je faisais honneur de leur invention à l'imagination des peintres et des poëtes. Le doute, désormais, ne m'est plus permis : j'en ai vu une qui n'en doit guère à celles de lord Byron et de Vernet. Mais ce plaisir m'a coûté mille écus : j'ai perdu presque tout ce que j'avais à bord. C'est beaucoup trop cher.

J'ai reçu au cap de Bonne-Espérance, cher Monsieur, une lettre bien aimable de M. Alexandre de

intéressant de la correspondance du jeune voyageur. Grâce aux sollicitations de Gérard et de ses amis, de nouveaux subsides permirent à Jacquemont de continuer son voyage. (Voir sa correspondance.)

Humboldt pour lord William Bentinck, que M. Koreff avait eu la bonté de m'expédier en toute diligence. C'était la seule grande recommandation que je regrettasse de ne pas porter dans l'Inde. A cet égard, maintenant, mon équipement est des plus complets. Quant au zèle, c'est de mon âge et de ma nature; et la santé, qui n'est pas un mince élément de succès dans un voyage comme celui que je dois faire, ne me manque pas davantage. Je suis si frileux que je ne voudrais rien retrancher des chaleurs de l'été de Bourbon. Tout sera au mieux si la très-importante négociation où vous avez bien voulu me servir auprès de M. Bertin de Vaux peut tourner à bien. Il y aurait alors l'harmonie la plus désirable entre tous mes moyens de succès. J'espère fermement, cher Monsieur, vous avoir toute ma vie cette immense obligation : la reconnaissance me la rendra douce.

Adieu, Monsieur, soignez votre santé et ménagez vos yeux surtout. Pardonnez ces tendres recommandations à un jeune homme qui, sans oublier combien lui-même en aurait besoin quelquefois, s'inquiète pour tout ce qui lui est cher.

VICTOR JACQUEMONT.

IV.

Calcutta, le 2 septembre 1829.

Il y a vraiment longtemps, cher Monsieur, qu'une belle dame (je n'ose le dire) m'a prié de vous gronder.

C'est milady W. Bentinck. Elle et son mari m'ont comblé de bontés. Peu de temps après mon arrivée, au mois de juin, j'ai eu l'honneur de passer huit jours avec eux, en famille, à leur résidence de Barrackpore. Lady Bentinck, dans notre promenade du matin, sur son éléphant, me faisait mille questions sur Paris; et comme elle vint à me demander si j'allais chez vous quelquefois, je lui dis que j'étais le fils d'un de vos vieux amis, et que, si vous ne m'eussiez su amplement pourvu d'introductions près d'elle, j'aurais pu avoir l'honneur d'être introduit par vous : et là-dessus elle a dit que ç'avait été bien mal à vous, pour elle et pour moi, parce que vous deviez savoir qu'aucune recommandation près d'elle ne pouvait lui être plus agréable que la vôtre. Je suis très-persuadé de la sincérité de cet aimable reproche. J'ai dû parler alors à lady Bentinck de vous, de votre santé, de vos yeux, de vos tableaux peints depuis qu'elle a quitté Paris; et la petite découverte qu'elle avait faite de la bienveillance que vous témoignez au fils par amitié pour le père rendit plus grande encore, s'il était possible, la mesure des bontés dont elle me comblait.

Les distinctions flatteuses que j'ai reçues du gouverneur général m'auraient fait accueillir partout sans le secours des recommandations nombreuses et respectables que j'avais apportées pour les hommes les plus distingués et les plus puissants de ce pays. J'ai eu le bonheur d'entrer dans leur fantaisie, je ne sais comment; et j'ai été secondé avec la plus grande libéralité de vues dans les études et les recherches par lesquelles

j'ai dû me préparer à mon aventureuse entreprise.

Leur appui, leur protection, me suivront dans mon voyage. Ils multiplieront considérablement mes moyens propres d'action. Mais ceux-ci, bornés encore à ce qu'ils étaient au moment de mon départ, m'obligent à demeurer ici, à faire le mort jusqu'à ce que j'aie acquis la certitude de leur augmentation.

Il est triste de rester les bras croisés devant les chances de succès qui s'offrent à moi, mais je dois me résigner et attendre. Jusqu'ici il n'y a aucun temps perdu, je devais commencer par ce que je viens de faire. Mais, si cette situation se prolongeait, il faudrait renoncer à réaliser l'avenir que j'ai si heureusement préparé. J'espère qu'après tous ces délais, la négociation où votre amitié avait bien voulu s'employer pour moi est à la fin terminée, et que je recevrai bientôt, avec la nouvelle de son issue favorable, les moyens de jouer un petit peu de gloire contre le choléra-morbus, les dyssenteries, les fièvres de jungles, et toutes les autres probabilités du genre ambulant dans l'Inde.

J'ai appris avec chagrin, par mon père, que vous avez été souffrant l'hiver dernier. J'ai le bonheur de m'être parfaitement bien porté jusqu'ici, tandis qu'autour de moi tout le monde languit et que beaucoup meurent; et, malgré les probabilités de tout à l'heure, j'espère fermement, cher Monsieur, que mon secret fort simple, la sobriété, me permettra de voir dans quelques années votre tableau du *Sacre* [1].

[1] Nous avons vu plus haut que Jacquemont mourut à Bombay plus de deux années après avoir formé ce souhait.

Veuillez offrir, à madame Gérard, l'hommage de mon respect et recevoir l'expression bien vraie de ma gratitude et de mon attachement. Je me recommande au bon souvenir de mademoiselle Godefroid.

VICTOR JACQUEMONT.

BERTIN DE VAUX [1]

Paris, 13 août 1828.

Monsieur,

Je ferai tout ce que j'ai promis, je ferai de mon mieux; l'intérêt de la science, la gloire de notre pays, les qualités personnelles du jeune voyageur, voilà bien des motifs; il en est encore un autre, c'est de payer dans cette occasion mon faible tribut d'admiration au premier peintre de nos jours. C'est une goutte d'eau dans l'océan; là-dessus je ne m'en fais pas accroire, mais mon humilité invoque à son aide cet ancien proverbe : Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Un de vos plus anciens admirateurs,

BERTIN DE VAUX.

[1] Un des fondateurs du *Journal des Débats*.

WELLINGTON

A Londres, le 23 septembre 1828.

Monsieur le baron,

En fouillant mes papiers, je trouve une lettre de M. de Jacquemont qui me prie de lui donner des lettres pour les grandes Indes, qui le feraient connaître aux autorités qui s'y trouvent. Il est venu ici à un moment où j'étais beaucoup occupé au Parlement, et il est parti sans m'en avertir. Je crains donc qu'il soit parti sans lettres.

Je vous prie de me faire savoir s'il se trouve toujours en Europe.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le baron, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

WELLINGTON.

ANDRIEUX [1]

Paris, 6 décembre 1829.

Mon cher et illustre confrère,

Si je me suis rappelé à votre souvenir, c'est que vous êtes souvent présent au mien. J'aurais insisté

[1] Ainsi que Ducis, Andrieux fut pendant toute sa vie adonné aux lettres et resta indépendant. Né à Strasbourg en 1759, il était destiné

pour vous voir, si je n'avais craint d'interrompre les travaux qui font la gloire de notre pays en même temps que la vôtre. Je voulais vous remercier de m'avoir permis de lire chez vous ma tragédie. Cette lecture m'a été utile, car je suivais avec attention l'impression produite sur les auditeurs, et j'ai bien vu que le deuxième et le troisième actes ont laissé à désirer; il y avait de la langueur; j'ai songé de suite aux moyens d'animer ces deux actes, et je crois avoir assez bien rencontré. Ma nouvelle marche est arrêtée, mais il faut vérifier; le froid et le mauvais temps m'en empêchent : je n'ai jamais pu faire des vers étant assis devant une table; il faut que je marche, le mouvement du corps se communique à l'esprit. Je crois que je serai obligé d'attendre le printemps.

Adieu, mon cher confrère. Je suis fâché d'apprendre que vous avez été indisposé : soignez votre santé; elle est précieuse aux arts, à la France et à tous ceux qui, comme moi, vous ont voué depuis bien des années un sincère et tendre attachement. Voulez-vous bien faire agréer à madame Gérard l'hommage de mon respect?

ANDRIEUX.

au barreau et à la magistrature. Il fut membre du conseil des Cinq-Cents, puis du Tribunat. Professeur de littérature au Collége de France, il sut conserver, jusqu'à la fin de sa vie, la faveur de ses jeunes auditeurs. En 1829 il fut élu secrétaire perpétuel de l'Académie française. Il a donné au théâtre de jolies comédies, dont quelques-unes, l'*Étourdi*, le *Manteau*, sont restées longtemps au répertoire. Il est mort en 1833.

BÉRANGER

I.

Paris, 24 novembre 1830.

Monsieur,

Je m'empresse de vous remercier de l'agréable surprise que m'a causée le magnifique présent que vous voulez bien me faire. Je suis tout fier que vous ayez bien voulu penser à moi dans la distribution des exemplaires de cette gravure. Je me promettais, quand ma santé serait rétablie, de voir l'original du tableau que vous avez si heureusement encadré dans les nobles et admirables figures [1] si dignes de leur première destination, et qui, placées comme elles le sont dans cette gravure, font si tristement rêver à la gloire du vainqueur d'Austerlitz. Cette gravure ne fait qu'augmenter le désir que j'ai de connaître la dernière production d'un pinceau habitué à nous enrichir de chefs-d'œuvre.

Recevez, Monsieur, les témoignages de ma reconnaissance et celle de l'admiration que m'ont toujours inspirée votre génie et vos ouvrages.

BÉRANGER.

[1] Il s'agit de la gravure du *Tombeau de Sainte-Hélène*. *Le Tombeau de Sainte-Hélène* avait été acheté par le duc d'Orléans, en 1834, et acquis par le musée en 1853, à la vente des tableaux de Mme la duchesse d'Orléans. Il a été gravé par Garnier. (Voir la notice.)

II.

Passy, 25 février 1833.

Monsieur,

Depuis la publication de mon dernier volume de chansons, je me propose d'avoir l'honneur de vous le porter. Mais la même indisposition qui m'a fait quitter la table chez M. David [1], le jour où j'eus le plaisir de m'y trouver avec vous, vient encore de me reprendre et me confine à Passy. Je prends le parti, Monsieur, de vous envoyer mes chansons, au lieu de vous les porter moi-même, regrettant de vous offrir si peu en échange de la belle gravure que je vous dois, et qui est le plus riche ornement de ma cellule.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

BÉRANGER.

VITET [2]

Paris, 1830.

Je vous sais assez indulgent, Monsieur, pour accepter même des bagatelles : ne me refusez donc pas

[1] David d'Angers, statuaire.

[2] Né en 1802, de l'Académie française en 1838. M. Vitet, outre ses travaux littéraires très-remarquables, a publié d'excellents ouvrages sur les arts.

celle-ci, la plus légère du monde, quoique traitant de lourds monuments. Laissez-moi la déposer chez vous, uniquement comme un souvenir ou comme un gage d'admiration.

J'y joins une antiquaille rajeunie par-ci par-là. Ce sont les *Barricades* : jeux d'enfants auprès de celles de nos jours! Réservez, je vous prie, une place pour les deux assassinats qui leur font suite [1]. Quand il plaira à mon libraire, il m'en reviendra en possession quelques exemplaires, et je me hâterai de vous en accabler. C'est bien pour le coup que je réclame pitié et indulgence.

Mille pardons, Monsieur, croyez à l'assurance et agréez la vive expression de mes sentiments les plus sincères.

L. VITET.

LADY HOLLAND [2]

Londres, 24 décembre 1830.

L'idée que je me suis formée du grand homme dans son cabinet de travail n'était nullement défavorable,

[1] La *Mort de Henri III*, les *États de Blois*.

[2] Femme de lord Holland. Le nom de lord Holland est sympathique à la France, à cause de sa conduite en 1814 et 1815, et de son insistance à blâmer la rigueur de la politique anglaise envers Napoléon.

Le tableau, de petite dimension, dont lady Holland parle ici, représente l'empereur debout, au milieu de son cabinet de travail, aux Tuileries.

mais votre pinceau heureux et historique a bien su la surpasser. Bien des remercîments, mon cher monsieur Gérard, des soins, du génie et, j'ose le dire, de l'amitié que vous y avez mise. On nous avait fait espérer que vous viendriez vous-même en Angleterre, où tant de vos beaux ouvrages vous ont devancé, et où vous trouveriez tant d'artistes, de connaisseurs et d'amis empressés de vous donner *le bien venu* (sic). Personne parmi eux n'en serait plus enchanté que lord Holland (qui raffole de votre tableau), et votre sincère et reconnaissante

E. HOLLAND.

Messieurs Coutts (les banquiers de lord Holland *Strand*, *London*) ont déjà l'ordre de tenir à votre disposition les *douze mille francs*. Je vous prie d'avoir la bonté de les avertir par une lettre où vous voulez que cela vous soit remis.

A. SAINT-AIGNAN[1]

Paris, 1831.

Monsieur Gérard sait bien que je suis et serai toujours heureux de saisir une occasion de me mettre à sa disposition.

[1] M. A. de Saint-Aignan joua un rôle important dans les rangs de l'opposition libérale, pendant la restauration. — Il aimait les arts et avait étudié la peinture dans l'atelier de David.

Voici ce que ma mémoire me rappelle sur les questions qu'il veut bien m'adresser :

Il était environ trois heures lorsque le roi entra à l'hôtel de ville. La toilette des députés, qui d'ordinaire est peu soignée, l'était ce jour-là encore moins que de coutume. Peu d'entre eux étaient en noir : le plus grand nombre en redingote, chapeau gris, gilet blanc ou nankin.

Voilà la vérité, qui n'est pas bien pittoresque, mais l'admirable talent de monsieur Gérard y suppléera [1].

Je le prie d'agréer l'assurance de ma vieille et constante amitié.

AUGUSTE SAINT-AIGNAN.

A. DE LAMARTINE

I.

A Saint-Point, par Mâcon, 12 janvier 1832 (Saône-et-Loire).

Monsieur le baron,

Votre chef-d'œuvre porte ses fruits. Un graveur, M. Girard, m'écrit pour me demander de l'autoriser à le graver en l'aidant de cent souscriptions. J'y suis très-disposé, c'est un cadeau que je ferai avec confiance et audace à mes amis qu'un portrait de Gérard. L'œuvre acquerra tout son prix de l'artiste. Mais dites-moi, je vous prie, si ce graveur est digne

[1] Il s'agit du tableau représentant le duc d'Orléans à l'hôtel de ville, en 1830.

de vous et approuvé par vous. Je ne lui répondrai qu'après avoir reçu votre réponse confidentielle, et je la tiendrai secrète [1].

Pardon de cette indiscrétion, je ne vous demande qu'une ligne.

Recevez, je vous prie, avec l'hommage d'une admiration profonde, et que je vous exprimerai mieux un jour [2], celui de mes sentiments de reconnaissance et de ma haute considération.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

II.

Paris, 1837.

Madame la baronne[3],

J'étais malade au moment où vous avez perdu ce bon et grand homme. Personne n'a autant déploré cette perte pour la gloire de la France que moi, et ma pensée s'est souvent reportée depuis sur vous avec une bien vive sympathie à vos douleurs. Je commence à peine à pouvoir monter un escalier, mais j'essayerai, le dimanche 26, et je serai bien consolé de

[1] Le graveur fut, en effet, jugé digne de reproduire la portrait en question. La planche a été terminée en 1834 par M. Girard, l'auteur des belles gravures du portrait de *Louis XVIII dans son cabinet*, d'après Gérard, de la *Rebecca* (*Ivanhoé*) d'après Léon Cogniet, et des *Richelieu* et *Mazarin* (galerie Pourtalès) d'après P. Delaroche.

[2] V. les vers qui terminent le volume.

[3] A Mme Gérard, à propos de la mort de Gérard.

voir qu'indépendamment de sa mémoire, il vous reste de nouveaux gages de son immortalité.

Agréez, Madame la baronne, l'assurance de mes respectueux sentiments.

LAMARTINE.

DUC DE LUYNES [1]

Dampierre, 9 juillet 1833.

Monsieur,

Je suis très-heureux de penser que l'hommage de mon travail sur Métaponte ait pu vous être agréable. Si je n'étais pas depuis assez longtemps à la campagne, j'aurais eu l'honneur de vous le porter moi-même. Le même motif me privera quelques jours encore de la faveur que vous voulez bien me faire ; mais, avant trois semaines, j'espère, puisque vous le permettez, voir les belles peintures sur lesquelles les éloges des vrais connaisseurs s'accordent avec tant d'unanimité.

Je vous prie de croire, Monsieur, à tout le plaisir que me procurera cette visite à votre atelier, et d'a-

[1] Savant archéologue et amateur éclairé, M. le duc de Luynes consacre une partie de sa grande fortune à honorer les arts et à encourager les artistes. Il est auteur de plusieurs écrits estimés sur la numismatique. Son ouvrage sur *Métaponte* est remarquable. Il est académicien libre depuis 1830. Il a doté la Bibliothèque impériale de sa belle collection de médailles.

de vous et approuvé par vous. Je ne lui répondrai qu'après avoir reçu votre réponse confidentielle, et je la tiendrai secrète [1].

Pardon de cette indiscrétion, je ne vous demande qu'une ligne.

Recevez, je vous prie, avec l'hommage d'une admiration profonde, et que je vous exprimerai mieux un jour [2], celui de mes sentiments de reconnaissance et de ma haute considération.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

II.

Paris, 1837.

Madame la baronne[3],

J'étais malade au moment où vous avez perdu ce bon et grand homme. Personne n'a autant déploré cette perte pour la gloire de la France que moi, et ma pensée s'est souvent reportée depuis sur vous avec une bien vive sympathie à vos douleurs. Je commence à peine à pouvoir monter un escalier, mais j'essayerai, le dimanche 26, et je serai bien consolé de

[1] Le graveur fut, en effet, jugé digne de reproduire la portrait en question. La planche a été terminée en 1834 par M. Girard, l'auteur des belles gravures du portrait de *Louis XVIII dans son cabinet*, d'après Gérard, de la *Rebecca* (*Ivanhoé*) d'après Léon Cogniet, et des *Richelieu* et *Mazarin* (galerie Pourtalès) d'après P. Delaroche.

[2] V. les vers qui terminent le volume.

[3] A Mme Gérard, à propos de la mort de Gérard.

voir qu'indépendamment de sa mémoire, il vous reste de nouveaux gages de son immortalité.

Agréez, Madame la baronne, l'assurance de mes respectueux sentiments.

LAMARTINE.

DUC DE LUYNES [1]

Dampierre, 9 juillet 1833.

Monsieur,

Je suis très-heureux de penser que l'hommage de mon travail sur Métaponte ait pu vous être agréable. Si je n'étais pas depuis assez longtemps à la campagne, j'aurais eu l'honneur de vous le porter moi-même. Le même motif me privera quelques jours encore de la faveur que vous voulez bien me faire ; mais, avant trois semaines, j'espère, puisque vous le permettez, voir les belles peintures sur lesquelles les éloges des vrais connaisseurs s'accordent avec tant d'unanimité.

Je vous prie de croire, Monsieur, à tout le plaisir que me procurera cette visite à votre atelier, et d'a-

[1] Savant archéologue et amateur éclairé, M. le duc de Luynes consacre une partie de sa grande fortune à honorer les arts et à encourager les artistes. Il est auteur de plusieurs écrits estimés sur la numismatique. Son ouvrage sur *Métaponte* est remarquable. Il est académicien libre depuis 1830. Il a doté la Bibliothèque impériale de sa belle collection de médailles.

gréer en même temps l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Le duc DE LUYNES.

Mme SOPHIE DE MICHEL [1]

Nice maritime, 4 avril 1834.

Après tant d'années d'absence, de mille révolutions de tous les genres, de pertes d'amis, d'illusions, peut-être de bonheur, — l'aimable, le spirituel, le délicieux peintre Gérard a-t-il eu le loisir de donner un souvenir à une ancienne amie qui s'était toujours intéressée à son bien-être, à sa gloire? M. Théophile Las Cases m'avait dit oui, à son retour de Paris. Il m'avait même assuré que vous m'écririez avant votre départ pour les eaux : — la lettre se serait-elle perdue? J'aime à le croire, plutôt que de penser à votre oubli; car je ne suis plus à Livourne, mais à Nice : j'y suis pour y passer un mois, et depuis un an me voilà *in statu quo*. La force d'inertie est grande chez moi, comme chez bien des gens qui se plaisent dans leur paresse. J'ai fait un voyage à Paris de quelques jours, il y a trois ans; j'ai été chez vous trois fois; votre portier, toujours inexorable : — *Monsieur est sorti; il est à l'Académie*. Je voulais voir la belle *Sainte Thé-*

[1] Dame de compagnie de la reine Caroline Murat.

rèse, vous prier de me conduire à cet hospice de Mme de Chateaubriand, — mais le moyen de vous trouver ? — Enfin un désappointement complet. Vous m'auriez cependant entendue avec intérêt parler du passé, vous donner des nouvelles de cette reine qui est toujours belle, mille fois plus aimable, et qui n'oublie aucun de ses amis.

Je l'avais laissée à Trieste : la voilà établie à Florence et ses quatre enfants mariés en Amérique et en Italie.

Et vous, que faites-vous ? toujours bon, spirituel, malin, sensible, ami constant, — et toujours souffrant ? — J'imagine que vous êtes ainsi, car nous ne changeons pas de nature : nous gardons nos qualités, nos défauts, et, lorsqu'on dit qu'on veut se corriger, on se ment à soi-même. — Et votre chère femme ? toujours gaie, aimable ! Si vos yeux souffrants vous le permettent, écrivez-moi et persuadez-moi que vous ne m'avez pas oubliée, et que vous n'avez jamais douté de ma vraie amitié.

SOPHIE DE MICHEL.

P. S. Voyez-vous souvent mon beau frère, M. de Mirbel ? Il est venu à Nice; j'ai eu grand plaisir à l'embrasser : il est toujours votre admirateur et votre ami. Nous avons beaucoup parlé de vous. — Que pensez-vous du talent de sa femme ?

BALZAC.

I.

Paris, 183..

Je crois, Monsieur, vous avoir envoyé *la Peau de chagrin;* mais, comme le système général de mon œuvre commence à se démasquer, permettez-moi de ne pas vous donner la première assise sans la seconde: vous me feriez grand plaisir si, pour allumer vos cigares, vous mettiez les précédents volumes, intitulés *Contes philosophiques,* sur votre cheminée pour les *consommer* page à page.

Faites agréer mes hommages à M^me^ Gérard, et dites, je vous prie, à M^lle^ Godefroid que j'aurai le plaisir de prendre jour avec elle pour la palingénésie de mon pauvre et bien-aimé père. Si j'avais su l'autre jour que vous ne fussiez pas occupé, j'aurais dérobé avec grand plaisir une leçon de bonne et spirituelle conversation, car, si je vous aime autant que qui ce soit, je vous admire mieux que tous.

Votre dévoué serviteur,

DE BALZAC.

II.

Paris, 8 juin 1834.

Monsieur,

Mon envoi n'a d'autre but que le sentiment amical qui l'accompagne; c'était l'exemplaire que je m'étais réservé, mais je ne pouvais mieux placer le denier de l'auteur.

Je joins aux quatre volumes parus des *Études de mœurs* ma première croûte, qui vient de paraître aujourd'hui restaurée ; mais, quoi que je fasse, j'ai peur que l'écolier ne s'y montre toujours trop. Ce sera un honneur que d'être souffert dans votre bibliothèque.

Agréez, Monsieur, mes sentiments les plus affectueusement distingués.

DE BALZAC.

III.

Paris, 1834.

Monsieur,

Vous devenez trop le bienfaiteur de mon musée ; je voudrais ôter à mon envoi la teinte de reconnaissance pour que mon hommage à votre talent fût plus entier : mais ce sont de ces doubles plaisirs qu'on a la chance de ne rencontrer qu'avec vous. Je suis devenu prisonnier, j'ai trop d'ouvrage à faire [1]; il a fallu renoncer même à vos chers mercredis.

Mille gracieux compliments.

DE BALZAC.

[1] Balzac commençait à cette époque les travaux considérables qui n'ont cessé qu'avec sa vie.

IV.

Monsieur,

J'ai vu hier un artiste dont le nom n'est pas encore célèbre en France, quoiqu'il ait beaucoup de talent : c'est M. Gros-Claude [1], de Genève. Il désire, avec cette ferveur qu'inspire votre talent, vous faire voir ses tableaux qu'il expose au musée. J'ai osé faire les honneurs de votre bienveillance, et il doit venir vous les apporter entre midi et une heure aujourd'hui, car le terme de rigueur expire demain pour l'admission; il n'y a rien autre chose à vous demander que votre avis et celui de M^lle^ Godefroid; il est grand ami de Schnetz, et professe pour vous cette admiration que nous avons tous. Je comptais vous le présenter mercredi, s'il n'avait pas la chance plus aimable de recevoir de vous-même ce droit de bourgeoisie que vous rendez si précieux par cette grâce et cet esprit que, pour mon compte, j'envie chaque fois que j'ai le plaisir de passer une soirée près de vous.

Veuillez agréer l'hommage de ma sincère admiration.

H. DE BALZAC.

[1] M. Gros-Claude s'est fait connaître à quelques-uns de nos salons, vers le commencement du règne du roi Louis-Philippe, par des compositions familières. Ses *Buveurs* ont été gravés et ont eu un succès populaire.

DE PIXERÉCOURT [1]

Monsieur,

Vous savez, sans que je vous le dise, que j'ai l'honneur d'être l'un des plus déterminés bibliophiles de la capitale (autant vous dire que je suis un fou), mais n'importe. De cette folie, je ne m'en veux point guérir, car elle consiste surtout à embellir mes livres de tous les objets d'art qui s'y rattachent. A ce titre, je possède et je tiens en très-haute estime tout ce qui a été gravé d'après vos dessins. Par malheur, la goutte, qui s'est acharnée depuis longtemps à mon individu, ne me permet pas de courir aussi fort que d'autres amateurs, et il m'arrive quelquefois de soupirer longtemps. Par exemple, j'ai beau me donner du mouvement et mettre du monde en campagne, il m'a été impossible de trouver les eaux-fortes sur papier de Chine des deux belles vignettes gravées d'après vos dessins pour la *Henriade* de Didot. Pourtant je désire avec toute la vivacité de la jeunesse enrichir un exemplaire de ces deux curiosités.

[1] Pixerécourt était non-seulement auteur dramatique, mais aussi bibliophile passionné. Tout en occupant la scène des boulevards depuis l'année 1797 jusqu'en 1835, il forma une bibliothèque très-riche de pièces dramatiques. Son recueil du théâtre révolutionnaire était devenu célèbre. Il était directeur de la Gaîté, lorsque ce théâtre fut incendié. Ce sinistre diminua sa fortune, au point de l'obliger à vendre en 1839 ses livres et sa collection d'autographes. Pixerécourt est mort en 1844.

Permettez-moi donc, Monsieur, de m'adresser à vous. Prenez pitié de mes souffrances bibliophiliques, et soyez assez bon pour m'indiquer les moyens d'avoir ces deux eaux-fortes. Je vous en serai très-reconnaissant. Naguère j'étais directeur de l'Opéra-Comique, et je pouvais me rappeler à votre souvenir et vous intéresser à ma prière en vous offrant ma loge; maintenant je ne suis plus en contact qu'avec le théâtre de la Gaîté. Je serais bien heureux qu'il vous plût d'assister en famille à l'une de ses représentations. Si vous étiez assez obligeant pour me faire connaître le jour qui vous conviendrait, je mettrais la meilleure loge à votre disposition pour voir l'*Oiseau bleu,* ou tout autre spectacle.

Veuillez, Monsieur, agréer mes humbles excuses et croire aux sentiments que je professe pour votre admirable talent.

DE PIXERÉCOURT.

VATOUT [1]

Palais-Royal, le 29 mars 1835.

Monsieur le baron,

Je suis tout honteux en vous écrivant si tard, mais je voulais aller vous voir et vous dire de vive voix que je m'associais de tout cœur à l'intérêt que vous

[1] M. Vatout était à cette époque conservateur des bibliothèques particulières du Roi, aux Tuileries, au Palais-Royal et à Neuilly.

portez à M^lle^ Sarrazin de Belmont [1]. J'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire : la reine a été bonne comme à son ordinaire, et je ne dois pas vous cacher que votre nom, qui a toujours été une puissance, a été pour beaucoup dans sa décision. Je suis heureux de trouver cette occasion nouvelle de vous exprimer des sentiments qui ne changent jamais.

VATOUT.

MASSIMO D'AZEGLIO [2]

Paris, mars 1836.

Les bienveillantes attentions dont j'ai été comblé chez vous, M. le baron, et l'obligeance extrême de vos

[1] M^lle^ Sarrazin de Belmont est un de nos plus intrépides peintres paysagistes. A la suite de longs et périlleux voyages, après plusieurs sejours en Italie, aux Pyrénées, en Suisse, elle a rapporté de nombreuses études faites d'après nature. Elle a longtemps habité Rome.

[2] Un des hommes les plus remarquables de l'Italie nouvelle. Il suivit d'abord la carrière des armes; puis, se livrant à son penchant pour les arts, il alla à Rome étudier les maîtres et le paysage, et acquit un talent distingué dans ce dernier genre. Après la mort de son père, en 1829, et après un assez long séjour à Milan, il épousa la fille de Manzoni. Il s'occupa dès lors exclusivement de littérature. Son *Ettore Fieramosca* (1833) eut un grand succès littéraire et politique. Il entra franchement, quoique avec modération, dans le mouvement libéral italien, et publia, à propos des événements de la haute Italie sous Grégoire XVI, un écrit intitulé *les Derniers Événements de la Romagne*, qui eut un grand retentissement.

Après 1848, et quand l'Italie tout entière se souleva contre l'occupation étrangère, M. d'Azeglio combattit aux premiers rangs à Vicence où il fut grièvement blessé. Cependant il avait prédit la malheu-

manières à mon égard (je dois dire au nôtre) me donnent lieu d'espérer qu'en retournant en Italie, je n'emporterai pas avec moi la douloureuse idée d'être tôt ou tard entièrement oublié de vous et de votre famille. Il m'a même semblé voir que votre accueil n'était pas seulement poli et obligeant, mais qu'il était amical. — Si je ne me suis pas trompé, si vous voulez bien me permettre dorénavant de me mettre au nombre de vos voisins comme je suis depuis longtemps au nombre des admirateurs de votre talent, vous voudrez bien agréer la petite esquisse que je vous envoie, et que je vous prie d'accepter, quoique avec le regret de savoir qu'elle ne mérite pas de vous être présentée. En la regardant quelquefois, souvenez-vous de la haute estime et de la vive reconnaissance que vous inspirez à votre dévoué,

MASSIMO D'AZEGLIO.

GÉRARD AU MARQUIS M. D'AZEGLIO.

Paris, 1836.

Le paysage que vous me faites l'honneur de m'offrir, Monsieur le marquis, est peint avec autant de goût que de talent. Je me hâte de constater ce fait, car

reuse issue de la lutte et n'avait cessé de prêcher la modération et la patience jusqu'à la bataille de Novare. A l'avénement de Victor-Emmanuel, le jeune roi nomma M. d'Azeglio président du conseil (1849). En 1852 il fut remplacé dans ces fonctions par M. de Cavour: il est mort en 1865.

c'est vous garantir que la politesse n'entre pour rien dans ma vive reconnaissance.

Je regrette de ne pouvoir mieux vous exprimer ce que j'éprouve en ce moment qu'en vous priant d'agréer l'esquisse [1] qui occupait le lieu où je suis si flatté de placer votre ouvrage. — Elle n'était pas destinée à sortir de ma chambre. — Sa dimension vous la rendra peut-être plus incommode qu'agréable, et je vous en demande pardon ; mais je cède avec empressement au besoin de vous convaincre de toute ma gratitude. Hélas ! mon âge ne me permettra point de jouir longtemps de votre précieuse bienveillance ; croyez que cette idée me la rend encore plus chère. Puissiez-vous me la conserver avec autant d'intérêt que j'y attache de prix !

Agréez, Monsieur le marquis, l'assurance de ma haute estime et de mon intime dévouement.

F. GÉRARD.

CUVILLIER-FLEURY [2]

Collége Henri IV, 19 juillet 1837.

Madame,

Le duc d'Aumale aurait été en effet bien heureux de visiter un des derniers travaux [3] du grand peintre,

[1] Cette esquisse représente un astrologue regardant les nuages.

[2] A Mme Gérard.

[3] Les quatre pendentifs du Panthéon.

dont on ne sent jamais si vivement la perte que lorsqu'on se rapproche de ses œuvres; et S. A. R. me charge de vous remercier, Madame la baronne, pour l'empressement tout aimable que vous voulez bien lui montrer. Mais le jeune prince est obligé d'ajourner jusqu'à la semaine prochaine le plaisir d'en profiter. Il est, pendant quelques jours, tellement accablé de ses travaux de fin d'année classique, et les compositions [1] se succèdent si rapprochées les unes des autres, qu'il lui serait impossible de trouver le temps qu'il veut consacrer à une si intéressante visite. J'aurai donc l'honneur de prévenir Mademoiselle Godefroid quand S. A. R. sera en mesure d'accepter votre obligeante proposition. Agréez, je vous prie, Madame la baronne, l'hommage de ma haute considération.

CUVILLIER-FLEURY.

A. DE LAMARTINE

29 février 1836.

Vers adressés à M. Gérard par M. de Lamartine, qui lui envoyait Jocelyn.

Sous les traits de Psyché [2] toi qui peignis une âme,
Pour créer, comme toi, j'ai fait de vains efforts,

[1] Le duc d'Aumale faisait sa troisième au collége Henri IV.

[2] Le tableau de *l'Amour et Psyché* avait été placé dans un des angles du grand salon du Louvre, à l'époque de la mort de Gérard. Après 1848, lors des nombreux remaniements de tableaux, l'École française fut sacrifiée au placement par ordre chronologique; une partie avait été reléguée au fond de la grande galerie, et le reste dans les magasins.

Jette à mes deux amants un éclair de ta flamme,
Et mes âmes auront un corps.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Plus tard, on mit les chefs-d'œuvre de l'École française moderne dans la salle dite des Sept-Cheminées (le salon dont parle Fontaine, page 205), le tableau de *la Psyché* fut honorablement placé à hauteur d'appui, et eut pour pendant le portrait en pied d'Isabey et de sa fille; ce portrait avait été offert au Musée par M. Eugène Isabey. Après la mort de Decamps, un de ses tableaux les moins connus fit monter en deuxième ligne le portrait d'Isabey et, en l'honneur de la symétrie sans doute, un tableau de Géricault vient d'être placé sous *la Psyché :* la perfection du fini de *la Psyché,* si souvent copiée, ne peut plus être appréciée. Malheureuse combinaison, car, en sacrifiant le chef-d'œuvre d'un grand artiste, en s'inquiétant peu des regrets de ceux qui portent son nom, l'administration des Musées n'ajoute rien à la gloire de Géricault : le *Naufrage de la Méduse* et les deux grandes figures placées de chaque côté du tableau prouvent le grand peintre ; quant aux *Chevaux de course,* au-dessus desquels on a relégué *la Psyché,* ils rappellent seulement un peintre de genre.

En voyant un des tableaux *restaurés* du grand salon, le désespoir d'un grand peintre contribua à faire cesser, mais bien tard, le travail des restaurations ; cet artiste éminent, que la France vient de perdre, disait qu'il aurait voulu, pour sa plus grande gloire, avoir peint le tableau de l'*Amour et Psyché.* Nous espérons que ce tableau, si sacrifié aujourd'hui, retrouvera, dans la nouvelle salle projetée, la place qu'il eût été si facile de ne pas lui retirer.

FIN.

DEPT. HISTORY OF ART OXFORD

TABLE ALPHABÉTIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

ARTISTES.

Avertissement..... 39
Barbier-Walbonne..... 130 à 144
Constantin..... 144 à 160
Cornélius..... 180
Dardel..... 80 à 84
David (Louis)..... 98 et 99
Delaroche (Paul)..... 171
Devienne..... 89 à 92
Fabre..... 185
Fontaine..... 204 à 206
Forbin (comte de)..... 200 et 201
Gérard (François), 1 à 37 (notice), 113, 160, 168 à 171, 194, 206
Girodet..... 47 à 73 et 76
Gros..... 104
Guérin..... 92 à 98
Henriquel-Dupont..... 184
Ingres..... 99 à 104
Julien de Parme..... 43 à 47
Mars (Mademoiselle)..... 124 à 129
Meyerbeer (Giacomo)..... 202 et 203
Pajou..... 85 à 88

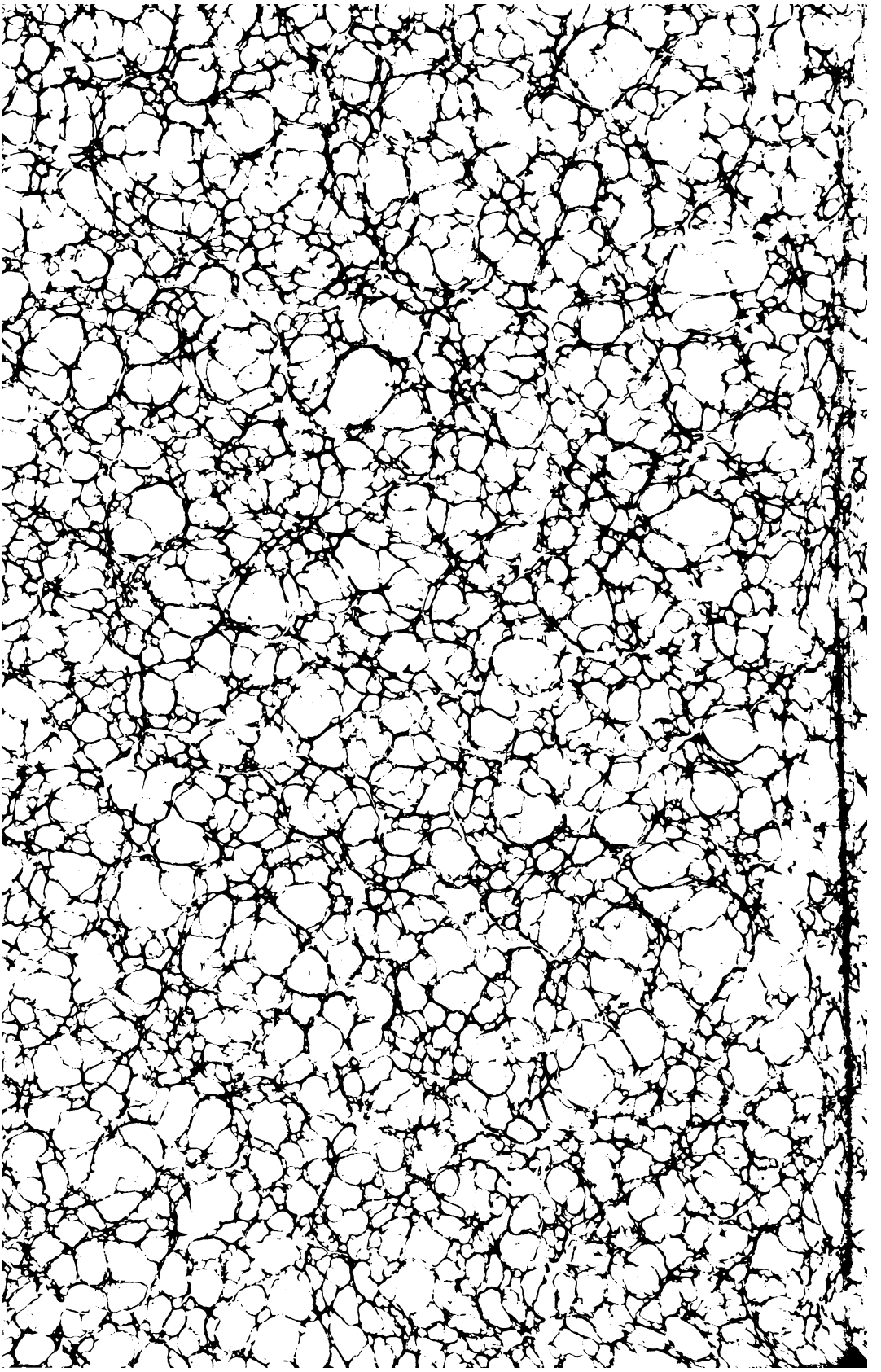
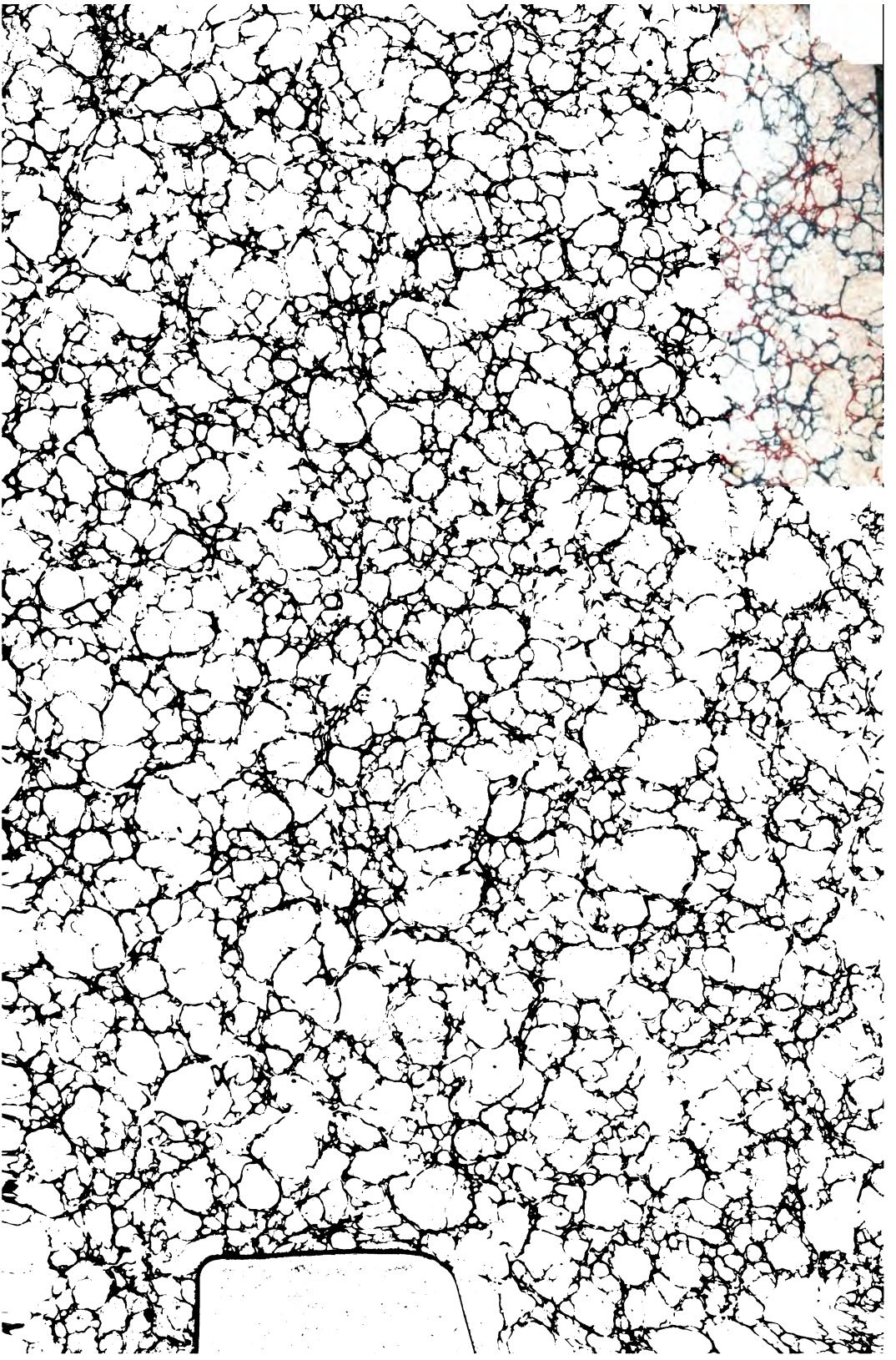
Pradier..... 172
Reverdin..... 174
Robert (Léopold)..... 110 à 123
Scheffer (Ary)..... 162 à 165
Schnetz..... 177 à 180
Thévenin..... 105
Toschi..... 165 à 167
Trioson..... 74
Vernet (Carle)..... 182 et 183
Vernet (Horace)..... 186 à 199

DEUXIÈME PARTIE.

PERSONNAGES CÉLÈBRES.

Andrieux..... 381
Auguste de Prusse (prince de)..... 340 à 342
Azeglio (comte Massimo d')..... 397
Balzac (de)..... 392 à 394
Barrière..... 344
Bawr (Madame de)..... 322
Beausset (de)..... 309
Béranger..... 383 et 384
Bernadotte..... 310
Bertin de Vaux..... 380
Boisserée..... 345
Broglie (duchesse de)..... 328 à 330
Chaptal..... 215
Chateaubriand..... 368 à 370
Corvisart..... 313 à 318
Cuvillier-Fleury..... 399
Decazes (comte)..... 323 à 326
Denon..... 227
Doudeauville (duc de)..... 360
Ducis,..... 217 à 227
Foy (Madame la comtesse)..... 366 à 368

Garat 211
Gérard (François). Réponse au duc de Doudeauville, 361; au vicomte de la Rochefoucauld, 362, 364, 366; au comte d'Azeglio 398
Ginguené ..... 212 à 215
Guillaume de Prusse (prince de) 326
Guizot 370, 371
Holland (lady) 385
Humboldt ..... 228 à 298
Jacquemont père 372
Jacquemont (Victor) ..... 373 à 380
Lafayette (de) 330
Lamartine ..... 387 à 389 et 400
La Rochefoucauld 363
Le Breton 311
Lemercier (Népomucène) ..... 318 à 320
Luynes (duc de) 389
Metternich (le prince de) 331
Michel (Madame Sophie de) 390
Mirbel (de) 342
Moreau (général) 215
Noailles (comte de) 337
Orléans (Louis-Philippe d') ..... 332 à 337
Pastoret (comte de) 343
Pixerécourt (de) 395
Rapp (le général) ..... 301 et 302
Récamier (Madame) ..... 302 à 309
Révellière-Lépeaux ..... 290 à 300
Saint-Aignan 386
Schlegel (de) 348
Sorsum (de) 312
Souza (comte de) 320
Staël (Madame de) 327
Talleyrand (de) ..... 216 et 217
Thiers ..... 349 à 360
Vatout 396
Vitet 384
Wellington 381

FIN DE LA TABLE.

R. CE
N 10140
RBS